PHILOSOPHIÆ

TURONENSIS

INSTITUTIONES.

Cet Ouvrage se trouve:

A Lyon, chez { Rusand, libraire.
Perisse, frères.

A Angers, chez Fourrier-Mame, libraire.

A Orléans, chez Mme. Huet-Perdoux, imprimeur-libraire.

A Poitiers, chez Barbier, imprimeur-libraire.

A Rodez, chez Carrère, imprimeur-libraire.

A Tours, chez Ad. Mame, imprimeur-libraire.

On trouve du même Auteur et chez les mêmes Libraires;

Langue et Littérature des Francs. Paris, 1814; 1 vol. in-12. Prix, 5 fr.

Les Ouvrages suivans sont à l'usage des colléges et des séminaires.

Histoire de notre Sauveur, d'après le texte des SS. Evangiles, selon l'ordre chronologique des faits, en 60 Instructions, précédée par une harmonie des quatre évangélistes. Tours, 1819; 1 vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent.

Historia Franciæ, à Pharamundo, vel ab ævo fundatæ monarchiæ Francorum, ad ortum usque Ducis Burdigalensis, seu ab anno 420 ad diem vigesimam nonam septembris anni 1820. Tabulâ præeunte chronologicâ. Editio secunda locupletior. 3 vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent.

Leçons d'histoire, de géographie, de chronologie, 1er. cahier. Tours, 1822. Prix, 25 cent.

Elementa philosophiæ, avec la version française en regard. Paris, 1817; in-8o. Prix, 5 fr.

Historia Philosophiæ, avec la version française en regard. Tours, 1822; 1 vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent.

PHILOSOPHIÆ TURONENSIS INSTITUTIONES

AD USUM

COLLEGIORUM ATQUE SEMINARIORUM.

VOL. I.

HISTORIA PHILOSOPHIÆ,

LOGICA ET METAPHYSICÆ PARS PRIMA.

LUTETIÆ PARISIORUM,

Typis Adriani Le Clere, SS. D. D. N. PAPÆ, et D. D. Archiepiscopi Parisiensis typographi, in aggere vulgò dicto *quai des Augustins*, *n°*. 35.

1823.

PRÉFACE.

J'AI commencé en 1781, il y a quarante-deux ans, à enseigner la philosophie, et pendant une longue absence, dans le temps de nos malheurs, j'ai continué mes recherches, mes études, au milieu des distractions, des soins, des inquiétudes et dans l'agitation des plus pénibles déplacemens.

Privé souvent, pendant des mois entiers, du bonheur de parler la langue de mon père et de ma mère ; jeté par la main de la Providence d'une contrée du Nord à l'autre; pressé par le besoin d'observer, d'étudier les usages, les mœurs et la langue des peuples qui vouloient bien m'accueillir, j'ai suivi avec encore plus d'attention la marche de leur enseignement classique. Ayant pu converser à loisir avec les chefs de leurs doctrines et examiner l'édifice de leurs systèmes chancelans, ce que je voyois, ce que j'entendois m'affermissoit de plus en plus dans ma croyance et dans mon respect pour l'autorité, pour les traditions de la bonne philosophie.

Rendu à ma patrie, j'ai de nouveau occupé une chaire de philosophie. Enfin, je me suis retiré au séminaire des Missions-Etrangères, pour y remplir les fonctions du ministère ecclésiastique, pour y mûrir dans la solitude ce que j'ai recueilli pendant une assez longue carrière, et pour m'entretenir avec les Prélats et les hommes respectables qui, dans cette maison sainte et dans la communauté de Saint-Sulpice, veulent bien m'aider de leurs conseils.

Chaque année, en commençant mes leçons, je disois à mes élèves : « Vous êtes entrés dans ce monde, foibles, » sans intelligence et sans volonté; vous ne pouviez choisir » vous-mêmes les alimens qui vous convenoient, et ce dis- » cernement n'appartenoit pas plus qu'à vous à celle qui

» vous avoit donné le jour. L'Auteur de la nature y avoit » pourvu dès le commencement des siècles, en désignant » par la sagesse de ses lois la nourriture proportionnée aux » besoins de votre âge, et en vous y portant par des mou- » vemens naturels, sans que vous eussiez besoin de réflé- » chir ou de raisonner.

» Assis pour la première fois sur ces bancs, vous êtes » comme des *nouveaux nés* pour la science dont vous allez » commencer l'étude. Dieu, qui connoît votre foiblesse, » vous a préparé, depuis six mille ans, des vérités qui doi- » vent servir de nourriture première à votre intelligence; » il a confié au père des hommes les principes fondamen- » taux de la philosophie, qui, transmis à ses descendans, » gardés, surveillés par les siècles et les générations, sont » parvenus jusqu'à vous dans toute leur pureté. C'est en » écoutant ces premières vérités que les hommes sages de » tous les temps ont été élevés dans la vraie science, et votre » maître vous tromperoit, s'il vous présentoit une autre » nourriture ». *Quasi modò geniti infantes rationabile sine dolo lac concupiscite, ut in eo crescatis in salutem; si tamen gustastis quoniam dulcis est Dominus, ad quem accedentes lapidem vivum, et ipsi tanquam lapides vivi superædificamini, domus spiritualis.* (1. Petr. 2.)

« Recevez cette nourriture descendue du ciel; recevez » avec respect les vérités sur lesquelles doit s'appuyer l'édi- » fice de votre philosophie; dites avec les antiques tradi- » tions du genre humain : *Dans le commencement Dieu a » créé le ciel et la terre; il a dit : Que la lumière soit; et la lu- » mière a été faite : sa main ayant placé dans leur rang les » corps célestes, elle leur a imprimé un mouvement qu'ils » exécutent avec docilité, et qu'ils conservent dans sa pre- » mière force. Le Dieu créateur gouverne tout par sa sa- » gesse et sa toute-puissance.*

» *Après avoir créé les choses visibles, il a produit l'homme*

» à son image et à sa ressemblance; du haut du ciel il a fait » descendre dans le corps de cette créature privilégiée un » esprit de vie, une ame intelligente et raisonnable. Ayant » couronné l'homme de gloire et d'honneur, l'ayant exalté » comme le premier né des créatures visibles (1), *afin de » le rendre capable d'accomplir sa haute destination, il » lui a donné le bon sens et la liberté, deux facultés qui ré» gissent les intelligences, comme deux autres lois générales, » l'attraction et l'impulsion, entretiennent dans le monde » physique l'ordre, la vie et le mouvement ».*

« Dieu a aussi donné à l'homme des secours ou des ap» puis dont l'ame se sert pour exercer ses facultés; ce sont » le sens intime ou la conscience, la mémoire ou le souvenir » des pensées ou sensations passées, l'évidence ou la percep» tion identique nécessaire des premières vérités, la rela» tion des sens corporels et le témoignage des hommes.

» Si quelqu'un osoit vous dire : Je ne sais si j'existe, je » ne sais si deux et deux ne font pas cinq, je ne sais si j'ai » un corps, s'il existe des corps hors de moi; *si quelqu'un » vous parloit ainsi, il détruiroit l'équilibre admirable que » Dieu a établi entre la liberté et le bon sens de l'homme, » il mentiroit à son propre cœur, et, pour le confondre, on » pourroit invoquer, en témoignage contre lui, la voix de » tous les hommes et de tous les siècles.*

---

(1) *Jésus-Christ est appelé le premier né de toute créature, et le premier né d'entre les morts.* (Col. 1, et Ap. 1.) *L'homme, revêtu de qualités si éminentes, peut bien, quoique dans un sens moins élevé, être nommé le premier né des créatures visibles, ou, pour abréger, le premier né des créatures. Si ces expressions, dont je me suis servi plusieurs fois, déplaisoient par leur nouveauté, je les abandonnerois, et je me contenterois de dire, selon l'usage, que l'homme est le chef-d'œuvre de la création.*

» Les mêmes traditions antiques du genre humain vous » disent encore : *Dieu vous a imposé des devoirs à remplir » envers lui, envers votre prochain et envers vous-mêmes. » Vous ne devez point faire à autrui ce que vous ne vou- » driez point que l'on vous fît. Il y a une autre vie, dans » laquelle l'homme recevra sa punition ou sa récompense.* » Si vous osiez dire : Je ne dois rien à Dieu; je ne sais s'il » m'a créé, s'il me conserve; je puis m'ôter la vie; j'ai » droit de l'ôter à celui, à celle qui me l'a donnée, ainsi » qu'à l'ami généreux qui m'a comblé de bienfaits; je ne » suis qu'un peu de poussière, et cette justice divine dont » on cherche à m'effrayer ne trouvera rien, si elle descend » dans la nuit de mon tombeau, elle ne trouvera plus rien » qu'elle puisse punir ou récompenser; *si vous osiez tenir » ce langage, votre conscience et le témoignage de tous les » hommes élèveroient la voix pour vous confondre.*

» Voilà, disois-je à mes élèves, voilà les grandes vérités » que Dieu a confiées au père des hommes, afin qu'il les » fît passer à ses descendans. Depuis six mille ans, elles » sont le symbole du genre humain, elles forment la base » de sa religion et de la bonne philosophie. Recueillies par » Moïse, par l'historien de la première race des hommes, » elles ont été développées par Jésus-Christ, qui leur a » donné une nouvelle sanction et un caractère plus au- » guste, plus éclatant d'origine céleste. Ces vérités sont » l'arbre majestueux qui, depuis tant de siècles, poussant » ses racines jusqu'au centre de la terre et élevant ses bran- » ches jusque dans les cieux, couvre de son ombre l'igno- » rant, l'homme simple, l'humble artisan, le pauvre mer- » cenaire, aussi bien que l'héritier de riches possessions, » le roi des peuples, le savant et l'orgueilleux philosophe. » Ces vérités sont l'édifice spirituel dont Jésus-Christ est » la pierre angulaire, et dans lequel vous devez être com- » pris comme des pierres choisies, précieuses et vivantes ».

Notre Cours de Philosophie commençoit par l'explication de ces vérités fondamentales. J'exposois ensuite les systèmes de la philosophie païenne et moderne, que nous comparions aux antiques traditions du genre humain. Ce qui n'étoit pas conforme à ces principes de la sagesse éternelle étoit considéré comme appartenant aux doctrines de *sable mouvant* que Dieu a abandonnées aux disputes des hommes et au vent de leurs passions : *Mundum tradidit Deus disputationi eorum.*

Dans ce premier exercice, nous suivions la marche qu'Aristote nous a tracée en écrivant son *Histoire des Animaux.* Ce traité, si glorieux pour l'intelligence humaine, rapporte tout à l'histoire de l'homme, ne faisant paroître les animaux que selon les rapports qu'ils ont avec l'animal raisonnable. Cet animal privilégié étant le sujet principal du tableau, Aristote y attache les animaux, en indiquant leurs relations de ressemblance ou de dissimilitude avec l'homme. De même, en parcourant l'histoire de la philosophie, les traditions antiques du genre humain ont été le premier personnage de notre tableau; les autres parties devoient s'y rapporter et être jugées, mesurées d'après la règle éternelle.

Les élèves préparés par ce premier travail passoient facilement à la philosophie, que, selon l'usage, nous avons divisée en quatre parties, la Logique, la Métaphysique, la Morale et la Physique.

Trouvant, dans ces derniers temps, des élèves qui paroissoient peu disposés à parler latin, je pris la résolution de donner dans mes cahiers la version française en régard du texte latin. La première leçon se faisoit en français; quand la classe avoit bien saisi, elle exposoit le sujet en latin, et argumentoit dans la même langue. En suivant cette marche, les élèves s'accoutumoient peu à peu et sans effort à exprimer leurs pensées dans la langue classique.

...

En 1822, j'ai publié, d'après mes cahiers, l'*Histoire de la Philosophie* en latin, avec la version française en regard. Ce premier volume, servant d'introduction au Cours de philosophie, a été accueilli avec bienveillance. Quelques maisons ecclésiastiques l'ont adopté, d'autres attendent que l'ouvrage entier soit publié pour le mettre entre les mains de leurs élèves.

Les membres du conseil royal de l'instruction publique ont rendu témoignage à ce premier essai. L'un d'eux a écrit à l'auteur : « Je ne puis qu'applaudir à votre constante sol- » licitude pour la prospérité des saines doctrines et des » bonnes études; je rends à vctre zèle pour les progrès de » l'instruction de la jeunesse toute la justice qu'il mérite ».

Un autre : « L'ouvrage que vous venez de publier sur » l'histoire de la philosophie ne peut manquer d'être favo- » rablement accueilli. L'enseignement public vous saura » gré de votre travail; c'est un titre bien honorable que » vous avez acquis à la reconnoissance des maîtres et des » élèves ».

Un troisième écrit : « Une première lecture de votre » *Histoire de la Philosophie* m'a suffi pour entrevoir l'im- » portance de l'ouvrage, et pour apprécier le service que » vous rendrez aux bonnes études, ainsi qu'aux bons prin- » cipes, en publiant votre Cours entier de Philosophie ».

Un quatrième : « J'ai lu *la Philosophie* dont vous êtes » auteur. J'ai déjà eu occasion de connoître, dans vos pré- » cédens ouvrages, la science et l'excellent esprit qui vous » animent, et j'applaudis bien sincèrement aux constans » efforts que vous faites pour ramener l'étude de la philo- » sophie aux vrais principes, dont on s'est si malheureuse- » ment éloigné ».

Les hommes respectables que j'ai consultés ont pensé qu'un Cours de Philosophie publié en latin, avec la version française en regard, seroit trop coûteux pour un livre

élémentaire ; que cette nouvelle méthode donneroit une fausse assurance aux élèves ; que dans l'intérêt de leurs études on devoit les accoutumer, même malgré eux, à faire leur philosophie en latin ; que cela étoit aussi indispensable dans les colléges que dans les séminaires. D'après ces observations, j'ai cru devoir détacher la version française du texte latin, et publier l'un et l'autre séparément.

Le premier volume du texte latin vient de paroître ; il comprend, comme on voit, l'Histoire de la Philosophie, la Logique et la première partie de la Métaphysique.

Les maitres y trouveront cinquante-sept sujets de composition, parmi lesquels ils choisiront pour exercer leurs élèves ; ceux de ces sujets qui appartiennent à la Logique pourront attirer particulièrement leur attention.

On a fait, sur le texte de ces exercices et sur les autres parties de notre premier volume, quelques observations que je vais placer ici avec les explications que j'y ai données.

1°. « Plusieurs de vos sujets de composition, a-t-on dit, » supposent des connoissances que l'on ne rencontre point » parmi les élèves de philosophie, quelqu'instruits qu'ils » puissent être ». — J'ai répondu : Dans une classe nombreuse, un maitre a des élèves à l'activité desquels les études ordinaires ne suffisent point ; aux jours de congé, ils vont lire et prendre des extraits dans les bibliothèques publiques. Il y en a qui se destinent à l'enseignement, à des fonctions élevées dans le ministère sacré, dans la magistrature, le barreau et les administrations ; sentant les besoins de leur vocation, de leur état futur, ils veulent, ils demandent une instruction plus forte. Le maitre, heureux quand il a de pareils élèves, doit diriger, surveiller leur travail ; il réservera pour eux les sujets de composition difficile. D'ailleurs, ces élèves ne penseront pas avoir fait toute leur philosophie pendant qu'ils auront été sur les

bancs; ayant terminé leur cours, ils continueront avec affection les recherches qu'ils n'auront fait que commencer sous les yeux de leur maître Ce nouveau travail leur fera désirer un livre élémentaire qui prenne les choses de plus haut, et dont ils puissent suivre la direction. Nous espérons qu'ils trouveront ce qu'il leur faut dans le Cours de Philosophie que nous leur présentons.

2°. « N'y a-t-il point de danger, a-t-on ajouté, de publier dans votre Histoire de la Philosophie cette suite » de systèmes incohérens, faux, impies et de les placer » sous les yeux des élèves avant d'avoir affermi leur esprit » et leur cœur, avant de leur avoir exposé les grandes vé» rités de la métaphysique et de la morale? Au lieu de » commencer par l'histoire, n'auriez-vous pas dû terminer » par elle le Cours de votre Philosophie »? — J'ai dit : Cette observation pourroit à la rigueur s'appliquer à une histoire qui ne seroit qu'un exposé des systèmes, un exposé indépendant de l'autorité d'après laquelle ils doivent être jugés; mais, comme on verra, notre Histoire de la Philosophie est un cadre dans lequel les doctrines profanes ne sont placées qu'en seconde ligne, et toujours en rapport avec les traditions du genre humain. On montre la vérité aux élèves avant de mettre l'erreur sous leurs yeux. D'ailleurs, le Cours entier paroissant avec l'histoire, le professeur aura pleine liberté de commencer, s'il le veut, par la logique ou par la métaphysique, ou même par la morale; il pourra n'expliquer l'histoire que successivement et à mesure que l'exigeront les questions de philosophie qu'il aura à traiter.

3°. « Vous n'avez pas assez développé quelques arti» cles de votre Histoire, notamment ceux de Locke et » de Condillac ». — Si cela est vrai, comme cela est possible, c'est qu'un livre élémentaire ne peut pas tout dire; on doit y laisser une place pour les explications que le pro-

fesseur sait proportionner aux besoins et à la portée de ses élèves.

Dans les articles que j'ai donnés à Aristote, à Zénon, à Bacon, à Gassendi, à Locke et à Condillac, ainsi que dans la seconde partie de notre Métaphysique, vol. II, chap. 2, art. 3, §. 3, *de idearum origine*, j'ai cherché à attacher l'attention de mes élèves à une pensée qui est ici dominante et à la leur bien inculquer. Les fonctions intellectuelles de notre ame sont libres; par là elles sont séparées des sensations, de ces opérations où l'ame est soumise à l'action des sens et des lois physiques. L'Auteur de la nature a tracé en grands caractères cette ligne de séparation; Locke, Condillac et leurs disciples ne la déplaceront point cette ligne, elle résistera à leurs efforts. Aristote, Pline, Buffon, Linnée, Copernic, Keppler et Newton ont commencé par observer les choses visibles; en examinant les substances minérales, les plantes, les animaux, en observant la marche des corps célestes, ces grands hommes étoient asservis à l'empire des lois physiques; leurs yeux étoient dans la dépendance autant que ceux de l'homme simple, de l'ignorant, et leur ame se courboit, pour ainsi dire, sous le poids de cette servitude. Mais, quand ils commençoient à méditer sur les individus qu'ils avoient observés, quand ils s'efforçoient de s'élever jusqu'aux principes généraux, jusqu'à la connoissance des causes et des lois, ils sortoient hors des limites étroites du monde physique, ils le mettoient sous leurs pieds pour s'avancer dans l'immensité des espaces, pour pénétrer jusque dans les demeures où l'Eternel garde les secrets de sa toute-puissance; alors leur pensée, rendue aux formes de la plus pure intelligence, reprenoit sa liberté, son indépendance; les sens et les lois physiques avoient perdu sur elle tout empire; elle pouvoit suivre à son gré les mouvemens de son ardeur et toutes les inspirations du génie. N'y auroit-il dans l'é-

lévation de cette pensée pure et intellectuelle, n'y auroit-il qu'une *sensation transformée,* ainsi que l'assurent Condillac et ses disciples? Qu'y a-t-il de commun entre le ciel et la terre, entre la liberté des intelligences descendues d'en haut et la servitude à laquelle sont condamnées les choses matérielles dans leurs mouvemens? Pourquoi fermer les yeux, afin de ne pas voir une des grandes lois par lesquelles l'Auteur de la nature régit les substances douées d'intelligence et de raison? L'ame est dominée quand elle se sert de ses sens; elle est libre quand elle pense, quand elle médite; voilà la loi éternelle qui à jamais séparera les rêves de Condillac des principes de la bonne philosophie.

4°. « Vous avez été beaucoup trop indulgent pour les sa- » vans de Port-Royal ». — Je n'ai parlé que de leur Grammaire et de leur Logique : notre Histoire de la Philosophie n'a aucun rapport avec les matières de la grâce. Ne prêchant en philosophie que respect, que soumission profonde pour les vérités transmises par la tradition, pourrois-je, quand il s'agit des dogmes de la foi, louer des hommes qui ont mis leur propre sens avant l'autorité de l'Eglise catholique? Dans l'ardeur de leurs discussions théologiques, les solitaires de Port-Royal sont un exemple effrayant des jugemens que Dieu exerce lorsqu'il abandonne l'homme orgueilleux à la vanité de ses pensées.

5°. « Dans votre Logique, vous avez passé trop légère- » ment sur les propositions, sur leurs propriétés, leur quan- » tité, sur leur conversion, leur opposition, et sur leurs » différentes espèces, sous les rapports de la forme et de la » matière ». — Dans un traité élémentaire, on doit *aller au plus pressé.* Les élèves qui sont aujourd'hui sur les bancs seront demain jetés dans le monde, et mis aux prises avec l'incrédulité. Hâtons-nous de leur fournir des armes pour défendre la bonne philosophie, ses principes fondamentaux, ses dogmes, et, afin de ne point fatiguer leur mé-

moire, leur intelligence, sachons leur épargner ces détails futiles de l'ancienne scolastique, qui certes leur seront bien inutiles, quand un jour ils auront à repousser les attaques de l'erreur, à porter la parole en public, et à remplir des fonctions honorables, soit dans le monde, soit dans l'Eglise de Jésus-Christ. D'ailleurs, le professeur à qui ces détails paroîtront importans pourra facilement y suppléer dans ses explications.

Le second volume de notre texte latin comprendra la seconde partie de la Métaphysique avec la Morale, et le troisième la Physique; ils paroîtront successivement de deux mois en deux mois. Le traité de physique, dégagé de tout calcul géométrique et des formules algébriques, ne présentera que des notions courtes et simples; il pourra suffire aux besoins des élèves qui sont appelés au ministère ecclésiastique, à la magistrature, au barreau ou à la médecine. Ceux qui se destinent aux écoles militaires trouveront dans ces maisons savantes des traités plus étendus et plus analogues aux fonctions qui leur seront un jour confiées dans le génie, l'artillerie, ou dans les états-majors.

Le Cours en latin étant terminé, l'éditeur publiera de suite la version française, aussi en trois volumes. Il a encore un certain nombre d'exemplaires de l'Histoire de la Philosophie en latin, avec la version française en regard.

L'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* nous trouvera sans doute parfaitement d'accord avec lui sur la nécessité de recourir à l'autorité dans les grandes questions de la philosophie; mais j'ai cru devoir l'abandonner dans le Chapitre XIII de son second volume, et m'exprimer avec franchise, non pour attaquer un écrivain religieux dont je désire conserver l'estime et la bienveillance, mais pour avoir occasion de professer hautement, en face de mes élèves, les principes que j'enseigne depuis plus de quarante ans.

Il faut une autorité; personne ne la réclame plus fortement que nous et c'est par elle que l'on doit commencer. Mais, par respect pour son nom, est-il nécessaire d'affoiblir la force des principes qui sont aussi anciens que les premiers enfans des hommes? Pourquoi devrions-nous sacrifier à l'autorité du genre humain celle du sens intime, de la conscience, de l'évidence, la force du raisonnement et cette impression invincible que les objets extérieurs font sur notre ame en passant par les organes du corps? Pourquoi ne pas s'exprimer clairement, quand il s'agit de ces dépôts si précieux confiés à la loyauté religieuse de la bonne philosophie? *Depositum custodi.* Ne seroit-il point permis de comparer cette vraie philosophie à l'Eglise de Jésus-Christ? Ici, selon saint Paul, il y a division dans les grâces et dans les fonctions, mais il n'y a qu'un seul esprit. De même il n'y a dans l'homme qu'une ame créée à l'image, à la ressemblance de Dieu, et cette ame unique exerce différentes fonctions, soit en se repliant sur son sens intime, sur sa conscience, soit en saisissant vivement les premières vérités, en formant sur elles des raisonnemens, soit en s'arrêtant sur les objets visibles par le ministère des organes corporels, soit enfin en recourant au témoignage du genre humain. Tout cela se fait par la même substance spirituelle, qui, participant, pour ainsi dire, à la toute-puissance de son Dieu, dont elle est l'image, distribue selon son bon vouloir, et ordonne à chaque faculté d'agir dans les fonctions qui lui conviennent. *Dividens singulis prout vult.* De même, dit aussi l'Apôtre, quoiqu'il n'y ait qu'un corps dans l'homme, il y a différens organes, et chacun a un ministère particulier à remplir. Quel avantage pourrois-je trouver à me couper les mains ou les pieds, sous prétexte que mon œil ou mon oreille sont appelés à des fonctions beaucoup plus relevées? Ayons pour l'autorité du genre humain un profond respect, mais conservons précieusement les preuves que nous fournissent le sens intime ou la con-

science, l'évidence ou la perception nécessaire des grandes vérités, et la relation de nos sens. Abandonner ces preuves, ne seroit-ce point réjouir l'incrédulité? Pourquoi lui ferions-nous de pareilles concessions? Nous avons besoin contre elle de toutes nos armes; celui qui jeteroit sa lance ou son javelot, pour ne garder que le casque ou le bouclier, pourroit être vaincu. Il y a en philosophie, comme dans l'Eglise catholique, une éternelle vérité. *Nihil innovetur nisi quod traditum est.*

Les troisième et quatrième volumes de l'*Essai sur l'Indifférence* viennent de paroître. L'auteur si grand, si élevé par son zèle et son érudition, y a sagement évité quelques questions placées dans le second volume, et dans les deux derniers il a tout réuni pour former une des plus hautes, une des plus précieuses productions de nos derniers temps.

Nous allons extraire du quatrième volume deux passages dans lesquels nos élèves trouveront la doctrine la plus exacte, non-seulement sur la tradition, sur son origine et son autorité, mais aussi sur les autres grands principes de la philosophie.

« Au commencement Dieu révéla à l'homme tout ce » qu'il étoit alors nécessaire qu'il sût. Il lui dit le *passé*, » c'est-à-dire de quelle manière il l'avoit tiré du néant, » lui et tout l'univers qui s'offroit à ses regards. Il lui dit » le *présent*, c'est-à-dire qu'il lui apprit ce qu'il étoit et » ce qu'étoient les êtres qui l'environnoient, les moyens » de se conserver, les devoirs qu'il imposoit à sa raison, à » son cœur, à ses sens. Il lui dit l'*avenir*, en l'instruisant » de ses immortelles destinées. Pour être ce que Dieu » vouloit qu'il fût, l'homme devoit connoître toutes ces » choses, et, comme la connoissance en étoit également » indispensable à tous les hommes, le père du genre humain la transmit par la parole à ses enfans, et ceux-ci à » leurs descendans. Voilà l'origine de la tradition ». (T. IV, p. 225.)

» On ne peut pas douter que les apôtres n'aient eu une » extrême difficulté à croire à la résurrection de Jésus-» Christ. Il fallut, pour les en convaincre, qu'ils la véri-» fiassent par leurs sens, qu'ils vissent, qu'ils entendissent, » qu'ils touchassent le Sauveur. Donc ce n'étoient point » des enthousiastes. On ne peut pas douter de la fermeté » ni de la sincérité de leur croyance, après qu'ils eurent » vu, entendu, touché Jésus-Christ vainqueur du tom-» beau, puisqu'ils moururent tous pour rendre témoignage » à la vérité de sa résurrection. Donc ce n'étoient pas des » imposteurs. Or, qu'on demande à tout le genre humain » si douze témoins, parlons avec saint Paul, si plus de » cinq cents témoins qu'on ne sauroit soupçonner ni d'en-» thousiasme, ni d'imposture, sont croyables, lorsqu'ils at-» testent qu'après un examen attentif et répété pendant » quarante jours, ils ont vu, entendu, touché, en un mot, » reconnu par tous leurs sens, un homme avec lequel ils » avoient vécu plusieurs années familièrement. Qu'on de-» mande s'il est possible que ces témoins se soient trompés » en prenant soit un fantôme pour un être réel, soit un » autre homme pour celui avec lequel ils s'imaginoient » converser, et qui, dans ses pieds et ses mains percés, » dans son côté ouvert, offroit encore une marque d'i-» dentité impossible à imiter, impossible à méconnoitre. » Certes le genre humain répondra qu'il faut nécessaire-» ment, ou croire ces témoins, ou rejeter toute espèce de » témoignage. Donc, si l'on ne veut pas, en renversant » le témoignage, renverser la base de toute certitude, on » est obligé de reconnoitre que Jésus-Christ est ressuscité, » et qu'il n'existe point de fait plus certain ». (Tom. IV, » pag. 372.)

Que peut-on demander de plus précis sur la certitude que nous attachons à la relation des sens, au sens intime, à l'évidence et à la force du raisonnement? Après un passage aussi clair, pourroit-il se rencontrer encore quelque

diversité d'opinion entre les disciples de la bonne philosophie et le respectable auteur qui en expose les principes avec tant de force ?

Mais les impies, qui se souviendront d'avoir lu son Chapitre XIII, ne pourront-ils pas lui demander : « Le Père » du genre humain a sans doute été, ainsi que ses enfans, » pétri du même limon que nous ? C'est par les sens qu'il » a reçu la révélation que Dieu lui fit du passé, du pré- » sent et de l'avenir, et c'est par les sens qu'il l'a transmise » à ses enfans. Or, d'après vos principes, quelle confiance » pourrions-nous prendre dans cette première source de nos » traditions, dans *cette base de toute certitude?* Nous allons » emprunter vos propres expressions (1). Qu'*osoit affirmer* » Adam *sur le témoignage de ses sens*, lorsque Dieu lui » parloit ? *La première leçon qu'ils lui donnoient, c'étoit* » *de s'en défier. Chacun d'eux, pris à part, l'abusoit par de* » *vaines illusions; ils se convainquoient à toute heure mu-* » *tuellement d'imposture;* et *si, en modifiant l'un par* » *l'autre leurs rapports divers,* Adam *étoit parvenu à les* » *accorder sur un point, quelle assurance avoit-il que ce* » *point, au lieu d'être une vérité, n'étoit point une erreur* » *commune? Pourquoi, le trompant séparément, ne l'au-* » *roient-ils point trompé tous ensemble? Comme des té-* » *moins suspects, et mille fois reconnus pour menteurs, il* » *pouvoit les interroger isolément, les rapprocher, comparer* » *leurs dispositions disparates, essayer de les concilier;* » *mais, quand il y auroit toujours réussi, en auroit-il été* » *plus avancé?* Qui lui disoit qu'un *sixième sens par un* » *témoignage contraire ne viendroit point troubler leur ac-* » *cord? Sur quoi se seroit-il fondé pour le nier? En lui sup-* » *posant des sens différens de ceux dont la nature l'avoit* » *doué, ses sensations, ses idées n'auroient-elles pas été* » *aussi différentes? Peut-être suffisoit-il, pour ruiner toute*

(1) Tom. II, chap. XIII, pag. 5 jusqu'à 17.

» *sa science, d'une légère modification dans ses organes.*
» Adam ne pouvoit-il pas supposer des *êtres organisés de*
» *telle sorte, que, leurs sensations étant en tout opposées*
» *aux siennes, ce qui étoit vrai pour lui fût faux pour eux*
» *et réciproquement? Car enfin, s'il vouloit y regarder de*
» *près, quel rapport nécessaire existoit-il entre les sensa-*
» *tions qu'il éprouvoit et la réalité des choses*, la réalité des
» paroles qui lui révéloient le passé, le présent et l'avenir?
» Et quand il *auroit existé ce rapport, comment ses sens*
» *le lui auroient-ils appris? Il voyoit dans ses sensations une*
» *suite de phénomènes dont la nature et la cause lui étoient*
» *également inconnues, et dont par conséquent il ne pour-*
» *roit rien conclure. Qu'est-ce que sentir? Le savoit-il*, lui
» qui n'avoit été créé que depuis quelques jours, et qui
» n'avoit autour de lui pour consulter qu'une compagne
» qui venoit de le tromper? *Etoit-il même certain qu'il*
» *sentît? Quelle autre preuve en avoit-il que la sensation*
» *même, ou plutôt je ne sais*, dites-vous, *quelle croyance*
» *souvent trompeuse, puisqu'il lui arrivoit durant le som-*
» *meil de croire éprouver une sensation ou de plaisir ou de*
» *douleur, dont il connoissoit au réveil l'illusion? Que dit-*
» *on, au réveil? Et ne seroit-ce point encore une nouvelle*
» *illusion? un songe qui succédoit à un autre songe? Le oui,*
» *le non avoit pour lui ses vraisemblances; et qui auroit pu*
» *lui démontrer que sa vie n'étoit pas un rêve, une chimère?*
» *Ce qui pouvoit lui paroître le moins douteux, c'est que ses*
» *sensations, s'il en avoit, étoient en lui; qu'elles y étoient*
» *fréquemment sans être produites par aucune cause ex-*
» *terne, et qu'ainsi il n'existoit entr'elles et l'objet réel ou*
» *présumé auquel il les rapportoit, aucune liaison néces-*
» *saire. Il ne pouvoit donc s'assurer, par ses sens, de l'exis-*
» *tence des objets extérieurs, de l'existence de son propre*
» *corps, de l'existence de ses sens mêmes, sur le témoi-*
» *gnage desquels reposoient toutes ses connoissances. Le*
» *sentiment, et sous ce nom vous comprenez l'évidence, n'é-*

» *toit point pour le père du genre humain une preuve plus » certaine de vérité que ses sensations. De combien de ma- » nières diverses la même idée ne l'avoit-elle pas affecté en » différens temps?* Ne pouvoit-il pas penser avec vous (et » avec nous, incrédules que vous voulez attaquer) que le » *sentiment du vrai et du faux, du bien et du mal, varie » selon les circonstances, les intérêts et les passions? Ce qui » lui paroissoit au moment de la révélation si évident, pou- » voit-il se promettre de ne pas le trouver le lendemain ou » obscur ou erroné?*

» Nous vous faisons grâce, continueront les impies, de » tant d'autres raisonnemens que vous avez accumulés » dans votre Chap. XIII, pour établir votre système scep- » tique. Selon vos principes, Adam ne pouvoit dire : Je » pense, je suis, j'ai un corps, des yeux, des oreilles; les » paroles par lesquelles Dieu lui révéloit le présent, le » passé et l'avenir, pouvoient n'être qu'illusion. Et com- » ment auroit-il pu en transmettre la connoissance à ses » enfans? Pour cela, il auroit *fallu mettre en œuvre les* (1) » *matériaux que lui fournissoit la mémoire. Entièrement à » la merci de cette faculté mystérieuse, il disposoit et com- » binoit les idées qu'il recevoit d'elle aveuglément. Or, dé- » pourvu de tout moyen de vérifier ses rapports, il ne pou- » voit s'assurer que ses réminiscences n'étoient point de » pures illusions. Sa mémoire seule attestoit la fidélité de sa » mémoire.*

» D'après ces principes, les mêmes vacillations ont dû » avoir *lieu quand les enfans d'Adam* voulurent trans- » mettre à ses petits neveux la révélation qu'il leur avoit » confiée. Les mêmes difficultés reviennent, quand nous » considérons Moïse placé seul sur la montagne de Sina » pour recevoir du Dieu tout-puissant de nouvelles révé- » lations; quand nous voyons les Apôtres dans le cénacle

(1) Page 14.

» s'assurant par leurs organes, par le sens intime et le raisonnement, que leur Maître étoit vraiment ressuscité. » Quelle confiance pourrions-nous prendre dans ces révélations, dans ces traditions, auxquelles vous cherchez » vous-même à enlever toute autorité, en tournant leur » source, leur base en dérision? Vos deux derniers volumes de l'*Essai sur l'Indifférence* nous ont frappés par » la grandeur du sujet, par les richesses de l'érudition et » par le pouvoir de l'éloquence. L'auteur qui a écrit ces » belles pages s'est présenté à nous pareil à *l'arbre qui s'élevoit*, dit un de vos prophètes (1), *comme les cèdres du » Liban; les pluies du ciel l'avoient nourri, les fleuves couloient près de lui pour l'arroser, pour lui communiquer » leurs eaux en abondance. Aussi avoit-il surpassé tous les » autres arbres de la contrée; les pins ne l'égaloient point » en hauteur, ni les platanes dans l'étendue de ses branches.* Nous nous sommes réjouis, espérant que nous » pourrions venir goûter à l'ombre de cet arbre majestueux les douceurs d'une sagesse que nous cherchons en » vain depuis si long-temps; mais nous nous éloignons, » votre Chapitre XIIIe. nous effraye; c'est un ver rongeur » que vous avez caché vous-même sous terre, pour qu'il » dévorât la racine de l'arbre. Ces branches touffues qui » s'étendoient au loin vont se dessécher, l'arbre tombera, » et il écrasera sous le poids de sa chute ceux qui se reposent à l'ombre de ses feuilles ».

Ce n'est ni à moi ni à mes disciples qu'il appartient de calmer ces inquiétudes de l'incrédulité; si elle s'adressoit à nous, nous lui dirions avec la sagesse éternelle (2): « Prenez confiance dans les traditions antiques du genre humain; leur source est si élevée que le pied de l'homme » n'a jamais pu en troubler la pureté. Le Père du genre

(1) Ezec. 31.
(2) Eccli. 17.

» humain couronné de gloire et d'honneur, même après sa » chute, appelé à connoître, à admirer, à garder les œu- » vres du Tout-Puissant et à en bénir l'auteur, établi roi et » seigneur des autres créatures visibles, Adam avoit reçu » de son Créateur la raison et l'intelligence, afin qu'il pût » dignement remplir les devoirs de sa haute destination. » Dieu, qui l'avoit créé à son image, lui avoit élevé la face, » afin qu'il pût se diriger vers cette image comme vers son » modèle. Il l'avoit revêtu de force, il lui avoit appris à » compter les jours et les temps de sa vie; il lui avoit donné » pouvoir sur les choses qui sont sur la terre. Il avoit im- » primé à toute chair vivante crainte et frayeur, afin qu'il » pût exercer son empire sur les bêtes de la terre et sur les » oiseaux du ciel. Dieu ayant créé de la substance de ce » premier homme un aide semblable à lui, il leur donna » le discernement, une langue pour parler, des yeux pour » voir, des oreilles pour entendre, et un esprit pour pen- » ser, pour méditer; il répandit sur eux les lumières de son » intelligence. Il créa en eux la science de l'esprit; il rem- » plit leurs cœurs d'un sens droit pour discerner, il leur » fit voir le bien et le mal en leur donnant le jugement » nécessaire pour les connoître. Il fit luire son œil sur » leurs yeux, il les éclaira de ses lumières, il leur montra » les cieux, le firmament et la grandeur de ses œuvres, » afin qu'ils pussent raconter ses merveilles, louer la sain- » teté de son nom et publier la magnificence de ses ou- » vrages. Il leur prescrivit l'ordre qu'ils devoient garder » dans leur conduite, il leur confia en dépôt la loi de la » vie. Il fit avec eux une alliance éternelle, il leur apprit » les ordonnances de sa justice. Leurs yeux virent toute » leur élévation, leurs oreilles entendirent ces paroles » d'honneur, de gloire, et Dieu leur dit : Gardez votre » cœur, détournez-le de toute injustice, de toute ini- » quité. Je vous confie le soin de votre prochain; rem- » plissez envers lui les devoirs de la charité ».

Le père des hommes, appelé à de si hautes destinées, étoit trop grand, trop élevé pour abandonner son cœur aux doutes futiles, aux vains sophismes que les faux sages d'Elée inventèrent et qu'ils transportèrent dans la Grèce, afin de la séduire, de la corrompre, et de lui apprendre à blasphémer les œuvres de Dieu, de sa sagesse et de sa puissance. Adam écouta avec docilité les vérités que Dieu lui révéla, et il les transmit fidèlement à ses enfans. Doué d'un sens si droit, il crut aux lois par lesquelles il savoit que Dieu régissoit son intelligence, et ces lois lui furent fidèles, et quand il reçut en dépôt la loi de la vie, et quand il la transmit à ses enfans. *Homo sensatus credit legi Dei, et lex illi fidelis.* (Eccli. 31.) Pendant soixante siècles le genre humain a eu le temps d'examiner les antiques traditions; elles sont pures, célestes dans leur source, et, en arrivant jusqu'à nous, leur cours n'a été souillé par aucun doute. Moïse qui les a recueillies dans l'histoire du genre humain, les Apôtres qui les ont reçues de Jésus-Christ, avoient un cœur droit; dans l'innocence de leur foi, ils ont ignoré les doctrines chancelantes du scepticisme, il ont cru aux lois établies par leur Créateur.

Recevez donc ces traditions avec confiance; jusqu'à la fin des siècles, elles braveront les efforts de l'impiété.

Que tous les hommes sages, que les disciples de la bonne philosophie se réunissent dans la simplicité de leur cœur pour défendre ce dépôt précieux! Oui, réunissons-nous: *Vis unita fiet fortior.*

JUNIORES ALUMNI,

Parentes, ubi vocem eorum excipere potuistis, in cor tenellulum immisêre primas veritates, quæ fuerant apud ipsos à majoribus depositæ. Manus vestras in altum extollentes, effabantur : « Ibi, in altissimis, adest ille, qui » vos creavit, qui sapientiâ conservat omnia; » ipsum amore, obsequio prosequamini; obe- » dite parentibus, qui locum ipsius in his ter- » ris obtinent; recogitate corpori fore super- » stitem animam; aliquandò vos accepturos » esse præmia pro actione bonâ, seu pœnam » ob ea quæ malè gesseritis ».

Ætate progressi, mente recolentes ea quæ vel in vobis aut extra vos agantur, animo confirmavistis ipsi fidem in Deum omnipotentem, quamvis oculo sit impervius. Tota vos

ad hancce primam veritatem natura trahebat. Numquid ædes unquàm aspexistis, quæ se ipsas extruxerint? numquid absque manu opificis depictæ tabulæ Musæi, quod invisitis? An in adversam Sequanæ seu Ligeris undam eluctata navis ulla, quæ à viro nauticæ rei perito non regatur? Quî stare possit igitur absque architecto, absque opifice, absque rectore, totus hic orbis, opus inter opera exquisitissimum, opus in quo tàm alta relucet sapientia? Quî vestris oculis apparere potuissent astra, cœlum atque terra, quasi cæca nihili casûsve productio?

A quo mente valetis attendere, vel ab ipsâmet infantiâ, sensu percepistis ineluctabili veritates, quas auctor ipse naturæ cum agendi ratione vestrâ, moribus, aliorumque hominum actionibus, intimo nexu colligavit. Quocumque tempore veritates illas, uti lucidas, inconcussas habuistis. Rapti virtute vel instinctu rationis et evidentiæ, dicebatis: « Existo; est mihi corpus, quod constat ele-

» mento materiali, crasso, inerti, motûs in-
» capaci; huicce corpori dat anima vitam at-
» que motum; impressiones ab ipso recipit;
» ope corporis, anima detegit alia entia, or-
» bem visibilem, qui lege sapienti regitur; in
» hoc orbe, causam sibi parem habet effectus
» quilibet; ea massa bis mille librarum im-
» mota stabit, inani conatu cùm eluctetur in
» eam causa, quæ centum libras tantùm in
» motum agere possit; quatuor hæc aurei pomi
» frusta sunt æqualia pomo ipsi, sed enim ipso
» minora duo frusta; totum est æquale par-
» tibus simul junctis, ast verò toto minor una
» ex hisce partibus; duæ quantitates æquales
» alicui tertiæ, sunt æquales inter se; neque
» possit circulus aut quadratum esse triangu-
» lum; corpus, utpote quid materiale, ne-
» que fungi munere, quod spirituali sub-
» stantiæ proprium, neque cogitare, vel at-
» tendere, seu meminisse, neque præterita
» revocare valeat; stultus qui seriò jubeat, ut
» ea massa rudis, lignea, marmorea, gramma-

••

» ticæ lectionem ediscendam, memoriæ man-
» det, meîque loco recitet ».

Si quam ex hisce veritatibus aliquis ausus esset negare, vel ut insanum, aut ut hominem improbæ fidei ipsum habuissetis.

Historiam addiscentes, audivistis nomina Davidis, Cyri, Miltíadis, Alexandri, Cæsaris, Caroli-Magni, Henrici IV, virorumque illustrium; observavistis, à prætereunte generatione, subsequenti tradi facta, quorum testis ipsa fuerit. Vobis enarravêre parentes ea quæ ipsorum ævo pridem evenerant; ità quæ videritis et audieritis, ætati subsequenti quoque vos ipsi tradetis.

Ea vobiscum affertis, philosophiæ scholam adeuntes. Hùc estis ingressi, discatis ut evolvere primas hascce notiones, veritates fundamentales, quæ cum existentiâ vestrâ res una et eadem esse videntur.

Docet philosophia quid observetis, quâ methodo disponatis observata; quî cogitata, motus et actiones animæ ritè dirigatis.

Philosophia, sub *objecti* ratione considerata, parte duplici, metaphysicâ nempè, physicâque comprehendi possit. Discitis in priore, quî phænomena orbis intellectualis observetis et evolvatis; physica, quid agatur in orbe visibili, vobis indicat.

Neglectâ divisione, quamvis accurata sit, ex usu philosophiæ nostræ lectiones in partes quatuor dividemus, in logicam, in metaphysicam, in moralem doctrinam et in physicam.

Ab historiâ philosophiæ gressum instituamus : perpendentes attentè quid ante vos alii cogitaverint, eò faciliùs assuescetis ipsi meditari, cogitata revolvere et in ordine convenienti reponere.

Jam evanuit annus trigesimus-sextus, à quo cœperam in historiâ philosophiæ componendâ studiosus operam dare. Quæ trado pertractantes, ipsi percipietis quantùm utile, quantùm imò necesse sit, ex ipsis fontibus haurire, factaque curiosiùs expendere. Auctorum

nomina, opera, editionesque vobis apposui, non ut inanem eruditionis jactantiam affectarem, sed ut, in investigandâ veritate, viâ tutiore progredi possetis.

Assuescite mentem in linguâ classicâ veterum expromere. Quæstio si difficilis appareat, in eâ discutiendâ si hæreatis animo, versionem gallicam oculo manuque versate: ne vos in indagandâ veritate laboris operæque pigeat.

HISTORIA
PHILOSOPHIÆ.

A. DOCTRINA VETERUM;
B. ———— ÆVI MEDII;
C. ———— RECENTIORUM.

PRIMA PERIODUS.

Doctrina veterum ab orbis incunabulis usque ad imperii romani ruinam.

CAPUT I.

Quæ de philosophiâ senserunt illi qui primi terram incoluêre? Traditiones ipsorum à Mose collectæ, à Judæis Christianisque conservatæ.

PHILOSOPHIAM asserite positivam esse scientiam, quæ factis innitatur. Eò gravioris ea facta momenti, quò primitivæ rerum origini propiùs accedunt.

Quænam ergò philosophia fuit eorum, qui terram in prioribus ipsius ævi temporibus incoluêre? Quid veteres illi cogitavêre de scientiæ primis elementis? Supersuntne cogitationis ipsorum aliqua vestigia? Nùm ea quispiam asservavit, ut ad nos usquè transmitterentur?

Quæsita soluturi, manu versate primam humani generis historiam; investigate scripta Mosis, qui terricolis antiquioribus ætate par, ea quæ de scientiæ principiis illi prisci tradiderunt, integra sinceraque colligens, asservavit.

Natus inter Ægyptios, anno circiter 1574 ante Christum, vixit Moses an. ferè 600 ante priscum Homerum, adeòque 1000 et ampliùs ante Herodotum, Socratem, Platonem et Aristotelem. Scripsit Genesim, Exodum, Leviticum, Numeros atque Deuteronomium. Hi sunt antiquissimi, quos noverimus, historiæ libri; primus hi philosophiæ legumque codex; eos uti vetustissima scripti sermonis monumenta veneramini.

In quatuor postremis hisce libris enarrat auctor, quæ contigerint Israëlitis, dùm Ægyptum incolerent et errarent in deserto. Exposuerat in Genesi, quæ gesta fuerint intra vi-

ginti quinque prima orbis conditi secula. Ibi simpliciter, ast auctoritate gravi, summâ dignitate narrat quæ primi terricolæ cogitaverint, egerintve; quî bella pacemve gesserint; quæ fuerint apud ipsos instituta vitæ publicæ privatæque. Ipsos ità loquentes et agentes inducens, evidenti manifestissimoque signo prodit, quæ tunc esset humani generis antiqua doctrina de scientiæ philosophicæ principiis. Pauca quidem, at eximia, sanæ philosophiæ quasi compendium ibi reperiatis. Solum unicumque principium, spiritus intelligens, infinitè sapiens, existens ante tempora, optimus, omnipotens, agensque libero motu, visibilem hunc orbem efficere, condere statuit. Consilium exsequens, ipsâ virtute cogitationis, elementa materiæ de nihilo produxit, ipsis attributa propria, quibus in essentiâ distinguantur ab invicem, attribuens. Ea separans atque sapienter ordinans, efformavit ingentia massarum corpora, lucida vel opaca, quibus orbis immensa spatia compleret; motum ipsis addidit, qui consiliis æternæ sapientiæ congrueret. Indè condidit animalia, quæ, vitâ motuque gaudentia, terram incolerent. Efformatum è terræ limo corpus hominis; at in ejus faciem insufflavit Conditor spiraculum vitæ,

daret ut ipsi viventem animam, intelligentemque. Duplici substantiâ, corpore scilicet, animàque constat homo. Virtute substantiæ prioris, naturæ, quæ communis animali cuicumque, factus particeps; posterioris ope, Numen ipsum attingit æternum, cujus est eximia purissimaque productio, mens humana. Innocentiæ primævâ conditione dilapsus homo, jussa supremi Domini cùm impiè contempsisset; indè labes originis, indè mala quibus objicimur.

In hoc orbis ævo primo vitam agebat homo mirè simplicem, in terrâ colendâ, gregibusque pascendis occupatus; at enim huncce *naturæ statum* ibi noli suspicari, quem incassùm exoptat et in historiâ nuspiàm inveniat illa vana discursiva philosophia. Tùm oppida jàm ædificabat homo; artium excogitabat elementa; Deo sacra faciebat; aras ipsi dedicabat; defunctis, eorum animas immortales esse quòd assereret, officia suprema persolvebat; Deum omni pacto fœderique præesse contendebat; vim disciplinæ moralis repetebat à voluntate, à providentiâ justitiâque supremi Numinis, ab hominis eminenti dignitate, et ab amore, quo mutuò ligandi germani fratres, in illâ *magnâ domo*, cujus Deus ipse pater

atque princeps. Numero pauca, quibus homo parebat, instituta, ea quidem animis insculpta, ab ipso Creatore susceperat, et à patre in filium cum aliâ sapientiæ patriarchalis traditione transmittebat.

Pravitate cordis abreptus homo, ruebat in pejora; ipsum tradidit Deus undis universalique diluvio. Unica familia, pœnæ tam duræ, propter innocentiam, erepta, primævæ sapientiæ præcepta cautè servavit in gremio, posterisque reponenda tradidit.

Quæ traditione susceperat inconcussâ Moses, ea mente candidâ simplicique narrat; facta nudè referens, omnipotentiæ divinæ nusquàm audet arcana scrutari. Deus, unicum Ens in orbe, dixit : Et omnia facta sunt. Res adfuêre, neque Mosen anxia subit cogitatio, quærendi, quo loco vel undè manus Æterni res eduxerit; ubi, quid esset anteà *Spatium*, in quo res apposuerit.

Neque cum pseudosapientibus, qui sunt ipsius ævo longè posteriores, æternam esse materiam somniat. Recens inventum hocce, triginta prioribus orbis seculis incognitum, ad parentum nostrorum usquè traditiones haud reducitur. *Dogma novum* infert, qui materiæ tribuit æternitatem, nec indè, præ-

ter *Nihilum* quid usquàm explicare valeat. Existunt elementa materiæ, distincta proprietatibus ingenitis; quodlibet ipsorum indestructibili qualitate gaudet ut et attributo. Quod elemento lucido, manu largâ et adèô splendidè, natura concessit, id elemento terrestri dura denegavit; ignis et aqua certant inter se. Cogitavit igitur et egit intellectu primum Ens, antequàm res educeret. Ad nihilum usquè dilabimini, si materiam æternam esse somnietis. Ponite Mentem intelligentem ante materiam, pacata quiescet ratio vestra; eò usquè videbit oculus, quò usquè datur homini viatori videre.

Repositis elementis, quolibet in loco proprio, segregatis à lumine tenebris, cùmque primus dies è primo mane, primoque vespere constitisset, indicat ità Moses, undè prima fuerit actio *Temporis;* vana verò subtiliaque de naturâ temporis inquirere minimè cogitat.

Quarto die creationis, appensa fuerunt in firmamento corpora lucida, quæ diei noctique præessent. Prima causa *Motûs* indicatur; stat ibi Moses.

Corpus hominis ubi creavit Deus, assumpsit ipse manu propriâ, de limo terræ, materiam illius eximiæ productionis; hominem

verò suam ad imaginem atque similitudinem ut affingeret, insufflavit in ejus faciem spiraculum vitæ; eum uti viventem, animatum et intelligentem efficeret, ipsi quid à divino Numine profluens addidit. Hominem ad imaginem suî conditum, instituit regem animantium atque plantarum, quæ terrâ priùs eduxerat. Clarè posito discrimine, quod adest animam inter atque corpus, anne Moses inquirit, in quo stet natura *spiritûs, immaterialisve substantiæ?* Tacet, id Omnipotentis arcanum esse recogitans.

Statim ut res efformatæ, primum parentem nostrum apposuit Deus in consortium cum aliis terræ incolis, cum objectis quæ extra ipsum agebant atque vivebant. Ut quid ergò, cum asseclâ falsæ sapientiæ, non inquirit Moses, quâ viâ potuerit oculus Adami tot objecta capere; quî valuerit ipsius anima productam in oculis imaginem apprehendere; quo nexu colligare cum objectorum existentiâ repræsentationem ipsam; quî certò noverit ergò, reverà coram oculis adesse telluris animantia, plantas, aquarum undas, ignem et alia elementa? Anne licuit, pro cœlesti sapientiâ, quæ Mosen in omni gressu verbòque regebat, anne licuit viro mentis adeò sanæ,

viro tàm eximiâ ratione prædito, quæstionibus ità vanis animum occupare? Adest ipsius oculo Deus unus, qui creavit hominem, qui creavit ipsius oculum, qui dedit ipsi animam, quâ corpus in agendo regeretur; Deus unus ille novit quæ structura sit hujus adeò præstantis operis. Hæc enim arcana manu strictâ coercens, in regione tàm excelsâ servat Deus, ut illùc assurgere frustrà speret homo, quamdiù viator erit in hâcce terrâ mortali.

Cùm Adamus et Eva supremi Numinis imperio parere contempsissent, exspoliati fuerunt hocce nativo decore, his innocentiæ dotibus, in quibus conditi fuerant. Hoc unum agit Moses, ut ostendat ipsis adeò grave non fuisse, tentationis illecebras abigere, præceptumque Domini servare; omnem ad hoc adfuisse cognitionem atque virtutem: uno verbo, fuisse liberrimos. Sed enim haud inquirit cur ipsos Deus ità condiderit, cùm ab æterno lapsuros esse prævidisset. Optimè noverat, hominem in peccando liberum, et in puniendo Deum infinitè justum esse; ibi tota stat ipsius cogitatio.

Dùm enarrat quantùm immani scelere se polluerit Caïnus, effuso sanguine germani fratris, instituit è novo clarissimè Moses, homi-

nem esse liberum in actione morali. Quantumcumquè violentâ libidine rapiatur homo, cordi, motibusque ipsius haud minùs imperare valet. Atenim de naturâ libertatis moralis ne vocem quidem audet addere Moses, nec inquirit, neque scrutatur, quî possit illa libertas cum divinis attributis, cum tanto nostræ sævientis indolis ardore conciliari. Corde libero moderatur actiones homo, cordisque motibus imperat; reus est igitur et æquo jure pœnæ traditur à Deo, si libidinis impetu trahi se patiatur. Ea doctrina Mosis; anne verò tentat impiorum inania quæsita diluere, seu cum ipsis arcana cordis humani scrutari?

In historiâ diluvii servata memoria facti, quod adeò memorandum, ut, ab orbe creato, telluri nullum eò gravius contigerit. Mosen enarrantem profectò non effugiebat, omni conatu tentaturos impios, uti simplicem adeò candidamque narrationem ipsius everterent. Nùm ideò solitâ tranquillitate mentis excidit? Quælibet illustrat et explicat, Omnipotentis ostensâ manu, quæ morti tradit atque salvat; quæ regens aquas atque moderans, eas educit et in immania receptacula reducit.

Hominem qui creavit Deus omnipotens opus hoc adeò perfectum actioni legis mora-

lis objecit. In primo telluris ævo, per hæc viginti quinque priora secula, quæ profluxerunt ab orbe creato, stabant illæ leges eâ solâ traditione, quam à patre ad filium antiqui terricolæ producebant. Nec ideò minùs erant innixa legis hujusce præcepta basi prorsùs immotâ; deducebantur ab æternâ voluntate Creatoris, cui tandem placuit ea scripto tradere. Anne verò tentat Moses, uti discipuli falsæ sapientiæ, vim hujusce legis infringere? Anne vanus inquirit, utrùm detur essentiale discrimen inter bonum atque malum? anne differat actio pii filii, qui parentes amat atque colit, ab actione filii parricidæ qui manus exsecrando scelere polluit; à quo fonte hauriri debeat ea distinctio; quid sit ipsa lex naturalis; in quo stet illa vis quâ teneamur ipsi parere?

Nonne potuisset atenim, eâ facilitate quâ Græciæ philosophi, ratiocinio subtili, seu conjecturis indulgere? Anne deerant ad hoc ipsi, vel ingenium acre, vel imaginandi virtus, anne copia doctrinarum? Quis hæc audeat asserere! Siluit; pollebat enim animi sensu recto, mirâque sapientiâ, quæ scholæ disceptatoribus erat ignota.

Quæcumquè demùm, ab ipsius ævo, phi-

losophi cogitârint atque tentaverint, elabente triginta trium seculorum illâ serie, quæ profluxerunt à Mosis ætate, quantumcumquè fuerint enixi, stamus adhùc hodiè, circa Causam primam, in hoc ipsissimo puncto, quo nos apposuit Moses. Sapientiæ limites indicavit; ultrà progredi tentate, si lubeat; atenim in errorem ab errore dilabemini; eò turpior, eò gravior erit lapsus, quo longiùs erraveritis à puncto, quod manifestum vobis ostendit.

Qui post ipsius tempora, gentis hebrææ vicinorumque populorum gesta scripto suscepêre, summâ quoque curâ servavêre priscorum traditiones, illi scholæ omnium antiquissimæ discipuli.

Mosi fortè coævus Job, qui vixit inter Arabes et Idumæos, hâc ipsâ, quâ populus hebræus, origine gloriantes. Quicumque sit auctor libri, qui Job inscribitur, eadem ipsi, quæ Mosi, philosophiæ doctrina fuit; ipse quoque narrat quanta Dei potentia, sapientia in orbe creando; quæ providentia ipsius in rebus administrandis; quæ scientia rerum omnium; quæ sanctitas, quæ misericordia et æquitas; quanta dignitas hominis; quantùm emineat in naturæ dotibus; quòd ortus ejus

à peccato fœdatus; quòd fides habenda spesque in Redemptorem et in vitam futuram.

Et à prophetis ad nos usquè transmissæ traditiones illæ prisci temporis.

David, qui 500 an. à Mose scripsit, doctrinam antiquam, cujus assecla fuit attentus, carmine sacro celebravit. Apud Isaïam prophetam, qui 700 an. ante Christum scripsit, in Baruch, qui Thaleti Pythagoræque coævus, advertite candorem illum intemeratum, quo susceptæ fuerunt antiquæ generis humani traditiones à populi judaïci scriptoribus. Quæ tradidere, sunt ipsamet Evangelii, Salvatorisque nostri doctrina; hæc omni creaturæ prædicaverunt Apostoli; eas traditiones à parentibus atque magistris accepistis. Juniores Alumni carissimi, depositum tanti pretii curâ fideli totoque animi affectu conservate.

Orationis argumentum.

1°. Stat Deus in principio philosophiæ nostræ, velut est apud Mosen in rerum principio. Idne rationi consentaneum?

2°. An excogitavit Moses, Pythagoræ, Thaletis, Platonis ad instar, philosophiæ systema? Nonne verò potiùs de primis scientiæ cognitionibus antiquas humani generis traditiones collegit?

3°. Anne vobis quispiam notus qui Mosen ante-

cedens ætate, potiori jure *scriptor antiquioris ævi* possit appellari?

4°. Annon eminet excelsior humanâ cogitatione Deus Mosis, Deus quem colunt obsequio Christiani? Nonne orta videtur à Deo ipso ejus idea?

5°. Quid erat, prope Deum hunc omnipotentem et intelligentem, ea causa prima rerum atque motûs de quâ disseruêre philosophi, neque cultum ullum ipsi tamen exhibentes?

6°. Mosis narrationem de creatione rerum attentâ mente si prosequamini, vobis nonne videntur orbis intellectualis orbisque physicus ab invicem clarè sejuncti et distincti?

7°. Admiserunt Orpheus, Anaxagoras, Plato materiam æternam et Deum pariter æternum, qui rudis artificis ad instar eam disposuerit, ipsâ materiæ naturâ constrictus in opere. Crassam hancce doctrinam conferte cum traditionibus à Mose collectis.

8°. Nil præter atomos æternamve materiam admisêre Democritus et Epicurus. Insanum hocce systema comparate cum traditionibus antiquis.

9°. Sicut enarrat Moses, homo natus est ad imaginem atque similitudinem Dei, qui ut ipsi daret animam viventem et intelligentem, insufflavit ipsi mentem quasi divinam. Expositis ità rebus, an homo vobis apparet egregiâ dote præcellens, excelsior animalibus, atque dignus, qui terræ, loco Creatoris, imperet, rerumque sit omnium Dominus?

10°. Creationis exquisitum hoc opus, sana hominis ratio, numquid verè digna, cui confidatis? Anne deprimitur, an atteritur à vobis ea ratio, cùm philosophiæ studium aggrediamini, traditiones humani generis antiquas manu versantes? Quis hoc asserat?

11°. Antequàm Horatium, Virgilium, Ciceronem, aut Homerum explicetis, nonne priùs attentâ veneratione magistrorum lectiones excipitis? Nonnè viam hanc ipsam insequimini vel inviti, si linguam extraneam, si poesim, artem bene dicendi, sanandi seù legum scientiam addiscere cupiatis?

12°. Quid mirum, si viam eamdem ad studium veræ philosophiæ vobis indicaverit divina Providentia? Quid obstupescatis, attendendo viros imprudentes, qui à sapientiæ viâ discesserunt, ut inordinatæ libidini mentis indulgerent, in tot abvia et in turpissimos errores esse prolapsos?

Consulendi sunt hic auctores in indice laudati sub numeris 19a, 22, 23, 28, 32a, 36, 38, 43, 45, 46, 53, 61, 65, 66, 86, 87, 88, 96, 103a, 108, 123, 131, 140, 141b, 166, 181, 186, 216, 221.

CAPUT II.

Apud nationes asservantur aliqua vestigia traditionum antiquarum. Chaldæorum, Persarum, Ægyptiorum, Indorum, Phœnicum atque Celtarum instituta philosophica.

Philosophiam, uti præstantissimum hæredium, commisit Deus hominum parenti, cùm ipsum è nihilo creavisset. Depositum asservavêre fideliùs antiqui terricolæ. Ipsis in terras varias abire cogitantibus, elegit Deus Abrahami familiam fidelem, cui communis hæredii tabulas castè custodiendas confideret. Hinc ad vos usquè transmissi fuerunt humanæ sapientiæ tituli.

Quantumcumquè cordis animique libidini propensiùs indulgerent antiquæ gentes, aliqua vestigia priscæ traditionis haud minùs asservabant.

Solymitani falsa numina colebant in terrâ Chanaan; atqui tamen Altissimi potentiam atque providentiam agnoscebat eorum rex Melchisedech, qui Dei summi sacerdos erat.

Pharao, rex Ægypti, Abimelech, rex Geraræ, venerabantur ambo, quamvis impii, potentiam Altissimi, quem Abraham et Isaac obsequio colebant. Ità sentiebant etiam Heth incolæ.

Labanus atque Bathuel, quamvis idolorum cultui jàm dediti, profitebantur ore Deum unicum, supremum Deum Abrahami, Deum Nachor, Deum patrum suorum.

Deus omnipotens, Altissimus, quem Joseph colebat, erat etiam Deus Pharaonis. Balac, Rahab, Hiram rex Tyri, regina Saba, Nabuchodonosor, Cyrus, Darius, ipsiusque ministri, potentiam Altissimi, qui creavit omnia, verbis expressis agnoscebant.

Gentes haud itaque deseruit Deus, cùm in earum gremio servaverit illa vestigia primævæ traditionis, neque profectò sit inconsultum asserere Chaldæos, Persas, Ægyptios aliasque gentes, ad humani generis incunabula propè stantes, à primævâ traditione non adeò festinanter abscessisse, quod quidem evincunt annales eorum antiquissimi.

Philosophia Chaldæorum.

Vanis abstinuère disquisitionibus Chaldæi, dogmata philosophiæ traditionibus instituen-

tes, quas in ævum ab ævo transmittebant, quasque Zoroaster in unum adegit. Accuratè secernatur à Zoroastro Persarum, antiquus ille sapientiæ discipulus, philosophiæ chaldaïcæ princeps, cujus ævum ad imperii babylonici remotissima tempora ducimus. Succedit ipsi Belus, qui scientiam astronomicam apud Chaldæos invenisse traditur, quemque diis patriis annumeravêre. Berosus, Beli sacerdos Alexandro Magno coævus, evulgavit inter Græcos instituta doctrinæ chaldaïcæ. E scriptis ipsius aliqua tantummodò supersunt loca sparsa fragmentaque.

Gloriantes antiquitate Chaldæi, se, cùm Babylonem occupasset Alexander, jàm ab annis plusquàm 470,000 sapientiam excoluisse sideribusque contendebant observandis intendisse. Misit Callisthenes, qui regem victorem insequèbatur, Aristoteli magistro, factas à Babyloniis observationes, quæ quidem ad annos 1903 vix assurgebant. Inchoatæ fuerant ergò circiter anno ducentesimo post diluvium, quo tempore Nemrod, è librorum sacrorum traditione, babylonicum imperium instituisse creditur. Nec ulla quoque vestigia reperiatis observationis astronomicæ, quæ sit ærâ Nabuchodonosoris antiquior.

De causis primis evulgavêre Chaldæi dogmata pauca : « Deus, inquiebant, est rex, pater » omnium; ipso providente, res dispositæ fuerunt atque reguntur in ordine convenienti. » Deus est anima diffusa per hunc orbem; ab » eo prodière spiritus. Inferiora numina sedem habent in sòle, lunâ sideribusque; co» lantur ab homine, cùm ipsorum actione » protegatur. In entium ordine tertio, genii » stant et heroes. Dantur genii, qui, naturâ » mali, nos ad prava falsis apparentiis impel» lunt. Eos itaque studeas oblatione sacrâ pla» care. Æternam esse materiam asserito; ad» erat igitur antequàm Deus in ipsam ageret ».

Magi Zoroastris asseclæ futura prædicebant; indè scientia quæ magia dicitur.

Philosophia Persarum.

Philosophiæ persicæ princeps, Zoroaster, qui vivebat, ut apparet, ævo Darii Hystaspis filii, principia doctrinæ patriæ deposuisse fertur in carmine quod *Oracula Zoroastri* vocant. Ex hoc opere supersunt tercenti viginti tres versus, qui fuerunt in operibus eclecticorum philosophorum excerpti. Quòd ibi purè tradita sit Orientalium antiqua philosophia minimè constat.

De

De Zoroastri scriptis eruditè, laboriosè conquisivit Anquetil du Perron, juxta quem antiquus ille dogmata de causis primis ità referebat: « Tempus àbsque limite versans in se ipso, ens » æternum, lumini primigenio, aquæ nativæ, » verboque primitivo, dein Ormuzd et Ahriman, ortum dedit; ab Ormuzd, qui fuit omnis boni principium, condita fuêre terra, » cœlum et alia quæcumque demùm existunt. » Cum Ahriman, qui mali quidem atque tenebrarum est origo, bella perpetuò miscet » Ormuzd ».

Ægyptiorum philosophia.

Ægyptum ejusque sacerdotes inviserunt Orpheus, Linus, Pythagoras, Thalesius, Plato, Democritus, aliique Græciæ philosophi, susciperent ut ab ipsis elementa prima sapientiæ.

De philosophicis Ægyptiorum institutis scripsêre Cheremon, Manetho, Asclepias, Hecatæus, Palephatus, quorum opera, velut apparet, interierunt in alexandrinâ bibliothecâ, quùm igne consumpta fuit ea tanti pretii Ptolemaïca collectio. Ex *Isiacâ mensâ,* quæ tam dirè vexavit eruditos, ad illustrandam Ægyptiorum philosophiam, quidquàm eruere

minimè valueritis; nec, uti probabile, plura præstabit ille decantatus adeò zodiacus Denderahi.

Viginti quatuor libros à Mercurio Trismegisto, Hermetis discipulo, de scientiâ sacrâ conscriptos asservabant ægyptii sacerdotes, religiosâ veneratione. Ex hisce libris eduxit Jamblicus ea quæ de *Mysteriis Ægyptiorum* scripsit. Decurrente seculo decimo quinto, publicæ luci dedêre *Poemandrum* et *Asclepium* vel *Esculapium*, annumerantes utrumque inter eos viginti quatuor libros à Mercurio scriptos.

A Ficino et de Foix versus in linguam latinam gallicamque Poemander è textu græco, quem in Italiam è Græciâ detulerant. Asclepius ex Apuleii solâ versione notus. Habentur in duobus his operibus dialogi de naturâ Dei perfectionibusque; ipsa fuerunt, ut apparet, à philosophis eclecticis elaborata, qui, ut eò majorem ipsis auctoritatem adstruerent, ea Hermeti vel ipsius discipulo tribuerunt. Quicumque sit eorum auctor, satis accuratè traditur in ipsis Ægyptiorum veterum philosophia, quod et asseri possit de *Mysteriis* à Jamblico scriptis.

De causis primis habuêre sacerdotes ægyptii

doctrinam vulgarem et doctrinam occultam. Hancce tradebant asseclis hieroglyphici seu mythologici caracteris ope. Hìc adite Plutarci tractatum de *Iside* et *Osiride*, ut et Annotationes ab Horo Apolline traditas. Auctoritate quasi probabat Ægyptiorum vulgaris philosophia quæcumque turpia, superstitiosa, sanæ rationi quàm plurimùm adversantia. Hancce vulgarem attingit Juvenalis, in versibus toties repetitis :

« Porrum et cepe nefas violare ac frangere morsu.
» O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
» Numina »!

Doctrinam occultam ità ferè tradebant ægyptii sacerdotes : « Datur Ens supremum,
» spiritus purissimus, qui diffusus in omnes
» orbis partes, potentiam ostendit, corpora
» cœlestia regens, ipsis inhabitans, velut inest
» anima corpori humano; ab ipsis neque di-
» viditur, neque distinguitur. Res quæ vitâ
» motuque gaudent in hoc orbe, primitùs in
» hocce primo principio comprehendebantur;
» emanationis viâ prodierunt ex ipsius gre-
» mio. Existentia quæcumque possis habere
» quasi partem divini spiritûs, ad quem ali-
» quandò revertentur. Spiritualis, immortalis

» est hominis anima. A corpore separata mi-
» grationi variæ subjicitur; diis ità jubentibus
» in hominum animaliumve corpora vel in stel-
» las errantes, aut in locum subterraneum,
» qui dicitur Amenthes, ejicitur ».

Hauserunt, ut apparet, ex hoc ipso fonte, quæ Pythagoras, aliique philosophi de metempsychosi tradiderunt.

Philosophia Phœnicum.

Phœnicum instituta cosmologica tradidisse Sanchoniato creditur in operis fragmento quod protulit Porphyrius, Christianorum fidem aggrediens. Fragmentum hoc allegans in *evangelicâ Præparatione* clamat Eusebius: « Aver-
» tamus oculos ab hâcce philosophiâ Phœni-
» cum, ut Evangelii salutare lumen inspi-
» ciamus. Quæ jàm audistis, ad poetarum
» figmenta minimè pertinent; expresserunt
» ibi fidem universalem Phœnicum, myste-
» riorum, quæ celebrantur ab ipsis, originem.
» Deo, qui nos vocavit ad philosophiam adeò
» sanctam, sanæ rationi convenientem, grates
» immortales agamus ».

Hisce verbis incipit fragmentum Sanchoniatonis : « Tenebrosus aer, spiritus aeris tene-
» brosi, chaosque, prima rerum universarum

» principia fuêre. Hisce principiis vitam dedit » spiritus ; factâ commixtione, rebusque col- » ligatis invicem, amor natus et extitit orbis » universus ».

Indorum Philosophia.

Pythagoram, Democritum, Anaxarchum, Pyrrhonem, Apollonium, aliosque dicunt ad Indos accessisse, cum brachmanibus et gymnosophistis ut colloquia de sapientiæ dogmatibus haberent. Brachmanes asserebant : « Deus » supremus, intellectu lux ornata, videri po- » test ab illis qui sapientiam excolunt. Deus » efformavit universum orbem; mens est illius » orbis, quem pervadit, ejusque gremio reclu- » ditur. Origine cœlestis est hominis anima, » quæ prodit à Deo per emanationem, et ad » ipsum, à corpore separata, revertitur ».

Philosophia Celtarum.

De populis quos Græci barbaros appellabant, effatur Ælianus : « Quis non laudet bar- » barorum sapientiam? Nullus inter ipsos in » atheismum unquàm incidit, neque in du- » bium vocant, sintne dii, an non sint ; cu- » rentne res humanas, an non? Nemo igitur, » neque Indus, neque Celta, neque Ægyp-

» tius, in animum induxit impias cogitationes
» quas vel Evemerus messenius, vel Diony-
» sius phrygius, vel Hypponius, vel Diago-
» ras, vel Sosias aut Epicurus impudentiùs
» evulgavêre ».

Celtæ rerum originem repetebant ab unione Teuti cum Terrâ; ea passivum principium, ille principium activum. Admisêre Numen omnipotens atque providum, à quo res humanæ curentur; animam hominis asserebant immortalem esse. Carmine sacro celebrabant ævum immortale, felicissimum, atque virtutes quibus ad illam beatitudinem ducimur.

Orationis argumenta.

1°. Quæ ad illustrandam Persarum Indorumque philosophiam undequaquè conquisivit Anquetil du Perron, exponite.

2°. Quæ vestra sententia de duplici principio, principio boni, principio mali, quod induxit Persarum philosophia?

3°. Anne reperiuntur apud alias nationes hujusce doctrinæ vestigia?

4°. Quid opinamini de dogmate sacerdotum ægyptiorum, qui rerum productionem emanationis vià tentabant explicare? Numquid existentia quæcumque, ab omni ævo, in se conclusit Spiritus divinus, ut ea, in tempore, produceret è sinu suo?

5°. Cosmologica Chaldeorum, Persarum et Ægyptiorum instituta conferte cum doctrinâ Mosis, indicantes quantò sit illis ipsa præstantior.

Consulantur auctores adducti sub num. 8, 12, 20, 28, 32a, 38, 41, 43, 45, 53, 61, 63, 65, 66, 86, 87, 96, 120, 123, 131, 134, 135, 140, 143, 144b, 152, 160, 162, 167, 168, 179, 180, 181, 185, 186, 192, 193, 194, 208, 210, 212, 226.

CAPUT III.

Græcorum philosophia. Primum ipsius ævum. Cosmogonia, Mythologia.

Apud Græcos exordia sumit historia philosophiæ ab ipsorum fabulis mythologicis. Post Prometheum, Linum, accedit Orpheus, qui carmine tradidit, ut asserunt, ipsorum instituta philosophica. Quo seculo vixerit Orpheus, incertum. Versibus heroïcis, quorum superstites reliquias piâ veneratione collegêre, celebravit priscus ille sapientiæ discipulus potentiam supremi Numinis, quod ab æterno cahos in se recludens, id, ubi sapientiæ divinæ placuit, è sinu producens, res ab invicem separatas, ordine dispositas, juxta Providentiæ decreta dirigit atque gubernat.

Cantabat Orpheus : « Ante rerum productio-
» nem, Deus cum cahos intimè connexus, in se
» recludebat ea quæ fuêre, quæ sunt, et erunt
» aliquandò. Eduxit è sinu suo materiam,
» quâcum orbem universum effinxit. Hujus
» emanationis ope, res sunt essentiæ divinæ
» participes. Variæ partes hujus orbis uni-
» versi, quasi dii totidem habeantur. Rebus
» præsens inest essentia divina, cujus virtute
» reguntur. Cùm omnia sint in Deo et à Deo
» prodierint, dii dantur infiniti numero, quos
» obsequio colere tenemur, Entis supremi
» majestatem attingere cùm abjecti mortales
» haud valeamus. In Deum redibunt omnia.
» Immortalis est hominis anima; in tartaro
» pœnas dabunt impii; justi præmium acci-
» pient in campis elyseis ».

Gentilium errata confutantes Ecclesiæ catholicæ Patres antiquissimi, Justinus, Athenagoras, Clemens Alexandrinus, Origenes, Eusebius cæsariensis opposuêre philosophis eclecticis Orphei carmina, ut ostenderent, philosophos antiquioris ævi priscis traditionibus de potentiâ Deî unici, supremi, providi fideliùs obsecutos esse.

Carmine tradidit Orpheus instituta prima physices. Acceperunt ab ipso Pythagorici,

stellæ cuicumque suum orbem esse, cujus ipsa centrum sit; lunæ sicuti telluri suos incolas esse.

Inter Orphei discipulos invenietis Musæum, Eumolpum, Thamyrim, Amphiona, Melampum, Pherecyden, Epimeniden, Antiphona et Dromocridem.

Veteres illi carmine scripsêre de causis primis, de rerum efformatione, de generatione divorum inferiorum, de supremi Numinis, in orbe regendo, potentiâ et actione.

Ad hanc antiquam scholam pertinet Hesiodus, quem utique fatemur in *Theogoniâ* et in opere de *Horis* et *Diebus*, eximia simplicitatis antiquæ, numeri suavis atque decoris attici specimina præbuisse; ast verò mentem evolvens de chaos, accuratam scientiæ philosophicæ severitatem illusione poeticâ depressit, in absurdissima quæque et insolubilia dilapsus.

Saniora cogitabat Homerus de theogoniâ. Vulgari superstitioni favit quidem, inania figmenta plebis, allegoriis atque suavissimo carmine decantans; attamen Orphei traditiones ingenuè satis et fideliter insequitur. Coercet ipsius Jupiter immotâ manu primum atque postremum annulum catenæ sacræ, quâ

colligatus hæret universus orbis. Effatur hominum deorumque pater: « Simul adeste, dii » deæque, summisque viribus annitamini ; » Deum autem altissimum, in aditu cogitationis incomprehensum, ad inferiora detrahere frustrà speretis ; ast ego, si mihi forsan » arrideat, ego vos omnes, terram, oceanumque vastissimum, in altum erigam ; vos ad » excelsa cœlorum affigam, hæreatis ut ibi » suspensi. Tanta potestas illa quâ diis hominibusque supermineo ».

Plebi cùm exposuissent ea mythologiæ figmenta, tradebant illi sapientes antiqui doctrinam occultam, quæ primis humani generis traditionibus erat addicta religiosiùs. Quæ doctrina quidem ut inviolato candore transmitteretur, ab Orpheo creduntur Eleusis instituta fuisse mysteria. Initiandos inducens hierophans, Cererisve pontifex exclamabat : « Unicus est orbis hujus universi rex, à se » ipso natus ; ab eo prodierunt entia, ipsis inest, circum ipsa vivens ; mortales oculo considerans, ipsorum aspectui nuspiàm objicitur ».

Quamvis ut authentica non ab omnibus habeatur ea formula, certò creditur, in hisce mysteriis, hierophantem initiatis indixisse,

supremum Ens unicum esse, ipsi subjacere quæ colerentur à plebe numina.

Auctoribus hisce theogonicis apponite Græciæ legislatores septemque sapientes. Silentio nolite prætèrire veteres illos qui carmine de morali doctrinâ tradidêre sententias. Gnomographos inter eos annotate Theognidem megareensem atque milesium Phocylidem.

Orationis argumentum.

1°. Quæ de Orpheo, de mysteriis eleusinis, de doctrinâ quam ibi tradebant, de Hesiodo et Homero, Græciæque sapientibus, nobis asservavit Anacharsis, enarrate.

2°. *Senatum* adite *Sapientum*, exposituri, quæ Pythagoras, Anaxagoras, Socrates, Plato, Aristoteles, Cicero de poeticis figmentis opinati sint; addite, quantâ curâ, juxtà philosophos hosce, sejungi debeant inventa mythologica, superstitio popularis, à doctrinâ philosophicâ, quæ supremum Ens unicum admittit.

Consulantur auctores ad num. 19a, 26, 32a, 37, 43, 48, 61, 65, 86, 87, 96, 97, 121, 129, 131, 135, 143, 144b, 181, 182, 188, 192, 193, 210, 230, 231.

CAPUT IV.

Italica schola. Eleatenses, Heraclitus, Sophistæ.

Ad medium usque seculi sexti ante C. N., philosophiam tradebant in Græciâ poetæ, vestigia traditionum antiquarum heroïco carmine celebrantes. Formâ severiori constricta scientia, Solonis ævo, decurrente quinquagesimâ olympiade; quo tempore Pythagoras italicam scholam, ionicam verò Thalêsius instituit. Tantam immutationem ipsiusque actionem attentiùs exploraturi, primùm adite scholam italicam, ipsi dein Eleatensium, Heracliti, Sophistarumque sectas adjungentes.

Italica schola.

Porphyrius Jamblicusque, statuentes antiquas gentilium fabulas, ritusque superstitiosos opponere cœlesti religioni, Pythagoræ gesta scripto tradidêre, principem ut italicæ scholæ collocarent in excelsiori loco, longè supra Salvatorem nostrum. Secula tunc octo jàm evanuerant ab obitu Pythagoræ. Iis qui

vitam ejus enarrare sibi proposuerant, operosa res utique non erat, effingere facta pro nutu et arbitrio, cùm testis, qui posset ipsis contradicere, nullus esset ampliùs superstes. Voce tantò potentiùs inclamavêre viri cordati, qui Cæsaribus offerebant apologias pro christianâ religione; asserebant : « J. C. vita » conscripta fuit ab ejus discipulis, qui testes » erant oculati; ut ea, quæ viderant oculo, » confirmarent, effudêre sanguinem illi disci- » puli testiumque tot aliorum millia ».

Fidem habuit orbis universus in miracula Christi, cujus hostes inani conatu luctantes, ipsi roboravêre testimonia veritatis, viris è contrà sapientibus fabulas, quibus Pythagoræ vita quasi tenebris obducta fuit, aspernantibus.

In insulâ Samo natus, ut apparet, Pythagoras, anno 3 olympiadis quadragesimæ, 613 ante C. N.; cùm excepisset instituta Thalesii, Pherecydisque, invisit Ægyptum, ubi sacerdotum initiatus est occultæ doctrinæ. Ut est aliquorum opinio, superiorem Asiam, Indiamque cùm peragrasset, indè Magnam-Græciam aut Italiam inferiorem adiens, instituit ibi scholam, *Italicam* nomine. Crotonæ grandævus obiit, oppressus, ut enarrant, in

motu populari, quem ipsius inimici concitaverant.

Nulla scripto reliquit Pythagoras. Quæ tribuuntur ipsi, composita fuerunt ab ejus discipulis. Nec ut authentica quidem habemus *Aurea Carmina*, quæ tantâ religione colebat Alexandriæ schola.

Commentaria quæ de magistri doctrinâ scripsêre Lysis et Archippus, ea fortè sunt ipsa, quæ Dioni vendidit Philolaüs, aut ea quæ Plato emit ab Archytâ.

De doctrinâ Pythagoreorum adite fragmenta quæ supersunt ex ipsorum operibus et epistolis.

De causis primis asserebant: « Deus est » purus spiritus, in omnibus orbis universi » partibus effusus; utpotè rerum initium atque parens, orbis anima, vitam, motumque dat rei cuilibet existenti. Ipse numerus » est simplex atque monas; objecta visibilia » sunt numerus multiplex atque dualitas. Dii, » genii et heroes à Deo prodierunt emanationis viâ.

» Homo, compendiosum orbis exemplar et » imago, rationis et intellectûs ope, cum Deo » consortium obtinet: virtute vegetationis, » nutritionis atque reproductionis, par est

» animantibus. Anima nostra numerus est,
» qui virtute propriâ movetur. Quâ parte ra-
» tionis est particeps, ad animam universi
» pertinens, immortalitate gaudet. Certus est
» atque determinatus animarum numerus,
» quarum unamquamque spiritus divinus or-
» dine successivo suscipit, ut eam corpore
» quasi coerceat. Pereunte corpore, rursùs ad
» superiora, maniumve sedes assurgit anima,
» purior ut ubi reddatur. Indè, vel ad ori-
» ginem primævam, ad divina, redit, seu de
» novo dilabitur in terram, ut ibi corpus ho-
» minis animantisve regat. In igne primum
» et unicum elementum habete, quo Deus
» usus est ad res efficiendas ».

Nomina quadringentorum quinquaginta sex Pythagoreorum, inter quos triginta novem ex altero sexu, nobis asservavit Fabricius.

Hùc adducite pauca de iis qui scholam insigniùs illustravêre.

Empedocles qui docebat Agrigenti, circiter anno 444.° ante C. N. carmina scripsit, è quibus aliqua supersunt; docebat : « Non
» utique sensibus, at certè rationi, quam ipse
» meditando firmaveris, concessum, ut veri-
» tatem agnoscere valeat; sensuum actionem
» ipsorumque testimonium examini ratio sub-

» jiciat; evidentia claraque detegit, intellectu » si sapienter utatur. Ratio quidem orbis » animâ concluditur, unde prodiit, emana- » tionis viâ. Sensationes ab animâ sensitivâ » productas apprehendit anima; eas ubi cum » æternis essentiis confert, cognitiones incon- » cussas atque certas adquirit, cùm ipsa sit » regina sensuumque suprema dominatrix. » Res duplici principio gaudent; activo nem- » pè, seu monade, seu Deo, vel igne intellec- » tuali. Principium aliud passivum est chaos » seu materia ».

Scripsit Ocellus de *Universo* tractatum in quo hausit Aristoteles ea quæ de *Generatione* et *Corruptione* tradidit. Docebat Ocellus: « Deus atque materia ligantur inter se fati » legibus æternis. Initio caruit orbis, nec un- » quàm interibit: corruptioni sed enim obji- » citur. Res accepêre motum et ordinem ab » intelligenti principio, quod eas imperio » regit ».

Scholam italicam insigni splendore donavit Timæus locrensis. Ex ejus opere de *Naturâ rerum* deprompsit Plato materiam dialogi, quem *Timæum* inscripsit. Neglectâ monade pythagoricâ, clariùs quàm antecessores evolvit Timæus mentem de hujus orbis efformatione:

« Duplicem, inquiebat, admitte causam ab-
» solutam. Prima Deus est, purus spiritus,
» immaterialis substantia, radix undè prodiit
» omnis intelligentia. Secunda causa chaos
» est, materia visibilis, principium elemen-
» tare corporum. Ubi Deus accessit ad cahos,
» illudque disposuit è consilio divinarum
» idearum, apparuit orbis universus, in exi-
» miâ quam adeò miramur harmoniâ et dis-
» positione partium ».

Adite tractatum ipsum, advertite quî Timæus ibi mentem expresserit, atque Platonis indè *Timæum* expendentes, in quo differat utriusque philosophi doctrina, facilè percipietis.

Apud Archytam tarentinum excepêre Plato, Philolaüs, Eudoxiusque principia doctrinæ pythagoricæ. Carmine celebravit Horatius interitum Archytæ qui de philosophiâ, de scientiâ mathematicâ, de mecanicâ meditando, gloriam sibi quæsivit immortalem. Ex ejus tractatu de *Universo* supersunt et ex aliis ejus operibus fragmenta.

Splendore disciplinarum asseclarumque numero superba, caput extulit italica schola per annos ducentos; evanuit, ut Socratis,

Platonis, Aristotelisque dogmatibus quasi loco cederet.

Orationis argumenta.

1°. Quænam erant adeò celebria Pythagoreorum instituta?

2°. Quis ille concentus musicus, quem effinxit Pythagoras inter corpora cœlestia?

3°. Quî stant ejus cosmologica placita, si doctrinæ Mosis conferantur?

4°. Numquid, ex opinione vestrâ, possit ignis unicum elementum esse, quo Deus omnia produxerit?

5°. Quæ possitis asserere pro doctrinâ metempsychosis, quid contrà?

6°. Quid erat illa monas adeò decantata Pythagoreorum?

7°. Nonne justò plura concedebant intellectui, parciùs indulgentes actioni sensuum?

8°. Quæ de Pythagorâ, de doctrinâ et ejus instituto tradidit Anacharsis, exponite.

9°. Quæ cum Empedoclis amico, de doctrinâ philosophi agrigentini sermone contulit Anacharsis, in Euclidis bibliothecâ, breviori compendio tradite.

Eleatensium instituta.

Elea, in Magnâ-Græciâ, undè prodière Parmenides, Zeno, Leucippusque, nomen addidit scholæ, quam Xenophanes instituit.

Natus hic anno 556 ante C. N., asserebat unicum ens existere, quod Deus et orbis esset universus. Itâ mentem exponebat : « E nihilo » nihil fit; quæcumque sunt, extiterunt ab » æterno. Ens hoc unicum, est æternum, in- » finitum, existens ubique, semper idem, » immutabile et immobile; si mutationibus » objiceretur, in ipso fieret aliquid è nihilo » et nihil ex aliquâ re, quod in absurdum » abit. Neque generatio, neque destructio, » neque motus in naturâ rerum esse possunt. » Sensuum, qui contrà loqui videntur, abjice » testimonium. Nulla datur inconcussa nota, » quâ veritatem agnoscere possimus. Quan- » tumcumquè desudes in inquirendâ verita- » te, probabilia conjecturasve, nullibi verò » scientiam attinges ».

Parmenides, Melissus, Zeno, qui Xenophani successêre, cum ispso familiam Eleatensium, qui metaphysici vocantur, instituunt. In absurdissima delapsus Zeno, principia scholæ cùm ardentiùs insequeretur. Asserebat : « Nihilum existit ut nihilum; velut ens » ipsum existere potest. Existitne tantùm » unica substantia, danturne plures? Hoc » ignoro; nec enim hoc illo certius. Unica » si detur, est infinita, suâque virtute sub-

» sistens. Nullibi quidem existit; ergò nec » etiam existere potest. Daturne motus, anne » spatium etiàm? Si spatium esset aliquid » existens, aliud attribuendum esset ipsi spa» tium, quo coerceretur, quod in infinitum » abiret. Vana res est itaque spatium; vana » res et ipsa corpora; spatium, ipseque mo» tus, inania vanaque sunt apparentia; ra» tiocinii virtute nec exteriorum existentiam, » neque spatium ut existens apprehendere » valeamus ».

Leucippus, Democritus, Protagoras, Diagoras eam instituêre sectam, quæ vocatur Eleatensium physicorum. Antequàm audaces illi principes atheismi caput extollerent, philosophi veteres, undè materia prodierit haud ità curiosi scrutantes, admisêre vim intelligentem, quæ chaos in ordinem disposuerit, quæ partibus ipsius motum convenientem impresserit, quæ demùm in orbe toto vitam harmoniamque conservet. Omissis hisce traditionibus antiquis, quærebat Leucippus : « Quæ » vos ergò necessitas agit, uti vim aliquam » divinam supponatis, in quâ nihil aliud quam » ens metaphysicum entisve privationem ani» madvertit ratio? Nonne construi licet orbem » universum, absque manu subsidioque vestri

» Numinis omnipotentis, ad quod ideò tantùm » aufugitis, inediæ quòd indulgentes, inda- » gare naturam rerum, eamque per seipsam » explicare contemnitis? Sunt ens primiti- » vum atomi; nulla res alia datur in rerum » naturâ ».

Democritus, natus anno 470 ante C. N. insana Leucippi magistri principia supponens, asserebat : « In rerum naturâ nihil existit eâ » formâ, quâ nostris oculis eam apprehendi- » mus; variè res apparent, prout aliæ nostri » corporis affectiones in nos agunt. In opinione » vanâ stat scientia; sensuum actione deludi- » mur. Atomi, quæ sunt ens unicum, existunt » ab æterno. Ab eodem ævo sese moverunt in » obliquo sensu; indè corpora prodiêre. In » orbe, qui movetur atomorum actione, non » datur anima. Hominis anima nihil aliud est » quàm atomus ignea, quæ corpori motum at- » que vitam imprimens, cum ipso dissolvitur. » Atomi, quæ constanter è corporibus avel- » luntur, accurrunt, ipsasque se collocant in » oculo, indè corporum imagines, indè visio. » Stat hominis felicitas in animæ quiete, in usu » moderato rerum quæ sensui blandiuntur. » Legibus hominum et institutis orta distinc- » tio bonum inter atque malum, nec enim

» quidquam est in se boni malive; indifferens
» in se quælibet actio ».

Gentiles ipsi Protagoram atque Diagoram, hujus impii systematis asseclas, è suo gremio removeri, soloque patrio vertere jusserunt.

Heraclitus.

Asserebat Heraclitus, qui docebat Ephesi circiter anno 500 ante J.-C. « Nulla vis inest
» sensuum testimonio; de veritate judicat ratio
» divina, communis et ubique diffusa. Rationis
» hujus ope transmittitur ad nos usquè, quid-
» quid omnibus arridet, undè fit res fide dignis-
» sima. Quod uni tantùm placet, ut incertum
» et incompertum abjicito.

» Ignis hujus orbis universi rerumque prin-
» pium est et elementum. Quælibet ignea par-
» ticula simplex est, æterna, mutationis atque
» divisionis expers. Hominis animam, igneam
» esse dicimus. Essentiali motu et ab æterno
» reguntur omnia. *Fatum,* substantiam intel-
» ligentem esse dicito, quæ rebus ortum attri-
» buens, inest ipsis, est orbis anima rerumque
» causa generatrix. In re quâcumque paret
» naturæ legibus homo, cujus individua feli-
» citas actionum ejus moralium est basis atque
» fundamentum. Dissoluto corpore, nihil am-

» plius habet homo, quod optare seu refor-
» midare debeat ».

Inter Heracliti discipulos eminet Hippocrates (natus anno 460), artis medicæ princeps.

Secta Sophistarum.

Italicâ scholâ prodière sophistæ, philosophorum genus audaci temeritate superbiens. Ab ipsis inventa dialecticæ scientia; hâc arte vanâ fulti docebant, ad educenda quæcumque contraria, proferri posse ratiocinia, quæ virtute pari mentem audientis sollicitarent. Vitæ socialis ordinem in Græciâ corrupêre, philosophiâ cùm ad subtilitates adstruendas uterentur. Funestâ famâ notantur inter ipsos Protagoras, Corax, Gorgias atque Zeno. In tractatu de *Naturâ seu de eo quod non existit*, asseruit Gorgias : « In rerum naturâ nulla res
» existit omninò. Si qua forsan existeret, eam
» agnoscere non valeremus. Da, te detegere
» posse, quid esse realiter existens, quâ ra-
» tione possis aliis hocce manifestum facere,
» cùm incerta sit adeò virtus quæ vocibus in-
» hæret » ?

Juxta Gorgiam ipsiusque discipulos, innituntur augustissima vincula disciplinæ moralis, ordinisque socialis, arbitrario jure pactio-

num, quas homines instituerunt inter se, quasque violare potest homo quilibet, ubi postulat hoc ipsius utilitas, et ubi pœnæ timore non coercetur.

Orationis argumenta.

1°. Quæ discrimina reponitis Eleatenses metaphysicos inter et physicos?

2°. Videnturne Xenophanes et ejus discipuli, cum Leucippo ejusque asseclis, nudum atheismum tradidisse?

3°. Numquid in verum pantheismum dilapsi sunt Eleatenses metaphysici?

4°. Anne sapienter exposuêre physici Eleatenses, undè materia, undè motus, undè ordo in motu, quî visio?

5°. Indicate quantùm impia, moribus atque societatis ordini periculosa sint ipsorum placita.

6°. Quæ de dogmatibus Eleatensium, Heracliti, Sophistarumque tradiderit Anacharsis exponite, breviori notâ comprehendentes ea quæ de causâ primâ, sermone cum ipso contulerit hierophans.

Consulantur auctores sub num. 17, 18, 19[a], 26, 28, 32, 33, 37, 43, 45, 48, 56, 60, 61, 65, 75, 83, 86, 87, 93, 96, 97, 98, 101, 105, 124, 127, 131, 135, 139, 144[b], 150, 166, 178, 185, 187, 189, 191, 192, 193, 207, 210, 224, 230.

CAPUT

CAPUT V.

Thalesius : Ionica schola.

IONICÆ scholæ princeps, Thalesius, natus Mileti, anno 628 ante J.-C., Græcos edocuit quâ certiore methodo philosophiæ studia pertractarent. Ante ipsius ævum, admiserant in genere principium aliquod esse passivum, quæ foret ipsius natura strictiùs indagare contemnentes; de cahos abstractè disserebant, ipsius elementa quin introspicere studerent. Quærente pythagoricâ scholâ, quæ possit esse natura principii, cujus actione res efformatæ fuêre, Thalesius ipsiusque discipuli materiale principium acri meditatione prosequebantur, ipsius elementari naturâ benè perspectâ, se rerum efformationem, entiumque successionem eò clariùs expositūros esse sperantes. In hoc orbe, corpora cùm indefesso mutationum ordini subjiciantur, adesse debet ergò primitivum elementum, quod in ipso gremio vicissitudinum immobile permaneat. Utitur hoc elemento principium activum ad efformanda corpora, quæ quidem, ubi dissolvantur, in

elementaria principia rursùs abeant. Ea fuit ipsa cogitatio, quam ionica schola per ducentos annos insecuta est. Asserebant ejus asseclæ : « Aqua primigenium est elementum quo » Deus opus efformavit. In ordine rerum exis- » tentium, ab intellectu nostro res nulla de- » tegitur, quæ possit Enti supremo præire. » Ens entium, intelligentia suprema, quæ mun- » dum actione providâ gubernat, interiora » cogitationis humanæ scrutatur. Deum, ità » si placeat, appellato *Necessitatem* atque » *Fatum*. Propriâ virtute movetur hominis » anima; corpori dissoluto superstes manet; » est immortalis. Materia, quæ motu constanti » fluiditatis atque mutationis agitur, univer- » sum orbem ità complet, ut inania spatia » nulla dentur ».

Thalesii doctrinam acceperunt atque tradiderunt Anaximander, Anaximenes, Anaxagoras, Diogenes apolloniensis et Archelaüs, qui fuit Socratis magister.

In hâc egregiâ familiâ, speciali notâ distinguendus Anaxagoras, qui Periclis, Euripidis, forsan etiàm Socratis, Themistoclisque magister. Erravit absque dubio philosophus ille, cùm æternam esse materiam, aliorum exemplo, supponeret; at enim, longè lucu-

lentiùs quàm antecessores, asseruit existentiam Entis intelligentis, omnipotentis, quod elementa materiæ convenienti disposuit ordine, et ea lege providâ gubernat.

Naturam in ipsius motibus observans attentus, advertebat ille tam eximio sensu judicioque præditus philosophus, in hujus orbis efformatione et actione finem atque consilium admitti debere. Visibilem hunc orbem inter ejus coævos aliqui construere conabantur elementorum fortuito concursu. Inclamabat Anaxagoræ, sicuti viro cuicumque fidei probæ, conscientia, cæcâ potentiæ mecanicæ virtute nuspiàm explicari posse quæ demùm existunt. Asserebat : « In oculo meo sese offert » ubique materia, quasi massa cæca, iners, » intelligenti, vitali principio destituta; qui » potuerit ergò varias materiæ qualitates in » chaos confusas distinguere, ab invicem se- » parare, homogenea conjungere, quælibet in » ordine convenienti collocare? Qui materiæ » sapientem hanc actionem attribuere velit, » ille priùs ejus elementares proprietates de- » struat, ipsique det attributa quibus ab omni » ævo caruit ».

In ejus animum agente mentis eo sensu recto, docebat Anaxagoras à materiâ sejungi

debere vim illam divinam, quæ formâ convenienti materiam ornavit, ipsique motum impressit. In eo sapientiâ profectò superavit instituta Platonis, qui docebat in materiâ esse animam, cujus actio non alios ac inordinatos, inconditosque motus efficiat. Experientiâ duce stant in hoc orbe sapiens ordo et harmonia; motus ergò rebus impressos intelligentia suprema direxit, materialibus elementis usa velut instrumento ad finem assequendum. Sic assurgebat Anaxogoras ad ideam Spiritûs, qui spatio minimè circumscriptus, est etiam omnis intelligentiæ fons et origo.

Systema cosmologicum evolvens, asserebat Anaxagoras: « Alimenta quibus utimini, quæ-
» cumque demùm illa sint, dissolvuntur, ut
» variis corporis vestri partibus formas aug-
» mentumque præbeant. In sanguinem, car-
» nem, in ossa nervosque convertuntur panis
» quem frangitis, aqua quam bibitis. Cùm è
» nihilo nihil fiat, in se habent alimenta qua-
» litates quas evolvit actio digestiva, formas
» ipsarum immutando. Cur oculo non per-
» spicitis eas qualitates quas alimenta solùm
» habent, ubi fuerunt actioni stomachi sub-
» jecta? Explicatur hoc exemplo status incon-
» ditus qui materiam in chaos deprimebat,

» antequam à Spiritu divino sejuncta fuissent » ejus elementa.

» Unitas erat in chaos materia, cùm ante » mundi productionem variæ partes ipsius ab » invicem distingui non possent, adeòque to- » tum unicum effingerent.

» Vis illa divina, quæ orbem efformavit, » agit in seipsâ, cogitatione, voluntate; ex- » tra se agit, motûs mecanici quem imprimit » virtute ».

Orationis argumenta.

1°. Numquid Anaxagoræ, placita cosmologica cùm evolveret, objici poterant ea vitia quæ in hoc orbe seu physico seu morali deprehendimus?

2°. An opinamini, cum aliquot è recentioribus, eâ ratione primas partes huicce systemati, præ doctrinâ Mosis, esse tribuendas?

3°. Anne videtur esse rerum omnium origo vera, Deus Anaxagoræ? numquid est omnipotens?

4°. An, exemplo Socratis, admisit Anaxagoras existere Deum, uti causam in orbe morali necessariam?

Consulantur auctores sub num. 18, 19a, 26, 37, 53, 60, 65, 75, 87, 101, 105, 139, 144b, 189, 192, 210.

CAPUT VI.

Schola Socratis.

Socrates, anno 472 ante J.-C., Athenis natus, patre sculptore, cujus artem adolescens exercuit. Philosophiæ studio totum sese tradens, animo statuit, omissis inanibus metaphysicæ disquisitionibus de causis primis, ea sapientiæ simplicis atque gravis instituta meditans evolvere, quæ per longam seculorum seriem antiqui gressu tranquillo prosecuti fuerant. Cùm in educendis hisce sapientibus traditionibus atque junioribus alumnis instruendis ævum egisset, annos septuaginta natus, in judicium vocatus est, quasi doctrinam impiam traderet; nec erubuêre decemviri sententiâ sancire, vir sapientissimus ipse sibi cicutam epotando necem conscisceret. Diligenti studio servavêre discipuli quæcumque contigerant ante seu post obitum magistri. Postrema cùm ipsi persolvissent officia, dolorem et indignationem altâ voce proferentes, urbe discessêre, quæ tàm ignava Socratem condemnaverat. Inter eos abiêre plerique Megaram, ad Euclidem, à quo recepti

fuerunt humanissimè. Famâ verò cùm evulgatum esset, in totâ Græciâ, morte violentâ periisse Socratem, indignabundi conclamaverunt ubique viri probi, ad tantum horrendumque nefas. Urbs Atheniensium, quam, ast serò nimis, admissi sceleris pœnituit, hostes Socratis odio tanto prosecuta fuit, ut ipsos igne et aquâ interdixerit. Nec erat, ubi publicis in locis apparebant, qui colloquia cum ipsis habere vellet; procul ejiciebatur aqua, velut impura, quâ in balneo fuissent usi. Unus inter ipsos, Melitus, morte damnatus. Anytum, qui fugerat, Antisthene juvante, procul ab urbe rejecerunt Heracleenses. Brevi posteà revocati fuerunt amici, discipuli Socratis; concessum ipsis, ut cœtus publicos agerent, magistrique, cui statuam ex ære dicavêre, dogmata profiterentur atque docerent.

Scripto nihil, ut apparet, evulgatum à Socrate, cujus et epistolas editas ab Allatio, suppositas esse credimus; asserebat : « Deus » qui naturæ divinæ dotes adeò procul ab in- » tellectu nostro recondidit, existentiam suî, » sapientiam atque potentiam hominis oculo » manifestat. Possitne quis orbem hunc uni- » versum, ordinemque mirari, quo regitur

» et administratur; possitne quis, ea taliaque » conspiciens, insanam adeò cogitationem » animo suscipere, fato contingere, quæ le- » gum ità sapientium imperio subjiciuntur? » Si nihil egit intelligentia suprema, res ut » existentes ordine disponeret et ut eas con- » servet; si non indefessa vigilat, quî fit ut in » machinâ tantæ molis ordo perfectissimus » asservetur? Certè Deus omnibus præest; » momento cuncta perspicit unico. Humana » cogitatio, quæ tam rapidè surgit ex hisce » terris ad cœlum usquè; oculus, qui res ità » procul ab invicem appositas actione simul- » taneâ, tantâque facilitate apprehendit; eæ » sunt imperfectæ tantùm atque debiles ima- » gines illius celeritatis, quâ divinus intellec- » tus omnia simul apertissimè videt. Actu » Deus unico præsens adest omnibus. Dantur » leges, quæ scripto licèt nuspiàm traditæ, ta- » men ubique servantur. Quòd ab hominum » institutis haud oriantur, evidentissimum. » Conscientiâ sensuque monemur, agimus » ubi benè vel malè. Immortalis est homi- » nis anima, quæ cum divinæ naturæ dotibus » consortium habet; corpore dissoluto, mer- » cedem à Deo recipit ».

Inter Socratis asseclas annotate Xenophon-

tem, Æschinem, Critonem, Simonem, Cebetem, Diodorum, Euthydemum, Eutherum, Aristarcum, Critiam, Alcibiadem, Aristippum, Phædonem, Euclidem, Platonem et Antisthenem.

Scholas instituerunt hi quinque postremi. Sex verò priores adhæsêre magistri doctrinæ, nihil in ipsâ mutantes. Constat ex ipsis ea, quæ *legitima schola Socratis* appellata.

Scholam hancce purissimam inter antiquorum philosophorum sectas ubi nativo candore cognoscere volueritis, ipsam apud Platonem haud ità rectè, puriùs autem è Xenophontis operibus indagate. Notissimus in Atheniensium historiâ Xenopho, gloriâ militari, rerumque publicè gestarum laude clarus; clarior adhùc iis operibus, quæ tàm exquisitâ styli venustate, gravique sermonis et ingenuâ simplicitate conscripsit. Hìc ubique conspersus atticus ille nitor quem ipsius ævo nativum fuisse novimus.

Alii discipuli Socratis, Æschines, Crito, Cebesque scripta vulgavêre, sententias et instituta magistri gravi simplicitate tradentes.

Glorietur ergò philosophia græca scholam socraticam adeò potenter enixam esse, studia disciplinæ moralis ut erigeret; ut philosophiæ

...

codicem ex hominis naturâ, ex ingenitis ipsi dotibus institueret atque coerceret. Hoc sibi proposuerat animo Socrates, ut discipulos edoceret quâ methodo ratiocinium aptè justèque struerent, quâ ratione naturam, hominem, ipsiusque dotes atque propensiones indagarent, ut Ens entium, causam primam in ordine morali, velut et in orbe physico, pro viribus assequerentur. Socratem, intra philosophos antiquos, ut eum veneramini, qui propiùs ad Mosen accesserit. In ipsius scholâ traditiones antiquæ generis humani puriùs quàm in aliis asservatæ. Initium à recto sensu, sanâque ratione ducebat; nixus hac immotâ basi, struxit ædes in ævum duraturas. Saniùs utique sapientiùsque docuit quàm in ætate nostrâ philosophi, quibus elaboratæ per viginti secula meditationes et opes religione christianâ servatæ, nullius prorsus utilitatis fuisse videntur. Ante sectas Græcorum omnes eminens schola socratica, mirâ simplicitate sermonis et ingenuo styli candore commendatur.

Compositionis argumentum.

1°. Quâ ratione potissimùm utitur Socrates, ut evincat Deum existere, rebusque providere?

2°. Philosophorum aliorum vestigia terens, ad-

mittitne duo principia, unum activum, passivum aliud? anne supponit æternam esse materiam?

3°. Numquid in impios ævi sui fortiùs agebat, quæstiones è metaphysicâ desumptas omittens? anne certiori viâ finem assequebatur, hortans adversarios, ut oculos aperirent, ut orbis universi magnitudinem, ordinem, harmoniam in eo vigentem, admirarentur?

4°. Enarrate quæ de Socrate, de ipsius doctrinâ, discipulis et obitu collegit Anacharsis.

5°. Quæ gesta, dùm Anacharsis iteratâ vice Scillunti Xenophontem inviseret, exponite.

6°. Xenophontis opera, Cebetisque Tabulam analysi subjicite.

Consulantur auctores sub num. 10, 16, 18, 19a, 26, 37, 38, 57, 60, 75, 86, 87, 101, 105, 139, 144b, 165, 189, 192, 209, 210, 231.

CAPUT VII.

Sectæ secundi ordinis, quæ socraticâ scholâ prodière : schola Cyrenaïca, Megarica vel Eristica, Æliaca vel Erectriaca, Cynica.

Cyrenaïsmus.

Aristippus, assecla Socratis, in aulâ Dionysii tyranni versans, ibi facilitate quâdam

indolis atque doctrinâ liberiori gratiam insectatus est, quam Plato nec assecutus est, neque voluit assequi. Ob depravatam in agendo tradendoque rationem, Athenis expulsus, Cyrenem in Africâ discessit; ibi scholam instituit quæ cyrenaïca fuit appellata. Asserebat : « Si » corpus oculis apprehendam, si suavis musicæ » sonos excipiam, si corpore quolibet externo » præsenti mens afficiatur, illa sensatio, qua-» tenùs est in animâ, certa sit et habeatur ut » indubitata; judicat enim atque verum à falso » discernit. Eam apprehendo, cùm animæ » præsens adsit; sed enim de rebus externis, » quæ debeant huic affectioni respondere, ni-» hil asserit. Objecta, quibus afficiuntur mo-» venturque sensus nostri, fortè sunt illusio » fallax et apparentia, quam animus apprehen-» dere nequit. Reverà nihil aliud existit quàm » ipsa mentis affectio; an autem existat objec-» tum, quo producitur, ignoramus. Quæ sunt » extra nos, ea fortè sunt aliquid; fortassè verò » nihil aliud ac inanis apparentia. Circa modi-» ficationem internam errare non possumus, » cùm ipsa sit motus in animâ productus. In » rebus autem externis error adesse potest; » eas enim anima non apprehendit, impedita » locorum distantiâ, mutationibusque conti-

» nuis, quibus externæ res objiciuntur. Dùm » scribo, mensâ manum quasi fulcro retineri » percipio. Verus, infallibilis ille sensus interior; sed ipsa mensa fortè solùm est apparentia; incertum, existatne reverà, manum » ut sustineat. Nulla datur certa regula, quæ » possit omnibus hominibus applicari, cùm » unus hâc, alter aliâ ratione vehementiùs afficiatur. Undenam exploratum atque compertum habeam, assidentem lateri meo discipulum, occasione mensæ meæ, hâc ipsâ » sensatione moveri quam ipsemet experior? » Quis asserere possit in me productam hodiè » sensationem, eamdem crastino die futuram » esse? Quo jure concludam hodiernam cogitationem crastinæ similem fore, vel alios » eâdem quâ ipsemet ego, ratione cogitare?

» In vitâ morali duplex animæ datur affectio; alia tristis, alia verò jucunda : hanc » insequuntur animalia, doloremque fugiunt, » aversantur. Non stat voluptas (ut Epicurei » senserunt) in animæ quiete vel apathiâ, sed » in motu, quo jucundiùs agatur. Voluptas ubi » sic intellecta, finis est hominis ultimus atque » suprema felicitas. Voluptatem hanc, etiam » inhonestis atque turpibus actionibus insectari licet. Stat, haud in expectatione futuri,

» neque præteriti memoriâ, sed in ipsâ præ-
» senti sensatione. Corporis oblectationes an-
» tepone voluptatibus animæ, cujus anxietates
» magis, atque corporei dolores, reformidan-
» dæ. Natura fertur ad voluptatem ingenito
» motu, doloremque perhorrescit. Sapiens il-
» le, qui varias inter voluptates eligere novit.
» Te pœniteat elegisse voluptatem, si dolorem
» eò graviorem posteà secum afferat. Sum-
» mum bonum in voluptate reponatur, lau-
» dandaque virtus, ubi ducit ad voluptatem.

» In rerum naturâ nihil æqui, nihil injusti,
» nihil honesti, nihil inhonesti. Ab institutis
» hominum atque legibus oritur ea distinctio.
» Fur, improbus ille mercatori similis, qui
» negotium instituit absque prudentiâ, me-
» liora docendus, nedùm puniendus. Cur in-
» cautè non prævidit ipsi fortè pœnam esse
» luendam, acquisitâ voluptate longè gravio-
» rem »?

Scholam in Græciâ non instituit Aristippus; cùm enim asseclis ipsius in Lybiâ dispersis crimini daretur, quòd sana philosophiæ principia corrumperent, tanquàm ordinis atque societatis hostes undequaquè repulsi fuêre; brevi tempore secta fuit extincta motu proprio.

Megarismus, Eristica schola.

Euclides, assecla Socratis, Megaræ, quæ fuit urbs patria, scholam instituit, in quâ totis viribus enitebantur, ambiguitate vocum abstractisque sophismatibus adversarium opprimere. Indè vocata fuit eristica seu disputatrix. Inter sophistas qui successerunt Euclidi, notissimi sunt Eubulides atque Stilpo.

Secta Eliaca et Erectriaca.

Mortuo Socrate, Phædo petiit Eleam, urbem patriam, ibi scholam instituturus, quam Menedemus, unus è discipulis, Erectriam transtulit. Tradebant illi pura Socratis ingenuaque dogmata.

Cynismus.

Interempto magistro, scholam instituit Antisthenes extra muros Athenarum, in loco, quem *Cynosargum, Tumulum canis,* appellabant.

Ipsius asseclæ vocati Cynici, quam appellationem audaci factorum verborumque procaciâ, jure promeruerunt. Græcorum oculos in se convertit acri, mordaci facetiarum libertate, Diogenes cynicus, Antisthenis discipulus.

Ut authenticas haud habetote declamatio-

nes et epistolas, quæ Antistheni Diogenique tribuuntur.

Inter ipsorum asseclas annotamus Xeniadem, Onesicritum, Phocionem, Stilponem, Monimum, Cratem, Metroclum, Cleombrotum, Cleomenem, Demetrium, Menedemum atque Menippum.

E Cynosargo Græciam Asiamque peragrabant philosophi, quæcumque decora pede proterentes, quæcumque colunt atque venerantur homines insulsà, procaci fronte contemnentes. Nuspiàm aliquâ famâ valuit ea secta.

Orationis argumenta.

1°. Quid Anacharsis de Aristippo, de ejus in aulâ Dionysii Tyranni commoratione?

2°. Nonne ducunt ad scepticismum ea quæ philosophus ille de sensationibus, de ipsarum vacillanti testimonio tradebat?

3°. Quæ sententia vestra de Aristippi doctrinâ morali? Annon impia, sanæ rationi et æquitati contraria? Nonne societatem è fundamentis evertit?

4°. Quid actum, ubi, Megaram transiens, scholam Euclidis invisit Anacharsis?

5°. Qui potiores inter sophismos, queis utebatur schola megareensis? Quid erant *Mendax*, *Occultus*, *Electra*, *Velatus*, *Sorites*, *Cornutus?*

6°. Quid Anacharsis de Antisthene, de Diogene cynico?

Consulantur auctores in indice laudati sub num. 14, 18, 26, 32a, 37, 43, 46, 48, 56, 60, 74, 75, 87, 105, 144, 189, 192, 210, 231.

CAPUT VIII.

Plato : Academia vetus, secunda, media et quarta.

Plato : Academia vetus.

INTERIÈRE quæ Speusippus, Xenocrates, Hermodorus, Aristoxenus, Clearchus, Zosimus alexandrinus, Favorinus, Porphyriusque circa principem Academiæ collegerant. De vitâ doctrinâque Platonis adite Diogenem Laertium et alios quosdam inter antiquos recentioresque.

Natus anno 429 ante J.-C. poesi liberalibusque artibus incubuit in juventute Plato. Cognito Socrate, priora studia deseruit ut se philosophiæ totum addiceret. Violentâ morte cùm ipsi fuisset ereptus magister, Megaram aufugiens, ad Euclidem condiscipulum sese contulit. Petiit Magnam-Græciam, ubi mysteriis occultæ doctrinæ ipsum initiavêre Pytha-

gorici. Cùm adiret Siciliam (anno 389), Etnam invisurus, ipsum videndi et audiendi cupiditate motus fuit Dionysius, Syracusarum tyrannus. Actus in furorem ille princeps, ob audaciorem Platonis in loquendo libertatem, ipsum lacedæmonio legato tradidit, occultè mandans ut inter navigandum aut occideret philosophum, aut in servitutem daret. Venditus Plato, redemptus fuit, et ad suos remissus. An. 364 et 361 rursùm adiit Siciliam, ut Dionem in gratiam cum Dionysio juniore reduceret.

Post primam in Siciliâ peregrinationem, adierat Ægyptum ut ibi sacerdotum instituta de philosophiâ susciperet, undè redux Athenas, haud procùl ab urbe, in agris Academi, scholam instituit, quæ, sub *Academiæ* nomine, tantam gloriam acquisivit. In ortûs ipso die, unum supra octogesimum ætatis annum agens, epulis nuptialibus aderat, è specie, gaudens integerrimâ valetudine. Dolore tactus inopinato, dilapsus animo, in ulnis amicorum animam efflavit, et quidem, uti creditur, die decimâ-septimâ maii 347. Hæredem scripserat testamento, quod à Diogene Laertio productum.

Opera magistri detulit in Siciliam Her-

modorus, aliquis inter ejus discipulos, ea se summo pretio venditurum esse confidens. Anne Platone consentiente, nùm ipso jam emortuo, contigerit, incertum. Supersunt è Platonis operibus epistolæ 13 et dialogi 55 in quibus personam primam agit Socrates. Concluduntur dialogi tetralogiis novem, quarum quælibet habet quatuor dialogos, cùm decem de *Republicâ* dialogi, duodecimque de *Legibus*, quilibet ut unicus dialogus habeatur.

Legitis in primâ tetralogiâ *Eutiphronem*, *Apologiam Socratis*, *Critonem atque Phædonem*, qui spectant omnes ad Socratis horam postremam. Evolvit in Eutiphrone philosophus, quid sanctitatis et æquitatis nomine intelligat. Numina gentilium, ipsorumque vitia deridens, asserit in Jovis aut Junonis actis haud esse quærendum unde bonum à malo differat.

Socratem adierat in carcere Crito unus inter discipulos, die qui mortem imminentem antecedebat. Exposito quæ moliti fuissent ut fugæ faverent, orabat enixè fugeret seque suis asservaret. Contrà testabatur Socrates fugam hanc sibi turpem, æqui justique principiis adversari. Ea res in dialogo, qui dictus *Crito*, pertractata.

Enarrat Phædo in dialogo, qui nomen ipsius habet, quæ Socrates de immortalitate animæ disseruerit, cum Phædone, cum Echecrate, cum Apollodoro, Cebete, Simmiâ, Critone discipulisque aliis, qui prope magistrum adstabant, ubi pateram lethalem erat hausturus. Dialogum illum veneramini profectò, velut antiquæ philosophiæ monumentum insigne; attamen ibi, non equidem Socratis, at verò Platonis instituta quærite. Asserere quis audeat, unquàm sensisse Socratem animam corpori præexistere, reminisci rerum quas ante corporalem unionem audiverit aut cognoverit? In *Phædone* demonstrans animam immortalem esse, interitui non subjacere, mortem viro justo non esse reformidandam, utitur auctor argumentis, quæ videantur æquo subtiliora, temporique parùm accommodata. Disserens eâ de re Socrates, immotâ manu pateram accipiens, exhauriens, abiit è carcere in aliud ævum. Appingit vivacissimo colore Plato quæ discipuli senserint, cùm verba magistri suprema susciperent, quantùm animo dejecti, cùm ipsum abeuntem inspicerent. Dialogo finem imponit egregiè Plato mentemque vehementissimè commovet, spectaculum adeò deplorandum oculo legentis ap-

ponens. Sic effatur unus è recentioribus nostris :

« De *Phædone*, quèm reliquis ferè præ-
» stantiorem veteres habuerunt, in quo de
» immortalitate animarum Plato disserit, ob-
» servamus, tanti quidem visum fuisse vete-
» ribus, ut non tantùm Cleombrotus, decan-
» tatissimo apud priscos scriptores facinore,
» de muro se, lecto hoc dialogo, in mare
» præcipitaverit, sed et Cato uticensis, ante-
» quàm sibi mortem conscisceret, ad robo-
» randum animum, Platonis priùs *Phædonem*
» ad lucernam legerit : si tamen rectè exami-
» netur, inter pulchrè et rectè dicta complu-
» ra, ea quæ potissimùm argumenti nervum
» constituant, satis infeliciter et improbabi-
» liter disputari. Nam pythagoricas hypothe-
» ses de animarum præexistentiâ, migratione
» et *autokinesiâ* supponit, quas qui negat, to-
» tam simul disputationem evertit. Undè nec
» Aristoteli persuasisse notavit Theodoritus,
» nec ipse Phædo eum probavit ».

Secundam tetralogiam instituunt *Cratylus*, *Theates*, *Sophista*, *Politicusque*. In tribus prioribus agit Plato de verâ vocum significatione, de genuinâ scientiâ, quam opponit inani sophistarum argumentationi; in

Politico de officiis, quæ bono regi sunt adimplenda.

In *Parmenide*, qui stat ad caput tertiæ tetralogiæ, sententiam exposuit Plato de ideis, de rerum essentiâ, Socratem, Parmenidem, Zenonem inter se colloquentes inducens. Juxta ipsum, ideæ referuntur ad unitatem; existentia sunt è contrà multiplicitas; in intellectu nostro, quasi notiones existunt ideæ, quibus utitur natura velut archetypis aut exemplaribus, in rebus efficiendis. Ideæ prodeunt à monade, vel ab unitate, quæ Deus est ipse.

Parmenidem insequuntur *Philebus*, *Symphosion* atque *Phædrus*. Agens ibi Plato de voluptate, de pulchro, de vero, de amore, rem ità pertractavit ut ea quæ contra morum integritatem objiciebant hostes ipsius, aliquatenùs affirmaverit.

Tetralogias 4, 5, 6 et 7 instituunt *Alcibiades ambo*, *Hipparchus*, *Æmuli duo*, *Theages*, *Charmides*, *Laches*, *Lysis*, *Euthydemus*, *Protagoras*, *Gorgias*, *Menon*, *Hippias ambo*, *Io*, *Menexenusque*. Disserens ibi de homine, de ipsius naturâ, de aliis è philosophiâ depromptis quæstionibus, ostendit Plato, seu potiùs Socrates, quantùm absurda, periculosa

quæ sophistæ docerent in Græciâ. Viam in evolvendis dialogis ingenuam atque commovendis animis aptissimam insequens, adducit sophistas in seriem propositionum et in argumenta, quorum falsitas evidenter eluceat. Habeatur hic exempli loco dialogus *Protagoras* nomine. Adolescens, qui sophistas admiratione prosequebatur, Socratem ante lucis ortum adit, rogans ipsum adduceret ad Protagoram, qui modò Athenas advenerat. Manus dante Socrate, Calliæ domum adeunt, ubi sophista fuerat exceptus hospitio. Hunc inveniunt ambulantem, Atheniensium et alienigenarum, qui loquentem audiebant avidè, catervâ numerosâ circumvolitante. Propè sedebant alii duo sophistæ, Prodicus ceous, et Hippias eleatensis. Impellente Socrate, doceri posse virtutem asserit Protagoras; enitentem argutiis id evincere, mirâ solertiâ confundit Socrates, ostendens obscurè, mente præcipiti de re propositâ judicare Protagoram; scientiam, quâ tantoperè gloriaretur, in opinionum, contradictionumque colluvie stare.

Pari gradu res agitur in dialogo, cui nomen Gorgias. Contra sophistas Gorgiam Polumque disputans Socrates, ostendit artem aptè

loquendi, commovendique animos, qualis ab ipsis intelligeretur, artem esse futilem, periculosam, quam si verè commendare velint, finem æquum, decorum sibi proponere, argumenta de philosophiæ virtutisque fundo depromere debeant. Hìc observat Cicero Platonem, dùm in hocce dialogo rhetores derideat, insigni splendore, quasi principem inter oratores græcos, eminere.

In ultimis tetralogiis includuntur opera Platonis gravissima, libri nempè de *Republicâ* decem, duodecim de *Legibus*, tractatusque *de Naturâ rerum seu Timæus*.

In tractatu de *Republicâ* lectorem amœnissimâ delectatione rapit Plato, dùm animi sententiam exponit de naturâ societatis, quam instituere cogitabat; de ratione, quâ pueri forent educandi; de milite, de magistratu, de potestate, quâ protegenda, regendaque respublica; de partibus quæ mulieri forent in muneribus publicis attribuendæ; de communione bonorum atque personarum quam inducere sibi proponebat. Platonis eam rempublicam habuêre veteres uti phantasma somniantis; ad ea figmenta requirantur homines alii, novus orbis esset efformandus.

In libris de *Legibus*, emollire nitens auctor

ea

ea quæ in priori tractatu duriora tradiderat, mentem attollit ad legum ipsam originem causamque primitivam. E Platonis opinione, leges instituere tunc solùm incœpêre telluris incolæ, cùm, universali diluvio consumpti, societatem è novo condere sibi proposuerunt eorum ope qui feliciter evaserant undis exitialibus. In hoc ævo antiquissimo lex erat ingenua, brevis, intellectu facilis. Evolvenda fuit eâ ratione, quâ societas in familias, in gentes varias abibat. A Deo prodit auctoritas legum, quæ præ cæteris honore coli Numen supremum parentesque jubeat. « Terra, sol, » inquit, astra, orbis universus, tempestatum » varietas, quæ tanta sapientiâ dividuntur in » annos, in menses, natura tot divitiis ornata » supremum Ens existere prædicat; in eo » Græci barbaris assentiunt, ut ipsius actio- » nem omnipotentem agnoscant laudibusque » celebrent ».

In *Epinomide*, quo dialogo tractatum de *Legibus* absolvit Plato, fusiùs evolvuntur hujus egregiæ doctrinæ dogmata. A majestate divinâ suam habet lex vim et auctoritatem; societatem inter homines instituit æterna Providentia, quæ robore legum eam asservat.

Tradit in *Timæo* Plato quæ de naturâ, de hoc orbe universo, de causâ primâ, de rerum efformatione et conservatione sentiebat. « Nec ab æterno, inquit, neque fortuito casu » mundus existit; Deus ipsum produxit juxta » divinam imaginem, quæ ab omni ævo sta» bat in ipsius intellectu. Ortum dedit indè » Tempori, quod æternæ durationis esse por» tionem asserimus. Eâ virtute, quam Deus » in hoc orbe collocavit, phænomena mi» randa producens, in naturâ juvenile robur » inexhaustum fovet ».

In hocce dialogo sermonem habet Socrates cum Timæo locrensi, cujus opere de *Universo*, velut exemplari, Plato fuit usus.

Miratus in Academiæ principe Cicero numerum abundantem, styli venustatem, doctrinarumque copiam, ipsi primum inter antiquos philosophos locum assignat. Dixit aliquis egregiè, Jovem, si cum homine loqui dignaretur, haud alio quàm ore Platonis usurum.

Ad hæcce pauca dogmata reduci possit doctrina, quam in dialogis exposuit Plato : « Si » velis attingere veritatem, inquiebat, adi ra» tionem ipsam; diffide sensibus, qui te solùm » ad opinionem vagam incertamque ducant.

» Mentem erigas ad intelligibilia; ea qualia
» sint apprehendes; ibi scientia.

» Noli pro memoriâ reminiscentiam acci-
» pere. Nondùm unita corpori, contempla-
» batur anima res intelligibiles; eas in hocce
» statu mortali posita revocat ad mentem, ibi
» reminiscentia. Memoria verò est actus ani-
» mæ, quæ, corpori dùm unita, receptas à
» sensibus impressiones iterùm apprehendit.
» Deus, animam producens, impressit ipsi
» notiones generales, quas asservat, ubi de-
» scendit in terram; iis ut exemplari seu ty-
» pis utitur; innatæ sunt ideæ primitivæ,
» quæ primum locum obtinent in cognitioni-
» bus acquisitis. Sequuntur indè species, ad
» quas assurgimus, objecta corporalia consi-
» derantes.

» Rerum causa duplex: prima, è quâ sunt;
» alia, virtute cujus existunt. Hæc Deus est
» ipse; alia verò, materia quæ ab omni ævo
» temerariis motibus agebatur. Ipsam actionis
» imperio subjiciens architectus supremus,
» orbem condidit, qualem ipsum aspicimus.
» Materia, cùm incomposita sit et iners, ad-
» versabatur ordini rectoque statuendo. In
» vanum ipsâ renitente, summâ virtute valuit
» eò Deus, ut ejus elementa separaverit, sa-

» pienterque disposuerit. Opponuntur essen-
» tiâ suâ hæc ambo principia, quæ pariter
» ab æterno subsistunt. Materiæ perfectionem
» omnimodam haud attribuere potuit Deus;
» indè mala quibus affligitur hic orbis.

» Absque labore potest homo quilibet ex-
» ploratum habere, Deum esse rerum causam
» supremam. Orbem hunc universum attentè
» considera; mirare quantus in parte quâ-
» libet ordo. Annon ubicumquè stat inter
» partes harmoniæ constantia? Nituntur om-
» nes ad eumdem finem, eâdemque manu re-
» guntur, administrantur.

» Orbem huncce visibilem educens, habuit
» Deus ante oculos exemplar æternum, immu-
» tabile, quod ratione solà possit apprehendi.
» Id verbum est æternum; eæ sunt ideæ, re-
» rum intelligibilium et existentium arche-
» typi. Indè prodeunt ideæ, species, prima
» rerum exemplaria, quæ in Deo cùm exis-
» tant, vera scientiæ sunt objecta. Earum
» sanè, non autem pereuntium rerum ope,
» veritatem attingimus.

» Orbem ità Deus efformavit: Substan-
» tiam intelligibilem aut ideas æternas cum
» aliquâ portione substantiæ materialis im-
» miscens, eduxit orbis animam, quæ motus

» in hoc orbe regeret imperio. Hinc efformati » dii geniique; ipsis commissa cura produ- » cendorum hominum et animalium, qui- » bus orbis incoleretur. A Deo prodiit homi- » nis anima, quoad ipsius partem nobilissi- » mam; ipsi verò cùm adjunxerit materiæ » partem, indè fit ut ad malum et effrenatas » animi propensiones impellamur. In sidere » quolibet apposuit Deus animas, quæ, tem- » pore statuto, corpori jungerentur. Ex hâc » unione mala prodeunt et infortunium. Felix » hominis anima, si parti rationali subjecta » pars materialis. Quæ verò paret impulsioni » partis inferioris, variæ migrationi corpore » dissoluto subjicitur. Reducitur in corpus » humanum, ubi purior effecta. Est immor- » talis ».

Cum eclecticâ scholâ disputantes Ecclesiæ Patres antiqui, contendebant à Græcis nihil inventum fuisse; ipsos ea quæ recta, rationi congrua docuerint, à nationibus, quas barbaras appellabant, accepisse; à Platone, quem principem inter Græciæ sapientes habebant, nihil novi fuisse detectum; ipsum, quæcumque docuisset, judaïcæ nationi revelationique debere.

Opinati sunt auctores aliqui, sanctorum

Patrum auctoritate fulti, Platonem, cùm in Ægypto versaretur, antiqui Testamenti libros adeptum, ità facilè studuisse, cum religione revelatâ dogmatibusque ipsius ut concordarent apparenter ea quæ de philosophiâ tradebat. His assertis alii strenuè contradixerunt.

Fortasse possint hacce ratione conciliari sententiæ oppositæ : à gentibus asservatæ fuêre generis humani primæ traditiones ; ex eo deposito haurire poterant philosophi, qui verum ingenuè quærebant ; cùm à Nabuchodonosore diruta fuisset urbs sancta, Judæis in Asiam, Græciam, Ægyptumque dispersis, res erat haud operosa, cum ipsorum doctoribus conferre, ab ipsis accipere traditiones, quas avi de philosophiâ transmiserant ; in ipsos, dùm Ægyptum inviseret, forsan incidit Plato, sermonemque cum ipsis contulit.

Platoni successerunt in cathedrâ veteris Academiæ Speusippus, Xenocrates, Polemon, Crates atque Crantor.

Orationis argumenta.

1°. Quid enarratum ab Anacharsi, cùm adiens Athenas primâ vice, Platonem in Academiâ docentem invisisset?

2°. Quid actum, ubi Græciæ metropolim adiit alterâ vice? Quid accepit à Platone, cùm hic ani-

mum explicaret de republicâ, cujus instituendæ consilia sibi proposuerat?

3°. Numquid in expositione suâ tradidit Anacharsis accuratam analysim tractatûs, quem Plato de *Republicâ* scripsit? nùm adest ibi verè metaphysica veteris Academiæ?

4°. Exponite, quî littus Atticæ peragrans Scytha nobilis, in Platonem inciderit; quænam, ortâ tempestate gravi, cùm starent in Sunii promontorio, Plato de hujus orbis efformatione disseruerit.

5°. Ibi numquid ab Anacharsi delineata genuinè cosmologica dogmata quæ Plato tradidit in *Timæo?*

6°. Quæ vobis esse videtur oratoria dialogorum à Platone scriptorum dispositio? Quid de exordio, de distributione, de narratione, de personæ cujuscùmque loquentis indole judicatis?

Consulantur auctores in indice notati sub num. 3, 16, 18, 23, 26, 35, 37, 48, 56, 60, 61, 65, 68, 75, 86, 87, 101, 105, 131, 135, 144b, 165, 181, 186, 189, 191, 192, 195, 210.

Academia media; nova seu tertia; quarta.

Mediam Academiam instituit Arcesilaüs, natus anno 316 ante J.-C.; asserebat : « Nihil » in humanâ cognitione certi; ab homine ni» hil seu sensibus aut animo comprehendi » potest : nullum ab ipso ferri potest judi» cium, seu percipiat ideis aut à sensibus ac-

» cipiat ». Pyrrhonii non advertebant in quo differret ab ipsorum dogmatibus ea doctrina.

A Carneade, qui natus anno 218 ante J.-C., instituta fuit Academia tertia. Sexagesimum ætatis annum agens, cum Diogene stoïco, Critolaoque peripatetico, delectus fuit ab Atheniensibus, qui Romam, legatione functurus, mitteretur. Senatu romano de re postulatâ deliberante, per urbis loca celeberrima vagabantur, ut de philosophiâ dissererent, hi legati philosophi. Romani, qui Græciam Italiamque subjecerant armorum imperio, delectari tunc incœpêre luxu, scientiis, artibus liberalibus, humanioribusque litteris, quæ Græci tanto studio prosequebantur. Videbantur patricii juniores erubescere, quòd avi moribus, ut aiebant, adeò barbaris usi fuerant. Philosophos ut audivêre, qui, prout lubebat, augusta dogmata subtilitatibus obtegebant, ludis omissis, quibus antè vacabant, turmatìm ad novum spectaculum accurrêre. Violentam rapidamque dicendi rationem admirabantur in Carneade, qui de justitiâ disputans, audientibus Galbâ Catoneque Censore, maximis tunc inter Romanos oratoribus, in se omnium oculos et ora convertit. Idem postridiè, quæ dixerat, adversâ ratione subver-

tens, justitiam, quam pridiè laudaverat, sustulit, in eo virtutem et artem ostentans Academiæ, quæ posset ex arbitrio, quæcumque vellent asserere, dictis aut oratione confutare.

Senex Cato, præsentiâ disputatorum adeò subtilium territus, in senatu instanter egit, ut de ipsorum legatione decerneretur: « detur » ipsis, aiebat, absque morâ responsum; re- » mittantur Athenas, ne adolescentes romani, » seducti loquacitate virorum horum, à mo- » ribus antiquis avocentur; illi redeant ad » scholas suas; ibi, quantumcumquè libuerit, » Atheniensium liberos impio sermone per- » vertant; atenim adolescentes nostri magis- » tratibus, ut anteà, legibusque submissi pà- » reant. Deos precor immortales, dono dent » tales magistros, in exitium omnibus hosti- » bus romanæ reipublicæ! »

Properante senatu de re postulatâ statuere, legati fuerunt Athenas remissi.

Periculosa quidem erant instituta Carneadis; haud tamen in Arcesilaï pyrrhonismum abibant. Ex hujus opinione nihil prorsùs apprehendere valet homo; cognitiones nostras ad probabilitates reducebat Carneades. Sentiebat Arcesilaüs absolutam, universalem in-

...

certitudinem in omni re dominari; levis à Carneade probabilitas admittebatur, juxta quam in usu vitæ socialis, plùs minùsve prudenter agamus. Magistri doctrinam exposuit in scriptis Clitomachus, Carneadis discipulus.

Philone, qui princeps Academiæ quartæ, magistro fuerunt usi Varro Ciceroque. Porticûs instituta cum Academiæ doctrinâ Philo jungens admisit, ut apparet, aliqua dari positivè certa.

Orationis argumenta.

1°. Quid de Catone, de ipsius in Carneadem agendi ratione judicatis? Gravissimi Romani sana ratio nonne longè potior esse videtur græci sophistæ vanis argutiis?

2°. E vestrâ sententiâ, quid lucri possit acquirere scientia subtilitatibus inanibus, quarum ope nitebantur Arcesilaüs atque Carneades omne verum obnubilare tenebris?

3°. Cùm sit philosophia scientiarum parens, quid ipsi commodi, si quærat evellere limites, quibus à falso verum, cognitum ab incognito disjungi voluit auctor naturæ?

4°. Annon infausta debuit esse moribus atque societati doctrina novæ illius Academiæ?

Consulantur auctores sub num. 23, 32a, 37, 43, 48, 60, 75, 87, 93, 105, 144b, 166, 192, 207, 210.

CAPUT IX.

Aristoteles; Lyceum; Peripatetismus.

Aristoteles, Stagiræ in Macedoniâ natus anno 384 ante J.-C. Athenas petiit, ut Platonem ibi docentem audiret. Defuncto magistro, Atarnæam Mytilenamque incoluit. Anno 343 vocatus à Philippo rege Macedonum in aulam, ut filius Alexander, decimum tertium ætatis annum agens, ipsius curæ committeretur. Nato príncipe, scripserat Aristoteli rex epistolam adeò celebrem : « Philippus rex » Macedonum Aristoteli salutem. Filium esse » mihi nosse te velim. Diis itaque grates ago, » non tàm quòd natus ille sit mihi, quàm » quòd tuâ natus ætate. Spero tuâ usum in- » stitutione, in virum evasurum, nostrûm pa- » riter utroque, ac regno dignum, cujus eum » manet hæreditas ».

Cùm Alexander thronum conscendisset, stetit adhùc aliquamdiù prope discipulum Aristoteles, qui rediit Athenas, ibique scholam in Lycæi *Peripaton* extra urbem instituit. Mortuus est anno 322 in Chalcide, quò secesserat, cùm Alexander è vivis abiisset. Ip-

sius opera parùm avidè, velut apparet, exquisivêre Græci, cùm humi defossa diù latuerint. Sui juris ea fecit Sylla, cùm Athenas vi cepisset; ipsa Romæ publica fecêre, Cicerone vivente. Quæ sunt inter hæc opera notatu digniora, compendio brevi designabimus.

Dividitur Aristotelis *Organon* in quinque partes; in *Categorias*, *Interpretationem*, in *Analytica*, *Topica* et in *Elenchum sophismi*. Ducunt priores ambæ partes ad syllogismum, cujus mecanica structio fusiùs evolvitur in Analyticis atque Topicis.

In tractatu de *Principiis naturalibus*, cùm evolvisset expendissetque Parmenidis, Melissi, Platonis, Empedoclis, Anaximandri, Anaxagoræ, aliorumque veterum dogmata de causis primis, asserebat Aristoteles : « Casu » neutiquàm efformatus est hic orbis univer- » sus. In actione quâcumque proponit sibi » natura finem, terminum aliquem. Datur in » orbe motus, de quo si quis dubitet, oculos » aperiat : datur ergò primus motor. Existit » ab æterno motûs ea causa primitiva; purissimus est spiritus, qui, naturæ corporum » alienus, partem orbis excelsissimam inco- » lit ».

In tractatu de *Cœlo* sententiam exponit

Aristoteles de hoc orbe, de corporibus, quæ, juxta ipsum, aguntur motu circulari, de sphæris cœlestibus, de stellis, de corporibus quæ vocat simplicia, de quatuor elementis et eorum gravitate. In tractatibus de *Generatione* et *Corruptione*, de *Meteoris*, in epistolâ quam scripsit Alexandro de hoc *Orbe universo*, principia physicæ generalis exponit fusiùs.

In tractatu de *Animâ* confutat Aristoteles ea quæ turpiter errando protulêre philosophi veteres. « Non est, inquit, anima motus, cùm » ipsa corpori motum imprimat; non est ali- » qua compositio partium, neque numerus » qui propriâ virtute moveatur, neque com- » positum aliquod ab elementis. Anima per- » fectè simplex, una, vitæ principium est in » homine. Considerata sub aspectu variæ fa- » cultatis operationisque, dicatur esse modò » vegetativa, modò sensitiva, quæ motus à » sensibus impressos accipiat et lege dirigat. » Sensuum actio colligitur in sensu communi, » qui productas impressiones offert animæ. » Patitur anima, cùm frigoris, caloris, alias- » que recipit impressiones exteriores. Agit, » ubi sensationes apprehendit, invicem con- » fert, ut indè notiones extrahat. Accuratè » distinguatur anima, mens, à sensu quem

» experitur, à repræsentatione, quam Græci
» *phantasia* nuncupant. Quæcumque vivunt,
» ab ortûs horâ, quoadusquè destruantur, ani-
» mâ vegetativâ seu neutritivâ gaudent. Ani-
» mali cuilibet est anima sensitiva, quæ, quasi
» regina, sensuum operationi præest, ipsorum
» monita suscipit, ipsosque regit imperio.
» Nobis intelligens est anima, cujus ope ad
» intelligibilia seu in regione corporum vel
» in orbe spirituum assurgimus. Una, simpli-
» cissima est hæc anima ».

Post aliquot alios tractatus haud ità graves, in quibus evolvit Aristoteles suam de re physicâ doctrinam, accedit *Animalium Historia* cum triplici tractatu de ipsorum *Partibus*, *Generatione* et de *Plantis*. Stat in his operibus insigni splendore Aristotelis gloria. Legentis oculis offert animalia quæcumque, hominem, quadrupedes, pisces, aves, amphibia et insecta. Exhibetur in hâc historiâ specialiùs animalis homo. Alia verò animalia non describit auctor adeò minutè, sed ipsorum naturam ostendit, indicans in quo differant ab humano corpore partes variæ corporis ipsorum, seu cum ipso conveniant. Cùm itaque sit in hâc effigie persona princeps homo, referuntur ad ipsum alia animalia notanturque caracteres,

quibus cum homine simile quid habeant aut dissimile. Præstantius eâ in re nihil elaboratum hùc usquè.

Ut opus hoc eximium extrueret, bibliothecam adierat Aristoteles, sed enim aliis indigebat auxiliis, et ea suppeditabat Alexander, traditis ipsi millibus aliquot hominum, qui Græciam Asiamque perlustrarent, animalia generis cujuslibet exciperent, observarent et educarent, ità ut quidquid ad ea spectans ipse perfectissimè cognitum habere posset. Quæ ad hæc expenderentur, addi jubebat Alexander eâ quoque munificentiâ, quæ rei susceptæ magnitudini par esset.

Jàm annotate tractatus de *Ethicâ*, de *Magnis moralibus*, de *Morali* ad *Eudemum*, de *Virtutibus et Vitiis*, de *Republicâ*, de *Œconomiâ*, de *Rhetoricâ*, cum *Epistolâ ad Alexandrum* de *Arte oratoriâ*; de *Arte poeticâ*.

Præter hæc opera et alia quæ silentio prætermittimus, habentur ut authentica : 1°. *Epitaphia heroum trojanorum atque græcorum*, elegiaco versu, sub titulo *Peplos*; 2°. *Hymnus* quem scripsit Aristoteles ad celebrandam Hermiæ memoriam, ubi patronus ille potens insidiosè circumventus, Artaxercisque jussu

fuisset interremptus; 3°. Aristotelis Epistolæ Testamentumque.

In tractatu de *Ethicâ*, quem filio Nicomacho dedicavit Aristoteles, exponit auctor affectu tenerrimo doctrinam cui filius amantissimus adhærere debeat, si velit attingere felicitatem. Ut opinatur Aristoteles, insequatur homo virtutem, propter virtutem ipsam. Verâ felicitas est bonum, quod optare debemus propter seipsum, ad quod referenda sunt alia bona. Humana prorsùs Aristotelis ea disciplina moralis, hominem intra fines hujusce vitæ mortalis includens, ipsique nullam ultra tumuli claustra felicitatem proponens. Longè sublimior utiquè doctrina Platonis, quæ nos ad vitam futuram, ad ævum aliud omni parte perfectum præparat.

In tractatibus de *Rhetoricâ*, de *Arte poeticâ*, collegit, ut apparet, Aristoteles ea quæ junioris Alexandri gratiâ composuerat. Pretiosissimum, exquisitum opus utrumque, seu philosophiæ, seu litteris humanioribus operam dare velitis. Ibi quæ tradidit Aristoteles, ille tutò repetat, qui rhetoricæ poeseosve præcepta sapienter edocere sibi proponit.

Comparavêre sæpiùs Aristotelis instituta cum doctrinâ Platonis. Decurrente seculo decimo

quinto, quæsiverunt utri partes primæ forent attribuendæ; ultrò citròque prodière scripta, quæ terere, perpendere possitis.

Cùm è vivis abiisset Aristoteles, Theophrastus, amicus ille cui sua testamento reliquerat opera, scholam peripateticam Chalcide reduxit Athenas, ubi tantâ gloriâ docebat, ut ad excipiendas magistri lectiones, auditores bis mille confluxerint in Græciæ metropolim. Multa scripsit, undè tractatus aliquot de Physicâ, *morumque Caracteres* unicè supersunt.

Post Theophrastum invenimus in cathedrâ Lycei sedentes Stratonem, Lyconem, Aristonem, Critolaüm, Diodorum, Dicæarchum, Eudemum, Heraclitum, Phaniam, Demetrium phalereensem, Hieronymum rhodium atque Satyrum.

Critolaüs est ille ipse qui cum Carneade Romam missus est. Dicæarchum ipsiusque opera singulari veneratione prosequebatur Cicero. Demetrius phalereensis, fortunâ et levitate populi atheniensis instantibus, Alexandriam aufugit, ubi, jubente Ptolomæo, Lagi filio, regali musæo bibliothecæque præfuit.

Inter hosce Peripateticos audacior Aristotele Strato, spretis traditionibus quas à Lycei principe de causis primis acceperat, altâ voce ne-

gavit existere Deum, darique supremam intelligentiam. Summa potentia stat, ut opinabâtur, in ipsâ naturâ, quam ne definire quidem curavit. Leucippi, Democriti vestigia terens, in primitivum principium admittebat vim cæcam, quæ materiæ sit essentialis et ubicumquè diffusa; sympathiam naturalem, quæ conjungens, associans elementa, corpora produxerit, entia variaverit in infinitum, eaque coerceat æquilibrio sapienti; causam demùm admittebat inertem, quæ rebus vitam et activitatem dederit, causam cæcam quæ lege sapienti naturam imperio regat. Ineptum hocce systema procùl à se rejecit antiquitas.

Orationis argumentum.

1°. Quænam evenêre, cùm Anacharsis inviseret Aristotelem, omnia disponentem, ut Mitylenâ se conferret in aulam Macedonum Alexandrumque susciperet instituendum?

2°. Narrationem Anacharsis cum Aristotelis tractatibus de *Republicâ*, de *Œconomiâ* conferentes, an hæc opera judicatis à nobili Scythâ fuisse sapienter exposita?

3°. An Euclides, Anacharsis oculo subjiciens opera quæ logicam rhetoricamque pertractarent, hâc occasione datâ, diligenter explicuit *Organon* Aristotelis? Anne discipulo, qui logicæ lectiones incœpit audire, commendari possit hæc analysis?

4°. Annon in alio consessu fusiùs exposuit Euclides Anacharsi, quæ de causâ primâ docuisset Aristoteles?

5°. Expositionem illam conferte tractatibus Aristotelis de *Physicâ*, de *Animâ*, de *Cœlo*, de *Sensibus*, de *Meteoris*, de *Generatione* et *Destructione*.

6°. Exponite quænam acta cum operibus Aristotelis Theophrastique, donec ævo Ciceronis Romæ fuerint edita.

7°. Utquid ergò Græci, qui Platonem ità sedulò versabant, Aristotelis opera negligenter omiserunt?

8°. Conferte doctrinam utriusque philosophi: 1°. de causâ primâ; 2°. de pondere quod attribuêre testimonio sensuum; 3°. de puncto undè cognitiones hominis educebant.

9°. Admisitne Platonis ideas innatas Aristoteles? Anne vestigia Socratis Platonisque terens, interrogando respondendoque perpendebat argumenta? Cui methodo primæ partes, è vestrâ sententiâ, tribuendæ?

Orationis aliud argumentum.

Nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu. Quid opinamini de eâ sententiâ quam primus omnium extulit Aristoteles, cuique vim gravissimam axiomatis attribuerunt ejus asseclæ?

1°. Audiamus ipsum Aristotelem. Avidè legebat Iliadem, quam satis admirari non poterat. Quid respondisset interroganti, quis ordo fuerit idearum in Homero, cùm opus exquisitissimum elaboraret?

Peregrinas regiones inviserat Homerus; observaverat attentus, facta collegerat; sensationum ea pars omnis. Sensuum ope materiam rudem ad ædes exstruendas apparaverat.

Scripturus Iliadem, animum intelligentem procùl ultra res materiales, quarum imaginem oculis exceperat, audax erexit; inter ea quæ servabat ei memoria fidelis, unum elegit, cui facta secundi ordinis alligaret; Achillis iram in centrum actionis exposuit.

Illustraturus heroem, ad latus ipsi dedit Ajacem, Diomedem, Ulyssem, Agamemnona, virtute principes inter Græcos; hostis objectus ipsi Hector, inter Trojanos factis et armis omnium maximè formidandus; ab Olympo vocati dii, deæ, qui contrario studiorum ardore, prælii fortunam agitarent. Ardet cœlum in cœlum, furit in Asiam Græcia; in eo res agitur, ut Trojam evertant aut incolumem servent; et in punctum unicum, in iram Achillis, hinc illincque tota vis nititur et urget pondere.

Partes operis adeò præstantis inter se colligantur omnes arte, quâ nihil mirabilius. In ordine sibi succedunt imagines, figmenta, scenæ, descriptiones, prælia, orationes; invisibili virtute trahimini; vobis vivunt omnia; Græcos, Trojanos apprehenditis oculo; auditis arma frementia; abripimini, permulcemini sermonis eleganti nitore, venustâ verbi munditiâ, carminis harmoniâ, dùm ad cœlos usquè

vos attollunt ardor, impetus poetæ, divinæ quasi mentis impulsus; auditis absque tædio de scientiâ naturali, de mecanicâ sui temporis arte, de populorum antiquorum origine, de regione quam incolebant, enarrantem; reconduntur enim in suavissimo canore versûs illi thesauri, quos abiens peregrè collegerat.

Ea legens ultra modum admirabatur Aristoteles, et assensu viginti seculorum affirmatur ejus admiratio.

Numquid, è vestrâ sententiâ, fuit opinatus omnia in Homero prodiisse à sensibus atque sensationibus? Anne pedum, manuum, oculorum, atque cerebri fibrarum ope sic egent intellectus hominis et ingenium, ut absque illis agere non possint?

Annon impiâ voce sanam rationem lacessatis, si quodlibet asseratis à sensibus oriri? Nonne deprimatur eâ rudi sententiâ gloria virorum qui liberales artes, litteras humaniores scientiasque perfecerunt ingenii virtute?

2°. Propter Aristotelem assidete, dùm elaboraret *Organon*, tractatus de *Cœlo*, de *Animâ*, *Historiam naturalem*, *Rhetoricam*, *Artem poeticam*, et indicate quis ordo fuerit in ejus ideis. Ubi sensatio? ubi pars intelligentiæ mentisque purissimæ præstantia?

3°. A Phidiâ quærebant undè sublimes ideas hausisset, è quarum imagine Jovem olympium eduxerat; interrogabant anne cœlum adiisset, anne

contrà numen ipsum in terram descendisset. Respondens adducebat versus in quibus Homerus asserit Olympum uno nutu Jovis è fundamento commoveri. In opificinâ collocate Phidiam, solum, ad ejus manum Iliadem; evolvite quæ dederit in responsum; indicate ubi sensatio; quânam arte suscitata in animâ Phidiæ legentis imago mentem ejus et ingenium afflatu quasi divino commoverit et erexerit, ut ità dicam, ad majestatem illius qui pater hominumque deorumque.

Consulantur auctores indicati sub num. 6, 18, 23, 25, 26, 28, 35, 37, 43, 45, 48, 56, 60, 62, 65, 71, 75, 86, 87, 101, 105, 140, 144b, 151, 186, 192, 210, 215, 219, 222.

CAPUT X.

Zeno; Porticus, Stoici.

Zeno, Cypri natus, an. 350 ante J.-C. Athenas petiit; audivit ibi Cratem cynicum, Stilponem, Xenocratem, atque Polemonem, quem ipsi jocando dixisse ferunt: « Nos minimè latet, Zeno, te phœnicio more, per horti » januas irrepere, dogmata nostra furaturum ».

Reverâ Zenonis erat animus, Athenis instituere scholam, quæ dogmata susciperet è dominante sectâ quâlibet, ut omnes inter se conciliaret. Docebat in porticù, græcè *Stoa;*

discipulos inde vocavêre *Stoïcos;* schola fuit appellata *Porticus*. Interierunt opera, quæ Zeno conscripserat : ipsius itaque doctrinam exploraturi, scrutemini traditiones quas ab ipsius discipulis et ab auctoribus antiquis recentioribusque suscepistis. Intra Zenonis discipulos annotate Cornutum, Epictetum, Senecam et M. Aurelium.

Latissimè patebat stoïcæ philosophiæ codex, cùm in se grammaticam, rhetoricam, dialecticamque complecteretur. De sensationibus asseruêre Stoïci : « Sensus est actus animæ, » quæ parte præcipuâ dirigit organa sensuum. » Est impressio, qualis in ceram fieri potest. » Vera, fidelis est apprehensio, facta sensuum » ope; nihil ipsius evidentiâ, perspicuitate » clarius. Sensuum ope percipimus quidquid » apprehendimus; nihil est in intellectu, quod » priùs in sensu non extiterit. Sensatione, seu » motu qui suscitatur in organo corporeo, » perculsus animus assentitur, approbat, » agnoscit atque judicat objectum; idque stat » in hominis potestate, quantumcumquè visio, » quæ prodit ab extrinseco, virtute naturali » sese nobis ingerat.

» In comprehensione firmâ vera stat scien- » tia, similis manui viri robusti, quæ validè

» coercet id quod arripuit. Quæcumque per-
» cipit animus, hæc apprehendit auxilio prin-
» cipiorum evidentium, quæ colligit in unum,
» ope seu sensuum, seu ratiocinii. Nullas ha-
» bet ideas innatas homo; nascimur similes
» tabulæ rasæ, in quâ incidimus impressiones,
» prout eas ope sensuum acquirimus. Dantur
» in nobis aliquæ notiones, quæ possint ap-
» pellari naturales, quòd in nobis efformentur
» absque nisu, sine labore.

» Totum unicum efformat orbis hic univer-
» sus; est cahos, quod elementa cum efficiente
» causâ complectitur. Hæc Deus est; Deus au-
» tem æther est purissimus, limpidissimus,
» qui cœli partem puriorem inhabitat. Possit
» appellari spiritus, quantumvis corporea sit
» ipsius natura. Est anima, quæ sese partibus
» orbis omnibus ingerit. Deus orbem haud
» eduxit libero motu voluntatis. Cùm enim
» ipse pars esset orbis, in eo comprehendeba-
» tur. Datur in naturâ lex immutabilis, æter-
» na, datur ordo causarum et effectuum, quæ,
» juncta quidem inter se, colligantur inexpli-
» cabili nexu. Quæcumque fiant, eveniunt eâ
» lege : id *fatum* appellamus; ipsi parent om-
» nia. Deus ipse fato regitur; agit haud aliter
» ac agere permittit æternus ille nodus, illa

» sacra

» sacra catena rerum omnium. Fatum est » sempiterna quædam indeclinabilisque re- » rum series; est catena volvens semetipsam et » implicans, per æternos annulorum ordines, » quibus aptata connexaque fuit. Fata nos ità » ducunt, ut quid et quantùm impendat ho- » mini cuicumque, prima nascentis hora dis- » posuerit. Causa pendet è causâ; privata pu- » blicaque negotia rerum ordo longus ad se » trahit. Ea necessitas deos alligat, irrevoca- » bilisque cursus divina pariter et humana ve- » hit. Ille conditor omnium ac rector scripsit » fata quidem, ast ea sequitur ipse; semel jus- » sit, semper paret.

» Mundus est animal sensibus ornatum, » intellectu, ratione præditum. Ipsum incolit » atque regit anima æterna, velut et in corpore » stat hominis anima. Anima nostra est ignea » substantia ».

Inter stoïcæ doctrinæ magistros annotamus Perseum, Aristonem, Cleanthum, Sphærum, Chrysippum qui cum Carneade tanto studio colluctatus est, Zenonem tarsensem, Diogenem babylonium, Antipatrum, Panætium, illustrem amicum Lælii Scipionisque; Posidonium, coram quo fasces submitti jussit Pompeius, atque Jasonem ipsius successorem.

Orationis argumentum.

Annon erravêre Stoïci, cùm insecuti vestigia Peripateticorum assererent : *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu?*

1°. In memoriam revocate, quî legere didiceritis. Percutiebantur oculi figurâ caracterum, quorum imaginem apprehendebat anima; hic adest anima sentiens. Ubi verò metaphysicis, abstractis utens ideis, litteram adjungebat litteræ, syllabam syllabæ, vocem ut educeret; ubi vocis hujus ope montem, rivum, urbem apprehendebat, annon uti purus intellectus agebat?

2°. Studia cùm incœpistis, unam è prioribus regulis apprehendentes oculi, verba *Deus sanctus* obtulerunt animæ, quæ, percipiens imaginem, sensit, experta sensationem. Ubi verò duabus his in vocibus apprehendit ideam duplicem, distinctam; in priore substantiam, substantivum, in alterâ modificationem, adjectivum; cùm explorabat, ope cogitationis, relationes metaphysicas et logicas quæ stant inter utramque ideam, annon agebat ut intellectus purissimus? Annon advertitis, quî converterit in aurum, imò in rem longè majoris pretii, materiam vilem, quam, adjuvantibus oculis, ad se traxerat?

3°. Historiam incœpistis addiscere. Anima, juvantibus oculis, ope caracterum quorum ordinem insequebatur, voces apprehendens, ipsis alligabat Alexandri gesta, victorias, regna bello parta. Quo nomine vocabitis hancce vivam operationem, quæ

vili caracteri connectebat cogitationes, acta viri defuncti jam à tot seculis, quæ ipsum loquentem, agentem inducebat, quasi præsens vobis adfuisset? Nonne cœlestis est operatio, prodiens ab intelligentiâ ferè divinâ? quantò sublimior illa sensationibus quæ materiam primam solùm adduxerant!

4°. Nunc evolvite, quî didiceritis geographiam, chronologiam, artem poeticam et oratoriam; quî modò scientiam philosophicam, quî artem musicam, graphidem, picturam. In eos attendite qui tantâ gloriâ coluerunt artes liberales. Aspicite Michaelem-Angelum, cùm se recluderet in Ædiculâ Sixtinâ, de aliquo inter adeò præstantia opera meditaturus. Assidete Mozarto, Haydn, dùm hic suum *Oratorio de creatione* vel *ultimum Valete;* alter *Magicam Tibiam* seu *Clementiam Titi*, seu *missam de Requiem* componerent; ipsorum ideas explorate et analysi subjicite.

5°. Anne fidem habetis in ea quæ proferebant Epicurei de Zenone, de moribus ipsius atque doctrinâ?

6°. Anne vituperandi veteres illi, qui Deum Stoïcorum irridebant?

7°. Quæ sententia vestra de fatalismo Zenonis? Nonne confunditur intimo sensu vestro, voce conscientiæ, seculorum populorumque consensu, dogma terrificum, adeò formidabile?

Consulantur auctores annotati sub num. 6, 15, 23, 32a, 37, 43, 45, 48, 60, 64, 68, 75, 80, 87, 97, 105, 124, 128, 144b, 192, 200, 206, 207, 208, 210.

CAPUT XI.

Epicuri schola.

Epicurus, an. ante J.-C. 341 natus, Athenis docebat in horto, ubi stabat ipsius cathedra; vitam ibi communem cum discipulis agebat. Plurima scripto reliquit; septem adhùc extant ex ejus operibus, nempè testamentum, quo cathedram, hortum et alia discipulis reliquit; Canon, in quo logicæ regulas inclusit; epistolæ ad Herodotum, ad Pythoclem, ad Menœceum, ad Idomenæum, atque sententiæ de doctrinâ morali. Ex his operibus et adductis auctoribus excipite quæ fuerit ejus doctrina.

Asserebat in Canone et in epistolâ ad Herodotum : « Omnia prodeunt à sensibus; stant » ipsorum testimonio cognitiones humanæ, » nostra scientia. In sensus nostros agunt im- » mediatè, directè, res exteriores; expellunt » enim extra seipsas, emanatione quâdam, » atomos incomprehensæ tenuitatis. Sensus » nostros hacce ratione commovent : ex objec- » tis erumpentes atomi, visionem efficiunt; in » pictores et architectos effectæ subitò, fingunt » in aere texturam objecto perfectè similem;

» tabellam efformant inauditæ subtilitatis,
» quâcum in oculum præcipites aguntur, ut
» ibi formam et imaginem objecti collocent.
» Impedimento neque coercetur ipsarum ac-
» tio; quantumvis materiales inertesque na-
» turâ, tamen agunt eo modo, quasi præditæ
» sint intelligentiâ supremâque sapientiâ. Ima-
» go, quam educunt, est objecto similis; libe-
» rum ab errore sensuum testimonium. Ves-
» tigiorum ope, quæ supersunt ab his ima-
» ginibus, efformamus anticipatas notiones,
» quibus utimur, uti judicia corrigamus ».

In physicâ, Democriti vestigia premit Epicurus. Unicum ens admittit, atomos corporeas, æternas, quæ, pondere gravitatis agente, per ævum omne movebantur, itâ perpendicularem lineam haud insequentes. Nec expendebat Epicurus, in infinito vacuo, quod admittit, neque superiorem neque locum inferiorem dari, rem absurdam esse gravitatem quam supponit. Concedamus ipsius atomos eâ qualitate præditas esse; cur ergò recesserunt è lineâ perpendiculari, quam, impellente gravitate, corpora quæcumque prosequi coguntur? Cùm exploratum esset ipsi nusquàm futurum ut, ad orbem efformandum, in unum occurrerent atomi, si lineâ perpendiculari

ducerentur, ad explicandum ipsarum motum irregularem, casûs fortuitas determinationes invocabat. Nonne sapientiùs egisset, ultrò confitens orbis hujusce, cujus architectus esse voluit, incomprehensam esse sibi structuram et efformationem?

Ut probaret quid casus agere possit, adducebat facta, quibus ostendit quantùm in rei physicæ scientiâ esset ignarus. Asserebat: « Casu plantæ prodeunt absque semine; è » corpore, quod in corruptionem abit, oriun- » tur vermes viventes, absque causâ gene- » rante. Quidni potuerit ab initio casus ani- » malia, quibus orbis incolitur, efformare »?

Quis autem ignorat quæ sit illarum generationum causa?

Deus, uti causa suprema rerum, inutilis erat Epicuro, qui tale systema cosmologicum excogitaverat. Objiciebat ipsi schola socratica principium causalitatis, cujus actio potentissima fit ubique manifesta, cùm in orbe toto causa quæpiam omnia naturæ phænomena dirigat. Epicurum haud utique latebat è fundamento subverti suam doctrinam, si cum adversariis admitteret *Teleologiam* seu dogma, quod inter effectum atque causam nexum imperiosè requirit; id enim supponeret intel-

ligentiam, quæ, finem prævidens, eligat media, eaque proposito fini coaptet. Asserebat igitur : « Omnia casu prodeunt. Oculus haud » efformatus ad visionem; oculo videmus, cùm » ibi stet, ornatus eâ dote quâ fiat aptus ad » videndum. Ab objectis efformata simulacra, texturæ similia prosiliunt; irrumpunt » in oculum ut ibi formam objecti depingant; » hoc ità fit, intelligentiâ nullâ regente seu » prævidente. Fortuitus id atomorum occur- » sus, nulla res alia ».

Contrà clamabant in vanum illi viri gravissimi, qui Socratis atque Platonis instituta tradebant; frustrà querebantur : « Orbis Epi- » curi vana res, imago ludicra; orbis acci- » piendus, explicandus, ut existit reverà, tota » stat ibi natura, quæ confutet atheos; in or- » bis universi spectaculo, quocumque gressu » manifesta fiunt oculis opera, quæ formavit » atque dirigit infinita sapientia ».

Obmutescens ad vocem rationis atque sapientiæ respondebat Epicurus : « Ità rem in- » telligo; vos autem uti libuerit intelligatis ».

Atenim verò fidem humani generis cùm prorsùs abjicere non auderet, deorum genus admittebat, qui fuerint atomis insolitè subtilibus, igneâ fermè substantiâ formati. Illi

dii corporei, qui spatia inter orbem utrumque incolunt, voluptuosè vivunt, ut asserit, extra tumultum omnem et omni curâ remoti.

Epicuro sic attestante, constat hominis anima purè materialibus atomis. In duas partes divisa, quâ rationale principium, in pectore prope præcordia sedem habet; quâ sentiendi principium, in corpore toto diffunditur. Ut immortalitatem animæ confutaret Epicurus, ea futilia collegit quæ hoc ævo nostro proposuêre pseudophilosophi. Asserebat: « Anima » nostra corpus in motum agit; cum ipso » crescit, decrescit; destructâ corporis organicâ structurâ, debent absque morâ quoque destrui cogitationis atque sensûs organa ».

Contrà stetis opponentes : « Quidni potuerit auctor rerum supremus duas substantias producere, unam corpoream, alteram incorpoream? Quidni valuerit eas in » homine conjungere vinculo tàm intimo, ut » una prorsùs ab alterâ pendeat? Evolat incorporea substantia, si corpus in elementa » primitiva resolvatur; cùm anima non ampliùs necessaria sit regendo corpori, redit » in loca cœlestia, quibus educta fuerat. Quid

» in eo deprehendat impossibile sana ratio,
» sensusque communis? Addamus antiquis
» humani generis traditionibus asseri rem ità
» contigisse ».

Discipuli christiani, qui traditiones illas adeò feliciter acquisivistis in hæredium, auctoritatem ipsarum expendite. Nonne populorum omnium fide confirmantur? Ipsas comparate somniis inanibus philosophi qui capita scientiæ gravissima turpiter ignorabat; indè judicate quânam ex parte stet veritas.

Horrebit animus, ubi perspicietis in quæ delapsus fuerit Epicurus, instituta disciplinæ moralis impio pede proterens. Asserebat in Sententiis : « Justi vel injusti nihil datur inter
» animalia, quæ pacto convenire non potue-
» runt in eo quòd sibi non nocerent. Et hâc
» quoque de causâ neque valet in se justitia
» vel injustitia, inter homines, qui, quòd
» sibi non nocerent, neque voluerunt, neque
» potuerunt inter se statuere. In se nihil est
» justitia; pacto solùm instituitur. Res in se
» mala non est injustitia. Talis fit, ubi legum
» timorem vindictamque post se trahit. Quòd
» res arcana maneat, haud unquàm certus
» erit, qui pacta spontè conclusa violat; in-
» quietus, quamdiù vitam aget.

....

» Hoc est ipsi malum, quòd in semetipsum » agat injustè. Quæ justa nos appellamus, ea » res eadem ubicumquè, ratio mutuæ scilicet » utilitatis. Hæc autem varia, pro locorum » rerumque varietate. Si societati sit utile, » quod justùm esse creditur, id esto reverà » justum: cessat esse justum, si non sit utile ».

Utinàm in Epicuri discipulorumque operibus ad ævum omne sepulta jacuisset ea tàm impia doctrina! Quæ sors esset ergò populorum, nationum, si leges ipsorum et instituta solâ starent hominis utilitate, si non augustiori fundamento reponerentur! Quis hunc hortum, eam cathedram, quæ testamento tantâque fiduciâ successoribus tradebat Epicurus, auctoritate suâ protegebat? Altâ voce inclamabunt, ad ævi suprema tempora, gentes, ut optimè perspectum habebat Epicurus, in dogmata ipsius, in disciplinæ moralis impietatem. Ingerebat ipsi, velut homini cuicumque sano, conscientia, dari justitiam æternam, justitiam seculorum. Huicce justitiæ committebat curam, ut ea quæ possidebat ipse, contra periculosissima dogmata defenderentur.

Per duo secula et ampliùs, in Epicuri cathedrâ sederunt Hermachus, quem testamento

vocaverat hæredem atque successorem; Polystratus, Diogenes tarsensis, Basilides, Apollodorus, Zeno sidonius, Phædrus atque Patronus. Turpi morum licentiâ provocaverunt Epicurei notissimum axioma: *Epicuri de grege porcos*. Ipsos, quòd adeò periculosa societati docerent, urbe removêre Romani publico senatusconsulto. Idem egêre Messenii Cretensesque, « quòd, ut asserebant, illi viri dogmatibus impiis adolescentes sanasque doctrinas corrumperent ».

Cur ergò minùs provida justoque mitiora sunt instituta legum nostrarum erga eos qui funestum Epicuri hæredium apud nos reduxêre?

Orationis argumenta.

1°. Quæ sententia vestra de iis quæ Gassendi tanto nisu congessit ut Epicurum et ipsius instituta defenderet?

2°. Nonne Ciceroni debita fides potior ac adeò recenti philosopho?

3°. Nùm asserere possitis ab Epicuro non fuisse traditum atheismum?

4°. An excusari possit ejus doctrina moralis? Essetne fortunata, nùm diù stare possit societas, in quâ nemo præter asseclas Epicuri? Si famuli probi,

fidi, prudentis egeatis auxilio, numquid eum ex *Epicuri grege* credideritis educendum?

Consulantur auctores indicati sub num. 23, 28, 32a, 37, 43, 48, 60, 61, 75, 87, 101, 105, 144b, 157, 164, 166, 181, 192, 207, 210.

CAPUT XII.

Pyrrho : Sceptici.

Cum ità Græciæ philosophi disceptarent absque fine, tradentes opposita, contradicentia circa scientiæ prima principia, vocem extulerunt inter eos aliqui, clamantes: « Sepulta jacent in æternis incerti tenebris omnia. Quis ergò tot inter opiniones, tot inter contradictiones et absurda, veram genuinamque scientiam attingere valeat? Natura constrinxit intellectum humanum arctissimo limite; aheneâ fasciâ coercet hominis oculos; vera tegit, si quæpiam existant, impervio velo. Frustrà totis viribus enitatur homo, qui, statuente fato inexorabili, debet incumbere inutili labori, pœnisque animi durissimis affligi. Ne possit asserere quidem se nihil omninò scire. Desinentes itaque definire, de re quâcumque dubitantes, opinioni nulli demus assensum ».

Hic argumentandi modus, ab auctoris nomine, vocatus *Pyrrhonianus*; *Scepticus*, à ratione, quâ secta philosophiam pertractabat; *Ephecticus*, quòd assensum cohiberent Pyrrhoniani; *Zeteticus*, quòd absque fine quærerent et interrogarent; *Aporeticus*, quòd omnia revocarent in dubium.

Pyrrho, Scepticorum ille princeps, anno 375°. ante J.-C. natus, prima doctrinæ principia deprompsit ex operibus Democriti. In eristicâ seu megaricâ scholâ cùm audivisset Brisonem, Stilponis filium, adhæsit Anaxarcho, quocum Alexandrum-Magnum in Indiam usquè secutus est.

Cùm Athenas rediisset, occupabantur à variis philosophis cathedræ. Statuit igitur animo sectam instituere novam, seu sectas alias impugnare, contendens à nostrâ mente nihil apprehendi posse; nullam esse causam, cur de re quâcumque judicemus; nihil in se dari vel honesti vel inhonesti, nihil æqui vel iniqui; à legibus et institutis humanis oriri discrimen inter utrumque. Asserunt ipsum egisse vitam quæ principiis esset egregiè consentanea; nulla præcavisse, nunquàm à viâ declinâsse; rectà rebus, curribus, si qui forent obvii, præcipitiis, canibus occurrisse, pro-

ferentem haud esse sensibus ipsorumque testimonio fidendum; vix amicis paruisse, qui saluti prospicientes ipsum comitabantur. Hac ejus agendi ratione singulari, doctrinâque concluserunt auctores illius ævi Pyrrhonis animum inani scientiâ, superbiâque fuisse corruptum ad insaniam usquè. Inter antiquos atque recentiores eos annotate, qui doctrinam ejus attigerunt.

Vix asseri possit Pyrrhoniis fuisse systema, fuisse codicem, quo dogmata comprehenderent; ad hoc unum agebant, ut eruerent et everterent. Discrimen inter se et Academicos, præsertim inter Carneadis asseclas apponebant. Admittebant enim isti quamdam verisimilitudinem, quâ regeremur in usu vitæ socialis. Sceptici verò nullâ re moveri valebant; rationi pariter atque sensuum auxilio diffidentes, nullâ ratione pôterant ex eo statu suscitari, quem apathiam aut imperturbabilitatem animæ vocabant.

In Pyrrhonis instituta cùm humanum genus undequaquè voce conclamaret; cùm viro probo nefas sit, sensûs communis sanæque dictamina rationis in corde comprimere, vix apud Athenienses aliqua valuêre, vanâ sophismatum arte, Pyrrhonii; delituit ipsorum

secta, sine gloriâ. Pyrrhoni tamen haud defuêre discipuli, quos inter annotamus Eurilochum, Timonem phliasium, Ænesidemum, Xeuxippum, Xeuxin, Antiochum laodicensem, Menodotum, Herodotum tarsensem atque Sextum Empiricum. Hic, qui jure quasi Scepticorum classicus auctor habeatur, doctrinam ipsorum accuratiùs evolvit, in quâ ratione cum dogmatibus aliorum philosophorum stet, optimè demonstrans. Jungatur ipsi Lucianus, qui scholas deridens, eas omnes evertere studuit.

Orationis argumenta.

1°. Indicate quî materialismus et atheismus ad pyrrhonismum indubitatè trahant.

2°. Cùm neque rerum originem, neque discrimen inter elementa materialia, nec ordinem in hoc orbe vigentem explicare valeant atheus, materialistaque, annon indè trahuntur ad opinionem nihil esse certi, nulla nos apprehendere, effugere veritates, si quæ dentur?

3°. Nonne satius esset adhærere puræ philosophiæ viri, qui scientiæ litterarumque studio destitutus, sanæ rationis instinctui fideliter paret?

Consulantur auctores annotati sub num. 32[a], 33, 37, 38, 43, 46, 65, 75, 87, 88, 93, 101, 105, 107, 131, 144[b], 156, 166, 192, 207, 210.

CAPUT XIII.

Philosophia Romanorum, ante et post imperantes Cæsares. Doctrina Ciceronis.

In codice philosophico, Romani tradidêre positivas veritates, eductas è generis humani traditionibus, quibus nationes in ævo juvenili cautiùs adhæsêre. Cùm armorum imperio Macedoniam occupasset Paulus Æmilius, Athenienses ipsi roganti philosophum Metrodorum dedêre, qui Scipionem Æmilii filium in litteris institueret. Posteà Romam invisêre Carneades, Diogenes atque Critolaüs. Catone priscisque senatoribus in vanum contrà nitentibus, urbem invasit Græcorum philosophia.

Inter eos qui coluerunt ardentiùs hæc instituta, vobis indicat historia Lælium, Furium atque Scipionem, cui posteà cognomen Africano. Quanto prosequerentur honore philosophiam, indè probavêre juniores illi patricii, quòd in intimam amicitiæ consuetudinem admiserint Polybium atque Panætium, à quo doctrinam Porticûs accepêre.

Rediens Asiâ quò detulerat arma Lucullus, Antiochum aliosque philosophos secum abduxit. Eorum gratiâ, prytaneum erexit atque copiosâ collectione librorum ornavit; eò se conferebat, ubi vacabat à gerendis reipublicæ negotiis. Favens itâ Græciæ musis et philosophiæ, gloriabundus in adytum sacrum inducebat Græcos, qui metropolim orbis invisebant.

Notetur accuratè temporis hæc epocha; tunc nempè Romæ diffusa Lycei doctrina, cùm illùc aliquot annos anteà, jubente Syllâ, delatæ fuerint Aristotelis atque Theophrasti bibliothecæ.

Romani, nova nulla tradentes, instituta Græcorum purè prosecuti sunt.

Jam dudùm anteà Magnam-Græciam inviserat Ennius, ut ibi doctrinæ pythagoricæ, quam P. N. Figulus posteà professus, reliquias colligeret.

Pro veteri Academiâ stetêre Ciceronis amici, Brutus, Varro et M. Piso.

Edoctus in Porticu ab Antipatro tyrio, Cato uticensis, manu propriâ sibi vitam eripiens, instituta Zenonis horrendo cultu veneratus est.

Ciceroni par ætate Lucretius, in Epicuri

scholâ sese funestâ famâ insignivit, luci tradito poemate de *Naturâ rerum*. Totis ibi viribus adstruere nititur in naturâ, præter vacuum atomosque, nihil existere; orbem hunc atomorum concursu fortuito fuisse formatum; Dei providentiam, quâ regatur orbis, haud minùs inutilem quàm ipsius omnipotentiam ad res educendas.

Dolens amarè Cicero quocumquè subrepere principia tàm periculosa, sic aiebat: « Amafanii (Epicurei) libris editis commota multitudo contulit se ad eamdem potissimùm disciplinam, sive quòd erat cognitu perfacilis, sive quòd invitabatur illecebris blandis voluptatis, sive etiam quia nihil probatum erat meliùs, illud quod erat, tenebant. Post Amafanium autem multi ejusdem æmuli rationis, multa cùm scripsissent, Italiam totam occupaverunt ».

Romanis haud arridebant, ut apparet, instituta Pyrrhonis, quibus Academiæ mediæ traditiones anteponebant.

M. T. Cicero, philosophiæ latinæ princeps, natus anno 103 ante J.-C., audivit Philonem, à quo regulas artis oratoriæ principiaque philosophiæ suscipiebat. In dialecticâ prosequebatur Stoïcorum atque Peripateti-

corum instituta. Ingressus et in hortos Epicuri, Patronum, Phædrum auditurus, quos honore constanter et affectu coluit, quamvis Epicuri doctrinam exsecraretur.

Redux Romam, cùm aliquandiù militiam secutus esset, magistrum accepit Diodorum stoïcum, qui, quamdiù vixit, in discipuli contubernio receptus fuit.

Athenis, in insulis Græciæ, in Asiâ, Dionysium magnetum, Xenoclem adramytenum, Menippum carium, Apollonium atque Molonem rhodium et Antiochum audivit.

Diei partem cùm insumpsisset, magistrorum ope litteris operam dans, animum excolebat græcè seu latinè, præsentibus amicis atque magistris, argumenta, vel ex arte oratoriâ, philosophiâve desumpta, declamans. Studiis adeò gravibus, severis, iter apparabat ad officia forensia, quibus tantam gloriam assecutus est. Philosophiæ græcæ scholas adiens, fundamento stabili superstruxit ædificium eloquentiæ, cujus vim atque potentiam, in ævum omne, posteri mirabuntur.

Romæ cùm auctoritate summâ potitus esset Cæsar, secessit in Tusculanum Cicero, philosophiæ studio totum ut sese traderet. Ibi scripto reposuit *Quæstiones Academicas*,

tractatum de *Finibus*, *Quæstiones Tusculanas*, tractatum de *Naturâ Deorum*, libros de *Divinatione*, de *Fato*, tractatus de *Legibus*, de *Officiis*, de *Senectute*, de *Amicitiâ*, *Paradoxa Stoïcorum*, de *Consolatione*, et alia, quorum fragmenta supersunt aliqua. Ex his operibus aliqua notentur.

Quæstiones Academicæ.

Primò scripserat Cicero *Minores Academicas* in duobus dialogis, quorum unus *Catulus*, alter *Lucullus* vocabatur. Composuit indè *Majores Academicas* in quatuor libris, quos Varroni dedicavit; supersunt aliqua libri primi fragmenta, quorum summa breviùs hìc indicanda. Cùm Atticus atque Cicero Varronem in villâ cumanâ degentem inviserent, in vitium vertit Varro Ciceroni, quòd, Arcesilaï Carneadisque gratiâ, Platonem deseruisset; antiquam Academiam, sana, sublimia Platonis instituta, laudibus extollit. Solvens objecta Cicero, celebrat Arcesilaüm atque Carneadem. Ipso vix inchoante, finem habent ea fragmenta, seculorum invidiâ partim absumpta.

Solus adhùc exstat in *Minoribus Acade-*

micis dialogus ille qui *Lucullus* appellatus. Exponitur ibi colloquium, quod in villâ Hortensii Cicero, Catulus, Hortensius ipse, Lucullusque simul habuerunt. Pugnat hic pro Academiâ veteri, cujus instituta venerabatur; laudat Cicero mediam Academiam. Legant, pertractent Academicas, ut opus egregium, classicum, adolescentes studiosi, qui Platonis et Academicorum instituta sibi proposuerint explorare.

De finibus bonorum et malorum.

Opus hoc, in quinque libros divisum, Bruto dedicavit Cicero. Materiam pertractandam adeò jejunam et aridam novit auctor inexhaustâ imaginum stylique varietate, quasi vivam, animatamque reddere. Reponitur scena priorum librorum in villâ cumanâ, ubi philosophum nostrum invisunt Torquatus, antiquus amicus Ciceronis, et adolescens nomine Triarius. Liber tertius quartusque constant sermonibus, quos inter se miscent Cato, Ciceroque in bibliothecâ junioris Luculli, quò Cicero convenerat, è Tusculano suo profectus. In libro quinto dialogum habemus, qui Athenis, in ipsâmet Academiâ, Ciceronem inter et aliquot ejus amicos habitus est.

In primo libro, colloquens cum Torquato, præsente Triario, Cicero totam Epicuri doctrinam impugnat. Ostendit quantæ sit absurditatis, si quis ad atomos, ipsarumque fortuitas combinationes recurrat, ut rerum existentiam explicet, quam doctrinam aliundè à Democrito mutuatum esse dicit Epicurum.

Torquatus, Epicureorum assecla, magistri doctrinam in se suscipit defendendam. Juxta ipsum, Epicurus, cùm homini voluptatem quasi finem ultimum assignet, clarè, solidè, sapienter explicat in quo sita discrepantia bonum inter atque malum.

In secundo libro, demonstrat Cicero quàm periculosa sit illa doctrina; stabiliens, adstruensque vera principia de bono et malo, de discrimine vitium inter atque virtutem, de hominis fine ultimo, ait:

« Quos non est veritum in eâ voluptate, » quæ maximâ dulcedine sensum moveret, » summum bonum ponere, non viderunt, ut » ad cursum equum, ad arandum bovem, ad » indagandum canem; sic hominem ad duas » res, intelligendum et agendum esse natum, » quasi *mortalem deum* : contra quæ, ut tar- » dam aliquam et languidam pecudem, ad

» pastum, ad voluptatem hoc *divinum ani-*
» *mal* ortum esse voluerunt. Quo mihi nihil
» videtur absurdius.

» Honestum id intelligimus, quod tale sit,
» ut detractâ omni utilitate, sine ullis præ-
» miis, fructibusve, per se ipsum posse jure
» laudari.

» Jàm si pudor, si modestia, si pudicitia,
» si, uno verbo, temperantia, pœnæ aut infa-
» miæ metu coercebuntur, non è sanctitate
» suâ se tuebuntur, quod adulterium, quod
» stuprum, quæ libido non se proripiet ac
» projiciet aut occultatione propositâ, aut im-
» punitate, aut licentiâ »?

De summo bono, juxta Stoïcorum discipli-
nam agitur in libro tertio et quarto. « In Tus-
» culano cùm essem, inquit Cicero, vellem-
» que è bibliothecâ pueri Luculli quibusdam
» libris uti, veni in ejus villam, ut eos ipse
» (uti solebam) indè promerem. Quò cùm
» venissem, M. Catonem, quem ibi esse ne-
» scieram, vidi in bibliothecâ sedentem multis
» circumfusum Stoïcorum libris. Erat enim,
» ut scis, in eo inexhausta legendi aviditas,
» nec satiari poterat ».

Cùm miscerent inter se sermones ambo illi
tàm eximii viri, principia Stoïcorum de summo

bono fusiùs evolvit Cato, rogante Cicerone; respondens hic, ostendit Zenonem, sectæ stoïcæ principem, è proprio nihil hausisse, mutuatumque à Peripateticis, ipsum verba solùm immutasse, uti doctrinæ formam aliam dedisse crederetur.

Habemus, in principio libri quinti, specimen eximium illius antiquæ facundiæ, quæ tantà cum ingenii potentiâ, tàmque frequenter in Ciceronis operibus philosophicis elucet. Scenam reposuit Athenis, ubi degebat cum Pisone, cum Attico, cum juniore Lucio, cum Quinto, quorum hic frater Ciceronis, alter fratris filius. De Athenis, de monumentis urbis atque viris inter se collocuti cùm essent, evolvit Piso, Lucii junioris gratiâ, Peripateticorum doctrinam de summo bono, de discrimine quod, ex ipsorum opinione, stat bonum inter atque malum. Legibus Academiæ recentioris obsequens Cicero quærit, interrogat, aggreditur; Lycei moralem disciplinam Stoïcorum institutis anteferre videtur.

Compositionis argumenta.

In formam syllogisticam adducite : 1°. argumenta quibus utitur Cicero, ut adversus Epicurum probet, atomorum ope, neque rerum existentiam, nec ordinem,

ordinem, aut harmoniam in orbis universi systemate vigentem, explicari posse; 2°. ratiunculas, quarum auxilio nititur adstruere Torquatus, in voluptate, in hominis physicâ felicitate, quasi solidâ basi, quiescere doctrinæ moralis instituta; 3°. argumenta, quibus evincit Cicero quantùm absurda, periculosa sit illa doctrina.

Tusculanæ quæstiones.

In libros quinque divisæ Tusculanæ Bruto dedicantur, qui Stoïcorum assecla principiis hoc opere tàm eximio traditis eorumque severitate delectari quàm maximè debuit.

Expositis, in primo libro, philosophorum opinionibus circa naturam animarum, eas Cicero cum corpore non interire contendens, ait : « Primùm quidem omni antiquitate, » quæ quò propiùs aberat ab ortu et divinâ » progenie, hoc meliùs ea fortasse, quæ erant » vera, cernebat. Itaque unum illud erat insitum priscis illis, quos Cascos appellat Ennius, esse in morte sensum, neque excessu » vitæ sic deleri hominem, ut funditùs interiret.

» Ut porrò firmissimum hoc afferri videtur, » cur deos esse credamus, quòd nulla gens » tàm fera, nemo omnium tàm sit immanis,

» cujus mentem non imbuerit deorum opi» nio. Multi de diis prava sentiunt. Id enim » vitioso more effici solet. Omnes tamen esse » vim et naturam divinam arbitrantur. Nec » verò id collocutio hominum, aut consen» sus efficit : non institutis opinio est confir» mata, non legibus. Omni autem in re con» sensio omnium gentium lex naturæ putanda » est.

» Quod si omnium consensus naturæ vox » est, omnesque qui ubique sunt consentiunt » esse aliquid, quod ad eos pertineat qui » vitâ cesserint ; nobis quoque idem existi» mandum est. Et si quorum aut ingenio aut » virtute animus excellit, eos arbitramur, » quia naturâ optimi sunt, cernere naturæ » vim maximè; verisimile est, cùm optimus » quisque maximè posteritati serviat, esse ali» quid cujus is post mortem sensum sit habi» turus.

» Astrorum conversiones, omnesque motus » qui animus vidit, is docuit similem ani» mum suum ejus esse, qui ea fabricatus es» set in cœlo. Nàm, cùm Archimedes lunæ, » solis, quinque errantium motus in sphæ» ram illigavit, effecit idem quod ille qui in » Timæo mundum ædificavit Platonis Deus,

» ut tarditate et celeritate dissimillimos mo-
» tus una regeret conversio. Quod si in hoc
» mundo fieri sine Deo non potest, ne in
» sphærâ quidem eosdem motus Archimedes
» sine divino ingenio potuisset imitari.

» Philosophia verò, omnium mater artium,
» quid est aliud, nisi, ut Plato ait, donum,
» ut ego, inventum deorum? Hæc nos pri-
» mùm ad illorum cultum, deindè ad jus ho-
» minum, quod situm est in generis humani
» societate, tùm ad modestiam, animique ma-
» gnitudinem erudivit; eademque ab animo,
» tanquàm ab oculis, caliginem dispulit, ut
» omnia supera, infera, prima, ultima, me-
» dia videremus.

» Prorsùs hæc divina mihi videtur vis, quæ
» tot res efficiat, et tantas. Quid est enim me-
» moria rerum et verborum? quid porrò in-
» ventio? profectò id, quo nec in Deo quid-
» quam majus intelligi potest. Fingebat Ho-
» merus, et humana ad deos transferebat;
» divina mallem ad nos. Quæ autem divina?
» vigere, sapere, invenire, meminisse.

» Singularis est igitur quædam natura at-
» que vis animi sejuncta his usitatis notisque
» naturis. Ità quidquid est illud, quod sentit,
» quod sapit, quod vult, quod viget, cœleste

» et divinum est, ob camque rem æternum
» sit necesse est; nec verò Deus ipse, qui in-
» telligitur à nobis, alio modo potest intel-
» ligi, nisi mens soluta quædam, et libera,
» segregata ab omni concretione mortali, om-
» nia sentiens, et movens, ipsaque prædita
» motu sempiterno.

» Ut, cùm videmus speciem candoremque
» cœli, deindè conversionis celeritatem tan-
» tam, quantam cogitare non possumus : tùm
» vicissitudines dierum atque noctium, com-
» mutationesque temporum quadripartitas,
» eorumque omnium moderatorem et ducem
» solem, lunamque accretione et diminutione
» luminis, quasi fastorum notantem et signan-
» tem dies, tùm in eodem orbe in duode-
» cim partes distributo stellas ferri, eosdem
» cursus constantissimè servantes, disparibus
» inter se motibus, nocturnamque cœli for-
» mam undique sideribus ornatam; tùm glo-
» bum terræ eminentem è mari, fixum in me-
» dio mundi universi loco; tùm multitudinem
» pecudum, partìm ad vescendum, partìm ad
» cultus agrorum, partìm ad vehendum, par-
» tìm ad corpora vestienda : hominemque ip-
» sum quasi contemplatorem cœli ac deorum,
» ipsorumque cultorem atque hominis utili-

» tati agros omnes et maria parentia. Hæc igi» tur, et alia innumerabilia cùm cernimus, » possumusne dubitare quin his præsit ali» quis vel effector, si hæc nata sunt, ut Pla» toni videtur; vel si semper fuerint, ut Aris» toteli placet, moderator tanti operis et mu» neris?

» Sic mentem hominis, quamvis eam non » videas, ut Deum non vides, tamen ut Deum » agnoscis ex operibus ejus; sic ex memoriâ » rerum, et inventione et celeritate motûs, » omnique pulchritudine virtutis, vim divi» nam mentis agnoscito ».

Compositionis argumenta.

1°. Tusculanas quæstiones analysi subjicite; quid ibi pertractet Cicero, quibus utatur argumentis, quæ sibi diluenda proponat, quâ ratione difficultates evolvat, indicate.

2°. Formâ syllogisticâ coercete : 1°. argumenta quæ deducit ex hominum unanimi consensu, ut probet existere supremam intelligentiam et animam hominis esse spiritualem; 2°. ea quæ memoriâ et humanæ mentis acumine vel in artibus aut scientiis depromit; 3°. comparationem quam hìc inter opera supremi Numinis et humanæ mentis operationes, illìc inter has operationes atque belluarum actiones instituit.

De Naturâ deorum.

Exhibentur in hoc opere præstantissimo philosophorum antiquorum de naturâ Dei sententiæ. Bruto cùm illud dedicaret Cicero, inquit : « Sunt philosophi et fuêre, qui om-
» ninò nullam habere censerent humanarum
» rerum procurationem deos. Quorum si vera
» sententia est, quæ potest esse pietas? quæ
» sanctitas? quæ religio? Hæc enim omnia
» purè ac castè tribuenda deorum numini ità
» sunt, si animadvertuntur ab his, et si ali-
» quid à diis immortalibus hominum generi
» tributum; sin autem dii neque possunt nos
» juvare, neque volunt, nec omninò curant,
» nec quid agamus animadvertunt; nec est
» quod ab his ad hominum vitam permanare
» possit : quid est, quòd ullos diis immorta-
» libus cultus, honores, preces adhibeamus?
» In specie autem fictæ simulationis, sicut re-
» liquæ virtutes, ità pietas inesse non pote-
» rit, cum quâ simul et sanctitatem et reli-
» gionem tolli necesse est : quibus sublatis,
» perturbatio vitæ sequitur, et magna confu-
» sio. Atque haud scio, an pietate adversus
» deos sublatâ fides etiam, et societas hu-

» mani generis, et una excellentissima virtus, » justitia tollatur ».

In libro secundo, sic effatur Cicero : « Quid » potest esse tàm apertum, tàmque perspi» cuum, cùm cœlum suspeximus, cœlestiaque » contemplati sumus, quàm esse aliquod Nu» men præstantissimæ mentis, quo hæc re» gantur? Quod ni ità esset, quî potuisset, » assensu omnium, dicere Ennius? *Aspice* » *hoc sublime candens, quem invocant omnes* » *Jovem*. Illum verò et Jovem et dominato» rem rerum et omnia nutu regentem, et, ut » idem Ennius, patrem divûmque hominum» que et præsentem atque præpotentem Deum.

» Quod qui dubitet, haud sanè intelligo, » cur non idem, sol sit, an nullus sit, dubi» tare possit? Quid enim est hoc illo eviden» tius? Quod nisi cognitum, comprehensum» que animis haberemus, non tàm stabilis » opinio permaneret, nec confirmaretur diu» turnitate temporis, nec unà cum seculis » ætatibusque hominum inveterare potuisset. » Etenim videmus cæteras opiniones fictas at» que vanas diuturnitate extabuisse. Opinio» num enim commenta delet dies : naturæ ju» dicia confirmat.

» Quòd si omnes mundi partes ità consti-

» tutæ sunt, ut neque ad usum meliores potuerint esse, neque ad speciem pulchriores : videamus utrùm ea fortuita sint, an » eo statu, quo cohærere nullo modo potuerint, nisi sensu moderante, divinâque providentiâ.

» Si ergò meliora sunt ea, quæ naturâ, » quàm illa quæ arte perfecta sunt, nec ars » efficit quidquam sine ratione; ne natura » quidem rationis expers est habenda. Quî » igitur convenit, signum aut tabulam pictam cùm adspexeris, scire adhibitam esse » artem : cùmque procul cursum navigii videris, non dubitare quin id ratione atque arte moveatur : aut cùm solarium vel » descriptum, aut ex aquâ contemplare, intelligere declarari horas arte, non casu : » mundum autem qui et has ipsas artes, et » earum artifices, et cuncta complectatur, » consilii et rationis esse expertem putare?

» Quòd si in Scythiam, aut in Britanniam, » sphæram aliquis tulerit hanc, quam nuper » familiaris noster effecit Posidonius, cujus » singulæ conversiones idem efficiunt in sole, » et in lunâ, et in quinque stellis errantibus, quod efficitur in cœlo singulis diebus, » et noctibus; quis in illâ barbarie dubitet

» quin ea sphæra sit perfecta ratione? Hi au-
» tem dubitant de mundo, ex quo et oriun-
» tur, et fiunt omnia, casune ipse sit effec-
» tus, aut necessitate aliquâ, an ratione, ac
» mente divinâ : et Archimedem arbitrantur
» plus valuisse in imitandis sphæræ conver-
» sionibus, quàm naturam in efficiendis, præ-
» sertim cùm multis partibus sint illa perfec-
» ta, quàm hæc simulata, solertiùs.

» Præclarè dixit Aristoteles : Si essent qui
» sub terrâ semper habitavissent, bonis et il-
» lustribus domiciliis, quæ essent ornata si-
» gnis atque picturis, instructaque rebus iis
» omnibus quibus abundant ii, qui putan-
» tur beati, nec tamen exiissent unquàm su-
» pra terram; accepissent autem famâ et au-
» ditione Numen esse quoddam, et vim deo-
» rum; deindè aliquo tempore, patefactis
» terræ faucibus, ex illis abditis sedibus eva-
» dere in hæc loca quæ nos incolimus, atque
» exire potuissent : cùm repentè terram, et
» maria, cœlumque vidissent, nubium mul-
» titudinem, ventorumque vim cognovissent,
» adspexissentque solem, ejusque tùm magni-
» tudinem puchritudinemque, tùm etiam ef-
» ficientiam cognovissent, quòd is diem effi-
» ceret, toto cœlo luce diffusâ : cùm autem

...

» terras nox opacâsset, tùm cœlum totum cer-
» nerent astris distinctum et ornatum, lunæ-
» que luminum varietatem tùm crescentis,
» tùm senescentis, eorumque omnium ortus
» et occasus, atque in omni æternitate ratos
» immutabilesque cursus : ea cùm viderent,
» profectò et esse deos, et hæc tanta opera
» deorum esse, arbitrarentur.

» Quis enim hunc hominem dixerit, qui
» cùm tàm certos cœli motus, tàm ratos as-
» trorum ordines, tàmque omnia inter se con-
» nexa, et apta videret, neget in his ullam
» inesse rationem, eaque casu fieri dicat, quæ
» quanto consilio gerantur, vix assequi pos-
» sumus? An cum machinatione quâdam mo-
» veri aliquid videmus, ut sphæram, ut ho-
» ras, ut alia permulta, nùm dubitamus quin
» illa opera sint rationis? Cùm autem impe-
» tum cœli admirabili cum celeritate moveri
» vertique videamus, constantissimè confi-
» cientem vicissitudines anniversarias, cum
» summâ salute et conservatione rerum om-
» nium, dubitamus quin ea non solùm ra-
» tione fiant, sed etiàm excellenti quâdam,
» divinâque ratione? Licet enim jàm, remotâ
» subtilitate disputandi, oculis quodam modo
» contemplari pulchritudinem rerum earum,

» quas divinâ providentiâ dicimus constitu-
» tas.

» Hæc omnis descriptio siderum, atque hic
» tantus cœli ornatus, ex corporibus hùc et
» illùc casu, et temerè concursantibus po-
» tuisse effici, cuiquam sano videri potest?
» Áut verò quæ alia natura, mentis et ratio-
» nis expers hæc efficere potuit, quæ non
» modò ut fierent ratione eguerunt, sed in-
» telligi qualia sint sine summâ ratione non
» possunt?

» Jàm verò animum ipsum, mentemque
» hominis, rationem, consilium, prudentiam,
» qui non divinâ curâ perfecta esse perspicit,
» is his ipsis rebùs mihi videtur carere. De
» quo dùm disputarem, tuam mihi dari ve-
» lim, Cotta, eloquentiam. Quo enim tu illa
» modo diceres? Quanta primùm intelligen-
» tia, deindè consequentium rerum cum aliis
» conjunctio et comprehensio esset in nobis!
» Ex quo videlicet, quid ex quibus rebus ef-
» ficiatur, idque ratione concludimus : sin-
» gulasque res definimus, circumscriptèque
» complectimur : ex quo scientia intelligitur
» quam vim habeat, qualis sit : quâ ne in
» Deo quidem est res ulla præstantior.

» Quanta verò illa sunt, quæ vos, Acade-

» mici, infirmatis et tollitis, quòd et sensi-
» bus, et animo, ea quæ extrà sunt percipi-
» mus atque comprehendimus! Ex quibus col-
» latis inter se, et comparatis, artes quoque
» efficimus, partìm ad usum vitæ, partìm ad
» oblectationem necessarias.

» Jàm verò domina rerum (ut vos soletis
» dicere), eloquendi vis, quàm est præclara,
» quàmque divina? Quæ primùm efficit ut
» ea, quæ scimus, alios docere possimus.
» Deindè hâc cohortamur, hâc persuademus,
» hâc consolamur afflictos, hâc deducimus
» perterritos à timore, hâc gestientes compri-
» mimus, hâc cupiditates iracundiasque res-
» tinguimus. Hæc nos juris, legum, urbium
» societate devinxit : hæc à vitâ immani et
» ferâ segregavit.

» Quid verò? Hominum ratio non in cœ-
» lum usquè penetravit? Soli enim ex ani-
» mantibus nos astrorum ortus, obitus, cur-
» susque cognovimus, ab hominum genere
» finitus est dies, mensis, annus, defectiones
» solis, et lunæ cognitæ, prædictæque in omne
» posterum tempus, quæ, quantæ, quandò fu-
» turæ sint. Quæ contuens animus, accipit ab
» his cognitionem deorum : ex quâ oritur pie-
» tas : cui conjuncta justitia est, reliquæque

» virtutes : è quibus vita beata existit par et » similis deorum : nullâ aliâ re, nisi immortalitate, quæ nihil ad benè vivendum pertinet, cedens cœlestibus.

» Quibus rebus expositis, satis docuisse videor hominis natura quantò omnes anteiret animantes. Ex quo debet intelligi, nec » figuram situmque membrorum, nec ingenii, mentisque vim talem effici potuisse fortunâ, restat ut doceam, atque aliquandò » perorem, omnia quæ sint in hoc mundo, » quibus utantur homines, hominum causâ » facta esse et parata.

» Jàm verò circuitus solis et lunæ, reliquorumque siderum, quanquàm etiàm ad » mundi cohærentiam pertinentes, tamen » spectaculum hominibus præbent : nulla est » enim insatiabilior species, nulla pulchrior, » et ad rationem solertiamque præstantior: » eorum enim cursus dimetati, maturitates » temporum et varietates, mutationesque cognovimus. Quæ si hominibus solis notæ » sunt, hominum facta esse causâ judicanda » sunt.

» Terra verò feta frugibus, et vario leguminum genere, quæ cum maximâ largitate » fundit, ea ferarumne, an hominum causâ

» gignere videtur? Neque enim serendi, ne-
» que colendi, nec tempestivè demetendi per-
» cipiendique fructus, neque condendi aut
» reponendi ulla pecudum scientia est : ea-
» rumque omnium rerum hominum est usus
» et cura. Ut fides igitur, et tibias eorum
» causâ factas dicendum, qui illis uti pos-
» sunt, sic ea quæ diximus, solis iis confiten-
» dum est esse parata qui utuntur. Nec, si
» quæ bestiæ furantur, aliquid ex his rapiunt,
» illarum quoque causâ nata dicimus. Neque
» enim homines murium, aut formicarum
» causâ frumentum condunt, sed conjugum,
» et liberorum, et familiarum suarum. Itaque
» bestiæ furtìm, ut dixi, fruuntur : domini
» palàm et liberè. Hominum igitur causâ eas
» rerum copias comparatas fatendum est ».

Orationis argumentum.

1°. Tractatum de *Naturâ deorum* analysi subjicite; quid ibi, contra quem agatur, exponite.

2°. Formâ syllogisticâ recludite argumenta quibus Cicero probat existentiam Dei : 1°. consensum unanimem hominum; 2°. sapientiam quæ relucet in hoc orbe; 3°. comparationem inter opera Dei et hominum opera; 4°. spectaculum naturæ variis in partibus consideratæ; 5°. vim quâ præcellit animantibus homo; imperium quo agit in ipsa.

3°. Quid viri sapientes apud Ethnicos, de tantâ multiplicitate deorum opinati sint, exponentes, addite consensui populorum unanimi de supremi Numinis existentiâ nihil esse cum populari superstitione polytheistarum omninò commune.

Consulantur auctores annotati sub num. 23, 37, 43, 48, 60, 101, 103, 144b, 157, 169.

Coluêre Romani, Cæsaribus imperantibus, haud absque gloriâ, Græcorum instituta philosophica.

Inter Pythagoræ discipulos invenimus Anaxilaüm, Ovidium, Q. Sextium, Sotionem, Moderatum, Secundum, Nicomachum gerasenum atque tyaneum Apollonium.

In scholâ Platonis eminuêre Thrasylus, Theo smyrnensis, Favorinus seu Phavorinus, Alcinoüs, Taurus berytius, qui fuit Auli-Gellii magister, Apuleius, qui scripsit *Asinum aureum* et alia philosophica, Atticus et Numenius, quorum scripta referuntur ab Eusebio cæsareensi, Maximus tyrius, Galenus, illustris ille discipulus Hyppocratis, Plutarchus, qui sibi *Vitis illustrium virorum* operibusque philosophicis adeò celebre nomen comparavit.

Inter Peripateticos annotate Sosigenem, ali-

quem ex illis eruditis quorum operâ Julius Cæsar usus est ad emendandos temporum atque fastorum errores, Nicolaüm damascenum, Boethum, Xenarchum, Athenæum, Alexandrum ægæum, qui Neronem in mathematicis disciplinis instruxit, Ammonium, Alexandrum aphrodisæum, Dexippum, Themistium, Olympiodorum atque Simplicium.

Scholam Cynicorum invisêre numero pauci discipuli, quos inter Musonius, Demetrius, Ænomaüs; Demonax, quem adeò facetè nobis appinxit Lucianus; Crescens, qui S. Justinum martyrem apud Ethnicos detulit; Peregrinus, qui dùm haberentur olympici ludi, sese conjecit in rogum ardentem, atque Sallustius emesenus.

Stoïcorum institutis insigni gratiâ favêre Cæsares : apud Augustum auctoritate valuit Athenodorus; Seneca Neronem educavit; Zenonis pallio purpurâque Cæsarum indui se gloriabatur Marcus-Aurelius; Porticûs dogmata carmine celebravêre M. Manilius et A. Cornutus; ea Strabo profitebatur in opere de geographiâ; romanos adolescentes adhortabatur C. Musonius Rufus ut severam Stoïcorum doctrinam amplecterentur. Zenonis etiam asseclæ fuêre, Chæremon, qui curâ bi-

bliothecæ alexandrinæ abscessit, ut in instruendo Nerone partes acciperet, Dio prusæensis, Euphrates, qui Plinium litteras docuit, Epictetus, cujus jam meminimus, et Sextus chœronensis, qui fuit Aurelii Marci magister.

Invenimus in hortis Epicuri Celsum, cujus errores ab Origene confutati, Plinium, Lucianum, Diogenemque laërtium.

Consulantur auctores annotati sub num. 3, 6, 15, 16, 21, 23, 24, 37, 43, 48, 64, 70, 75, 80, 87, 98, 124, 155, 156, 161, 163, 177, 192, 195, 200, 204, 206, 208, 212, 219.

CAPUT XIV.

Alexandrinorum philosophia, Syncretismus, Eclectismus.

Ptolomæi reges instituerant Alexandriæ musæum, in quo sumptu regio fovebantur eruditi. Bibliotheca musæi tantâ copiâ librorum ornabatur ut hoc ævo nulla locupletior extaret in orbe toto. Indè brevi tempore, numero doctrinâque sectatorum in altum assurexit Alexandrinorum schola, cujus animum modestiamque laudibus extollebant ideò quòd è sectâ quâcumque depromeret. Indè vocata,

modo *Syncretica*, sæpius *Eclectica*. Per ævi christiani priora secula, totis viribus enixi fuêre scholæ principes, ut Christi religionem, quæ motu tàm rapido diffundebatur, in incunabilis opprimerent. Tradebant Eclecticorum instituta Porphyrius, Jamblicus, Apostata Julianus, qui tanto furore Christum ejusque discipulos impugnavêre.

Potamonem, qui secundo C. seculo vivebat, uti scholæ fundatorem habent ideò quòd Eclectismi traditiones uno codice complexus fuerit. Post ipsum habemus Ammonium-Saccam, qui Pantænum, ut apparet, habuit magistrum, Olympium, Alexandrinum, Herennium, Longinum, infortunatæ Zenobiæ magistrum auctoremque tractatûs de *Sublimi*; Plotinum, qui cùm Romam Alexandriâ cathedram intulisset, apud imperatorem Galienum, ipsiusque conjugem Saloninam auctoritate, gratiâ valuit; Amelium, Porphyrium, Jamblicum ipsius discipulum, Maximum ephesinum, Chrysantem sardicum, Priscum thesprensem, Eusebiumque myndium. Quatuor hi postremi notissimi consuetudine familiari, quâ gaudebant apud Julianum imperatorem, et auctoritate funestâ quâ valebant in principis animum.

Ethnicorum superstitioso ritui videbantur infestæ Christianorumque religioni favere contentiones illæ, quibus agitabantur inter se scholæ Græcorum. Hinc, ut honori philosophiæ consulerent, animo sibi proposuêre principes Eclectismi, scholas majores ad unionem et ad aliquam cum christianâ religione concordiam adducere. In metaphysicâ, Platone, Pythagorâque nova doctrina, quasi fundamento, nitebatur. Aristoteli concessæ partes priores in dialecticâ. Epicurei, quòd inhonesto nomine sectam polluissent, è novæ familiæ gremio repulsi. Quò majore valeret auctoritate systema, deserentes Eclectici duo principia, tradidêre materiam ab activo vel intelligenti principio productam è sinu ipsius emanâsse, cosmologiam eclecticam ità reducentes aliquatenùs ad concordiam cum christiano dogmate de creatione. Consulendi Plotinus, Porphyrius, Jamblicus atque Julianus Apostata, classici velut auctores Eclectismi, quem Eunapius *Vitis* ab ipso scriptis haud sanè luculenter illustravit.

Orationis argumentum.

1°. Quo sub aspectu consideranda sit alexandrina schola?

2°. Nova numquid invenit aliqua dogmata?

3°. Anne potenter egit in priora quatuor æræ christianæ secula?

4°. Eclectica doctrina, cùm intra scholæ parietes includeretur, an agere potuit eâdem efficaci virtute, quâ christiana religio, plebem, ignavos, haud minùs ac eruditos, alloquens et instruens?

5°. Numquid ad nos usquè venerunt ea quæ scripserunt eclectici philosophi? Quæ sententia vestra de ipsorum operibus?

Consulantur auctores annotati sub num. 23, 32a, 37, 43, 85, 86, 87, 135, 142, 154, 193, 195, 208, 215, 219.

CAPUT XV.

Philosophia Judæorum, à captivitate babylonicâ septimum ad ævi nostri seculum.

Decurrente seculo decimo sexto ante C. N. vixit inter Hebræos vir exquisitæ sapientiæ, qui, quæ de philosophiâ tradiderant incolæ prisci telluris, in unum collegit. Juxta Mosen, qui propiùs incunabilis humani generis assedêre, principium unicum, intelligens admittebant, quod res creatas ordine sapienti disposuerit, easque potentiâ gubernet. Homo, præstantissimum inter opera creationis, sub-

stantiâ duplici constat; ipsius anima, purissima est è supremo Numine procedens emanatio. Homini sunt officia, quibus erga creatorem, erga se ipsum, erga suî similes fungatur; quædam sunt in se bona, quædam in se mala; discrimen inter bonum et malum, vitium inter atque virtutem, hominum institutis legibusque præit; ab æternâ lege vim atque robur habet.

Stetit eo fundamentali principio totus Hebræorum seu Judæorum codex philosophicus, ad illud ævum usquè quo Jerosolyma fuit à Nabuchodonosore destructa. Tunc in varias orbis cogniti partes abducti; magna pars Ægyptum sedem elegêre. Ità populis alienigenis immixti cùm essent, adulterata simplex illa doctrina, quam à patribus acceperant. Prodierunt indè Saducæorum, Pharisæorum, Essenioŕumque sectæ; indè talmud atque cabbala.

In hoc ævo memorato philosophiam haud absque gloriâ coluêre tres inter Hebræos notissimi viri, Aristobulus, Philo, Josephus.

Aristobulus in alexandrinâ scholâ dederat operam philosophiæ pythagorico-platonicæ, qualis tunc orientalium contemplativis dogmatibus temperabatur. Discipulus ipsius fuit,

ex aliquorum opinione, Ptolemæus Philometor, cui commentarium de lege mosaïcâ dedicavit.

Natus Alexandriæ Philo, discipulus eclecticæ philosophiæ, Platonem atque Pythagoram honore singulari prosequebatur. A Judæis Alexandriam incolentibus missus fuit in legationem ad Caligulam.

Notissimus Josephus operibus editis, ut et iis quæ passus et egit, cùm infortunia tanta Judæam opprimerent. Captus in bello judaïco, donatusque libertate, petiit Ægyptum, ubi totum sese studio litterarum humaniorum atque philosophiæ tradidit. Captâ Jerosolymâ, Romam abiit; ibi faventibus insigni gratiâ Vespasiano, Tito, Domitianoque, de judaïcis antiquitatibus, de bello judaïco, variaque de re philosophicâ scripsit.

Vertitur auctoribus hisce judaïcis in vitium, ipsos asseruisse nihil à Græcis inventum in scientiâ fuisse; quæcumque legitima Græci tradiderint in philosophiæ rebus, è sacris libris ea deprompsisse; hocce fonte divino Pythagoram, Socratem, Platonem, hausisse; Græciæ sapientes hoc unum egisse, quòd à Mose transmissas traditiones evolverint.

Immodesta videntur hæc effata, quæ tamen

etiàm ab Athenagorâ, Justino, Clemente alexandrino, Origene, Eusebio, aliisque Patribus Ecclesiæ fuêre propugnata. Ea quoque nos ipsi credimus accurata, vera, factis historicis innixa, si, velut id egisse desideramus, ingenuè moderatèque proponantur.

Consulantur auctores annotati sub num. 22, 37, 43, 61, 86, 140, 181, 186.

CAPUT XVI.

Philosophia sanctorum Patrum et Ecclesiæ catholicæ Doctorum, ad septimum usquè seculum ævi christiani.

PROFANAM philosophiam studio fuerant insecuti Patres et Ecclesiæ catholicæ Doctores. Ab ipsis instituta schola præstantissima, eximia, quòd ingenuæ traditiones ipsorum omni superstitioso cultu liberæ fuerint.

Primus, ubi limina scholæ cœlestis hujus attigeritis, adstat Justinus, martyr. Zenonis, Aristotelis, Platonis atque Pythagoræ scholas inviserat; re maturiùs expensâ, Christi fidem amplexus est. Quantâ vi crederet, evidenti testimonio manifestum fecit. Cùm Christianos

in orbe romano diù prosequerentur, ipsorum patrocinia suscepit audacter, imperatoribus Antonino, Marco-Aurelio Veroque duplicem *Apologiam* tradens, atque subscriptione nominis affirmans. Delatus à philosopho Crescente, philosophiam divinam, pro quâ tuendâ generosus adeò steterat, effuso sanguine, consignavit. Ipsum in scientiâ profanâ versatissimum fuisse, scriptis operibus asseruit. Ea pertractate velut et Athenagoræ scripta, qui Christianos etiàm ausus est apud imperatores Marcum Aurelium atque Verum *Apologiâ* defendere.

Ut vir eruditione præstantissimus habebatur apud ethnicos ipsos Tatianus, qui, antequàm fidei christianæ rudimentis initiaretur, instituta disciplinæ platonicæ susceperat. S. Justini, magistri, vestigia terens, in opere *contra Græcos* asserit, ipsos artes atque scientias ab iis accepisse, quos barbaros appellarent; tunc adductum iri concordiam inter philosophos, qui de scientiæ principiis acriter adeò disceptarent, si rursùm amplecterentur illas traditiones, quas à Mose collectas accepimus.

Ea quoque docet, in tractatu *ad Autolycum*, Theophilus, episcopus antiochenus, qui dùm adhùc apud ethnicos ageret, ipsorum philoso-

philiæ

phiæ dederat operam. « A me quæris, aiebat, » ut ego tibi Deum ostendam! Priùs exponas, » oro, quî possit oculorum ope videre anima. » Ea, quæ percipi nequît oculo, corporis mo- » tibus manifestatur; ità quoque Deus, qui » nostris oculis absconditus, operibus omni- » potentiam evulgat. Adverte navim quæ ple- » nis velis agens in portum ingreditur : anne » dubitas eam à viro solerte regi, quamvis » oculo navim solam apprehendas? An impe- » ratorem esse dubitas? Attamen ipse tibi solo » ministrorum atque legum auxilio cognitus. » Quidni Deum ergò, qui se tibi prodit ope- » ribus et omnipotentiâ, fatearis existere? » Annon in re quâcumque primò fides adhi- » benda? Messes anne colligeret arator, si Deo » provido diffidens, antè grana terræ gremio » non commisisset? Nonne naucleri solertiæ » sese tradit viator qui terras ultra mare sitas » adire sibi proponit? Anne rediret ad pros- » peram valetudinem ægrotus, ni medico priùs » confidisset? Quamnam artem, quam scien- » tiam addisceremus, si priùs in magistrum » fidem non habuissemus »?

Hæc effatus auctor ostendit præ vacillantibus, contradictoriisque philosophorum institutis eminere claritatis, unitatis, antiqui-

tatisque splendore, præcepta christianæ religionis.

Clemens alexandrinus, primò scholæ platonicæ discipulus, ad fidem christianam conversus, animo totusque sese studio scientiæ sacræ tradiderat. In ipsius operibus, præsertim in *Stromatibus*, thesaurum eximium habetis, qui philosophiæ historiam exploratis. Advertite quanto studio scholas antiquas ipsarumque doctrinas indagaverit. Christianis auctor erat, exquirerent instituta philosophiæ græcæ, possent ut ipsius errores indicare, solidâque confutatione repellere. Opinabatur usui Græcis fuisse philosophiam, ut ipsorum animum appararet ad Evangelii lumen accipiendum; Hebræorum philosophiam solam esse puram, genuinam; à Græcis adulteratas esse traditiones ipsius; hæreticos homines esse vanos, qui Christi fidem profanis dogmatibus temperare sibi proponerent.

Tertullianum, qui Carthagine degebat, ut omni parte perfectum ævi sui latinum oratorem habebant. Ad fidem Christi conversus, Christianorum gratiâ scripsit *Apologeticum*, idque romanis imperatoribus obtulit. In hoc opere, quo vix ullum habet antiquitas ecclesiastica præstantius, egregiè fidem Ecclesiæ

purioris exposuit. De philosophiâ profanâ disserens, ostendit quàm vana, quàm inutilis fuerit ad mores componendos; ipsam ad eruditos unicè spectasse; de supremo Numine coram plebe loqui non ausum esse Platonem; Deum apud Christianos et ab opifice rudi, qui valeat et alios instruere, notum esse; multa de virtute disputasse philosophos, eam colere negligentes; Christianos adeundos esse, si quis addiscere cupiat, quid castitas, modestia, quid humilitas, patientia, fides, quid simplicitas et mansuetudo.

Ad historiam philosophiæ pertinet *Apologeticum;* ipsi jungatur opus de *Præscriptione* quod ab eodem auctore compositum.

Post Tertullianum adite Minutium Felicem et Origenem. Hic S. Clementis assecla successorque præfuit alexandrinæ scholæ christianæ, quam accuratè distinguatis ab eclecticâ, superiùs expositâ. Accurrebant ad Origenem, famâ nominis adducti, viri docti, pagani vel ipsi philosophique. Scientiæ profanæ litterarumque humaniorum studio præparabat audientium animum ad rei sacræ dogmata suscipienda. Quî procederet in dandis lectionibus, brevi quidem at eximiè nobis exposuit S. Gregorius Thaumaturgus, qui cum Athenodoro fratre diù

lectionibus interfuerat illius egregii magistri. Quanta sit Origenis eruditio, quanta vis ingenii manifestissimè prodidit in opere quo Celsum ipsiusque confutavit errores.

Scientias profanas humanioresque litteras, ante conversionem ad Christi fidem, tradiderat Cyprianus. Hujusce fidei dogmata primò severè perpensa, tunc demùm amplexus erat, cùm exploratum haberet quanto splendore præ scientiis profanis eminerent.

Arnobius atque Lactantius ambo ex Africâ oriundi rhetoricam artem, imperatorum paganorum ævo docuêre. Movit ipsorum animos invicta martyrum constantia, persecutione omnium crudelissimâ sub imperatore Diocletiano sæviente; gratiâ inspirante corda mutati statuêre se religioni, quam amplexi fuerant, defendendæ totos devovere. Eâ mente scripsit Arnobius tractatum *contra Gentes*.

Ipso longè præstantior, si styli venustatem doctrinarumque firmitatem consideretis, Lactantius ejus discipulus. A Constantino vocatus fuerat qui filium imperatoris natu majorem in litteris latinis institueret. Lactantium habet Eusebius ut virum ævi sui doctissimum. Ipsum appellant Ciceronem christianum. A philosophis paganis institutus, in operibus exhibuit

quantùm claritatis atque roboris à christianâ religione acquisiverit ejus doctrina philosophica.

« Omissis ergò hujusce terrenæ philosophiæ » auctoribus, aiebat, nihil certi afferentibus, » aggrediamur viam rectam. Quos equidem, » si putarem satis idoneos ad bene vivendum » duces esse, et ipse sequerer, et alios, ut se» querentur, hortarer. Sed cùm inter sé ma» gnâ concertatione dissideant, secùmque » ipsi plerùmque discordent, apparet eorum » iter nequaquàm esse directum. Siquidem » sibi quique, ut est libitum, proprias vias im» presserunt, confusionemque magnam quæ» rentibus veritatem reliquerunt. Nobis au» tem qui sacramentum veræ religionis acce» pimus, cùm sit veritas revelata divinitùs, » cùm doctorem sapientiæ, ducemque verita» tis Deum sequamur, universos sine ullo dis» crimine vel sexûs, vel ætatis ad cœleste pa» bulum convocamus.

» Nusquàmne igitur sapientia est? Imò verò » inter philosophos fuit : sed nemo vidit. Alii » putaverunt sciri posse omnia; hi sapientes » utique non fuerunt. Alii nihil; ne hi qui» dem sapientes fuerunt. Illi quia plus homini » dederunt; hi quia minus : utrique in utram» que partem modus defuit. Ubi ergò sapien-

» tia est? Ut neque te omnia scire putes, quod » Dei est; neque omnia nescire, quod pecudis: » est enim aliquod medium, quod sit homi- » nis, id est scientia cum ignoratione con- » juncta et temperata. Scientia in nobis ab » animâ est, quæ oritur è cœlo : ignoratio à » corpore, quod est è terrâ.

» Una igitur spes homini, una salus in hac » doctrinâ, quam defendimus, posita est. » Omnis sapientia hominis in hoc uno est, ut » Deum cognoscat et colat : hoc nostrum dog- » ma, hæc sententia est. Quantâ itaque voce » possum testificor, proclamo, denuntio. Hoc » est illud, quod philosophi omnes in totâ suâ » vitâ quæsierunt, nec unquàm tamen investi- » gare, comprehendere, tenere valuerunt, qui » religionem aut pravam tenuerunt, aut to- » tam penitùs sustulerunt. Facessant igitur illi » omnes, qui humanam vitam non instruunt, » sed turbant. Quid enim docent? aut quem in- » struunt qui se ipsos nondùm instruxerunt»?

Doctrinarum et ingenii virtute lucet, præ scriptoribus ævi sui præstantissimis, Eusébius cæsariensis. Inter ipsius opera *Præparationem Evangelicam*, tractatumque *contra Hieroclem*, sibi vindicat historia philosophiæ. Ostendit auctor in *Præparatione* christianos

rem, antequàm ab ethnicâ superstitione discederent, attentiùs expendisse. Expositâ priscorum populorum Græcorumque philosophiâ, Judæorum antiquiores, angustiores solasque genuinas esse traditiones asserit; his adhæsisse philosophos profanos, ubi quæ sapienter ipsi tradiderint. De Platone multa cum insigni veneratione professus, Aristotelis abjicit opera, velut inutilia periculosaque.

In hàcce *Præparatione* nobis asservavit Eusebius loca, fragmentaque integra deprompta ex operibus, quæ prorsùs interierunt, historiæ nostræ philosophiæ ità præbens utilissimam operam.

Scientias profanas exceperant S. Basilius, S. Gregorius nazianzenus Athenis, ibi cum Apostatâ Juliano degentes. Inter horumce Patrum opera, præcipuè notamus ea quæ scripsit Basilius de *ratione, quâ possint utiliter legi paganorum libri.*

Litteras humaniores atque philosophiam haud absque gloriâ coluerunt Apollinares ambo. In alexandrinâ scholâ doctrinam eclecticam acceperat Apollinaris pater; profanam indè scientiam tradidit in scholâ berytensi laodicæâque.

S. Hilarius, qui Galliarum ecclesiæ tantam

illustrationem comparavit, in operibus editis exponit ipse, quî, re maturiùs expensâ, motus fuerit, ut christianam religionem amplecteretur. Scientiæ profanæ studio jactatus in incerti dubiique tempestates, à Christo, divinâque ipsius philosophiâ pacem animi tranquillitatemque se recepisse confitetur.

Adductis Hieronymo Ambrosioque, stemus apud Augustinum : vivum hic exemplar augustæ celsitudinis, quâ tanto jure fulget Christi fides præ scientiâ profanâ. Quis in scriptis Augustini vim ingenii, copiamque doctrinarum immensam haud venerabundus admiretur! Ad historiam nostram pertinet, ante alia, tractatus de *Civitate Dei*. Exponens ibi Græcorum instituta, Platonem antefert aliis philosophis. Juxta S. Augustinum, propiùs ac alii sapientes ethnici, traditiones primitivas genuinamque scientiam assecutus est Academiæ princeps. Placitis Eclecticorum infensus, ea confutat quæ, turpiter errantes adeò, protulêre Plotinus, Porphyrius, Jamblicus, Apuleïus, aliique sectæ philosophi. Quæ viri superbi contra creationem, contrà fidei christianæ dogmata de causâ primâ tradiderant, explicat; indè moralem disciplinam attingit. Philosophorum expositis inanibus opinionibus de bono malo-

que, finem ultimum actionum nostrarum in spe futuræ vitæ reponit.

Scientiis profanis operam dederat Joannes Chrysostomus, magistris usus Andragatho, Libanioque. Moriens hic exclamabat : « Joannem successorem elegissem, ast eheu! Christiani nobis ipsum eripuêre » !

Compositionis argumenta.

1°. Numquid viæ dux fidelis Bruckerus, qui longè latèque adeò de philosophicâ doctrinâ SS. Patrum egit? Hìc ut et in aliâ quæstione quàmplurimâ, nonne fuit ejus animus opinione præjudicatâ reformationis abreptus? Cum ipso numquid admittitis aliquos è sanctis Patribus, in mutandis Ecclesiæ catholicæ dogmatibus, usos fuisse doctrinâ Platonis?

2°. Quibus ergò principiis innititur ea doctrina, quam de causis primis, de supremi Numinis existentiâ, de mentis humanæ spiritualitate tradiderunt Ecclesiæ sancti Patres?

3°. Si vim in exponendis argumentis, si doctrinæ copiam advertatis, anne licet eos qui decurrente seculo tertio, quarto, de profanis scientiis egêre, cum sanctis Ecclesiæ catholicæ Patribus, in eâdem epochâ temporis degentibus, comparare? Nonne probatissima, quæ scripsit eâ de re Fleurius in ipsius Annalibus ecclesiasticis?

Consulantur auctores indicati sub num. 11, 19[a], 22, 23, 27, 37, 43, 61, 67, 81, 86, 87, 90[a], 113, 125, 126, 137, 143, 144[b], 170, 181, 216, 218, 220, 221.

...

PERIODUS II.

Philosophia medii ævi, à septimo Christi seculo ad decimum usquè seculum.

Septimi octavique seculi philosophia.

Sanctus Gregorius Magnus (defunctus 604), vehementissimè commovet animos, appingens adeò vividè, quantâ ferocitate Longobardi Romam Italiamque depopularentur. Jàm à duobus seculis exposita barbarorum incursionibus erat ea regio, quondàm sedes artium scientiarumque. Igne, ferro cuncta vastabantur; viduæ lugebant scholæ; evanescebant litterarum humaniorum monumenta scientiæque traditiones; quidquid huic aufugere potuit universali ruinæ, servatum à religione, pervenit ad nos usquè.

Hoc eodem ævo scientias in Hispaniâ fovebat S. Isidorus hispalensis. In ipsius opere de *Originibus* tractatum habetis encyclopedicum, de cognitionibus humanis, collectionemque fragmentorum, citationum ubertate ditissimam.

S. Augustinus, Gregorii Magni discipulus, Anglorum apostolus, Cantuariæ, Malmesburii, Sarisberiæ et in aliis ab ipso fundatis ecclesiis scholas instituit. Aliqua de philosophiâ scripsit Aldhelmus, ipsius discipulus.

Institutus Alcuinus in hâc anglicâ scholâ, Franciam petiit (780), orante Carolo-Magno, quem in scientiis humanioribusque litteris instruxit. Principem adjuvit in scholis erigendis prope cathedrales ecclesias et in sacris religiosorum ædibus. Hisce doctis institutis exemplar erat schola palatii, quam adibant Carolus-Magnus regiique principes, ut Alcuini lectiones exciperent. Regebatur etiàm à viro doctissimo schola turonensis, quæ cum metensi, remensi, moguntinâque stabat inter scholas imperii principes. E scriptis Alcuini discimus quæ doctrina traderetur in iisce scholis, quibus præerant ecclesiastici seu religiosi viri. Ibi transcribebantur antiquitatis sacræ profanæque libri, quo beneficio, si ve hoc unum adesset, quàm optimè de religione, scientiâque meritæ fuissent illæ scholæ.

Cùm Arabes Alexandriam expugnassent (640), oravit Joannes grammaticus, cognomine Philoponus, concederetur ipsi Ptolomæorum bibliotheca. Nemo nescit quid Ara-

bum dux in responsum dederit. Ab Arabibus everso regno Persarum (651), hi, præeuntibus Magis, in Indiam orientalem turmatim aufugêre. Ab iis orti quos invisit hoc ævo nostro Anquetil du Perron, apud quos et scripta Zoroastris detexit.

Constantinopoli fuit affecta scientia damno luctuosissimo, imperante Leone Isaurio (def. anno 741). Prope palatium imperiale stabat illustrissima schola, librorumque collectio copiosa. Scholæ magistris, imperatoris jussui parêre imaginesque sanctas destruere detrectantibus, bibliotheca scholaque cum magistris incendio consumptæ fuerunt.

Jerosolymæ docebat, in domo religiosâ, dominantibus Arabibus, Joannes Damascenus (def. 760), qui multa de religione philosophiâque composuit; traditionibus Aristotelis erat addictus.

Dux Arabum, Almanzor (def. 775), Bagdad, Arabum Athenas, extrui curaverat. Consilio juvantibus medicis, natione græcis, erexit ibi princeps scholam, ut esset exemplar earum quæ fuerunt in Asiâ, in Ægypto, in Africâ, Hispaniâque institutæ. In arabicam linguam transferri jussit opera Græcorum, præsertim Aristotelis, ad quorum normam instituta phi-

losophica tradebant. Schola bagdadica non ingloria stetit ad annum (1258), quo fuit urbs Bagdad à Tartaris expugnata. Eminuit in Hispaniâ scholas inter arabicas cordubensis, quæ scholis christianis locum cessit (1235), cùm Arabes urbe pulsi fuêre. Versionibus arabicis, quæ subibant in Franciam, ex Hispanorum agro, per aliquot secula fuerunt usi scholastici nostri, philosophica pertractantes.

In Arabum scholâ præ aliis eminuerunt Alkendy vel Alchendus, Alpharaby vel Alpharabius, Avicenna, Alben-Zoar vel Avenzoar, Algazeli, Tophaïl et Averrhoës, qui vivâ voce scriptisque philosophica, mathematicam scientiam, artemque medendi tradebant. Notissima fabularis ea fictio, quâ Thophaïl Aristotelis, Baconis, Lockii, Condillaciique doctrinam de idearum origine et actione, tàm ingeniosus exposuit. Adducit auctor arabicus infantem, qui, derelictus in insulâ desertâ, lacte pastus à cervâ, res exteriores observans, ipse sibi philosophiæ codicem instituerit.

Reponi possit ad noni seculi finem Joannes Stobæus, qui philosophicum *Anthologium* seu *Florilegium* edidit. In eâ collectione, cujus pretium extollunt operis ampla dispo-

sitio, citationumque gravitas, adducta fragmenta reperiatis è tot operibus, quorum pleraque jàm interierunt.

Philosophia noni decimique seculi.

Smaragdus S. Michaëlis abbas, Adalardusque Carolo-Magno sanguine propinquus et abbas corbeïensis, ambo scholam monasterii, cui præfuêre, dirigebant. Anglicæ scholæ discipulus quoque Bonifacius, Germanorum apostolus. Inter scholas quas instituit in Germaniâ, notate fuldensem atque moguntinam, quibus præfuit Rabanus. Joannes Scotus, Erigena dictus, in latinam linguam vertit *Hierarchiam S. Dionysii*, quam Ludovico Pio transmiserant Orientis imperatores. *Naturæ divisionem* de scholasticâ philosophiâ composuit.

Ad noni seculi finem id egit, Anglorum gratiâ, rex Alfredus (def. 900) quod in imperio Francorum opere glorioso compleverat Carolus-Magnus. Ad se vocavit, præsertìm è Francorum agro, viros religiosos, à quibus in scholis iterùm instituendis adjutus fuit. Ipsum, uti scientiarum humaniorumque litterarum in Angliâ restauratorem, colit historia.

Odo, vir religiosus in turonensi monasterio apud S. Martinum degens, indè Parisios adierat, ut ibi studia philosophica perficeret, docente Remigio, monacho apud sanctum Germanum Autissiodorensem. In scholis remensi, floriacensi, cluniacensique docuêre Flodoardus, Abbo, Odo, Gerbertusque posteà summus pontifex Sylvester II nomine. Hunc, cùm remensi scholæ præesset, inter alios audivit Robertus, Hugonis Capetii filius atque successor. A Gerberto missi fuerant amanuenses qui in ditioribus bibliothecis rarissima librorum exemplaria colligerent atque transcriberent. De philosophicis illius ævi traditionibus agentes, epistolas adite Gerberti; indè quàmplurima notatu dignissima deprometis. Ipsum philosophum peritissimum appellabat Otto II, qui filium instruendum ipsi commiserat.

Restituta fuit imperialis schola constantinopolitana, res imperii curante Michaële (def. 867). Adeò celebre nomen Leonis philosophi, qui scholæ præpositus, ut ipsum Al-Mamon Arabum dux invitaverit, Bagdadium inviseret, urbisque scholas regendas acciperet. Consensum abnegante philosopho, precibus imperatorem adiit dux Arabum, recipiens,

à se, si Leo mitteretur, persolvenda decem millia librarum aurearum, fœdusque perpetuæ pacis obsignandum; oblata respuit imperator.

Infaustâ gloriâ celeber ille Photius, utique dignissimus, qui locum insignem in historiâ seculi noni philosophicâ teneat. Nobis asservavit in *Bibliothecâ* titulum dispositionemque ducentorum septuaginta novem ex antiquorum operibus. Adductos locos pertractat et evolvit insigni sapientiâ, singulari mentis acumine.

Haud ità fausta sit opinio de Suidâ, qui forsàn eodem ævo vixit. Sæpiùs in *Lexicon* corruptis usus exemplaribus, nomina pervertit et in unum jungit loca, quæ toto cœlo distant ab invicem. Quantumcumquè peccaverit, haud inutile Lexicon ipsius iis qui de philosophiâ veterum inquirent.

Undecimi, duodecimi, decimique tertii seculi philosophia.

Præfuêre carnutensi scholæ Fulbertus, Lanfrancus beccensi, Adelmanus leodiensi. De philosophiâ fusè scripsit Anselmus, Lanfranci discipulus. In *Prologo*, primus exponendum

suscepit, Ens infinitè perfectum existere necessariò, cùm existentia sit perfectio. Propositionem hancce fusiùs evolvere tentavêre Cartesius atque Leibnitzius.

Annos ferè quadraginta cùm insumpsisset Constantinus Africanus (def. 1087) Arabes orientalesque gentes invisens, atque traditiones ipsorum colligens, in Montem-Cassinum secessit, ibi dans operam philosophis et medicis, è græcâ et arabicâ linguâ in latinam vertendis. Magnam ipsi partem acquisitæ gloriæ solvat schola salernitana.

Turmatìm accurrebant Tornacum, excepturi lectiones Odonis, qui scholæ præerat in ædibus S. Martini. Ardentissimus erat ille realistarum assecla. Inter nominales adversabatur ipsi quàm fortissimè Raimbertus, qui Lillæ philosophiam tradebat.

Docuit Guillelmus Champeaux in ecclesiâ parisiensi cathedrali, dein apud S. Victorem, cujus ædes ab ipso fundatæ. Apud Sanctam-Genovefam primò lectiones tradidit Abailardus, ejus discipulus.

In urbe parisiensi litteris operam dederat S. Bernardus, hoc in ævo facundissimus inter oratores. Genuinæ philosophiæ principia perfectiùs ipsi quàm scholasticis cognita. Pollet

eâ styli concinnitate, claritate, sententiarumque virtute, quam ignoravêre, qui vim omnem in vanâ disputationis arte reponebant.

Principia realistarum duriùs exprimens Gilbertus poretanus, asserebat inter essentiam divinam atque Deum esse distinguendum. Errorem confutavit S. Bernardus.

Petrus Lombardus scripsit *Sententias;* Joannes sarisberiensis *Policraticum atque Metallogicum,* quæ tria quidem opera diù quasi classica versantes exposuêre scholastici. Evolvit in historiâ Petrus Comestor opiniones scholasticorum de orbis elementorumque formatione. Platonem, Aristotelem atque Josephum historicum testes adducit.

Decurrente seculo decimo tertio, philosophiæ cathedram illustravêre Alexander halensis, S. Bonaventura, S. Thomas et Albertus Magnus. Classicus ipsis auctor erat Aristoteles, cujus exemplaria fuerant ab illis allata, qui bellum sacrum in Palestinâ gesserant. Apud S. Ludovicum anagnostes erat Vincentius bellovacensis, qui regios pueros etiam in litteris instruebat. Forsan et asservandæ bibliothecæ, quam rex instituerat in Ædiculâ-Sanctâ, præfuit. Ibi *Speculi* collectionem accuratè quidem at parùm sapienter instruxit.

Philosophia decimi quarti et decimi quinti seculi.

Oxfordiæ Parisiisque docuit Joannes Scotus, ex ordine fratrum Minorum. Tanta fuit ipsi fama nominis, ut aliorum scholasticorum gloriam oppressisse videretur. Prodiit ab ipso secta scotistarum, quibus hoc solemne dogma, contradicerent ut in omni quæstione thomistis. Pro his stabat Guillelmus Durandus. Guillelmus Occanus, qui primò cum scotistis realismum amplexus erat, posteà bellum apertum ipsis indicens, nominalium partes accepit.

Opinabantur realistæ se naturam entium in universalium scientiâ detexisse. Nominales exclamabant in eâ scientiâ, quâ tantoperè gloriarentur, meram inesse quæstionem grammaticalem de vocibus.

Asserebant realistæ : « Universalia, seu ge-
» nericæ notiones entium, existunt ante, post
» individua. Gaudent ergò, juxta Platonis opi-
» nionem, existentiâ metaphysicâ et abso-
» lutâ, quæ minimè pendeat ab individuis ».

Reponebant nominales : « Præter individua
» nihil extra nos datur. Existunt Petrus, Pau-
» lus; ast homo generaliter acceptus est phan-

» tasma, inanis umbra. Ipsum apprehendit,
» ultrò fatemur, cogitatio, quasi rem, quæ
» conveniat individuis, hominibus variis; ea
» verò natura, mera mentis humanæ con-
» ceptio, non est ens realiter existens; solùm
» existit in individuis ».

Contrà realistæ : « Falso principio nituntur
» nominales; res aliqua potest existere reali-
» ter, etiamsi sensui non objiciatur; sufficit,
» ejus existentia rationis ope demonstretur;
» sic universalia probamus existere. Admit-
» tantur ergò, quantumcumquè testimonio
» sensuum aufugiant. Percipimus, apprehen-
» dimus universalia; ergò existunt. Sunt ob-
» jecta genuinæ scientiæ, quæ solùm versari
» potest circa ea quæ realiter extra nos exis-
» tunt; juxta mentem antiquorum de rebus
» necessariis, minimè verò de accidentibus,
» qualia sunt individua, occupatur ».

Contrà nominales : « Tunc apprehendimus
» universalia, cùm ideis abstractis seu præci-
» sivis ea deducimus ab individuo; atenim ea
» mente nunquàm exhiberi possunt, ut in se
» realiter existentia ».

Realistæ : « Substantiæ modificatio realiter
» etiàm existit et independenter è substan-
» tiâ. Supponatur in animâ meâ modò ver-

» sari perceptionem aut ideam trianguli : hæc » idea est modificatio, modalitas aut affectio » substantiæ cogitantis. Jàm verò distinguitur » ab ipsâ substantiâ, cùm hæc extiterit, an- » tequàm ideam perciperet et ideâ diffugiente » vel evanescente possit existere. Est igitur » idea verum ens quod apprehendo, quandò » versatur in animâ, velut additamentum, » quod animæ superponitur ».

Nominales : « Ens hoc imaginarium, quod » animæ superadditur, est ipsamet anima, quæ » proprietatem exercet, advertendo vel ob- » jectum exterius attentè considerando. Glo- » bum hunc accipe quiescentem, ipsumque » moveas : numquid cò delaberis absurdi, ut » asseras à te datum huic globo novum ens, » quod amissurus sit, ubi rursùs acquieve- » rit? Idem est ens, quod ingenitas faculta- » tes, unam post aliam, exercet; quidni de » hominis animâ idem asseratur »?

In sectas abière scholastici; pugnabant inter se tâm acri pertinaciâ, ut neque rarò sanguis effusus, cùm utrinquè vocum inanes subtilitates adstruere tentarent.

Captâ Constantinopoli (1452), memorabile prodiit ævum in annalibus philosophiæ. Aufugerunt eruditi, qui se Turcarum gladio sub-

ducere valuerunt, exemplaria scientiarumque traditiones in Italiam asportantes. Humanissimè suscepti fuerunt à Medicæis, à summis pontificibus et à Francorum regibus. Inter hosce viros illustres annotate Bessarionem, Joannem Lascarim, Argyropulum, Theodorum gazensem et Georgium trapezuntium. Ab ipsis acerrimè disputatum, uter è duobus philosophiæ græcæ principibus, Platone et Aristotele, foret anteponendus alteri. Bessario, cùm Platonem adversus calumniatores egregiè scripto defendisset, auctoritate, facundiâ conatus est utramque partem ad concordiam adducere. Ex his eruditis ipsorumque discipulis instituit Cosmus Medicæus academiam, quæ Græcorum exemplaria colligeret, eaque linguâ latinâ donaret. A Ficino, qui primum in eâ societate locum habebat, in latinum sermonem versa fuerunt opera Platonis, quem ultra modum admirabatur.

Hoc etiam ævo typographicam artem invenêre. Quàm potenter indè promota fuerit scientia, facilè comprehendatis animo. Cùm auctoritate, gratiâ dejectæ fuissent arabicæ versiones atque commentaria scholasticorum, ingenua dogmata Græciæ veteris incœperunt ex ipsis fontibus haurire pertractareque.

Philosophia seculi decimi sexti.

In ævi philosophiam agere profectò debuêre Lutherus atque Calvinus, instituta christianæ religionis invertentes. Manet autem incertum, anne scientiæ faverit ille motus adeò violentus, quantumcumquè de philosophiâ litterisque humanioribus optimè meriti fuerint eruditi quidam addicti reformationi, quos inter Melanchtonem annotate. Gloriatur academia lipsiensis Thomasio, cujus lectiones excepit Leibnitzius. Erasmum ut ævi sui Lucianum habetote. Res notissima, quàm acriter et ingeniosè scholasticos doctrinæque formam ipsorum horridam insectatus fuerit.

Pythagoram, Platonemque cum Judæorum cabbalâ temperantes aliqui philosophi, doctrinam eclecticam instituere tentârunt. Hermen, Orpheum, Zoroastrem et Aristotelem in novum codicem inducere cogitavit Fr. Patricius. Parmenidis instituta rursùm excitavit Bernardinus Teles. Pro doctrinâ stoïca stetit Justus Lipsius.

Orationis argumenta.

1°. An ergò jure cadant in Gregorium-Magnum ea quæ Bruckerus exprobrat ipsi, quasi litterarum

humaniorum scientiarumque ruinæ faverit? Nonne de illis optimè meritus fuit ille tanti nominis pontifex?

2°. Quæ vestra sententia de iis quæ philosophiæ gratiâ fecerunt Arabes?

3°. Philosophia scholastica numquid eo contemptu digna, quem ipsius hostes in eam adducere tentârunt? Cùm ipsius asseclis adeò pauci forent auctores antiqui, poteratne præstare plura quàm reverà præstitit? Annon è contrà mirabile quid eduxit, si ratio temporis habeatur, in quo tàm rara cognitio litterarumque scientia?

Consulantur auctores indicati sub num. 1, 2, 4, 7, 13, 34, 35, 37, 40, 43, 52, 82, 90, 90a, 106, 112, 138, 141, 146, 188, 203, 211, 213, 223, 225, 228.

PERIODUS

PERIODUS III.

PHILOSOPHIA RECENTIORIS ÆVI.

CAPUT I.

Philosophia seculi decimi septimi.

Baco.

Baconiani de magistro sic asserunt : « Naturam observans, experientià tentans Baco, » philosophiam ad sapientia Socratis instituta » revocavit. Auctoritate non excidet ab ipso » firmata schola, cùm in eâ discamus quî sit » observandum, quâ ratione disponendæ sint » observationes. Cartesius è contrà propriis » ideis enixus omnia deducere, somnia Platonis inania rursùm excitans, ut novis ea » formis indueret, famam profectò repentè » magnam acquisivit. At verò transiit scholæ » gloria ; princeps enim Cartesianorum hominem, uti reverà stat, interrogare negligens, in metaphysicâ vanam umbram atque » phantasmata prosecutus est ».

Quantumcumquè vagari possit extra modum ea judicandi ratio, certè Baco, natus an. J.-C. 1561, post Newtonem princeps est philosophorum quos aluit Anglia. In ætate juvenili tractatum edidit contra philosophiam Aristotelis, quæ sit, ex ejus animo, fovendæ diputationi magis apta quàm viribus intellectûs evolvendis. Indè sibi proposuit invertere scholarum methodum, ab ipsis abigere scholasticam, ipsius loco scientiam genuinam inducere, quæ faveret animæ facultatibus explicandis. Ætate provectus, ignominiosè dejectus è summo fastigio dignitatis et honorum, ad philosophiæ studia se rursùm recepit. Primum inter ipsius opera locum habet *Novum Organum scientiarum.*

Ibi cùm ostendisset quantùm incerta nos ducat philosophia scholastica, si veritatem quæramus, ad observationem, tanquàm ad viam genuinam nos revocat. Sæpiùs asserit, ex Aristotelis atque Zenonis opinione, nostram animam esse tabulam rasam; intellectui nostro nulla prorsùs inesse, quæ non orta sint à sensibus; sensationem esse fontem unicum, undè cognitiones hauriat homo. « Voces, aiebat, uti signa, quæ rebus imponimus, habeto; utimur ipsis, ut ære signato,

» quo vim idearum exhibeamus. Vocum ergò » virtutem ante alia clarè statuas, ut ideam » eò clariùs explices. Facta sunt attentiùs » observanda, colligenda; sapienti dein or- » dine reponenda, inter se comparanda. Sic » assurgas ad ipsa principia, quæ veluti fas- » tigium pyramidis, cujus basis experientiâ » nitatur. Scalam hic habes ascendentem. » Hinc à principiis ad alia facta, quasi scalæ » descendentis ope, te conferas. Attentus » animæ facultates in analysim educas. Rela- » tionem habes cum objectis externis, indè » cum ipsâmet animâ; sentis, sensationem » excitis et in ipsam agis. Indicant hæc facta » duas inter se dissimiles facultates ».

Baco, princeps experimentalis physicæ, propiùs ad aeris elasticitatem atque gravitatem accessit; apertis verbis attractionem expressit, cujus theoria fusiùs à Newtone posteà fuit evoluta.

Dilabente seculo decimo septimo, Baconiani suis asseclis annumeravêre Baylium, Glanwillum, Hobbesium, Lockium, Newtonem, Huetium, Gassendum, aliosque nomine minùs illustres philosophos. De prioribus pauca locuti, post ipsos adducemus Galeum, Cudworthum, Morum atque Burnetum, ex-

posituri quid illi viri tentaverint, ut philosophiæ studium ad genuina scientiæ principia reducerent. Fatendum enim hoc apertè quosdam inter Baconis asseclas, effata magistri cùm extenderent absque modestiâ, conatos esse quæcumque vera tenebris obtegere, nos in materialismi scepticismique vorticem agere præcipites.

Orationis argumentum.

1°. Intellectûs humani quænam est hæc actio, quam Baco scalam ascendentem atque descendentem appellabat?

2°. Annon eâ scalâ sunt usi Newto, Kepplerusque, cùm in hâc terrâ detecto gravitationis phænomeno, concluderent existere legem generalem; cùm virtute ratiocinii se ad Omnipotentis attollerent ipsa penetralia, ibique legerent æterna verba : *Attractio, composita cum impulsione, in ratione directâ massæ et in inverso quadratæ distantiæ; indè motus ellipticus?*

3°. Illùc evecti, annon in fastigio scalæ ascendentis adstabant?

4°. In terram è cœlo dilapsi, leges, quas secum attulerant, asperiori calculo subjecerunt illi viri potentissimi; corpora cœlestia vinculis alligantes inter se, reciprocam ipsorum actionem definiverunt; massarum pondera bilance probaverunt; motuum efficaciam ad normam instituentes, oculis ex-

hibuêre vires quæ, sapienti numero compositæ, vitam, ordinem et harmoniam in systemate solari conservant. Annon ea Baconis erat scala descendens?

5°. Ad scalæ gradum inferiorem apponite Buffonem, cùm equum, leonem, elephantem, et alia observaret quæ spectarent ad rerum naturam, ipsorum historiam delineaturus.

6°. Collectâ rudi materiâ, nonne debuit, usus ascendenti scalâ, se supra res caducas attollere, procùl ab ipsis orbem idealem explorare, in quo generum universorumque typos ad ævum omne duraturos reclusit Omnipotens?

7°. Illùc evectus, nonne stabat ad verticem scalæ, in regione purioris intelligentiæ, ille qui scripsit apud nos opus immortale, *Rerum naturalium historiam?*

8°. Indè rursùm ad terram descendebat, ut species, familias colligeret, ut relationes observaret, ut indagaret quæ forma sit exterior individui cujuscumque, queis moribus utatur, quâ regatur indole.

9°. Ascensâ de novo scalâ, se rursùm erigebat auctor ad orbem idealem, ut hinc exprometret efflantis numinis impulsum, lucidos animi sensus, effata nitida, suavissimam descriptionis elegantiam et excelsam imaginum amplitudinem.

10°. Scala Baconis innixa solo terrestri, nonne summo fastigio cœlos ipsos attingit?

11°. His in terris, apud nos mortales, sunt res caducæ sensationum objecta; adite thronum ipsius Æterni, si velitis afflari divino spiritu, quem insufflavit in animam hominis, quùm ipsum ad imaginem suî similitudinemque creavit. Halitus ille purioris intelligentiæ vitam dat inerti, mortuæ materiæ, quam ope sensuum colligimus.

Consulantur auctores indicati sub num. 18, 25, 37, 43, 62, 101, 105, 144a, 151, 176.

Baylius, Glanwillius, Hobbesius.

Baylius, natus an. 1647, notissimus *historico Lexico*, quod ipsemet appellabat *informia collectanea fragmentorum, quorum unum ad caudam alterius consuerat.* Pollicitus erat ea, quibus ingenua religio proborum offendebatur, in hoc opere se deleturum; verba minimè cùm implevisset, mansit ipsius opus, quod erat anteà, repertorium patens impietati scepticismoque. De Baylio verba faciens Voltarius, asserebat: « Non adducuntur quidem in ipsius operibus apertè contra religionem impia; atenim verò nulla datur ibi pagina, quæ non ad dubium, sæpiùs ad incredulitatem, impellat ».

Scepticismum apertè profitebatur Glanwillius, an. 1636 nat., educatus in Oxoniensium

universitate. Asserebat inter alia : « Lege nullâ » colligatur effectus ad causam ; res una post » aliam sequitur, non quòd ab invicem educ- » tæ, productæ, sed quòd ità res veniant; quòd » simùl accidant, advertimus ; quòd vinculo » ligatæ, nos effugit ».

Hobbesio, an. 1588 nat.[!], fuit usus atque consuetudo cum Cartesio, Gassendo, Bacone, cujus doctrinam amplexus erat. Limitibus excedens, quos adeò religiosè servaverat ipsius magister, soli rationis acumini confidens, in extrema periculosissimaque dilapsus est. Ferreâ necessitate rapitur, ex ejus opinione, numen illud quod admittebat, ipsiusque creaturæ. Materialis est intellectus humanus. Nihil datur in homine præter externam sensationem ; objectum agit in organum et organum in objectum exterius ; ibi tota sensatio. Imago vana, sensus aut interior sensatio.

Ex hisce materialismi principiis consequentias educens Hobbesius, ad arbitraria pacta, quæ vi solâ regantur, instituta disciplinæ moralis revocabat. Nullam aliam legem, præter fortioris actionem, in morali politicâque doctrinâ, imò vel in orbe toto videbat.

Consulantur auctores annotati sub num. 30, 32a, 37, 43, 46, 107, 128, 149, 166.

Galeus, Cudworthus, Morus, Burnetus.

Decurrente, quâ stamus, epochâ, fovebant in ipsarum gremio, cantabrigiensis et oxoniensis universitates, viros sapientes, qui territi, cùm attenderent animo quàm infaustâ celeritate diffunderetur impiorum doctrina, statuerunt urgere tempora, necessitatem; gravi mole comprimendum evagantis rationis impetum; genuinâ basi rursùs instaurandam, ad antiqua scientiæ principia revocandam esse philosophiam. Edidit eâ mente Galeus (Theophilus), nat. an. 1628, opus eruditum, *Aulam Paganorum*. Cùm exposuisset ea dogmata quæ judæa gens à primis orbis incolis acceperat, ostendit, ad antiquioris ævi sapientes, quos inter principem esse Platonem asserit, quantumvis errore corrupta quidem, ea fuisse transmissa. Distinguendus hic auctor à Galeo (Thomas) qui pro historiâ philosophiæ quàmplurima quoque præstantissima collegit.

Cudworthus, qui, nat. an. 1617, per annos quadraginta et ampliùs, cantabrigiensem universitatem honore, gloriâ nominis illustravit, *Intellectuale Systema* composuit, opus eruditionis antiquæ copiâ ditissimum, sapienti dispositione, styli venustate, judicii sapientiâ

et ingenii felicitate commendandum; quod à Moshemio versum in latinam linguam, eximiis quoque notis locupletatum fuit.

Advertens animo H. Morus, nat. an. 1614, amicus atque collega Cudworthi, quantæ necessitatis esset adolescentium animos ingenuæ philosophiæ gravioribus imbui principiis, ipsos omni conatu revocabat ad antiquas humani generis traditiones. Ut asserebat, in eo fonte de supremi Numinis existentiâ, de naturâ divinâ, de naturâ spiritualium entium, integra, pura dogmata depromuntur. Celebrat Morus, inter antiquos, italicæ scholæ, veterisque Academiæ principes.

Instituta gravia virorum, quos modo memoravimus, evolvens Burnetus, nat. 1632, statuit animo *philosophicam Telluris Theoriam* edere, quam è latino sermone vertit ipse in anglicum. Publicas quoque fecit *Archæologias* eâ mente, *Theoriam* ut evolveret, probaretque traditiones à Mose de cosmogoniâ collectas, in orbem profanum diffusas et ab antiquis philosophis observatas fuisse.

Newto, Lockius.

Newtoni, nat. an. 1642, primus assignetur locus inter Baconis asseclas, cùm magistri

principia naturali scientiæ, cui presertim apta sunt, exquisitâ sapientiâ noverit applicare. Procul è scientiâ physicâ repellens hypotheses atque conjecturas, ipsam experientiæ calculoque subjecit. Leges motûs in corporibus cœlestibus, in lumine tàm accuratâ certitudine statuit, ut continuatis per secula rerum observationibus vixdùm eam sperare licuerit.

Lockium, nat. an. 1632, vehementissimè commoverunt opera Cartesii, cùm ea primâ vice perlegisset. Extra se rapiebatur, advertens quantâ virtute Cartesius ingerat necessitatem secum meditandi, dùm scholastici, cæcæ pecudis ad instar, aliorum sententiæ sese traderent. Labore longo recudit opus de *Intellectu humano*, quod, ipsius ævo, plausu tanto fuit acceptum. Facultatum intellectualium actiones in proprio corde sedulus observaverat; indè scripsit historiam intellectûs humani. Ex ejus animi sententiâ, non dantur ideæ innatæ. Nascens homo nec axiomata speculativa, neque præcordiis insculpta moralia principia secum affert. Sensationes in nobis oriuntur objectis exterioribus eductæ; in sensationes agit anima; ità nascuntur et evolvuntur ideæ.

Lockii doctrinam aggressus est Leibnitzius,

acriter asserens : « Innatas ideas Cartesii jure » merito repulit Lockius; at enim erravit ubi » cognitionis humanæ principia reposuit in » sensationibus. Annon ab ipsâ naturâ recipimus ideam identitatis atque contradictionis? In ipsis sensationibus idea proficitur ab animâ, quæ, reminiscentiâ, non » impressione sensuum, agit. Negat Lockius » animam, ut opinantur Cartesiani, perpetuò » cogitare; hìc verò nonne cogitationem cum » perceptione confundit »?

Vehementissimè doluisse fertur Lockius, *Intellectûs humani* doctrinam à Leibnitzio tàm acerbâ censurâ notatam fuisse.

Orationis argumenta.

1°. *Intellectum humanum* analysi subjicite. Quid in hoc opere tractatur, quæ distributio partium?

2°. Notionem innatam omnem anne, Lockio duce, rejicitis? Nùm æquali pondere gravia sunt argumenta quæ profert eâ de re philosophus ille?

3°. Probatne solidâ ratione prima principia doctrinæ moralis innata non esse? Nùm approbamus, è vestrâ sententiâ, virtutem, non quòd reponatur innato sensu, sed quòd sit nobis utilis? « Atrocia » patrant homines, ait Lockius, nec ideò conscientiæ stimulis agitati; prima principia doctrinæ moralis impio pede proterunt aliquæ nationes »; an

indè, cum auctore nostro, concludetis ea principia sapientiæ moralis à Deo non fuisse cordibus hominum insculpta?

4°. Hominem ornans intelligentiâ, sanâ ratione, Deus ipsum ad imaginem suîque similitudinem creavit. Cogitationem hanc egregiam evolvatis, hoc animo, si forte Cartesio Lockium conciliare possitis.

5°. Lockii sententiam de idearum origine perpendite. Sensibusne concessit omnia? Nonne partem eximiam intellectui servavit? Attendite, cum ipso, quis idearum ordo in infante. Nùm sine ullâ temporis intermissione cogitat anima? Si res ità sit, anne cujuscumque cogitationis sensum experitur? Infantem hominemque somno indulgentem observate.

6°. Quid, è Lockii sententiâ, simplex idea, complexa, perceptio, spatium, locus, extensio, duratio, tempus, numerus, finitum, infinitum? Cogitatio numquid est animæ vel actio vel essentia? Undenàm oritur idea potentiæ activæ?

7°. Nùm approbatis ea quæ de libertate tradit Lockius?

8°. Quid relatio? Exhibeantur exempla in effectu et causâ, in hominibus individuis, in tempore, in loco. Quid identitas, diversitas, relatio moralis? quid idea clara, obscura, vera, falsa, quid idearum adjunctio?

9°. Quid vox, quid terminus?

10°. Anne lucida, pondere gravia, quæ tradit Lockius de cognitionis humanæ principiis? An ergò scientificâ cognitione de corporibus, de spiritibus omni destituimur? Anne frustrà laboremus, ubi vinculum, quo ligentur ideæ, conquirentes? Quid ergò veritas aut in hominis intellectu vel in ore, verbis expressa si consideretur? Quid fundamentale principium, quid axioma? Anne certi scimus nos, Deum, res exteriores, existere, et ipsis initium fuisse?

11°. Quâ ratione possit homo scientiæ thesauros augere? Quid judicium, ratiocinium, quid ratio naturalis et fides? Indicate quo limite separentur.

Huetius, Gassendus.

Severiùs in Huetium, nat. an. 1630, animadversum à Bruckero aliisque viris è communione protestantium. Asserunt: « Philo-
» sophiæ cartesianæ qui primùm adhæserat
» Huetius, Bocharto, Petavio, Labbeo, Cos-
» sarto, Rapinoque suadentibus, in Baconis
» partes abiit. Præ nimiâ mentis imbecillitate
» decidit animo, cùm *theologica* Petavii *dog-*
» *mata* perlegisset. Studia quibus incubuit,
» à quo fuerat electus, ut Bossuetium in edu-
» cando Delphino juvaret; Sexti Empirici
» doctrina quam evolvebat, aliæque causæ
» foverunt ejus ingenitam animi debilitatem,
» ità ut in scepticismum quasi raptus fuerit.

» In *Evangelicâ Demonstratione* profundens
» uberrimè veteris eruditionis copiam, prodidit in lucem apertè, quantùm in scientiis humanis esset incertus, ab Ecclesiæ catholicæ dogmatibus ipsa philosophiæ principia judicans esse depromenda. Ità quoque
» mentem evolvit in aliis operibus. Juxta
» ipsum, homo constanter actus ingenii fragilitate, dubiis incertisque cogitationibus,
» petat auxilium à verbo divino; confugiat in
» gremium Ecclesiæ catholicæ, quæ sola fons
» est intemeratæ veritatis ».

Primus inter Gallos Baconem insecutus est **Gassendus, an. 1592 natus. Ipsi, cùm omnia volveret ad instaurandam philosophiam, usus fuit cum Cartesio, Kepplero, Galileo, Mersennio, Hobbesio, Kirchero, Grotio, Marollio, Robervallio, Motho-Vayero, Launoio, Hevelio, Bouillaudio, Sorbiero, Menagio, Guy-Patino, Borelio aliisque istius ævi viris eruditis.**

Qui probè nosse cupit quanta pro scientiâ Gassendus egerit, ille perlegat attentus ipsius opera. Ibi tria percipite, quæ specialiùs ad historiam philosophiæ pertinent, nempè, quæ contra doctrinam Aristotelis atque scholasticos edidit, quæ circa doctrinam Epicuri tentavit,

ipsiusque cum Cartesio disceptationes. Circa idearum originem asserebat : « Nascitur anima » similis tabulæ rasæ, cui nullus impressus » caracter; non habet ideas innatas. A sen- » sibus accipit omnia. Primùm à sensatio- » nibus ideas habet simplices, individuas. » Hinc assurgit ad generales, ad principia. » Domum, arborem attentè considerans, fa- » cilè concludit totum esse parte majus ».

De causis primis agens, asserebat: « Qui- » cumque Deum omnipotentem, ens infinitè » sapiens abjicit, ille sibi mundum efformat » phantasticum, orbem alium ab eo quem » oculo conspicimus. Fatetur Epicurus, et in- » ter antiquos aliquot alii, se naturam divi- » nam admittere quidem, eam verò sibi non » esse causam rerum primariam; casu res ef- » formatas, fatoque gubernari. Sufficeret op- » ponere illis ut nationes totas, sic speciatìm » quasi *Senatum philosophorum sapientium* » omnium, qui, cùm maturiùs attenderent » quanta esset partium universi hujus am- » plitudo et varietas, quanta pulchritudo et » constantia, quanta conspiratio et harmo- » nia, persuasum habuerant esse quempiam » moderatorem, qui etiam foret totius mo- » lis atque dispositionis auctor. Scilicet ut in

» animali ratiocinati sunt esse unam quamdam
» causam principem, videlicet animam quæ
» partes corporis omnes foveat in suo quam-
» que ordine, et functione contineat, vim
» agendi singulis tribuat, et cum illis etiam
» simul operetur, ità in mundo, quem habue-
» runt quasi animal quoddam ingens, ratio-
» cinati sunt esse præstantissimam quamdam
» causam, ac veluti animam, quæ, ut condi-
» derit, ita regat, temperet ac animet ipsum.
» Identitatem seu logicum æquilibrium exige-
» bat Epicurus. Ubinàm hoc autem inveniat
» in naturâ, cùm unâ parte fatum, casum,
» cæcas, inertes causas, et aliâ parte pulchri-
» tudinem hujus orbis universi mirabilemque
» ipsius ordinem apponat in bilance »?

Alia metaphysicæ puncta pari virtute Gassendus evolvit : severus in Aristotelem, in Epicurum æquo mollior et indignè patiens. Pertinet ad epocham ipsius vitæ memorabilem opus quod appellavit *Instantias*. Cartesianorum ibi doctrinam acriter aggressus est. Asserebat Cartesius primùm omnem abigi debere cognitionem atque de omnibus esse dubitandum. Cùm adstruxisset Gassendus huicce dubio methodico vanam, periculosam illusionem inesse, principia quæ Cartesius in

Meditationibus exposuerat, unum post aliud aggreditur. In quo baconismus à cartesianismo differat, absque labore percipietis, ubi *Meditationes Instantiasque* comparaveritis attenti. Epistolis Gassendi, quas habetis in operum sexto volumine, adstruitur immensa studiorum, quibus operam dabat, amplitudo. Multa depromatis ad historiam illius ævi philosophicam, si pertractetis eam epistolarum collectionem.

Orationis argumentum.

1°. Opera Gassendi perpendatis ejusque logicam ante alia, quæ dispositio, quod consilium operis indicantes.

2°. Ipsi nùm assentimini, proferentes omnem ideam, quam animo percipiatis, à sensibus oriri?

3°. Idea sensibus acquisita nùm eà perfectior quam haurimus instituto sermone cum aliis? idne verum in omni casu?

4°. Duce Gassendo, quid sit propositio, quid ratiocinium, quid methodus exponite.

5°. Adite quæ de re physicâ tractavit. Anne cum ipso sentitis atomos esse materiale principium, undè res efformavit Omnipotens?

6°. Evolvantur argumenta quibus Gassendus probâvit Deum uti causam primam existere. Cum ipso confundatis insanos, qui non erubuerunt opus exquisitissimum inter opera, productionem, conser-

vationem atque gubernationem hujus orbis universi casui, fato tribuere.

7°. Annon assentimini Gassendo tradenti providentiam esse divinam, quæ, hominibus ipsorumque felicitati specialiter invigilans, ope causarum secundarum fines attingit?

8°. Anne cum Gassendo facilè credatis in homine duplicem animam esse, sentientem unam, alteramque rationabilem?

9°. Nonne videtur intricatâ viâ procedere Gassendus, ubi conatur explicare quid intellectus humanus, quo munere fungatur? Omnem ideam à sensibus oriri professus, quid intelligentiæ puriori tribuere valeat? Pressus evidentiâ nonne fatetur intelligentiæ puræ solius esse, 1°. leges attingere, quibus cœlestia terrestriaque reguntur; 2°. in seipsam et in suas operationes reflectere; 3°. se ad notiones universales erigere? Nonne redire conatur ad priora, quæ conscientiâ cogente deseruerat?

10°. Quæ Gassendus de animæ spiritualitate, de animorum immortalitate tradidit, evolvatis, addentes argumenta quibus objectiones viginti septem Epicuri confutavit.

11°. Quæ sententia vestra de his quæ in exponendâ physicâ scientiâ Gassendus edidit? Nonne vestigia premit Aristotelis, quem in metaphysicâ re tam durè fuit insectatus?

12°. Epicuri doctrinâ de philosophiâ in genere, de causâ primâ, de physicâ, de doctrinâ morali fu-

siùs expositâ, nùm curavit Gassendus auctoris impia dogmata solido gravique argumento confutaret?

13°. Annon injustus, intemperantiorque in his quæ adversùs Aristotelem ejusque doctrinam edidit? Annon ultra modum agitur immodesto partium studio, cùm authenticam auctoritatem operum, quæ Aristoteli tribuit antiquitas, audet impugnare?

14°. In eo prælio, quod cum Cartesio commisit, annon è contrà viribus ingenii, principiorum expositione longè præstat adversario?

15°. Cùm ità perlegeritis, attentâ meditatione ponderantes, opera Gassendi, nonne cognitionum amplitudinem in omni parte philosophiæ, concinnam in observando sapientiam, ubi præjudiciis animi non abripitur in pravum, vel inviti mirantes extollitis?

Consulantur auctores indicati sub num. 37, 43, 53, 65, 96, 97, 101, 131, 149, 151, 175, 176.

Cartesius.

Advertens Cartesius, nat. an. 1596, adolescentiæ studia tàm futilia, vana tot ab impio contra principia cognitionum humanarum objici, statuit animo novam adhiberi debere methodum. Remotis à se libris, ea quæ didicerat, in animâ tentavit, ut ipse dicebat, abolere, veritates ibi repositurus, proùt hanc aut aliam certam esse deprehenderet. Asse-

rebat omnia primùm in dubium esse revocanda, deindè ponderanda, possent ut aliæ cognitionum humanarum ædes exstrui. Laboriosè cùm errâsset in variâ regione, gressu stetit apud Batavos, ibique *Methodum, Philosophiæ Principia* et *Meditationes* edidit. Ea quæ de scientiâ mathematicâ physicâque scripsit, ad finem operis nostri non adeò directè spectant; ipsius itaque dogmata de metaphysicâ solùm expendamus. Asserebat: « Cognitionum humanarum objecta meditationi subjiciens, animo statui nullam admitti debere propositionem, quæ non attentè ponderata, quasi certa prorsùs, indubia, detegatur; in hoc examine, separandas esse difficultates, ut una post aliam in ordine perpendi possit; incipiendum à simpliciori, faciliori, deindè gradatìm ascendendum ad ea quæ difficiliora sint, ut ità veritas intermedia, quæstio nulla prætermittatur.

» In cordis intimo recessu meditans, adverti nos ab infantiâ præjudiciis, errore rapi; hoc infausto germine corrumpi posse veritates ipsas purissimas; in eo conspirare sensus et imaginandi vim, ut nos in errorem arripiant. Supponebam omninò nihil exis-

» tere, neque dari Deum supremum; orbem
» hunc, quem circa me versari credebam,
» ipsumque corpus proprium, apparentiam
» esse vanam; in ipsâ cogitatione, quâ mihi
» totum hunc orbem exhibebam, nihil inesse
» verius quàm in vanâ specie quâ somniantis
» animus deluditur.

» In hocce dubio, quod appello methodi-
» cum, agnoscebam primum lapidem ædium,
» quas exstruere mihi proposueram. Perci-
» piens animo nihil existere, concludebam
» illud *Ego*, quod in se cogitationem illam
» amplectatur, aliquid esse debere. Ibi sta-
» bam hoc evidenti principio, quod non exis-
» tat, cogitare non posse; in actione dubi-
» tandi necessariò supponi aliquid existens.
» Propositionem hanc annotabam : *Cogito,*
» *ergò existo*, eam habens ut inconcussam
» veritatem, ut evidentissimum axioma, quod
» Sceptici suppositionum absurditate nuspiàm
» evertere valeant ».

A propositione procedens ad aliam pergit Cartesius de supremi Numinis existentiâ, de perfectionibus divinis, de naturâ mentis humanæ, de corporum existentiâ, ipsorumque proprietatibus agere. Instituta doctrinæ construens, incipit à dubio, veritatem ut eò cer-

tiùs attingat. Finis intenti scopo removetur à Pyrrhoniis, qui tantùm ideò dubitant, ut in dubio maneant. Totis è contrà viribus enitens Cartesius ad metam homine digniorem, abigere tentat ea quæ possint ipsum in inquisitione veritatis ad errorem impellere. « Similis illi, qui velit in arenoso solo do- » mum ædificare, inquiebat, ego tàm altè fo- » dere cupiebam, ut saxa tandem aut argil- » lam attingerem. Dubium hocce methodicum » haud extendatur ad veritates usquè revela- » tas; eas in eminentiori loco repono, neque » rationis imperio fas arbitror eas objicere ».

Philosophos ad meditationem convertit Cartesius, ostendens ipsis esse reflectendum in ideas, ut ratiocinia claris, apertis ideis instituantur. Erravit, pede lapsus est, sed enim vera graviaque tradidit. Ipsius opera legite, pertractate vos, Alumni dilecti, qui studetis è fontibus ipsis expromere philosophiam.

Inter Cartesii discipulos annotate Bossuetium, Fenelonem, Mallebranchium auctoresque Portûs-Regii.

Orationis argumenta.

Analysi subjicite Cartesii *Sermonem de Methodo, Principia Philosophiæ, Meditationesque.*

1°. Resne rationi consona, si cum ipso dubium quasi cognitionis omnis humanæ principium assignetis? Quid lucramini, dubitantes de primis hisce veritatibus, quas in corde vestro reposuêre magistri, parentes? Anne per sensûs recti dictamina licitum, in animo dubitare de vestrâ existentiâ, de rerum externarum objectivâ realitate?

2°. Potestne Deus, è vestrâ sententiâ, nos ideò decipere, quòd omnia valeat, quòd nos creaverit? Numquid nos creare potuit, ut creaturam illusione constanti falleret? Quòd nos effecerit imperfectos, an inde sequitur nos horâ quâcumque decipi posse?

3°. Dilabens in dubium è dubio, nonne periculum adibat Cartesius se dandi præcipitem in pyrrhonismum?

4°. Supponens Cartesius abesse principium omne certitudinis, quî poterat, in eo systemate, concludere : *Dubito, ergò existo?* Nonne cogebatur ad principium recurrere, quod dubia præcedere debeat ordine, ad principium, quo cum antecedente consequentia ligaretur? Monitus hoc adeò facili ratiocinio, nonne debuit advertere primum ingenuæ philosophiæ principium in sanâ ratione stare, quæ quasi naturæ lex generalis regat omnem intelligentiam, quâ deficiente labantur in ruinam omnia?

5°. Nonne hæc ipsa ratio sana potenter adeò jubebat, ut animam à corpore, cogitationem à materiâ distingueret Cartesius?

6°. Annon æterno sanæ rationis principio reve-

rentiam iteratò præstabat Cartesius, asserens existere notiones adeò simplices, ac per se notas, ut definitione logicâ fiant obscuriores?

7°. An adeò verum animam ante corpus nobis esse cognitam? annon aliud indicat experientia, generalis hominum persuasio? Anne dubitat infans esse sibi manus? nùm adeò promptus erit in respondendo, si quæratis an ipsi sit anima?

8°. An adeò solidè probavit à priori Cartesius Deum existere? Numquid, in ipso systematis ordine, potuit asserere necessariam existentiam ideâ Entis infinitè perfecti comprehendi, adeòque Ens illud existere?

9°. Numquid ideas innatas admisit Cartesius, in eo sensu quo eas ejus asseclæ plerique propugnaverunt?

10°. Nùm assentimini Leibnitzio, cujus ex animo præcipua philosophici systematis dogmata mutuatus sit ab aliis Cartesius, eos quibus instituta doctrinæ deberet, injustè deprimens?

Bossuetius.

Bossuetius, natus anno 1627, seculi Ludoviciani gloria, lumen ecclesiæ gallicanæ, profectò reponetur à posteris inter Ecclesiæ catholicæ Patres. A Ludovico XIV vocatus, an. 1670, qui Delphinum, regis filium unicum, in litteris instrueret, elaboravit Bossuetius, in usum augustissimi discipuli, codicem lectionum,

tionum, quarum normam expressit litteris eâ de re latinè scriptis ad summum pontificem Innocentium XI; easque litteras, orante rege, vertit in sermonem gallicum. Properate vos, Auditores amantissimi, perlegere locum egregium in quo Bossuetius enarrat ea quæ, principi philosophica tradens, effecerat. Addantur alia desumpta ex *Elevationibus ad mysteria*, è tractatu de *Libero Arbitrio* et è *Cognitione Dei suîque ipsius*, in quo quidem opere postremo de totâ metaphysicâ Bossuetius egerat, in usum Delphini. Altè de philosophiâ meditatus, iis quæ de scientiâ tradidit ille *Princeps* apud nos *oratorum sacrorum*, vim impressit ingenii, quo tàm eminenter valebat.

Orationis argumentum.

1°. Analysi subjicite *Cognitionem Dei suîque ipsius* atque tractatum de *Libero Arbitrio*, indicantes quæ Bossuetius in utroque sibi proposuerit opere.

2°. Evolvite cum ipso quid sensatio, quæ sensuum proprietates, quî motus incompositos excitent in animâ.

3°. Indicate quæ sit intelligentiæ purioris operatio, quid actio mentis, ultra sensuum organa semetipsam erigentis. Principia ratiocinii perpendite.

4°. Quid ergò corpus humanum in partes expo-

situm? Quânam arte divinâ mutuò correspondent aguntque partes illæ?

5°. Quid admiranda corporis animæque conjunctio? Quî res exteriores agunt in organa corporea, hæc in animam et anima in organa, in res exteriores?

7°. Numquid alligatur organorum actioni purus intellectus? An in evolvendâ facultate naturali pendet ab eorum actione?

8°. Dicite quid attentio.

9°. Observationes hasce, synthesis ope, reducite ad Deum, ad intelligentiam supremam, quæ corpus animamque condidit et univit.

10°. Quî possit intelligens anima veritates æternas attingere et in ipsis invenire felicitatem?

11°. Quæ discrimina reponitis hominem inter atque bestiam? Instituuntne ratiocinia, nùm addiscunt, anne libera sunt animalia? Quid ipsorum instinctus?

12°. Interiùsne sentitis vos esse liberos? Anne potestis ex arbitrio velle seu nolle felices esse, sicuti liberè seligitis inter actionem ambulandi seu legendi?

13°. Perfectè liber Deus, à rebus exterioribus independens. Ad imaginem Dei creati, summè liberi estis in regendo corpore; in portionem hanc materiæ creatæ, proùt libet, agitis. Duce Bossuetio, sublimem hancce cogitationem evolvite.

14°. Qui dicit: *Ambulatione possum abstinere*,

nunquàm certè proferet : *Vitâ discedere, vel non, possum ex arbitrio.* Sensum ergò libertatis habent homines; egregiè distinguunt inter ea quæ liberè possunt agere et ea quæ non pendent ab ipsorum voluntate.

15°. Libertas hominis anne conciliatur facilè cum actione Dei in nos? Numquid verò necesse, clarè percipiatis unionem inter utramque veritatem? In re metaphysicâ, physicâ, nonne subjiciuntur quæstiones, ex apparentiâ clarissimæ, difficultatibus insolubilibus, ubi çum aliâ veritate comparantur?

Fenelo.

Fenelonem, nat. an. 1651, sibi philosophia vindicat eo jure, quo res sacra, litteræque humaniores. Tractatum ipsius de *Existentiâ Dei* studiosè pertractent ii qui scientiæ philosophicæ dant operam. In parte primâ probans ordine et harmoniâ quibus hic orbis regitur, Ens existere supremum, evolvit verba sacra Davidis : « Cœli enarrant gloriam Dei ». In hâc imagine præstantissimâ, quâ totius orbis œconomiam exhibet, vestigia Ciceronis insequitur, cui par est, si non ipsum vincit ubertate doctrinarum atque copiosâ partium expositione. Priori videtur inferior secunda pars tractatûs. Probat ibi Fenelo supremi Numinis existentiam argumentis metaphysi-

cis, quorum pleraque subtilia fortè magis quàm solida vobis apparebunt.

Orationis argumenta.

1°. Analysi subjicite tractatum editum à Fenelone *de supremi Numinis existentiâ.* Asserite cum ipso quàm potenter exprimatur in totâ naturâ rerum omnium auctor et ejus existentia.

2°. Ex Iliade, ex instrumenti musici concentu, è statuâ, depictâque imagine, quam quis invenerit in insulâ desertâ, comparationes instituit Fenelo; eas evolventes, ad rem propositam inducite.

3°. Oculo prosequamini generalem orbis universi, terræ, plantarum, aquæ, aeris, ignis, cœli, solis, siderum, animantium et hominis efformationem.

4°. Probate materiam cogitare non posse; opus esse divinum unionem animæ nostræ cum corpore. Indicate quî possit in aliam agere alia substantia.

5°. Feneloni numquid assentimini, dùm asserit in humanâ mente ideam esse infiniti absoluti, finitumque solùm apprehendi hâc ideâ? Ideæ mentis humanæ numquid universales, æternæ sunt et immutabiles? Quo sensu possit id asseri?

6°. Versate manu, legite, attenti meditemini quæ docet Fenelo de sanâ ratione, de ratione seculorum omniumque regionum, de ratione quæ non pendet ab homine. Ea ratio primitiva, quâ vera distinguitis à falso, ea ratio suprema quæ in Deo sedet ipso,

nonne sit in vobis afflatus, radius à divino Numine procedens?

7°. Cognoscitis unitatem : numquid, uti Fenelo tradit, inde probatur *Ens eminenter unum*, Deum existere?

8°. Ducente Fenelone, quæ tradunt Epicurei confutate. Quis ausit orbis universi productionem, harmoniam in eo vigentem, incerto casui, fato tribuere? Si quis, in loca deserta tempestate jactatus, incideret in columnas, in rudera templorum, palatiorum, qualia Palmyræ, Thebis, Athenisve repeiuntur, an animo tentatus insipienti recurreret ad fatum, ad temerariam atomorum actionem, ut explicaret ædes antiquas, quarum superstites reliquias admiraretur? Adstruite doctrinam Epicureorum in vano gratuitæ suppositionis artificio stare. Anne per sanam philosophiam licet inconsultas hypotheses admittere, quarum auctoritas experientiâ nullâ confirmari valeat? Anne corpora necessariò et ipsorum essentiâ moventur? Nonne pendent à liberâ Dei voluntate, ab ejus arbitrio, leges motûs adeò sapienter institutæ? Quid esset, in Epicuri systemate, libertas hominis?

9°. Si publica daretur Æneis typo duodecim leucarum in altitudine, unius in latitudine, nùm oculo res levis et facilis esset, adjungere litteras unius vocis, elocutionis unius sensum apprehendere? Quot anni requirantur ut librum unum Æneïdis legere et explicare possitis? Anne per vitam laborantes, poe-

matis totius intelligentiam adipisci valeatis? Et inani cogitatione seducti, delirantes opinamini à vobis apprehendi posse caracteres, quos delineavit suprema Providentia, disponens atque regens hunc orbem per tantam seculorum seriem!

10°. Admiramini Copernicum, Kepplerum, Newtonem, quòd aliquot æternæ sapientiæ decreta quasi divinantes assecuti fuerint, et ipsam hanc sapientiam admirari nolitis!

11°. Fenelonem in secundâ parte tractatûs de *supremi Numinis Existentiâ* sequamini. An opinamini, cum ipso, cum ipsius magistro Cartesio, incipiendum ab universali dubio, ut efficaciori viâ Pyrrhonii confundantur? Quæ quatuor primæ Fenelonis veritates? Inter cogitationem animæ somniantis vigilantisque cum ipso distinguite.

12°. Tradit Fenelo : *Deus existit,* 1°. *quòd sit Ens infinitè perfectum;* 2°. *quòd ideam infiniti absoluti nobis impresserit;* 3°. *quòd sit Ens necessarium.* Probationes has evolvite, postremam ante alias amplectentes.

13°. Indicate quantùm absurdè Spinosa tradiderit unicum ens existere, ens infinitum esse finitum, ens immutabile variationi subjacere, constare partibus infinitum absolutum, à se ipso existere partibus constantem substantiam. Spinosæ pantheismum esse fictum materialismum ostendite.

14°. Analysi subjicite Fenelonis epistolas de religione, de metaphysicâ. Exponite capita graviora

fidei nostræ, supremi Numinis existentiam, cogitationis indivisam actionem, animæ spiritualis ipsius immortalitatem atque libertatem.

15°. Quid opinamini de philosophorum historiâ, quæ nomine Fenelonis edita? nùm ipsius est auctor?

Mallebranchius; Regii-Portûs auctores.

Viam agens propè bibliopolæ tabernam Mallebranchius, observavit oculo librum, quem Cartesius *de Homine* publicum fecerat. Perlegit opus, vehementissimè commotus idearum expositione clarâ, præstanti methodo quâ rem auctor tractaverat. Ardens indè studio philosophiæ, statuit animo sese totum huic scientiæ tradere. Quæ per longos annos indagaverat edidit in opere de *Inquisitione veritatis*, quod insolito plausu fuit acceptum. Cartesii doctrinæ, quam in basi reposuerat, è proprio fundo plura quidem, at non ità feliciter, adjecit. Quæ de idearum origine tradit, animadversione severâ fuerunt ab Arnaldo notata, qui contra ipsum asserebat, inter ideam ipsiusque perceptionem haud esse distinguendum; omnia nos in Deo non videre, in Deo non esse causam immediatam motuum, quos in creaturis observamus. Quantumvìs erraverit Mallebranchius, annumere-

tur, concedentibus ipsis ejus adversariis, iis qui seculo Ludovici Magni tantum splendorem atque gloriam addiderunt.

Inter viros, quibus egregia Portûs-Regii schola stat, annotentur ambo fratres Arnaldi, Magister, Sacius, Pascalis, Nicoleius et Lancelotus. Jàm optimè de philosophiâ meriti fuerunt illi, nitore sermonis, acri sensu mentis præstantes, quòd egerint indefessi, ut nativa lingua claritate concinniori donaretur. In scriptis exhibuerunt exemplaria styli philosophici perfecta. Luci dedêre *Portûs-Regii Grammaticam atque Logicam*. In hoc opere postremo Cartesii doctrinam, quam profitebantur, cum peripatetismo conciliare tentârunt. Vestigia premunt Aristotelis in secundâ tertiâque parte, de judicio et ratiocinio disserentes. In primâ parte, de naturâ et origine idearum, velut et in quartâ, de methodo tractantes, Cartesii placitis adhærent. Opus ordientes exclamant : « Quid præstantius, quid » ornatius animi recto sensu in vero falsoque » discernendo » !

Rogamus, attentè legite, meditemini locum integrum, cui verba hæc egregia præmittuntur; studiosè pertractetis etiam Pascalis *Cogitationes*.

Orationis argumentum.

Veritatis Inquisitionem analysi subjicite. 1°. Quid sibi proposuit in hoc opere Mallebranchius? Quâ viâ consilium exsecutus?

2°. Anne cum ipso sentitis ideas à vobis oriri non posse; eas educendo, vos omnipotentiæ divinæ futuros esse participes? Possitisne gloriari vos æquales effectos esse Creatori, quòd animo perceperitis objectum, quòd illius habeatis ideam? Vobismet exhibetis arborem, domum : anne videtur hoc operosius actione quâ crearetis hæc objecta?

3°. Anne convertatur in triangulum, in quadratum anima, si figuras hasce mente percipiatis?

4°. Anne jubet infinita Dei sapientia, summa potestas, quâ debet in nos agere, ut omnia in ipso videamus? Anne confugiendum ad hypothesim hancce Mallebranchii, si velitis explicare quî generis, speciei et alias habeamus ideas universales?

5°. Si solem aspiciatis, an oculo solùm adest sol intelligibilis, non verò sidus illud quo regitur systema solare?

6°. An habetis ideam infiniti absoluti? Numquid hâc ideâ potentiùs quàm argumentis aliis evincitur existentia Dei?

7°. Asserit Mallebranchius : *Deum à se ipso cognoscimus; corpora, proprietatesque ipsorum ideis; animam nostram, non ejus ideâ, sed actionis conscientiâ et imperfectè; animam aliorum hominum,*

...

scientiâ conjecturali. Quid opinamini de his hypothesibus?

8°. An aufugiendum ad sapientiam Dei, ad revelationem, ut credere possitis vobis esse corpus, extra vos existere corpora?

9°. Anne vobis, uti Mallebranchio, detexit omnipotentia divina viam simpliciorem ab ipsâ semper eligi, adeò ut aliter agere non possit?

Leibnitzius.

Nat. an. 1646, Leibnitzius inter eruditos seculi decimi septimi locum eminentiorem occupat, si cognitionum immensam amplitudinem consideretis. Poeta, orator, jurisperitus, theologus, philosophus, mathematicus, historiæ scriptor, de philosophiâ quoque plurima scripsit, inter alia *Theodiceam*, in quâ propositas à Baylio contra naturam divinam objectiones, orante reginâ Borussiæ, confutavit. Mali originem explicans, asserit orbem hunc, ut aliis meliorem, præ possibilibus omnibus electum; malum esse bonis admixtum, atque sapienti concordiâ conciliantem utrumque Deum, omnia propositum ad finem conducere.

Præter *optimismum*, alia quædam habet specialia dogmata, *rationis* nempè *sufficien-*

tis, contradictionis, monadum et harmoniæ præstabilitæ. Docebat : « Monas est substantia » simplex, parte caret. E pluribus monadibus » effingitur compositum seu corpus. Indivisi- » bilis monas, neque figuram aut extensio- » nem habet. Cùm dissolvi nequeat in partes, » annihilatione solà potest interire. Cogni- » tione veritatum necessariarum æternarum- » que distinguimur ab animalibus. Rationis ob- » sequentes imperio, mentem ità possumus » ad nostrî Deique cognitionem elevare. Spi- » ritum id appellamus aut animam ratione » præditam. Reflectentes in veritates neces- » sarias ipsarumque consequentias, attollimur » ad principium cogitationis, ad ipsum *Ego*, » ipsiusque proprietates; indè nobis effor- » mamus ideas entis, substantiæ, substantiæ » simplicis, immaterialis, substantiæ compo- » sitæ; sic assurgimus ad Deum ipsum. Actus » hi reflexi sunt objecta ratiociniorum.

» Ubi ratiocinamur, duplici principio, con- » tradictione scilicet aut ratione sufficienti, » nitimur. Virtute principii prioris, judica- » mus ea quæ falsa sunt atque contradictio- » nem involvunt; hinc assurgimus ad verum, » seu falsi contradictorium. Ope secundi, » consideramus facta solùm esse vera, quòd

» adsit ratio sufficiens, ea sic esse, non ali-
» ter.

» Si necessaria veritas, illius ratio reperiri
» possit analysis ope, si nempè resolvas ipsam
» in ideas aut veritates simpliciores, ideas
» primitivas. Dantur ideæ, quas definire non
» possis; dantur axiomata, principia, quæ
» probationem haud admittunt, quæ proba-
» tione non egent; ea solùm ideis identicis
» explices.

» Rerum contingentium seriem si consi-
» deres, ipsarumque rationem sufficientem ul-
» timam inquiras, ad necessarium Ens usquè
» progrediaris. Hujus Entis ope, rerum series
» explicatur; est unicum; datur ergò Deus
» unus, qui sit fons existentiæ cujuslibet et
» essentiæ. Necessariò Deus existit, si sit ejus
» existentia possibilis. Jàm verò quid eam
» possibilitatem impediat? Cùm enim Deus
» sit infinitus, ejus existentia nullam infert
» contradictionem. Cognoscimus ejus existen-
» tiam *à priori*.

» Deus solus est unitas primitiva, substan-
» tia simplex originaria, quâ producuntur
» monades creatæ, seu derivativæ, per con-
» tinuas divinitatis fulgurationes. In Deo da-
» tur omnipotentia, quæ sit omnium rerum

» origo; scientia, quæ complectatur exemplar » omnium idearum, et voluntas, quæ mutationes seu productiones efficiat ex optimi » principio.

» In ideis Dei, possibilia sunt in infinitum » universa, quorum unum existere possit; debet in ideis divinis esse ratio sufficiens cur » hoc potiûs quàm aliud elegerit. Ea ratio reperitur in gradibus perfectionis quibus hæc » universa pollebant. Novit itaque sapientia » divina quantò perfectior fuerit hic orbis » aliis universis possibilibus; virtute bonitatis hunc elegit atque potentiâ produxit. In » hoc universo quælibet pars habet relationem cum aliâ; referuntur omnes ad substantiam simplicem, quâ prodierunt, quæ » quasi speculum vivum ipsas exhibet. Sicut » eadem urbs apparet varia, fitque velut opticè multiplex, ubi spectatur è loco diverso, ità quasi multiplex fit monas pro diversitate respectuum sub quibus à substantiâ » simplici reponitur aut apprehenditur. Indè » varietas hæc incomprehensa, quæ, novos » perfectionis gradus pariens, Dei magnitudinem attollit infinitè.

» Sic explicari possit unio corporis organici cum animâ, seu potiùs utriusque con-

» formitas. Paret anima suis legibus, suasque » sequuntur corpora; conveniunt inter se vi » hujus harmoniæ quæ præstabilita fuit in» ter omnes substantias, cùm sint imagines » orbis universi. Agit anima juxta leges fina» les, scopum sibi proponens aptaque media » seligens; corpus agit è lege causarum effi» cientium seu motûs. Perfectissima viget in» ter hæc regna causarum efficientium atque » finalium harmonia. In hoc systemate cor» pora sic agunt quasi non dentur animæ; » sic animæ quasi nulla sint corpora; quam» vis influxu careat unum in aliud, ambo sic » agunt, quasi reciprocam actionem in semet» ipsa exerceant.

» Animæ differunt à spiritibus; hi sunt » imago Divinitatis; anima verò speculum rei » viventis atque creaturarum. Idonei spiritus, » qui cum Deo societatem ineant; constituunt » civitatem Dei, regnum perfectissimum sub » monarchâ perfectissimo. Ea Dei civitas, » universalis monarchia, mundus est moralis, » in mundo physico seu naturali, inter opera » Dei perfectissimum. Manifesta fit Dei bo» nitas in eâ divinâ civitate; elucent in mundo » naturali sapientia potentiaque divina. Stat » Deus auctor mundi physici, cum Deo auc-

» tore divinæ civitatis, in harmoniâ perfec-
» tissimâ. Bonæ cuilibet actioni sua merces,
» malæ sua pœna tribuitur.

» Bona malaque dantur metaphysica, phy-
» sica et moralia. Mala metaphysica stant in
» rerum imperfectione; mala physica seu mala
» pœnæ, substantias affligunt intelligentes;
» mala moralia, vitiosæ vel inordinatæ sunt
» actiones. Deus bona vult antecedenter;
» mala consequenter aut indirectè tantùm
» cadunt in ejus voluntatem. Mala metaphy-
» sica, physica sunt aliquandò media quibus
» attingantur bona majora. Permittit Deus,
» haud efficit mala moralia. Bonitate cohiberi
» videtur, ea nè permittat; exigunt atenim
» ipsius magnitudo sapientiaque, peccandi
» libertatem ut homini concedat. Nullam ho-
» mini necessitatem imponit præscientia di-
» vina, cùm in serie possibilium viderit Deus
» hominem, qui sese libero motu determi-
» naret ad peccandum. Homini tribuens exis-
» tentiam, haud immutavit ejus naturam;
» quod erat contingens haud effecit esse ne-
» cessarium ».

Orationis argumenta.

1°. Quid Leibnitzii *Theodicea*, quod concilium, quæ distributio sit operis, exponite.

2°. Leibnitzio duce, distinguantur ea quæ supra rationem ab iis quæ contra rationem. Exemplis illustretur ea distinctio.

3°. Quæ Baylius de malo physico, de malo metaphysico, de malo morali congesserit impia, notate, contra ipsum, à Leibnitzio ducti, probantes argumento libertatem hominis cum attributis divinæ naturæ concordem esse; neque bonitati, neque sanctitati, neque justitiæ divinæ contrariam esse Dei providentiam in malo permittendo.

4°. Evolvite quî Deus ab æterno præviderit actu *antecedenti* voluntatem hominis quæ malum eligit; quî verò malum actu *subsequenti* sed infallibili cognoverit, intactâ manente nostrâ libertate.

5°. Inter *absolutam hypotheticamque* necessitatem distinguite, quod et exemplis illustrandum.

6°. Regi, patri, medico numquid æquo jure Deus comparari valeat?

7°. Interiori sensu monemur in actu deliberato nos esse liberos. Quis verò cum Baylio dicat hoc interiori sensu non asseri nostræ libertatis existentiam?

8°. Estne continua creatio, actus ille quo Deus nos conservat?

9°. Num explicanda sunt omnia phænomena, quæ pertinent ad libertatem, ut asserere possimus animam esse liberam?

10°. Ut animum excolatis in arte syllogisticâ, considerate syllogismos in quibus objecta Baylii

comprehendit Leibnitzius, ejusque responsa perpendite.

11°. Hobbesii *Quæstiones* de libertate, de necessitate et fato analysi subjicite, quæ reprehendat in hoc opere Leibnitzius, addentes.

Stanleius.

Stanleius, annos vix natus viginti octo, luci dedit (1655) *Historiam philosophiæ*, quam ad mortem Carneadis usquè perduxit. Parvi jàm habetur ea collectio, cùm Bruckerus, qui ipsâ velut exemplari fuerat usus, ampliorem factorumque copiâ ditiorem historiam ediderit.

Consulantur auctores indicati sub num. 19, 29, 37, 42, 43, 56, 88, 101, 105, 131, 149, 153, 159, 184, 210.

CAPUT II.

Philosophia seculi decimi octavi.

Decurrente seculo decimo octavo videtur schola baconiana cartesianam asseclarum auctoritate numeroque superavisse. Scholarum ea discrimina parvi pendentes, adducemus aliqua de viris eruditis, qui, per ætatem elapsi proximè seculi, philosophiæ historiam, in bonum alii, quidam in pravum, tractavêre. Pauca de scholâ Scotorum et de kantianâ dein adjungemus.

Aguesseaüs, Alembertus, Anquetil du Perron.

Aguesseaüs, nat. an. 1668, munera magistratûs et utrumque, quo decurrente vixit, seculum ingenii dotibus et excelsâ dignitate virtutis illustravit. Ipsum asseclis annumerare gloriæ ducit scola cartesiana. In *Meditatione metaphysicâ*, doctrinam idearum innatarum acri studio propugnavit.

Alembertus, nat. an. 1717, jàm primum in scientiâ locum obtinebat, cùm prooemium *Encyclopediæ* luci publicæ dans, in litteris humanioribus quoque nomini quamdam illustrationem sibi comparavit. Litteras abindè studio scientiæ mathematicæ physicæque conjungens, edidit *Elementa philosophiæ*, quæ sufficerentur, ut sperabat, in locum *Cursuum philosophicorum*, quibus, imperfectis adeò, tunc utebantur in collegiis.

Anquetil du Perron, nat. an. 1731, inter ævi recentioris eruditos auctor est classicus, quem in delineandâ Persarum Indorumque philosophiâ sumus insecuti. Cùm ad excipienda Zoroastris opera, Indiam orientalem invisisset, in patriam rediit, arduè per annos octo peregrinatus, secum afferens rerum naturalium ditissimam collectionem, et 180 co-

dices manuscriptos, è quibus excerpta publicæ luci dedit, in opere *Zend-Avesta*.

Barthelemi, Batteux, Bergierus.

Barthelemi, natus an. 1716, per annos triginta *Peregrinationes Anacharsis* elucubraverat. Opus hoc eruditum, in quo scriptores antiquioris ævi, nostrî gratiâ candori juvenili restituit; thesaurus ille pro philosophiâ græcâ tanti pretii, annos aliquot ante rerum nostrarum infaustam immutationem prodiit, eâ modestiâ quæ vix in seculo, tàm vanâ suî fiduciâ elato, cognita. Anacharsim, hâc epochâ decurrente quæ Periclis Alexandrique tempora dividit, eâ mente per totam Græciam deducit Barthelemi, ut illustri peregrinatori possit usus esse cum philosophiæ græcæ principibus : ipso duce, interest Anacharsis modestæ cœnæ Platonis, venationi Xenophontis, Aristotelisque gravi colloquio : cum ipso invisit Academiam, Lyceum, Cynosargum, Atheniensiumque bibliothecas, ut occasione datâ possit ipsi scripta philosophorum antiquorum atque doctrinam exponere. Philosophos græcos et ipsorum instituta mente sanus æstimat Barthelemi; ipsi judicanti confidite.

Batteux, nat. an. 1713, de historiâ philo-

sophiæ varia, quibus plerumquè sumus usi, luci publicæ dedit. Ipsius opera commendavit impietas ipsa, cùm ea furore tanto lacessiverit.

Bergierus, an. 1718 nat. per longam honestissimamque annorum seriem sanæ philosophiæ religionisque principia propugnavit, indefessus instans impietati, cujus hostis erat acerrimus. Tractatus ipsius de *verâ religione* dignissimum in historiâ vestrâ, pro rei gravitate, locum occupat. Ibi quæ priùs contra falsam philosophiam ediderat, incudi reddidit. In eo tractatu, velut et in aliis auctoris operibus, elucet argumenti vis ardua, nervosa, diligens ordo in evolvendâ cogitatione. Auctori vertitur in vitium orationem esse plerumquè laxam atque diffusam; quod ultrò confitemur.

Orationis argumenta.

Bergierum in *Tractatu de verâ Religione* insequentes evolvite cum ipso principia factaque sequentia.

1°. Homo, rationi confidens individuæ, dilapsus est in errorem ab errore; ipsi necessaria judicis auctoritas ad stabilienda philosophiæ principia; invocet rationem universalem et antiquas humani generis traditiones.

2°. Ab ipso Creatore primis parentibus revelatæ traditiones illæ, quibus innixa religio primitiva.

3°. Polytheismo, qui partus ignorantiæ libidinumque, sunt antiquiores illæ traditiones.

4°. Nil præter incerta, dubia, pugnasque genuit philosophorum doctrina. Hominem voluit Deus edocere, non viâ ratiocinii, sed auctoritate traditionis.

5°. Deus, augustissima veritatum, existit : 1°. requiritur causa prima; 2°. materia neque potest esse ens necessarium, neque motûs principium; 3°. in motûs legibus est inter causam et effectum relatio; 4°. in corporibus animatis materia non potest esse vitæ principium; 5°. sensationes, ipsarum certitudo, cogitatioque non possunt à materiâ prodire; 6°. mundum ab omni tempore non existere factis evincitur luculentissimis; 7°. in naturâ videmus ubique finem, scopum, ergò datur intelligentia; 8°. supremi, providi Numinis existentia sensu morali, antiquissimâ fide omnium hominum atque seculorum asseritur.

6°. Quæ objiciuntur ab impio, confutate.

7°. Spiritualis est anima : interiori sensu manifestatur ea veritas; materia neque sentire neque conferre sensationes valet; ipsius natura non immutatur ideò, quòd imprimatur ipsi nova forma, cùm ea solummodò stet in impresso motu; abhorret cogitatio à materiâ, cujus attributa quæcumque divisibilia; cogitatio, reflexio, voluntatis actio,

visque motrix, neque materia sunt neque motus; confirmantur hæc argumenta fide seculorum.

8°. Animam immortalem atque liberam esse propugnate.

9°. Sua jàm erant primitivæ religioni mysteria.

10°. Deus, humani generis legislator supremus, nos regit lege naturali, quæ est ipsius æterna voluntas.

11°. Eâ lege jubetur ipsi cultum exhibeatis : cultus ille mundo coævus.

12°. Vitæ nostræ summus dominus est Deus; suicida scelus immane patrat.

13°. Societas, juri naturali consentanea, fuit à Deo ipso instituta.

14°. Christianorum libri sacri, vetus nempè novumque Testamentum, sunt authentici, veri.

15°. Legi mosaïcæ successit religio christiana; est divina.

16°. Instituta fuit à Christo Ecclesia catholica, quæ fidei depositum asservaret intemeratum.

Berkeleius.

Berkeleius, nat. an. 1694, impugnavit apertissimè fidem generis humani de corporum existentiâ; asserebat : « Phantasmata vana sunt » impressiones ab objectis in sensus nostros » adductæ, cùm in organa nostra solùm agat » supremi Numinis dextera. Sensatio, quæ » idearum est origo, transmittit etiam, ut

» asseris, objectorum imagines; est ergò nuntia, legata corporum externorum, vices orbis universi gerit. Atenim ubi mandatum ipsius? Qui sunt ipsius tituli? Numquid ab objecto prodit talis, qualem sese nobis exhibet? Anne verò, ab objecto ad sensus iter agens, aliam formam induit? Quis noverit an officio sincerè fungatur? Imaginaria fortè res illa sensatio. Quâ ratione dijudicare valeamus inter objectum atque sensationem, inter archetypum et ipsius abscriptum exemplar? Quæ stat similitudo inter utrumque? Quam advertis esse relationem inter hanc mensam, rem vilem, materialem, et inter sensationem, inter spiritualem, simplicem et quasi cœlestem hanc actionem, quâ mensæ qualitates apprehendo? Quid est absque qualitatibus hæc mensa, quid absque illâ qualitates ipsæ?

» Certè stat in nobis ipsis unicè sensatio, quæ non appingit entia exteriora, nobis aliena; in eâ tantùm advertimus imagines ab intellectu nostro productas: uno verbo, quæcumque vocamus corpora, materiam, universum; quæcumque credimus extra nos existere, ea non alia credas esse, præter vana somnia quibus occupatur animus, eo

» ferè modo quo nos in annis infantiæ delu-
» debamur.

» Atenim hasce sensationes quis apponit in » animo nostro? Quis eas producit? Quænam » earum causa? Quisnam sese collocat inter » hæc imaginaria, quæ vocamus objecta ma- » terialia, et intellectum nostrum, qui pas- » sivus est, ubi sentit? Hìc agnoscito supre- » mam intelligentiam, cujus existentia sen- » sationibus adstruitur. Ideas in Deo sedem » habere, noli Platonem insequens opinari. » Actu voluntatis atque potentiæ producit » Deus in nobis et sensationem et ideas indè » prodeuntes. Non dantur ergò corpora; na- » turâ spirituale, quidquid existit. Causæ vel » unius actione quæcumque fiunt et existunt » explicatur ».

Orationis argumenta.

Nonne possetis hisce verbis interrogare Berkeleium : 1°. Tibi quis indicavit hunc orbem haud existere; impressiones, quas objecto præsente credimus excitari, nihil esse præter inania phantasmata; sensationem à Deo ipsomet immediatè produci; homines ab ipso per tot secula fuisse deceptos imagine vanâ, neque dari media, quibus error evitetur?

2°. Qui talia docet, annon impiâ voce, gratuitòque

que lacessit Dei veracitatem, prima religionis rationisque sanæ principia?

3°. Deus, animam uniens cum corpore, leges instituit quibus hæc unio effectusque ipsius regerentur; pertinent eæ leges ad orbis generale systema. Quo jure jàm audes, creatura fragilis, uti phantasmata vana leges illas irridere, et in ipsarum locum ægrotantis animi deliria invocare?

4°. Quæris quo titulo sensatio possit appellari nuntia vicesque gerens universi : nonne pro ipsâ sponsorem idoneum habemus, Deum omnipotentem, qui sensationem lege gubernat adeò sapienti?

5°. Quæris an imaginandi virtute non effecta sensatio; an objectum exterius exhibens, commissa fideliter impleat: huicce sanæ mentis rustico dicere nùm audeas bovem, cujus ope subvertit agrum aratro, non alibì quàm in ejus animo existere?

6°. An etiàm includendus bos in eo circulo vanarum imaginum, quibus agitur ratione prædita creatura? An etiàm imaginandi virtute parit bos aratrum quod lento passu post se trahit, aculeum quo segnitiem ejus excitat herus? An à Deo producuntur etiàm immediatè sensationes, quas, hominis ad instar, experiri bestia videtur, exteriore objecto præsente?

Bruckerus, Buffierus, Buffo.

Bruckerus, nat. an. 1696, per longam annorum seriem elucubravit *Historiam philo-*

sophiæ, ditissimam collectionem in quâ doctrinæ et eruditionis immensæ copiam reposuit. Paulò fusiùs identidem, ast plerumquè, castâ, sapienti fide vitam philosophorum describens, indicat quæ doctrina scholarum fuerit, ad ævi sui tempora. Stanleium quem in opere delineando fuit imitatus, accuratâ diligentiâ, rerum ubertate, sic et ideò superat, quòd ætatis mediæ et ævi recentioris historiam ediderit. Bruckerum in hoc opere nostro componendo, pede sæpiùs insecuti sumus.

Buffierus, è societate Jesu vir eruditus, natus an. 1661, de philosophiâ quædam edidit. Inter ea notetur *Tractatus de primis veritatibus*, qui luci modò restitutus, sub hocce titulo : *Doctrina Sensûs communis*, ut sit appendix *Tentaminis de Indifferentiâ in rebus ad religionem spectantibus*, *L. M. F. de La Mennais*. In primâ parte tractatûs, sensum communem instituit quasi basim omnis certitudinis. Ità clarè, nitidè mentem expromit, ut ipsum ope *sensûs communis* intelligere quilibet facilè valeat.

Nat. anno 1707, Buffo, cùm horti regii procurationem accepisset (1739), statuit animo tabulam ab Aristotele Plinioque delineatam opere perficere, ibi quæ hoc ævo nostro de

rebus physicis observaverant eruditi, reponere, historiam naturæ pro rei dignitate scribere, posterisque tradere. Incubuit huic tantæ molis labori per annos quinquaginta. Vitio certè non caret Buffonis *Historia naturalis*, opus hoc adeò studiosè, tantâ curâ lucubratum. Quis adhuc hodiè stare velit pro Buffonis doctrinâ de telluris efformatione, de generatione, de animalium instinctu, aliisque metaphysicæ capitibus? Qui verò nostrum auctorem acriori censurâ reprehendêre, nùm ausi sunt asserere quempiam inter antecessores ipsi parem esse, seu spectetur excelsa regio, in quâ delineaverat operis propositum, seu ratio habeatur nervosæ, confertæ cogitationis, seu decora majestas imaginum, elocutionis augusta gravitas, oratioque, pro argumenti pondere, numerosa consideretur? Ubi studia de historiâ philosophiæ perfeceritis, adhibete, manu versate historiam naturæ, quæ ipsius est appendix.

Consulantur auctores indicati sub num. 4a, 5, 12, 26, 28, 32a, 33, 37, 43, 46, 47, 105.

Condillacius.

Condillacius, nat. anno 1713, educens è proprio nonnulla, Baconis Lockiique doctri-

nam evolvit. Hic à sensatione et reflexione mentis operationes educebat. Juxta Condillacium, habemus idearum originem in sensatione, quæ vertatur in attentionem. Signorum ope colligantur ideæ, facultatesque hominis evolvuntur; linguarum institutione cœpit altiùs erigi cogitatio; novimus in nos ideò reflectere, quòd voce mentem exprimamus.

Primus inter opera Condillacii philosophica locus assignetur ipsius *Origini cognitionum humanarum*. Velut appendices primi tractatûs habeantur alia ipsius opera, quæ scripsit ideò, ut expositam ibi doctrinam affirmaret. In tractatu de *Sensationibus*, effinxit statuam marmoream quæ hominis ad instar, organis instructa, careat ideâ, quòd illàc usquè sensuum usu destituta fuerit. Organa sensuum ipsi revelat auctor, ut ei successivè tribuat impressiones, quas sensus experiri possunt. Incipiens ab odoratu, gradatìm ad tactum usquè pervenit. Quæ gerantur in statuâ subjiciens examini, concludit ideam, judicia, ratiocinium, desiderium aliasque statuæ operationes intellectuales, in sensationem, quæ formam accipiat attentionis, ultimæ analysis ope, resolvi. Juxta Condillacium, in nobis agit sentiendi facultas ante facultates alias. Dùm

annos agimus infantiæ, movemur ad disciplinam accipiendam, instinctu quodam penuriæ vel indigentiæ. Nos, ubi dilabimur in errorem, admonet ipsa natura. Ætate provecti, viam eamdem sequamur; observemus, colligamus ideas, ut eas evolvamus et in unum reducamus, eo ferè modo quo rem sensibilem analysi subjicimus.

Asserebat : « In facultate sentiendi, quæ » possit anima detegimus. Eâ facultate, vel- » ut involucro teguntur omnes aliæ, quas co- » gnoscere possimus. Anima sentit; res ap- » prehendimus exteriores; indè nota nobis ea » quæ geruntur in animâ. Sentiendi faculta- » tem igitur analysi subjiciamus. Vasta plani- » ties oculis exhibetur : omnia primo quidem » intuitu video, nulla secernens ab invicem. » Ut objectum unum ab alio distinguam om- » niumque formas atquè situm claré perci- » piam, oculos in unumquodque separatim » adducere debeo; cùm autem unum attentè » contemplor, alia quamvìs oculo præsentia, » sic existunt animi mei gratiâ, quasi non » ampliùs ipsa videam; tot inter sensationes, » quæ simul adsunt, unicam experiri videor, » eam scilicet quæ suscitatur in me ab ob- » jecto quod attentè considero.

» Intuitus ille est actus, vi cujus oculus ad » objectum tendit, quod quidem idcircò vo- » camus *attentionem*. In hoc actu, velut opi- » nor, hoc agit unicè corpus, quòd organa » dirigat. Quas igitur hìc partes anima susci- » pit? Sensationem experitur, velut unicam, » cùm aliæ sic sese habeant, quasi non adsint.

» Attentio, quâ prehendimus objecta, nihil » aliud est, ex parte mentis humanæ, quàm » sensatio quæ reliquas, ut ità dicam, exclu- » dat. Hancce primam facultatem, attentio- » nem, in sentiendi facultate quasi latentem » apprehendimus ».

Orationis argumenta.

1°. Opera Condillacii philosophica subjicite analysi. Ut auctorem eò liberiùs sequamini, neque pro ideis innatis neque pro systemate contrario stantes, indagate facta solùm, ut ea ponderetis atque conferatis invicem.

2°. *Cognitionum humanarum Originem* incipientes expendere, animam à corpore distingui, actionem ipsius esse simplicem, inextensam, indivisibilem, spontaneam, cujus efficiendæ materia sit incapax, asserite.

3°. In sensatione distinguite, 1°. perceptionem quam experimini; 2°. actionem quâ ipsam refertis ad objectum; 3°. actum quo judicatis ad objectum

pertinere qualitates in eo perceptas. Adducantur exempla.

4°. Quid extensio? Numquid in objecto sunt odores, coloresve?

5°. Anne pari virtute perceptiones omnes in nos agunt? Quid attentio? Si per duas horas legatis, anne conscientiam intimumve sensum habeatis cujuscumque perceptionis, quam anima fuerit experta?

6°. Quid imaginandi vis, contemplatio, memoria? Quânam arte colligamus ideas inter se?

7°. Quî signis utitur anima, cogitationem ut exprimat, ut attentionem exerceat, excolatve facultates innatas?

8°. Quid actio reflectendi, distinguendi, abstrahendi, comparandi, componendi, resolvendique ideas? Quid analysis, synthesis? Quid principia, veritatesve fundamentales?

9°. Inter rationem et ingenium, inter intellectum et imaginandi virtutem distinguite.

10°. Quânam utimini methodo, veritatem aliquam inquirentes aut exponentes?

11°. In tractatu de *Systematibus*, quî mentem evolvit Condillacius de ideis innatis, de Mallebranchio, de Leibnitzii monadibus et harmoniâ præstabilitâ disserens? Cum ipso Spinosæ pantheismum argumento confutate.

12°. Tractatum de *Sensatione* perpendite. Anne feliciter excogitavit auctor statuam marmoream,

ut ab ipsâ disceret quid agatur in homine? Judicium, reflexionem aliasque mentis operationes numquid opinamini stare in solâ sensatione, quæ se variâ formâ induat? Accuratiori sermone mentem expromatis, asserentes : « Anima quæ corpori vin-
» culisità strictis alligatur, sensibus organisve cor-
» poreis utitur, observans ea quæ aguntur extra ip-
» sam. Sese dirigens ad exteriora, percipiens ab
» ipsis excitatas impressiones, uno verbo, sensatio-
» nes experiens, pendet à mecanicâ lege, quâ cor-
» pus et ejus organa reguntur. Atenim impotens
» ea lex, ubi mens agens intellectu puro confert
» objecta, seu qualitates ipsorum; cùm ad causam
» ascendens ab effectu, judicat, instituitque ratio-
» cinia. Rosam hanc oculis apprehendite. Physicâ
» lege, quæ sensationem regit, adducitur, vobis in-
» vitis, ad animam imago rosæ; trahitur, ut ità di-
» cam, ad sedem intellectûs. Atenim ibi repositâ
» imagine, libertate, independentiâ rursùm accin-
» gitur anima, ut ab omni physicæ legis impres-
» sione soluta reflectat. Hic evanescit sensatio ».

13°. Cogitationem hanc exemplis aliis evolvite. Nominetur *sensatio,* quilibet actus animæ, quæ physicæ legis impulsui subjicitur; nuspiàm eo nomine vocentur operationes animæ, quæ libera, solius activitatis innatæ vi, et ab omni mecanicâ lege vindicata, reflectit aut attendit.

14°. Tractatum de *Animalibus* versantes, asserite, cum auctore, bestias haud esse pura automa-

ta; ipsas comparare, judicare; sed humanâ ratione longè inferiorem esse naturalem ipsarum instinctum; hominem, ad imaginem Dei creatum, invenire, perficere; litteras humaniores, artes, scientias excolere; bestiam hodiè non alia cognoscere quàm quæ cognoscebat ante quinque millia annorum; ipsamque post evolutam quinquaginta seculorum seriem haud plura quàm hodiè cognituram.

15°. Anne cum auctore nostro, in *Arte ratiocinandi*, triplicem evidentiam facti, sensûs atque rationis admittitis? Numquid in identitate, rationis evidentia reponenda? Principium hoc secuti, memtis operationes à materiali substantiâ prodire non posse demonstretis. De statu animæ quæstiones instituite, sensum interiorem ad respondendum interrogaturi. Rationis evidentiam evidentiæ facti jungentes, auctórem in applicando principio sequamini.

16°. Quid opinamini de historiâ philosophiæ quam edidit Condillacius?

Diderotus, Dumarsaïus, Fabricius, Fontenellus.

Diderotus, impietate famosus, anno 1712 nat. cum Alemberto consilium iniit *Encyclopediam* edendi, eâ mente ut, oppressâ fide seculorum populorumque, nova dogmata eò faciliùs inducerent. Quantumcumquè susceperit in se munus infaustum opus dirigendi,

...

recognoscendi, quædam capita, inter alia *Historiam philosophiæ antiquæ* solus elucubravit Diderotus, Bruckerum, Stanleiumque, si quæ rectè pertractavit, exscribens. Ipse quoque transcriptus à Naigeone, qui in *Encyclopediâ methodicâ* scripsit *Historiam philosophiæ antiquæ recentiorisque*, tardæ rudisque molis opus, in quo rationem cogitandi sapientem, modestiam, et ordinem in rerum expositione frustrà quæratis.

Dumarsaïus, nat. an. 1676, artem logicam exposuit in tractatu claritate præstantissimo. Evolvuntur ibi, sapienti moderatione, principia scholæ baconianæ.

Fabricius, bibliographus eruditus, natus an. 1668, varia luci dedit opera; gravissimum inter ipsa profectò *Bibliotheca græca*, cujus gratiâ cognominatus fuit *maximus eruditionis antiquæ thesaurus*, ab aliis *museum Græciæ*. Utilissima nobis in opere deducendo aptaque fuit ea ditissima collectio.

Fontenellus, natus die 11 feb. 1657, defunctus 9 jan. 1757, novit, hâc ætate seculari decurrente, illecebris obluctans ævi sui, de philosophiâ sat moderatè sapienterque disserere. Inter ea quæ de scientiâ luci dedit, ipsius annotate *Colloquia de mundo multiplici*.

Gravesandus, Helvetius, Humeus.

Gravesandus, nat. an. 1688, sequebatur, in dandis lectionibus, scholæ baconianæ principia, quibus tamen pluribus in punctis abscessit. Certitudinem absolutam tribuit veritati mathematicæ, quòd ejus perceptio, velut asserit, ab ipsâ re minimè differat. Intrinsecam hanc evidentiam haud concedit aliis ideis quæ proveniant à sensibus, ab hominum testimonio vel ab analogiâ; certitudinem earum repetit à præsumptâ Dei veracitate. Moralem evidentiam appellat eam fidem quam indè haurimus.

Ab Helvetio, nat. an. 1715, duplex et ea passiva solùm facultas, physica nempè sensibilitas, atque memoria, nostro tribuitur intellectui. In memoriâ stat sensatio continuata, sed debilior. In judicio ratiocinioque nihil aliud datur præter evolutionem exterioris sensationis. Juxta materialistam auctorem, probabilitate solùm innititur existentia corporum. Doctrinam moralem in utilitate commodoque reponens, asserebat : « Cùm in homine nihil existat præter sensationem externam, ergò re physicâ et utilitate movetur unicâ; aliquem æstimat ideò solùm quòd il-

» lius intersit. Homines ad societatem adacti,
» de bono, justo, pulchroque judicantes, uti-
» litate communi, velut unicâ normâ, ducun-
» tur. Utilitas est unica ratio quâ constanter
» agimur, ubi de morali disciplinâ et ideis ju-
» dicamus ».

Humeus, nat. an. 1711, in absolutam animi suspensionem dilapsus erat, parem illi, quâ schola veterum Eleatensium agitabatur. Incerta judicabat hæc ipsa principia quæ perciperet animo, caracteribus evidentiæ quantumcumquè fulgerent. Fidem abnegabat ipsi relationi quam ostendit ea seculorum experientia constans, effectum inter atque causam:
« Quid igitur, aiebat, à successione præteritâ
» concludimus ad futuram? Cur à simplici
» factorum occursu deducimus ipsorum inter
» se conjunctionem? Quem sensum habent
» hæ voces, *effectus, causa*? Indicant appa-
» ruisse phænomenon unum post aliud; ea
» tota res. Attamen unanimi sensu feruntur
» homines ut ab effectu concludant ad cau-
» sam et ad futuram successionem à præter-
» itâ; id agunt, ità quòd agere consueverint.
» Sæpiùs observârunt ab effectu fieri suc-
» cessionem ad effectum; indè mos induc-
» tus, ut effectus unirent inter se; nascitur

» unum, indè suspicantur et aliud esse nasci-
» turum ».

Laharpe, Montesquieu, Rousseaüs.

Laharpe, nat. an. 1739, *litterarum humaniorum* edito *Cursu*, monumentum erexit, quod ipsius in colendis litteris ingenium atque diligentiam attestatur. Ibi compendiosa nimis historia philosophiæ antiquæ; in exponendâ recentioris ævi philosophiâ, quæ latiùs effusa, pugnat auctor, eloquentiæ sanæque rationis virtute potenter instructus, contra Dideroti, Helvetii, Rousseaï, aliorumque pseudophilosophorum principia. *Seculi decimi octavi Philosophiam, quæ Cursûs* esset appendix, elucubraverat; morte præoccupatus, opus edere non potuit.

Montesquieu, natus an. 1689, nomen sibi perenne quæsiit, edendo *Cogitata de causis, undè potentia casusque Romanorum*, et *Mentem legum*. Opus utrumque perlegentes, addiscetis quî possit vir, orationis, ingenii, ratiocinii potentiâ præpollens, graviora historiæ jurisque capita convenienter, aptè pertractare.

Rousseaüs, nat. an. 1712, dicebat : « In-
» nato prosequor odio divitem et potentem,
» quòd ipse vitam obscurus, inops atque con-

» temptus egerim. Omnia pessimè fiunt in so-
» cietate; natus homo qui vivat in statu na-
» turæ; ibi perfecta servaretur æqualitas ».

Respondebant : « Sapientiam divinam attes-
» tatur hæc inæqualitas, quæ strictiori vin-
» culo colligat inter se partes orbis physici
» moralisque; inæqualitas ea non est, ut as-
» seris, opus hominis quem societas et vitæ
» humanioris officia pravum effecerint ».

Reponebat Rousseaüs : « Communia sunt
» et obsoleta, quæ profertis. Forsan assurget
» in me vox viri probi, ratioque seculorum.
» Quid ad me, modò sint qui legant et ad-
» mirentur? Vera sanaque fastidiunt ob ve-
» tustatem; desipiat, qui nova scribere sibi
» proponit. Apud nos ingeniosa solùm alicu-
» jus habentur pretii; et ingenio polleat qui
» delectare cupit illecebrosâ suavitate para-
» doxi. Dormiunt; ipsos excitabo rei singu-
» laris audaciâ; ficta, fabulosa votis exoptat
» natio mollis, animo depravata ».

Deploranda peperit infortunia Rousseaüs, cùm ita turgidè declamans, hinc et indè vera deducens insidiosè, nervosâ fervidâque oratione paradoxa decoraret.

Quantùm inclinaret animo dictamina sensûs communis audaci pede proterere, demon-

straverat edens (1754) *Orationem de origine et basi inæqualitatis inter homines.* Raptus ibi falsâ cogitatione, societati contra jus atque fas assignans ea mala, quæ prodeunt è nostrâ naturâ, mala pertinaciter ubique detegens, claudens oculos ne bona videat, naturæ statum indicat ut unicum in quo possimus esse felices, ut unicum ad quem vocati simus.

Aliis Rousseaï operibus longè præstat *Æmilius*, quanquàm et ipse tot vitiis inficiatur. Ibi placita Lockii novo sub aspectu tradens auctor, ea, quasi dramaticè sensibus objiciens, indicat in quo intellectus activus à facultate passivâ, idea à sensatione, facultas judicandi ratiocinandique à virtute sentiendi sejungatur.

Consulantur auctores indicati sub num. 37, 62, 72, 79, 84, 87, 91, 105, 110, 118, 132, 145, 172, 199.

Schola Scotorum.

Scoticam scholam, Baconis Lockiique doctrinis enutritam illustravêre viri, quos aluit et officia, quibus de scientiâ tàm eximiè, tàm præclarè merita fuit. Sunt in ipsâ principes Schaftesburius, nat. an. 1671, atque Hutcheso nat. 1694. Doctrinam ipsorum evolvens Reidius, qui philosophiam tradebat circa me-

dium seculum ultimum, ingenua principia fusiùs explicuit, ad quæ natura ducit hominem, ubi bonâ fide veritatem inquirit. Sæpiùs inquisivêre philosophi quæ sit relatio sensationes inter et objecta exteriora; quo jure possimus à sensationibus ad existentiam objectorum concludere. Problema solvit Reidius rectam, sanam rationem, sensumque omnibus hominibus communem invocans. Agnoscit in homine naturalem instinctum, qui, liber ab omni quæsitâ cognitione, suppeditet ipsi directam eòque certiorem doctrinam, quòd nulla vis ipsi resistere valeat. Advertimus in nobis esse veritates primitivas, quas absque demonstratione quisque percipit; eas in corde gerit ignarus homo, non minùs ac philosophus. Instinctus intellectualis ille vocatur sensus communis.

Beattieus, nat. an. 1735, et Oswaldus, ambo disciputi Reidii, magistri doctrinam exposuêre luculentiùs. Ex ipsorum animo, vitanda disputatio cum illis qui sensûs communis inspirationes opprimunt; dolendum eò magis eos intellectuali cæcitate tangi, quòd nulla possint ipsis afferri levamina.

Huicce systemati fuit adversatus Priestleius. Quæ contrà congessit, facilè diluantur, ubi

supponatis ab auctore naturæ legem generalem inductam esse, juxta quam sensûs communis sanæque rationis actioni liberè subjiciatur hominis intelligentia, velut in ordine physico parent attractioni et impulsioni corpora.

Schola Kantii.

Natus an. 1724, Kantius edidit, an. 1781, *Criticam puræ rationis*. In eo tardæ molis, obscuroque tractatu, sanæ mentis instituta generisque humani traditiones evertens, ait: « Hùc usquè metaphysica, quæ de hominis » intellectu agit, pede claudicans incessit, » quòd *à priori* leges, quibus intellectûs ac» tio regatur, haud instituere valuerit.

» Quondàm in astrorum scientiâ res ordine » fiebant inverso. Cùm edixisset Copernicus » in loco stare solem, circa ipsum agi terram » aliasque planetas, ità systemate feliciter im» mutato, res ordinatè processerunt. Sedea» mus etiam in centro, notionibus instructi, » à *priori* deductis, et exteriora cogamus, ut » ad nos dirigantur.

» Inter notiones *puras empiricasque* distin» guite; sensibus hæ prodeunt et experientiâ; » sensationem priores antecedunt.

» Præter *spatii temporisque* notiones, haud

» aliam verè puram agnosco. In centrum as-
» sumatur utraque; eâ basi metaphysicæ sys-
» tema struatur.

» Omnes aliæ notiones, et ipsa quoque *mo-*
» *tûs* idea, sensibus ortæ, sunt empiricæ.

» Forsan existunt res exteriores, quod verò
» minimè certi scimus; vana fortè sunt imago
» sensationes, quæ res existere testari viden-
» tur.

» Psychologiæ vestræ summam his verbis
» amplectimini : *ego cogito*. E cogitatione ves-
» trâ concluditis animam esse vobis, cogi-
» tandi principium esse substantiam immate-
» rialem, corrumpi nesciam. Ineptè ratioci-
» namini. Quid, undè cogitatio, nùm ergò
» noscitis? Quid addiscere valeatis, eam in
» consilium adducentes? An argumento pro-
» bari possit ens cogitans esse necessariò im-
» materiale, corruptionis expers? *Logicam*
» *unitatem* haud verò *substantiam unicam* in
» *Ego* cogitante deprehendo. Vano phantas-
» mate, quod intimo sensu reflectatur, unicè
» stat animæ simplicis et libertatis humanæ
» doctrina.

» Neque de cosmologiâ saniora vos asseri-
» tis. Quærunt an huic orbi fuerit initium,
» nùm ordo, quem in universo percipimus,

» oriatur ab Ente, quod unicum ibi potentiâ » sapienti harmoniam instituat. In quæstioni» bus ejusmodi pro contràque dixeritis æquali » jure. Attamen, affirmando res ab omni ævo » sic extitisse, mundum innatâ virtute regi, » stat firmiori pede vestra philosophia. Emi» nere mihi videtur hìc Epicurus inter anti» quioris ævi philosophos. In orbe neque fines » aut initium admittens, causam omnem ex» tra hunc orbem abjiciebat, in quo mihi » recta videtur ejus opinio.

» Ideâ solùm empiricâ possitis hoc ens ima» ginarium, quod appellatis unicum, assequi; » ad ipsum verò vos hæc idea minimè ducere » valeat. Vanæ fortè sunt imagines ea quæ » sensuum ope putatis apprehendi. Supponatur » ea realiter existere; quo jure catenam » abrumpatis, quâ ligantur, ut ens ipsis alie» num in regione remotâ perquiratis?

» Cogitationibus unà collectis, *Ideale, Pro» totypumve transcendentalem*, et, ità si lu» beat, Ens supremum, Ens entium effingere » possitis; mera sed hìc adsit repræsentatio, » nulla res existens.

» Quænam ergò necessitas urget, ità festi» nanter admittatis Ens, quod Deum appella» tis? Expectate donec adsit ratio pondere sat

» gravis. An certò cognoscitis enti finito non
» posse competere necessariam et absolutam
» existentiam?

» Esto, rationis intersit humanæ, ut orbem
» hunc universum ità contempletur, quasi su-
» premo regatur intellectu; hoc admisso prin-
» cipio, phœnomena, quod ultrò fatear, ob-
» servationesque faciliùs alligantur. Quo jure
» verò principium hocce, fictum ordinis grâ-
» tiâ, convertatis in ens realiter existens?

» Gravissima, quæ pertractentur in meta-
» physicâ, sunt existentia Dei, mentis hu-
» manæ immortalitas atque libertas. Quarè
» conquiratis adeò studiosè de re, cujus ex-
» pediendæ facultas abest?

» In praxi verò, societatis gratiâ, possumus
» admittere Deum existere, futuram dari vi-
» tam, nosque in actionibus esse liberos ».

Fichteus, nat. an. 1762, doctrinæ Kantii primùm adhæsit. Cùm altiora, quàm ipse magister, scrutari vellet, metaphysicæ principia reposuit in actione cogitationis quæ secum agit ipsa. Est ipsum *Ego* intelligens quod se construat interiori actione; sese dirigens ad exteriora, producit *Non-Ego* vel orbem universum.

Cùm in remotissimis idealismi regionibus

evagatus esset Fichteus, ad prima sanæ mentis sensûsque communis principia rediit. Advertens oculo se stare derelictum in fauce gurgitis, quem aperuerant ipsi novæ doctrinæ, clamabat : « Quonàm igitur evasi! quò » me deduxistis, illecebris infidæ disciplinæ? » Evanuit ex oculis orbis universus; levis est » apparentia, quod opinabar esse corpus. Ne» quidem hoc adeò certum existere cœlestem » substantiam, quæ in me cogitat. Ergòne sim » inanis imago, in quâ nihil existat realiter? » Quid cogitaveras in me, vana fallaxque » scientia? Quonàm adductum iri me somnia» bas!

» Atenim adest improvisa cordi cogitatio, » quæ me soletur. Quænàm est illa virtus in» victa, quæ, me corripiens, interiora meî » complectitur, quæ vel animæ præcordiis in» sidet, inclamans : *Neutiquàm idcircò natus* » *es, ut scientiam inanem insequaris; eripe te* » *huic orbi phantastico et age : ad hanc sor*» *tem vocaris?*

» Illâ voce quidpiam effertur, quod extra » scientiam, imò quod ipsi opponatur; id ip» sum exoptabam.

» Rediens in intima cordis, invenio pro» pensionem quæ me potenter ad actionem

» independentem impellat. Operationis, oculis instruo propensionem illam, quæ aliàs impetu cæco moveatur. Animo percipio vim activitatis interioris, quam educit cogitatio, formis ut intellectualibus ipsam adornet. Philosophia speculativa, quæ me deducebas è rectâ viâ, me numquid hìc opinaris ab ordine discedere?

» Forsan asseras interiorem hancce propensionem in me fuisse repositam à potentiâ malevolâ, quæ credulitatem animi derideat. Ità, pace meâ, sentias ipse; quominùs ego tecum excurram, obstat in me sensus interior.

» Res ut extra me positas admittam, agit in me virtus invicta. In actione, quæ mentem extra se quasi propellit, unam è potentissimis hisce viribus agnosco, quarum existentia manifesta fulget in hacce rerum naturâ.

» Sese veluti mensam oculis exhibet illa mensa, quæ manum exscribentis excipit; quidnàm aliud esse crediderim? In me nulla vis adest, quâ destruatur ille motus, agens in me; in effectum igitur abeat ille motus; rem illam ut existere fatear».

Schelling, nat. an. 1775, alter assecla scholæ

kantianæ, *Ego cogitanti* concessit attributa quæcumque supremi Numinis. Actione suâ sibi dat existentiam illud *Ego* absolutum, inconditionale, infinitum, res unica quæ realiter existat. In orbe toto, quem *Non-Ego* appellat, nihil habemus præter figuratam, *emblematicam* expressionem illius *Ego*, illius entis unici. Nihil ad nos pertinet; id quod inesse nobis arbitramur est umbra, mutuò quid acceptum; ipsi nos accidentia, modi sumus unicæ substantiæ.

Ità docebat Schelling, an. 1795; pluries invertit formas hujusce systematis, in quo nihil præter insulsum impiumque pantheismum.

Quùm ejurasset Kantius ore impio, Deum Christianorum, Deum cœli terræque creatorem, summum omnis rei Dominum, sedaturus aliquo modo sollicitam anxietatem virorum religiosorum, dignatus erat ipsis concedere phantasma numinis, quod esset regula, principium orbis moralis. Indignans ad tantam magistri benevolentiam Schelling, ipsum asseclarumque gregem his verbis increpat : « Quæ mens ergò vestra, quis animus, cùm à » notione morali procedentes, ut Deum ad» mittam, urgetis? Quid hâcce manu rursùs » eripitis, quod illâ mihi tradideratis? Quæ ne-

» Vobis illuceret hinc et indè ratio quæ-
» piam, Ens hocce supremum si spectaveri-
» tis uti legum moralium auctorem. Sed hìc
» obstat, ità si concludere tentetis, ordo quo
» graditur philosophia vestra. Legem esse mo-
» ralem animo quid excogitatis? Numquid ab
» omni voluntate libera sit et independens?
» Indè jam hominem in fatalismum agitis;
» lex enim, quæ propriâ virtute nata, quod-
» libet existens imperio coercet, ipsa neces-
» sitate solâ sancitur. Legem hanc ope meæ
» voluntatis explicare tentatis? Produceretur
» itaque Deus ille vester atque coerceretur ab
» *Ego* meo ».

Cùm in scholâ kantianâ solemne sit rationem individuam ut oraculum excolère; cùm ibi superbo fastidio rejiciatur sensûs communis, sanæ rationis, rationis universalis inspiratio divina; cùm unicuique liceat in proprio sensu abundare, bellum erupit inter scholæ principes; indè cönvicia, contumeliosæ voces, impietas et effrenata licentia. Faxit Deus, in regione septentrionali vir oriatur, qui gravis ingenio, cogitatione, doctrinâ valeat errantes ad puras ingenuasque traditiones revocare!

In urbe Parisiorum, undè præstantia, eximia solùm exemplaria nobis elucere deberent,

explicantur, ut fama fert, instituta philosophiæ kantianæ. Annon ergò tot jàm nobis adsunt auctores, qui dogmata tradant impia sermone patrio, dilucidè profectò satis et perspicuè? Ea dentur, offerantur adolescentibus; pervertatur animus ipsorum ità veneno patrio, nec ideò recurramus ad ea quæ vicini tàm ineptè congesserunt.

Consulantur auctores indicati sub num. 31, 32a, 37, 46, 48, 89, 105, 108, 133, 144, 166, 198, 201.

Philosophia seculi decimi noni.

Haud ità facilè de coævis auctoribus agitur. Parcè loquemur de iis, quorum in historiam nostram aliqua sunt merita.

Nobis aptissima fuit *Biographia*, quam edunt germani fratres Michaud. Ibi tractatur egregiè de philosophis ipsorumque doctrinâ.

L. Bonaldus, inter præstantissimos ævi sui scriptores æstimandus, in doctrinâ philosophicâ purissimus, genuina scientiæ principia firmiter exposuit. Cum viro sapienti quocumque stans pro sensûs communis primitivæque traditionis auctoritate, vim traditionis reponit in revelatione, quæ data homini, cùm à Deo creatus, humano generi vocis ope transmittatur.

J. Buhleus, natus an. 1763, philosophiæ doctor in universitate moscoviensi, de philosophiæ historiâ luci plurima dedit, quæ sæpiùs in auxilium adduximus.

F. ex Chateaubriand, nat. an. 1769, seculi decimi noni priores annos admiratione perculit, edens antiquum opus, quo nihil præstantius habet antiquitas. Virum, qui de *Mente divinâ religionis christianæ* scripsit, appellavêre *sylvarum atque desertorum Homerum;* si cum scriptoribus priscis eum comparare voluerimus, ipsum potiùs *sanæ, christianæ philosophiæ Platonem* dixerimus. Opus, ex ejus instituto, quasi reponitur inter cœlum et terram, ut veram hominum sapientiam cum augustâ Christianorum religione conjungat. Auctoris in scribendo rationem acriter impugnavêre; non potuêre verò, qui severiores in ipsum, haud admirari propositi celsam amplitudinem, decoram in exponendo gravitatem, reique tractandæ dignitatem. *Mentem christianæ religionis* quùm adeò frequenti manu versaverimus, capita quatuor in operè graviora servamus animo vivè defixa, nempè traditiones humani generis antiquas motu fervido expositas, supremi Numinis existentiam et animæ immortalitatem alligatas religioni

ipsiusque ritibus, demùm antiquitatis sacræ libros cum Homeri carminibus comparatos. Alumni, legite, analysi judicioque perpendite.

G. Cuvierus, spectatissimus inter eos qui hoc ævo nostró de re naturali scripserunt, præter alia gravis eruditionis opera, luci dedit *Investigationes de fossilibus ossibus*, ubi lectorem adducit aptè, sapienter ad augustiores philosophiæ veritates. Exponens ibi varia de geologiâ systemata, factis evincit in limite communi stare populorum traditiones; ab ipsis humani generis incunabula unanimi sensu referri ad eamdem epocham, scilicet ad triginta secula circiter ante J.-C. natum; terram continentem, in hodierno statu consideratam, haud ad ævum antiquitatis assurgere, quod ipsi viri, systematum ardore rapti, tribuere tentaverunt; globum terrestrem ingenti ruinâ fuisse disturbatum, eversum; de temporis epochâ, quâ d luvium universale contigerit, concordare traditiones nostras cum gentium annalibus; quæ de Chaldæorum aliorumque populorum astronomicâ scientiâ, de zodiacis Ægyptiorum opinati sint aliqui, stare solùm hypothesibus, contra quas objiciantur insolubilia.

J. Flotte sapienti methodo digessit *philo-*

sophiæ Lectiones, quæ fortè sint optimus editus hùc usquè, patrio sermone, *Cursus* philosophiæ.

J. ex Gerandò, nat. an. 1770, spectandus ob laboris diligentiam inter ævi nostri scriptores, philosophiæ studio singulari curâ videtur incubuisse. Aliqua deprompsimus ex ipsius *Historiâ philosophiæ*, quod opus, è nostro judicio, terere manu solùm possint ii alumni qui vera scientiæ principia satis exploraverint.

Edit P. Laromiguierus, nat. an. 1756, philosophiæ doctor in academiâ parisiensi, philosophiæ lectiones egregiâ concinnitate in re proponendâ, ingeniosâ collatione factorum atque doctrinæ gravi firmitate commendandas.

In editione primâ *Historiæ philosophiæ* vobis indicavimus *Tentamen* quod edidit F. de La Mennais, *de Indifferentiâ in rebus ad Religionem spectantibus;* qui locus operis nostri quidem, ut ingenuè fatemur, acri reprehensione fuit exceptus. Nobis objecêre : « Accu-
» ratiùs inter utrumque *Tentaminis* volumen
» erat instituenda distinctio. Primum amplexi
» fuerant insigni gratiâ, quam, etsi non esset
» omni culpâ liberum, promereri potuerat.
» In posteriori volumine verò videtur auctor

» animo sibi proposuisse, luxurianti facundiæ
» paradoxorumque studio sanctissima quæ-
» cumque devoveret, immolaret, ut laboriosâ
» constructione novi singularisque systematis
» omnium oculos et admirationem ad se tra-
» heret. Viro sapienti, religioso res est ardua
» captuque difficilis, undè tàm immodesta sen-
» tentiarum elatio et audacia quâ prima philo-
» sophiæ sanæ principia radicitùs evelluntur.
» *Defensione* quam edidit auctor minimè se-
» data fuit animorum anxia sollicitudo. Opus
» quod ne à seminariorum alumnis perlege-
» retur episcopi nonnulli prohibuerunt, adeò
» benignè vos indicantes, obsequioso erga auc-
» torem cultui religiosam in judicando fidem
» indulgentiùs obtulistis ».

Ea cùm ab episcopis virisque studio reli-gionis atque doctrinâ valdè commendandis objicerentur, humili submissâque veneratione suscepimus. Itaque probaturi quantùm à studio partium alienus sit animus, duplex orationis argumentum hìc apponemus, in quorum altero nonnulla reperietis inter ea quæ de secundo *Tentaminis* volumine quasi potissimùm vituperanda nobis annotaverunt.

Orationis argumentum.

1°. *Tentaminis* volumen primum analysi subji-

cite, duplicem cogitationem, quam evolvit auctor, expendentes, scilicet : absurda periculosaque indifferentia in rebus ad religionem spectantibus: ex aliâ parte, quanta magnitudo necessitasque religionis!

2°. Indifferentium ordo triplex : dantur quibus religio nihil est præter institutionem politicam; sunt qui solam religionem naturalem admittant; alii denique religioni revelatæ fidem adhibentes, articulos qui ex ipsorum opinione non sint fundamentales, rejici posse concedunt.

3°. Religio quæ basis est legum atque doctrinæ moralis extitit ante societatem. Absente religione societas in tumultum perturbationemque dilabitur.

4°. Datur vera religio, et ea existit unica. Non potest error esse veritas. Deistarum inter se variationes atque contradictiones.

5°. Protestantes qui veritates revelatas non fundamentales admittunt, hâc erroneâ opinione ducuntur ad absolutam religionis indifferentiam. In eo gravissimè dissentiunt inter se.

6°. Quantùm insani, cæci qui segnes, incurii sunt et indifferentes in negotio religionis!

7°. Hominis individuè sumpti res est gravissima, ut religionem cognoscat. Eâ perficitur ipsius intelligentia, comprimuntur animi motus ejus inordinati. Religio cùm hominem in vitæ decursu felicem reddiderit, in horâ postremâ consolationes offert ipsi suavissimas.

8°. Religio cùm à Deo potestatem omnem educat, ordini sociali legibusque vim addit; privatas

atque publicas hominis actiones dirigit, prosperum societati cursum conciliat. Status naturæ contractusque socialis à philosophis aliquot inventi, sunt imaginaria parùm sanæ rationis entia. Humanitas hæc urbana quæ regnat in Europæ moribus, effectu salutari prodiit à Christi religione, in cujus gremio quærantur eximia præstantissimæ virtutis exempla.

9°. A religione discimus quid sit Deus, quid ejus perfectiones; ipsa cùm asserat nos ad imaginem Dei similitudinemque creatos, indicat quantâ sit eminentiâ præcellens hominis natura.

Orationis aliud argumentum.

1°. Posterius *Tentaminis* volumen analysi subjicite; quænam emineant in eo cogitationes indicate.

2°. Quæ tradit auctor de Protestantibus, de ecclesiâ anglicanâ et de statu societatis præsenti, numquid accurata, charitatisque christianæ legibus esse consentanea judicatis? Nonne duriùs increpat impios? An ad veritatem facilè reducetur animus ipsorum, tantâ severitate sermonis offensus?

3°. Anne, velut ipse asserit, *in sinu societatis incerta quæcumque, religio, doctrina moralis, leges, publica potestas? An arenoso deserti pulveri simile societatis ædificium?*

4°. Ab auctore quærite numquid ipse mentem intellexerit, ubi scribebat : *Rien ne subsiste que par la vérité. La vérité est l'être; et hors d'elle il n'y a que le néant. La raison de l'homme, s'il n'écoutoit qu'elle, ne lui apprenant qu'à douter de*

tout et d'elle-même, le réduiroit à un état d'inanition absolue; il périroit avant d'avoir pu seulement se prouver à lui-même qu'il existe. On ne révèle que ce qui est; l'erreur n'est pas; créer des vérités, ce seroit créer des êtres. Bossuet ne connoissoit pas plus de vérités que l'enfant à qui on a enseigné le Catéchisme, mais il les connoissoit mieux... Quem sensum attribuere possit auctor his atque tot aliis cogitationibus è quibus allegatas excepimus?

5°. Contendit ipse se à nemine intelligi. Annon infortunata religio quòd ipsius defensor utatur oratione quæ sit ultra captum legentis posita?

6°. Homo quem effingit auctor, homo qui nescit utrùm oculo videat, an audiat, an existat, anne cogitet, an instituat ratiocinia, homo ille *Tentaminis* numquid verè sit homo creatus ad *imaginem similitudinemque Dei,* homo quem Deus *gloriâ et honore coronavit* ut primogenitus esset omnium creaturarum visibilium?

7°. In homine quem excogitavit auctor annon habetis ea Psalmistæ *simulacra quæ os habent et non loquentur; oculos habent, et non videbunt; aures habent, et non audient; nares habent, et non odorabunt; manus habent, et non palpabunt; pedes habent, et non ambulabunt; non clamabunt in gutture suo?*

8°. Anne sensationum certitudinem abjicere possit philosophus christianus quin fidei sacramentum ejuret? Annon oculi testimonia constanter evocavêre Moses, prophetæ, Christus et apostoli?

... .

Dicebat Dominus ad Mosen : « Nunc videbis quæ » facturus sim Pharaoni ». (Exod. 6.)

Aiebat *Moses* ad populum ; « Nolite timere; » state, videte magnalia Domini quæ facturus est » hodiè. Ægyptios enim, quos nunc videtis, ne» quaquàm ultrà videbitis usquè in sempiternum ». (Exod. 14.)

Morti proximus dicebat Moses Israëlitis quæ toties repetierat : « Vos vidistis universa quæ facit Do» minus coram vobis in terrâ Ægypti ». (Deut. 29.)

Christus dicebat : « Opera quæ ego facio testi» monium perhibent de me, quia Pater misit me... » (Joan. 5.) Si mihi non vultis credere, operibus » credite.... ». (Joan. 10.)

Circumdederant eum Judæi, dicentes : « Quò us» què animam nostram tollis? Si tu es Christus, » dic nobis palàm ».

Respondit Christus : « Opera quæ ego facio in » nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent » de me ». (Joan. 10.)

Alibi dicebat : « Si opera non fecissem in eis » quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent ». (Joan. 15.)

Discipulis apparens in ipsâ die resurrectionis, dicebat : « Videte manus meas et pedes, quia ego » ipse sum; palpate et videte, quia spiritus carnem » et ossa non habet, sicut me videtis habere ».

Et cùm hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes. Adhùc autem illis non credentibus, et mirantibus præ gaudio, dixit : « Habetis hic aliquid quod man-

» ducetur?... Oportebat Christum resurgere tertiâ » die et prædicari... vos autem testes estis horum ». (Luc. 24.)

Post dies octo rursùs ipsis apparens dixit Thomæ : « Infer digitum tuum hùc, et vide manus meas, » et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et » noli esse incredulus sed fidelis ». (Joan. 20.)

« Discipulis exprobravit incredulitatem eorum et » duritiam cordis, quia iis, qui viderant eum resur- » rexisse non crediderunt ». (Marc. 18.)

Post Ascensionem Christi, Petrus exponens eligendum esse qui succederet Judæ traditori, dicebat : « Oportet ex iis viris qui nobiscum sunt congregati » in omni tempore, quo intravit et exivit inter nos » Dominus Jesus, testem resurrectionis ejus nobis- » cum fieri unum ex istis ».

In ipso die Pentecostes, princeps apostolorum Jesum annuntians Judæis, dicebat : « Hunc Jesum » ressuscitavit Deus, cujus omnes nos testes su- » mus ». (Act. 1, 2.)

9°. Auctoritate profectò movemur ut admittamus facta quæ narrantur in libris sacris. Atenim si ad imaginem Dei creatus homo is esset quem excogitavit auctor *Tentaminis*, è fundamento dilaberetur hæc auctoritas. Colligite testes quotcumque volueritis, si nesciant utrùm existant, utrùm cogitent, si oculorum relationi ratiociniisque fidere nequeant; quâ virtute valebit ipsorum quamvis unà clamantium testimonium in mentem vestram agere?

10°. Fidem adhibemus in miracula Mosis, in mi-

racula Christi et in ipsius resurrectionem, cùm à testibus qui noverant optimè quid viderent, quid cogitarent, quid dicerent, ea facta fuerint ad nos usquè transmissa. In systemate verò, quod excogitavit auctor *Tentaminis,* similes essemus ipsis, homines idiotæ, stolidi, si fidem haberemus ipsorum testimonio, nec amplius esset, uti jubet Apostolus, rationabile obsequium fidei nostræ.

11°. Profectò jubet auctoritas ut asseratis à Cæsare devictum, profligatum fuisse Pompeium. Si verò qui simul arma contulerunt in agro pharsalico quid agerent aut cogitarent incerti fuerint, cujus ponderis esse possit ipsorum testimonium?

12°. Cantabat Psalmista : « Venite et videte opera » Dei. (Psal. 65.) Cœli enarrant gloriam Dei, et » opera manuum ejus annuntiat firmamentum ». (Ps. 18.)

Dicebat Apostolus Romanis : « Quod notum est » Dei, manifestum est in illis. Deus enim illis ma» nifestavit, invisibilia enim ipsius à creaturâ mun» di, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciun» tur : ita ut inexcusabiles sint, quia cùm cogno» vissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, » aut gratias egerunt ». (Rom. 1.)

13°. Ad quid prodesset naturæ spectaculum, si de Deo quod referunt oculi nullam habeamus certitudinem?

14°. Cur auctor *Tentaminis,* dùm potuisset incumbere textui tàm evidenti, claro librorum sacrorum, instituta suæ doctrinæ hausit è somniis Leu-

cippi, Zenonis, Aristippi, Pyrrhonis, aliorumque sophistarum, quos viri sapientes in Græciâ paganâ contempserunt atque confutârunt? Legat hæc ingenua Nicodemi verba : « Scimus quia à Deo venisti, » Magister; nemo enim potest hæc signa facere quæ » tu facis, nisi Deus fuerit cum eo.... ». (Joan. 3.) Ibi sensationum, intimi sensûs aut cogitationis atque ratiocinii certitudinem assertam inveniet.

15°. Ab auctore quærite quî doctrinâ suâ posset uti, si missus ad gentes infideles, ibi staret solus, ipsis Deum verum annuntiaturus?

16°. Nonne deploranda res ab auctore laudari scepticorum patriarcham Baylium, et inter *ingenia superioris ordinis* apponi?

17°. Quî christianæ religionis defensor audet asserere : « *Rien ne démontre que la conscience du bien » et du mal, du vrai et du faux, soit déterminée » par une cause externe, immuable, et ne dépende » pas uniquement de notre nature particulière. Rien » ne démontre qu'il y ait des vérités essentielles, » qu'il y ait quelque chose hors de nous; nous ne » pouvons pas dire : Je suis. La raison nous or- » donne de douter de tout* ».

18°. Quem hæc alia verba sensum habent : « *Le » christianisme avant Jésus-Christ étoit la raison » générale manifestée par le témoignage du genre » humain* »?

19°. Hùc usquè credideramus imperatores fortissimos actioni sensuum vivacissimo, intuitui rectissimo, atque mentis afflatui debere quòd hostem

vicerint atque nomini gloriam acquisiverint immortalem. Si *Tentaminis* auctori fides habenda, deludimur errore : Cyrus, Alexander, Cæsar, Carolus-Magnus, Philippus-Augustus, Henricus IV, Condæus atque Turennius in acie stantes lucidè nulla perspiciebant; antequàm humani generis auctoritatem interrogassent, ignorabant an exercitui præessent, an hostis ipsis esset oppositus. Si princeps qui modò Francorum exercitum in Hispaniam ducit, humani generis auctoritatem, veritatis atque vitæ fontem unicum, interrogare negligat, ne sciet quidem utrùm vocetur *Dux Inculismensis,* anne præsit exercitui Francorum, anne stet Madriti, aut in arce Tegularum; uno verbo, à *Tentaminis* auctore propelletur *ad nihilum usquè, coactus in vacuo spiritum emittere.*

20°. Credideramus hùc usquè summos artifices opera præstantissima, philosophosque ea quæ detexerunt in physicâ, astronomiâ, et historiâ naturali debere studio naturæ pertinaci, oculorum aciei sanissimæ, vi facultatis imaginandi et ingenii potentis afflatui. Errabamus : juxta *Tentaminis* auctorem, Phidias, Praxiteles, Michael-Angelus, Rubens, Copernicus, Newto, Kepplerus, Aristoteles, Plinius, atque Buffo generis humani vocem interrogaverunt, et ità oculis apertis, certi noverunt se existere, se talia cogitare atque ratiocinia instituere.

Consulantur auctores indicati sub num .31ª, 37, 39, 48, 58, 66, 90b, 105, 138a, 148, 166.

PHILOSOPHIÆ
PARS PRIMA.

LOGICA.

Logica (1), quæ juxta vim originis à voce græcâ λογος seu *sermo* ducitur, est scientia ratiocinandi vel intellectûs operationes actusve sapienter instituendi.

Numero quatuor operationes illas esse judicamus, ideam nempè, judicium, ratiocinium et methodum.

§. I.
Idea.

Ideam habetis, cùm objectum, quodcumque sit illud, animo percipitis. Idea est operatio mentis quæ hoc objectum apprehendit.

(1) Quid in animo sentiebat auctor Tentaminis de Indifferentia..... cùm ità scriberet : *L'objet de la logique, de la vraie du moins, est de nous apprendre quand nous devons* CROIRE*?* Anne seipsum intelligebat ipse talia proferentem ?

Cùm objecto perceptionis illius aliqua proprietas seu physica vel intellectualis inesse debeat, evidens est in se percipi non posse *nihilum*. Vobis exhibere possitis hominem, qui post annos centum sit nasciturus; ipsum animo percipitis ut ens possibile, quod, ubi semel extiterit, eâ vel aliâ proprietate præditum esse debeat et à nihilo distinguatur.

Quæsiêre philosophi veteres anne circulum uti figuram quadratam sibi quis exhibere valeat. Quæsita priùs evolvere judiciumque debuissent ab ideâ distinguere. Circulum animo percipientes, ideam habetis figuræ rotundæ, cujus punctum quodlibet à centro distet æqualiter. Excludit hæc idea necessariò ideam quadrati, quod est figura constans quadruplici latere. Duplicem hìc habetis ideam, quâ duplex impressio, duplexque distincta repræsentatio producitur in mente. Si quis inter vos audeat ideam utramque conjungere, dùm utramque separare debeat ab invicem, cordi mentiretur atque conscientiæ.

Reflexio est operatio mentis quæ in se suasque ideas quasi reflexa, sese inclinat ut eas attentè contempletur et inter se comparet. Reflexionis ope contemplantes, ideas aliquandò plures alligatis, ut indè fingatur unica

notio. Sic ideas animæ, corporis et ipsorum unionis colligentes, hominis ideam effingitis. Ea mentis operatio, quæ compositio vocatur à philosophis, cum operationibus numericis, quas additionem atque multiplicationem appellamus, aliquatenùs conferri possit.

Hominis ideam analysi subjicere et in speciales ideas corporis et animæ possitis evolvere. Ea mentis operatio propiùs accedit ad utramque numericam operationem, substractionem scilicet atque divisionem.

Ideam habetis abstractam, ubi percipitis animo formam, proprietatem, quam mens ex aliis formis, aliis proprietatibus aut ex ipsomet objecto velut abstrahit aut avellit. Contemplari possitis albedinem hujusce muri, nec attendentes quantùm sit altus, largus aut profundus, ne ad murum quidem ipsum animo reflectentes : tunc idea vobis adest abstracta.

Clarè tradit et exhibet objectum idea, quæcumque sit. Si pauciores ideas animo possideatis, imperfectè cognitum erit objectum. Tunc enitamini novas acquirere ideas, ut objectum amplectamini notione perfectiori. Ubi dicitur ideas alicujus esse confusas, eâ locutione profertur ipsius ideas de re propositâ non esse sufficientes, aut eas ab ipso non ex-

poni sapienter et in ordine debito. Novas igitur acquirat easque sapientiùs exprimat; perfectiore notione rem apprehendet, et in ideis exponendis erit ordo lucidior.

Extra mentem ideas exteriore signo, gestu, voce, sermone, scripturâ manifestamus. Horumce signorum ope quasi vinculo cum aliis hominibus jungimur; indè longè faciliùs evolvuntur intellectûs humani facultates.

Jamdiù quæsiêre philosophi utrùm ideæ dentur innatæ, quas animæ nostræ Deus impresserit, quibuscum ipsi nascamur; anne verò sensibus oriantur omnes ideæ nostræ. Revolvite quæ nos eâ de re tradidimus in historiâ philosophiæ, de Platone, Aristotele, Zenone, Epicuro, Bacone, Lockio, Gassendo, Cartesio, Mallebranchio, Condillacio, Kantioque agentes. Examini maturiori quæstiones illæ subjicientur, ubi de metaphysicâ disputabimus.

§. II.

Judicium.

Judicio sententiam fertis de identitate seu disconvenientiâ duarum idearum. Vocatur ea sententia propositio, si verbis externis enuncietur.

Judicium est actus interior animæ quæ duas ideas jungit aut separat. Ubi profertis : *Deus est justus, triangulum non est quadratum*, affirmatis ideas *Deus* et *justus* inter se convenire; ideas verò *triangulum* et *quadratum* haud identicas esse, nec inter se convenire.

Judicium actus est animæ simplex qui stat in affirmatione solâ seu negatione; actus ille omnem excludit compositionem seu divisionem.

Intellectus percipit ideas et inter se comparat. Voluntate movetur anima ut pronunciet inter ideas identitatem esse seu disconvenientiam. Ad intellectum et ad voluntatem itaque pertinet judicium.

Judicando sæpè fallimur, arrepti seu præproperâ festinatione, vel actione sensuum, aut affectu voluntatis, imaginandi virtute vel ignorantiâ : plurimî nostrâ refert errorum causas investigemus, ut emendare judicia possimus.

Propositio est oratio quâ judicium interius exteriore signo manifestatur. Triplici parte constat, subjecto, attributo et copulâ. In hâc propositione : *Petrus est homo, Petrus* est subjectum; *homo* est attributum; nexus in verbo stat, quo subjectum attributo jungitur.

Propositio vel universalis est aut particularis, seu singularis vel indefinita.

In universali propositione subjectum juxta totam extensionem accipitur. Ex. *Omne corpus est materiale, nullum corpus est substantia cogitans.*

In propositione particulari subjectum accipitur tantùm juxta partem aliquam extensionis. Ex. *In hâc urbe quidam astronomiæ dant operam.*

In singulari propositione subjectum ad individuum aliquod determinatur. Ex. *Petrus est doctus.*

In indefinitâ propositione subjectum accipitur indefinitâ, communi ratione. Ex. *Circulus est figura.*

In materiâ necessariâ propositio indefinita revocatur ad propositionem universalem; in materiâ contingenti verò sæpiùs ad propositionem moraliter universalem. Ex. *Homo est animal constans corpore et animâ; senes sunt juvenibus prudentiores.*

Prima, quæ versatur in materiâ necessariâ, revocari debet ad hanc propositionem: *Omnis homo est animal corpore et animâ constans.*

Secunda verò, cùm materia ipsius sit con-

tingens, revocanda est ad sequentem propositionem : *Senes omnes moraliter loquendo sunt prudentiores adolescentibus.*

In affirmante propositione proprietates omnes attributi subjecto et omnibus ipsius individuis conveniant. Ex. *Homo est animal.* Quæcumque sunt animali propria, conveniant homini et cuilibet inter homines individuo.

In propositione negante subjecto convenire non potest attributum, in ipsius extensione totâ spectatum. Ex. *Homo non est lapis.* Sensus est homini nullam speciem lapidis convenire posse.

Stat oppositio propositionum in aliquâ pugnæ specie, vi cujus una refellit alteram.

Duæ propositiones negantes invicem opponi non possunt. Ex. *Homo non est lapis; homo non est animal irrationale.* Nulla hìc esse potest oppositio. Propositio negans refellitur tantùm per affirmantem et vicissìm.

Duæ propositiones affirmantes è contrà oppositæ invicem esse possunt. Ex. *Circulus est rotundus, circulus est quadratus.*

Si una è propositionibus hisce vera sit, falsa necessariò secunda.

Propositionum affirmantium oppositio de-

sumitur indè, quòd attributa repugnantia eidem subjecto tribuantur; v. g. cùm in superioribus propositionibus *rotunditas* simul et *quadratura* circulo tribuuntur.

Datur oppositio, quandò una propositio affirmat id quod altera negat. Ex. *Petrus est doctus, Petrus non est doctus.*

In propositionibus datur duplex oppositio, contradictoria nempè et contraria. Propositiones sunt *contradictoriæ*, quandò una id precisè negat quod affirmat altera. Ex. *Circulus est rotundus, circulus non est rotundus.*

Propositiones sunt tantùm *contrariæ* quandò earum una plus dicit quàm necessarium est ad refutandam alteram. Ex. *Omnis homo est justus, nullus homo est justus.*

Propositiones contradictoriæ neque simul veræ, neque possunt esse simul falsæ. Medium adeò non admittunt, ut una necessariò sit vera et altera falsa. Ex. *Circulus est rotundus: circulus non est rotundus.*

Propositiones contrariæ simul veræ esse nequeunt, sed enim possunt esse simul falsæ, quod quidem in propositionibus allatis facilè possit animadverti.

Definitio est propositio quæ rei naturam

atque proprietates explicat, genus ipsius atque speciem, claris, distinctis verbis enuntians.

Desideratur à vobis *hominis* definitio; asseretis : *Homo est ens, substantia, substantia organica, animata* vel *animal, animal rationale.* Cùm sint remotæ nimiùm ideæ priores, amplectamini postremas quæ naturam hominis exponunt apertè, ipsumque ab omni aliâ re distinguunt; asseratis : *Homo est animal rationale.*

*Equi leonis*que definitio desideratur : asseretis : *Equus et leo sunt entia, substantiæ, substantiæ organicæ, animalia* seu *substantiæ animatæ, organicæ, animalia irrationalia, animalia quadrupedia*. Hùc usquè communi qualitate gaudent; referuntur ad idem genus. Ipsa distincturi, speciem adjicitis, asserentes : *Equus est animal quadrupes, domesticum, naturâ idoneum quod hominem adjuvet in labore, ipsumque ad prælia deferat. Leo est animal quadrupes, ferum et immane.*

§. III.

Ratiocinium.

Ratiocinio veritatem investigatis incognitam, eam cum aliâ jàm cognitâ comparantes;

propositionis auxilio jàm cognitæ nitimini disconvenientiam aut identitatem quæ stare possit inter duas ideas alterius propositionis apprehendere.

Ex. Scitis identitatem esse inter numeros 39 + 1 et 40, adeòque veram esse propositionem 39+1=40. At enim ignoratis anne sit etiam identitas inter numeros 39 + 1 et 28 + 12; quæritis utrùm vera sit hæc propositio 39+1 = 28 + 12.

Ut relationem quæ stare possit inter duos hosce numeros eò faciliùs apprehendatis, principio quopiam utamini, quo possitis utrumque numerum quasi metiri, ratiocinium sequens instituentes: *Quantitates alicui tertiæ pares, inter se sunt æquales, cùm sint res identicæ communi mensuræ; jàm verò 39+1 et 28+12 sunt duæ quantitates alicui tertiæ, nempe 40 pares, eamdem numericam quantitatem, 40 scilicet unitates exhibent; ergò sunt æquales inter se.*

Qui ratiocinio vim addere cupit, utatur ille syllogismo. Syllogismus triplici propositione, majore scilicet, minore et consequentiâ seu conclusione, constat.

In syllogismo, qui sit juxta regulas ordinatus, ubi majorem et minorem admittitis,

et

et consequentia necessariò concedenda. Sumantur in exemplum syllogismi sequentes :

1°. *Quilibet numerus æqualis* 40 *est etiam æqualis numero* 39 + 2 ; *jàm verò* 28 + 12 = 40 ; *ergò* 28 + 12 = 39 + 2.

2°. *Numerus qui est æqualis* 40 *est etiam æqualis* 39 + 1 ; *jàm verò* 28 + 13 = 40 ; *ergò* 28 + 13 = 39 + 1.

Evidenter falsa in utroque syllosismo consequentia. Atenim si præproperâ festinatione seu levitate rapti majorem et minorem, quæ apud scholasticos *præmissæ* vocantur, admittatis, retrò jàm incedere non licebit ; ex oris ipsâ confessione judicabimini. Antequàm igitur ad consequentiam accedatis, accuratè sunt expendendæ syllogismi præmissæ. In primo syllogismo superiùs allato, principium in majore prolatum evidenter est falsum ; rectè sed applicatur in minore. In secundo syllogismo principium verum exponit major, sed in minore perperàm applicatur. In primo syllogismo neganda major, concedenda minor et neganda consequentia. In secundo syllogismo concedenda major, neganda minor, et ipsa quoque consequentia.

Ut ex utroque patet exemplo, falsa potest esse consequentia, licet utraque præmissa

falsitate non laboret; sufficit alterutra sit falsa. Cùm in eo casu absit identitas ex unâ vel alterâ parte, non sunt identicæ, non conveniunt inter se ideæ quæ junguntur in consequentiâ; hæc igitur esset neganda.

Juxta scholasticorum doctrinam sint in syllogismo tres tantùm termini, ambo scilicet extremi et terminus medius. Hic repetatur in majore et in minore, nec occurrat unquàm in conclusione, quæ terminōs extremos ipsorumque relationem, disconvenientiam aut identitatem exprimat. Terminus medius accipiatur universaliter semel in alterutrâ præmissarum.

Ut regulis hisce satis obscuris lucem addamus, sequentem syllogismum instruamus:

Quicumque reus est cædis ex insidiis illatæ, morte plectatur, è codicè pœnali, §§. 296 et 302; *jàm verò Petrus est reus ejusmodi cædis, ut litis instrumentis eruitur; ergò morte plectendus.*

Hìc tres occurrunt termini vel ideæ graviores, scilicet crimen aut excogitata cædes, pœna quæ capitalis, et Petrus vel homo reus cædis et morte dignus.

Extremi duo termini vel ideæ primariæ sunt: *Petrus est morte plectendus*. Terminus

medius aut idea comparationis est crimen excogitatæ cædis. Accipitur hæc idea universaliter in majore, particulariter in minore, nec enunciatur in consequentiâ, cùm ibi sit inutilis.

E nostrâ sententiâ possint ad sequentem reduci syllogismi regulæ:

Constet syllogismus triplici propositione. In primâ, quæ major appellatur, enunciate principium quod ad quæstionem spectet; ostendatur in minore, seu secundâ propositione, quæstionem identicam aut non identicam esse principio; in eo includi, vel ab eo excludi; tertia propositio sit conclusio seu consequentia.

Major sit itaque propositio generalis; minor propositio particularis, quæ claris terminis includatur in priore, veluti species includitur in genere, velut idea Petri in ideâ hominis includitur, velut idea equi in ideâ animalis, ficus in arbore et aurum in metallo.

Si veritas exponenda vobis aut oratio componenda, si sint evolvenda ratiocinia, in syllogismos aptè constructos assuescatis ea reducere. Syllogisticâ constructione datur ideis amplitudo, claritas, potentia visque ratiocinio; subministrantur arma, quibus objecta facilè confutentur.

Fiat à facilioribus argumentis initium. In scholâ rhetorices orationem pro Milone explicuistis, eam ut opus exquisitum artis oratoriæ considerantes. Versate nunc ipsam ut opus cum arte logicâ seu syllogisticâ, cognatione conjunctum intimâ. Oratoris romani ratiocinia prosequentes, in syllogismos ea reducite. Hâc exercitatione tàm utili pauciores tantùm auferentur ex his horis quas philosophiæ studio conferre debetis. Partiti Milonianam in sectiones exiguas, duplicemque syllogismum die quâlibet instituentes, eam in quatuor mensium spatio facilè possitis absolvere. Qui studio legum incumbere sibi proponunt, ii ratiocinia Ciceronis expendant è codice nostro pœnali, præsertim è §. 319 ad 329.

Ut viam instruamus, è primis Milonianæ paginis aliquot Ciceronis cogitationes extrahemus.

Orationis argumenta.

1°. Ad Milonis defensionem haud abutemur præclaris ipsius in rempublicam meritis.

2°. Rem exponemus ità ut oculo videatis insidias Miloni à Clodio esse paratas.

3°. Cùm hujus insidiæ sint hâc luce clariores, non sumus postulaturi ut, si mors Clodii salus ves-

tra fuerit, eam idcircò virtuti Milonis potiùs quàm populi romani felicitati assignetis.

4°. Negant intueri lucem esse fas ei, qui à se hominem occisum esse fateatur. In quâ tandem urbe hoc homines stultissimi disputant? Nempè in eâ quæ liberavit Horatium, cùm suâ manu sororem interfectam esse fateretur.

5°. P. Africanus respondit in concione Tib. Gracchum jure cæsum videri.

6°. Ahala Servilius, Nasica, Opimius Marius et senatus ipse me consule cives sceleratos interfecêre.

7°. Deæ sententiâ liberatus est, qui patris ulciscendi causâ matrem necaverat.

8°. Duodecim tabulæ nocturnum furem interfici impunè voluerunt.

9°. Vim cùm inferre militi tentaret tribunus militaris, in exercitu Marii, propinquus imperatoris, interfectus est ab eo quem vir ille summus scelere solutum liberavit.

10°. Quid gladii nostri, si illis uti nullo modo liceat?

Duas priores ideas ità possitis ad syllogismi formam reducere :

1°. *Si reus innocens esse clarè probetur, ad ipsius defensionem haud abutendum rebus quas pro reipublicæ salute gessit, neque deprecandum ut ipsi crimen ob præclara in rempublicam merita condonetur; atqui Milonis innocentia clarissimè probatur; ergò non abutendum.....*

2°. *Innocens ille cui structæ sunt ab adversario insidiæ, qui ad pugnam provocatus; atqui Miloni structæ fuerunt ab adversario insidiæ, fuit ad pugnam provocatus, quas quidem insidias hac luce clariores oculis exhibebo; ergò Milo est innocens.*

Petrus homicidii sponte commissi reus coram judice sistitur; quo crimine, instructâ causâ, convictus manet. Exponat ita regius procurator accusationis instrumentum:

Quicumque convincitur homicidii spontè commissi, sed absque circumstantiâ quæ criminis invidiam augeat, ille damnetur ad triremes in perpetuum; atqui Petrus est reus homicidii spontè commissi sed absque circumstantiâ quæ criminis invidiam augeat; ergò damnandus est ad triremes in perpetuum.

Exponitur in majore principium generale; sunt ipsa verba codicis pœnalis §§. 295 et 304. Minor exprimit propositionem particularem inclusam in majore, velut in genere speciem, crimen scilicet Petri. Propositionis eruenda veritas è factis quæ fuerunt in litis ordinatione collecta.

Rei defensor, cùm majorem impugnare non audeat, in ordinatâ lite quærat circumstantias quibus vis principii leniatur. Ostendat reum

incitatione gravi, violentâ provocatum fuisse; quæ si probaverit, asserat:

Reus detur tantùm in custodiam ad annum, vel, quod gravissimum, ad annos quinque, si fuerit incitatione violentâ, gravi provocatus; atqui Petrus, reus homicidii quidem, incitatione violentâ, gravi provocatus fuit; ergò detur tantùm in custodiam ad annum, vel, quod gravissimum, ad annos quinque.

Exponit major principium generale, vel ipsa verba codicis pœnalis, §§. 321 et 326.

Factorum expositione probanda minor, quæ propositionem particularem enunciat.

Quæ prima rei defendendi via si patronum effugiat, si neque majorem regii procuratoris propositionem infirmare, neque talia proferre possit quæ ad culpam elevandam valeant, collectis viribus agat in minorem, testium asserta impugnans, ipsos invicem contradicentes ostendens et enitens ut asserere possit : *Petri crimen probatione caret.*

Orationis argumenta.

Alii quinque rei sistuntur coram judice :

1°. Petrum accusant quòd nummos adulterinos excuderit.

2°. Joannes est reus cædis ex comparatis insidiis factæ.

3°. Jacobus parricidii.

4°. Ludovica infanticidii.

5°. Franciscus veneficii.

Accusationis instrumentum ut et argumenta defensionis ad syllogismi formam reducite.

Causa sequens agitur in foro : se Petrus receperat Paulo traditurum saccos frumenti tercentos, quemlibet ad summam triginta francorum, idque intra annum, in cujus spatio Petri pistrinum igne destructum fuit. Tenebatur adhùc 150 saccos tradere. Cùm præsens pretium sit modò quadraginta francorum, postulat Paulus ut ad damnum resarciendum ipsi 1500 fr. solvantur.

Quæstionem è codice pœnali, §§. 1134, 1151, perpendite, quæ pro et contra proferantur ad syllogismum reducentes.

Orationis argumenta.

Manu Telemachum accipite, quæstiones educturi propositas à Cretensibus his qui regnum in Idomenei locum ambiebant, quorum et addite responsa (*Télémaque*, l. 5).

Primò quæsiêre quis sit inter omnes homines liberrimus. Respondebant alii talem esse regem, qui summum in subditos imperium ex arbitrio

tenens, ubique victricibus armis hostem in fugam agat.

Quod responsum quidem ad formam syllogisticam, è superiùs expositâ lege, possitis ità reducere: *Liberrimus inter homines ille, qui pro nutu, voluntate agit in quemlibet, dùm nullus audeat ipsi resistere; jam verò rex, qui subditos imperio summo regens, hostes undequaquè terret armis victricibus, ille pro nutu agit in quemlibet, nec audet quisquam ipsi resistere; ergò liberrimus est omnium inter homines.*

Constructus accuratè syllogismus, ut exigit nostra lex generalis. In majore principium exponitur, quod ad quæstionem pertineat. Falsum autem principium: stat enim genuina libertas in pace mentis, quæ cupiditates imperio coerceat, haud verò in potestate quemlibet armorum imperio deprimendi; ergò falsa propositio major.

Supposito verum esse principium, in minore perperàm applicatur. Possit enim rex ille, bello quantumcunquè fortissimus, aut asperâ tempestate, vel elementorum inexpectatâ conversione, ducum ambitione, seu militis offensione, studiis adversis cohiberi, ne quælibet animo concepta valeat exequi. Ne in sensu quidem principii, quod expositum in majore, liberrimus igitur esset omnium inter homines.

Quæsita solvere studebant alii, respondentes: Liberrimus omnium ille qui divitiis affluat, ità ut animi vota pro nutu possit explere.

Juxta formam syllogisticam dicite : *Liberrimus ille, cui fortuna dedit ut pro libidine possit agere, quæcumque vel appetat animo; atqui sic agere valeat homo tantâ copiâ divitiarum affluens, ut possit animi vota quælibet explere; ergò liberrimùs est omnium.*

In majore, quæ pravè definit veram libertatem, exponitur falsum principium. Neque minùs falsa minor; principium enim, quod verum esse supponitur, perperàm applicat. Crescerent hominis ditissimi desideria, proùt ea studeret explere. Dùm animi pareret impetui, sæpè cohiberetur aut aliorum voluntate, seu naturæ contrariâ mutatione vel opum exhaustarum defectione.

Quærebant iteratò Cretenses : quis omnium inter homines infelicissimus?

Responderunt aliqui : Ille qui valetudine, fortunâ, famâ excidit.

Syllogismus : *Infelicissimus omnium ille profectò, cui fortuna eripuit ea quæ votis ardentissimis exoptant homines; jàm verò valetudinem prosperam, fortunæ bona, famam exoptant homines ardentissimè; infelicissimus ergò, qui bonis hisce destituitur.*

Falsum principium exponitur in majore, quùm vera felicitas haud in bonis exterioribus ast in animæ tranquillâ pace stet. Bonis his orbatus vir sapiens, religiosus, summè felix esse possit.

Propositio minor, in quam haud multa liceat

objici, applicatur falso principio; falsa ergò quoque conclusio.

E Bossuetii funebribus Concionibus aliqua depromamus, ad syllogismi formam reducenda:

Prima Oratio. 1°. Dei summè potentis est gravissima regibus præcepta dare; his obsecuta Britannorum regina, beneficam se gessit in prosperâ fortunâ, fortem et invictam in adversis.

Syllogismus. 1°. *Illius est regibus gravissima præcepta dare, qui regna sublevans, deprimens, potentiam homini tradens aut eripiens, reges officia docet ut supremus ipsorum arbiter; atqui Deus regnans in cœlis et in imperiorum ambitu, reges edocet officia, quasi supremus ipsorum arbiter imperia sublevans, deprimens, potentiam homini tradens et eripiens; ergo Dei summè potentis est. . . . .*

2°. *Regina quæ se beneficam gessit in prosperâ fortunâ, fortem et invictam in adversis, ea percepit aure fideli præcepta quæ Deus dat regibus; atqui regina Britannorum in prosperâ fortunâ se beneficam gessit. . . . . .*

Orationis argumenta.

Secunda Oratio : de Henriettâ ducissâ aurelianensi. 1°. Ex obitu quem deploramus, assurgit mors atque vanitas humanæ celsitudinis. 2°. Omnia vanitas in homine, si spatia vitæ mortalis consideremus; in eo sunt omnia gravia, summi pretii, si vitæ terminum aspiciamus atque gestorum reddendam rationem. 3°. Ut convertamur, an expectabimus quoadusquè suscitentur à Deo mortui? Quod hodiè descendit in tumulum, id nonne sufficiat ad cor immutandum?

Tertia Oratio. 1°. In Mariâ Theresiâ quodlibet augustum, in ejus vitâ quæcumque pura. 2°. Nihil apud homines excelsi præterquàm fugere peccatum. 3°. Ubi mors advenit, quænam alia præter innocentiam vitæ, morienti prodesse valeant?

Sexta Oratio. 1°. Gloriam Condæi Magni celebrare incipiens, argumenti celsitudine laborisque vanitate confundor. 2°. Distinguamus inter ea dona quæ Deus hostibus suis non negat et ea quæ amicis asservat. 3°. Erant in principe dotes, quibus eriguntur heroes; sed illusio fuissent ejus egregiæ dotes si pietate caruissent. 4°. Pietas est homo totus. 5°. In extremo die fuit Condæi triumphus celsior quàm fuerat Friburgi, Rocroï; in hâc horâ postremâ quasi visa nobis apparere primùm ipsius gloria.

Ad syllogismi formam adducantur hæc excepta è Bossuetii cogitationibus argumenta.

Orationem Bossuetii de *Historiâ universali* subjicite analysi. Cum ipso proferte : perlegentes historiam oculo prosequamur attento, quî agat Providentia, quî consilia perficiat.

Syllogismus. *Perlegentes historiam attentè prosequamini actionem supremæ potentiæ, quæ nobis evidenter elucet in elevandis atque deprimendis imperiis, et in regendo factorum graviorum ordine; atqui nobis actio supremæ Providentiæ in elevandis atque deprimendis imperiis, in regendò factorum ordine graviorum elucet evidenter; ergò. . . . .*

Orationis argumenta.

1°. Ubi labentia secula consideratis, oculo prosequamini Providentiæ actionem in ordine religionis, in historiâ Israelitarum et in serie imperiorum quæ modò eriguntur, modò deprimuntur.

2°. Contemplemini quæ relatio sit inter christianam religionem ipsiusque propagationem, et inter motum imperiorum.

3°. Hierosolymæ destructio, à Tito facta, cum adjunctis omnibus ità contigit uti prædicta fuerat.

4°. Noluit Deus ipsius manus appareret sola in movendis imperiis. In rerum humanarum decursu seriem atque proportiones esse voluit. Cuilibet immutationi graviori causa fuit in factis anterioribus

quæ præparavêre, movêre et ad effectum perduxêre.

5°. Longa causarum specialium catena cohibetur manu Providentiæ divinæ quæ cupiditates emittit aut coercet.

6°. Quæ fortuita nobis apparent, constituta fuerunt in divino Senatu, in eo Senatu qui causas et effectus ponderat et inter se comparat.

Sex illæ Bossuetii cogitationes ad formam syllogismi reducantur.

Supposito vos assedisse Bossuetio, cùm vir ille summus de scribendâ *Variationum Historiâ* meditaretur, si negotium dedisset in syllogismos reducendi ratiocinia graviora, nonne sic egissetis?

1°. *Ea certè vera Christi Ecclesia, quæ in doctrinâ tradendâ constanter una et immutabilis; quæ, veluti fundator ipsius divinus unus est, immutabilis fuit in cogitatione; quæ demùm ea solùm docuit et tradidit quæ à magistro divino accepit; atqui Ecclesia catholica constanter una fuit et immutabilis in doctrinâ tradendâ; sicuti magister ipsius divinus unus est, immutabilis fuit in cogitatione, nec alia docuit quàm quæ ab ipso accepit; ergò.*

2°. *Christi veram Ecclesiam nolite quærere in communionibus quæ in variando non quie-*

verunt, evertentes ea quæ priùs ædificaverant; quæ tradidêre, non ea quæ susceperint à Christo, sed ea quæ pro varietate temporis et locorum humanè cogitabant; atqui Protestantium communiones in variando vel in se ipsis vel una erga aliam haud quieverunt, evertentes ea quæ priùs ædificaverant; haud ea tradidére quæ potuissent à Christo suscipere, sed ea quæ pro varietate temporis et locorum humanè cogitabant; ergò non apud ipsas inquirenda genuina Christi Ecclesia.

Syllogismum utrumque perpendentes, absque negotio percipietis ipsos aptè juxta regulam nostram generalem esse compositos. Major est propositio generalis in quâ minor includitur, uti species in genere.

Juxta scholasticorum regulas, est etiam ordinatè constructus uterque syllogismus. Triplicem ibi solummodò terminum inveniatis, ambos extremos et terminum medium. Hic enunciatur in majore generaliter, et in minore particulariter, nullatenùs autem in consequentiâ. Extremi termini reperiuntur in consequentiâ, dein eorum unus in majore, alter in minore.

Ut in sensu scholasticorum eò clariora proferamus, syllogismum priorem attentius ex-

pendite. Ibi triplex idea; duæ graviores enunciantur in consequentiâ quæ asserit esse convenientiam, identitatem inter Ecclesiam veram Christi et Ecclesiam catholicam. Prior inter has ideas, in sensu generali accepta, reperitur in majore; deest in minore. Altera idea quæ particularis, cùm Ecclesiam catholicam specialiter designet, abesse debet à majore, ut reperiatur in minore. Idea tertia, idea comparationis est unitas, immutabilitas in doctrinâ tradendâ. Refertur in majore ad veram Christi Ecclesiam generaliter acceptam hæc idea, et in minore ad Ecclesiam catholicam in sensu particulari consideratam. Major exprimit principium rationale deductum è naturâ Christi et è constitutione Ecclesiæ quam fundavit. Exponitur in minore factum quòd Bossuetio probandum incumbebat, aut historiam ecclesiasticam recludendo, vel hostes provocando, variationem indicarent aliquam in doctrinâ Ecclesiæ catholicæ.

Ad alterum syllogismum hæc observata faciliùs adducantur.

Compositionis argumenta.

Variationum Historiam accipite manu, aliquot è Bossuetii cogitationibus hinc excepturi, ut eas ad syllogismi formam reducatis.

1°. Constanter una et immutabilis in doctrinâ fuit Ecclesia catholica; ergò ipsa est vera Christi Ecclesia.

2°. Variaverunt absque intermissione Protestantium communiones; ergò non est in ipsis quærenda vera Christi Ecclesia.

3°. Mutationes in exponendâ fide semper habuêre Christiani ut falsitatis indicium.

4°. Ecclesia semper opposuit hæresibus explanationes proprias, concisas, quas nuspiàm immutavit.

5°. Nunquàm non repulit voces ambiguas hæreticorum, eas existimans indicium esse falsitatis, cùm captiosas verborum ambages aspernetur veritas.

6°. Quolibet ævo arrogavêre sibi jus innovandi hæretici, cùm sectæ quivis assecla credat sibi non minùs ac auctori sectæ competere, ut quæ cogitet expromere possit liberè.

7°. Constitutioni fidelis manet Ecclesia catholica dùm immota stat in doctrinâ; naturam servat hæresis cùm innovat.

8°. Mens hæreseos novitatis illecebris illecta rapitur appetitu inordinato ad novas immutationes.

9°. Ab initio perfecta fuit veritas catholica cùm oriatur à Deo.

10°. Hæresis, intellectûs humani fœtus, efformatur panni partes ad partem assuendo.

11°. Quæ tentabat heri, periculum hodiè cùm habeant, emendanda.

12°. Quærite quandò finem habere debeant innovationes; in respondendo hærebit hæresis.

13°. Oppressa veritate, visibilem Ecclesiam esse debere confessa est.

14°. Cùm hanc Ecclesiam intra communiones suas assignare non possit hæresis, absurdum invisibilis Ecclesiæ dogma excogitavit.

Massillonis orationes ad Quadragesimæ tempora (Petit Carême) insequamini. In oratione de Purificatione rem ita tractat auctor : *Adeò valent exempla potentium, ut ipsi soli neque salvari nec in interitum ire possint.*

Syllogismus. *Ii neque salvari nec in interitum ire soli possunt, qui potenter agunt exemplo in cor, intellectum libidinesque inferiorum; atqui magnates exemplo potenter agunt in cor, intellectum atque libidines inferiorum; ergò neque salvari nec in interitum ire soli possunt.*

Ex orationibus aliis quadragesimalibus graviores propositiones eruite, ut eas in syllogismos reducatis.

Orationis argumenta.

Secunda Oratio. Seducuntur à dæmone potentes illecebris voluptatis, adulationis et ambitionis.

Tertia Oratio. Potentes religionem fideliùs colant, et ipsi venerationem auctoritate suâ concilient.

Quarta Oratio. Aliis infeliciores ubi desciscunt à Deo potentes, cùm cupiditate, fastidio, morosâque animi libidine graviùs oppressi vexentur.

Quinta Oratio. Primum ipsis officium est benevolentia, quâ summè quoque felices efficiuntur.

Sexta Oratio. Stat apud ipsos ut et apud Christum, in misericordiâ, in perpetuitate durationeque vera celsitudo.

Septima Oratio. Nihil sunt absque timore Dei probitas humana, ingenii rerumque gestarum splendor.

Octava Oratio. Sit activa, excelsa docilisque potentium pietas.

Nona Oratio. Effecêre potentes ut morte damnaretur Christus, cujus mors ipsorum libidines condemnat.

Decima Oratio. Religione proteguntur potentes, ubi premuntur invidiâ, vel adversâ fortunâ; religione post mortem ipsis asseritur vera gloria.

Manu versate Bourdalouëi quadragesimales Orationes.

Hìc habetis graviores ideas ex oratione

primâ ad feriam quartam Cinerum. 1°. Summum est contra voluptates remedium mortis cogitatio. 2°. Est quoque infallibilis regula quæ nos in deliberando regat. 3°. Pietatis fervorem excitat.

Syllogismi. 1°. *Cogitatio quæ libidinum nostrarum vanitatem detegit, quæ ipsas legi summæ necessitatis subjicit, quæ distinctionem omnem inter homines amovet, ea cogitatio summum erga libidines nostras remedium præbet; atqui mortis cogitatio nobis detegit libidinum vanitatem, ipsas legi summæ necessitatis subjicit, distinctionemque omnem amovet inter homines; ergò cogitatio illa summum nobis in libidines nostras remedium præbet.*

2°. *Cogitatio quæ nos ab omni timore, dubitatione, errore et animi dolore liberat, quæ nostrum animum applicat ad finem ultimum quasi solidum in deliberando fundamentum, ea cogitatio præbet infallibilem regulam in deliberando; atqui mortis cogitatio nos liberat.......*

3°. *Cogitatio quæ nobis extremam horam uti proximam et incertam exhibet, ea cogitatio medium est quo pia mens ardentissimè moveatur; atqui mortis cogitatio nobis horam*

extremam exhibet ut proximam et incertam; ergò........

Orationes alias Bourdalouëi versate. Vestrî gratiâ graviores ideas ex aliquot orationibus extrahimus; eas in syllogismi formam reducite.

Orationis argumenta.

Secunda Oratio. In sacro Cinerum ritu nulla superstitio; auctoritatem habet ille ritus in Scripturâ sacrâ, neque Protestantium animos offendere valet. Nos movet ad humilitatem, et ad carnem abstinentiâ domandam.

Tertia Oratio. Attendendum, ubi quis ad sacram communionem rarus accedit, anne peccator sit sincerus, anne cæcitate laboret aut hypocrisi.

Quarta Oratio. Præceptum adest ut fiat eleemosyna; in eâ distribuendâ servetur ordo.

Quinta Oratio. In tentationem si sponte labaris, à Deo noli gratiæ auxilium exspectare. Si contra voluntatem accidat tentatio, juvaberis à Deo, modò cum ipso pugnare statuas.

Sexta Oratio. Hominum conscientiæque nostræ judicia timemus; quantò magis reformidanda Dei judicia.

Septima Oratio. Fidei miraculum est Evangelii propagatio; habemus in infidelitate nostrâ prodigium humanum.

Octava Oratio. A Deo quæ necessaria sunt et ea ordinatè petamus.

Nona Oratio. Neque nimiæ suî confidentiæ neque desperationi favet Dei prædestinatio.

Decima Oratio. Sanæ rationi consentanea et amore digna lex Christi.

Undecima Oratio. Ducuntur ad finalem impœnitentiam peccatores ipsâ cordis indole, pœnæ et illusionis viâ.

Duodecima Oratio. Dignitatibus abutitur qui potentiæ, dominationis et vitæ mollis desiderio ductus, eas ambit.

§. IV.

Methodus.

Methodus est ea pars ultima logicæ quâ discitis artem, ordine convenienti cogitationes atque ratiocinia disponendi.

Utimini methodo, seù veritatem incognitam indagare, seù cognitam aliis exponere probareque velitis.

Philosopho methodus est id ipsum quod oratori sunt inventio dispositioque.

Analysi synthesique, tanquam instrumentis, in auxilium utitur methodus.

Colligit ea synthesis, quæ resolvit analysis.

Totum aliquod sejungit analysis in partes, ut eas examini subjiciat. Ab ideâ principe progreditur ad inferiores in eâ primâ conclusas. Par abstractioni descendit ad speciem à genere.

Colligit synthesis ideas inferiores, particulares, ut eas ad ideam præcipuam, generatricemque revocet; eas reducit ad punctum undè progressa fuerat analysis.

Horologium attentè considerastis; animum subit cogitatio vos, si sejunctâ parte quâlibet id examinaveritis, adepturos esse scientiam artificis et opificium simile à vobis effici posse.

Quod ut assequi possitis, horologii partes varias exsolvitis, sejungitis, earum unamquamque consideratis attenti, à simplicioribus incipientes, ut eas assequamini quæ labore sunt magis implicatæ. Id officium analysis.

Nunc horologium in statum pristinum restituere cogitatis; partem quamlibet in ordine sibi debito reponitis efformatisque totum par illi quod resolveratis. Id agit synthesis, ideas particulares reducens ad punctum unitatis, undè progressa fuerat analysis.

Orationis argumenta.

Ciceronem insequamini, cùm animo meditaretur de Oratione pro Milone defendendo. Explicate quâ methodo debuerit uti, quonam ordine ratiocinia disponere.

1°. Quænam erat ipsius idea præcipua? Ea profectò : *Milo est innocens.*

2°. Cùm eò clariori luce manifesta fiat veritas, si falsitati sit opposita, nonne debuit orator ità dicere : *Reus est Clodius, Milo quidem innocens?*

3°. Evolvite cum ipso primam ideam, analysis ope sic asserentes : In Clodio fuit præmeditatio, cogitatioque adversarium occidendi; struxit in ipsum insidias; ergò reus est.

4°. Has ideas evolvite proferentes : Actionibus manifesta fit hominis cogitatio; jàm verò probatur actionibus Clodii ipsum fuisse meditatum, insidiasque præparavisse, disposuisse, ut occideret adversarium.

5°. Has ideas evolvite, quònam ierit, undè redierit Clodius, ostendentes; seriem actionum exponite, ut indè cogitationum eruatis ordinem.

6°. Synthesis auxilio recolligite particulares has ideas, et ad hocce punctum unitatis reducite : A Clodio structæ fuerunt insidiæ; mortem adversarii meditando præparavit; solus ergò reus est homicidii commissi.

7°. Nunc ideam alteram apprehendite : *Milo est innocens;* eam analysi subjicite.

8°. Innocentia manifesta fit actionum ingenuo candore. Quid fecit Milo, quæ fuit ejus agendi ratio? Cognoscemus indè quid cogitaverit.

9°. Ipsius actionibus viisque probatur unicam in ipso fuisse cogitationem, ut nempe Lanuvii religioso munere fungeretur.

10°. Eâ cogitatione suppositâ, quæ præparavit ad iter instituendum, quæ disposuerit, quos itineris comites elegerit, aliaque ad ipsius iter spectantia, facillimè possitis explicare.

11°. E contrà si supponatis in ipso fuisse cogitationem, adversarium aggrediendi aut ipsius provocationem repellendi, stulta fit atque contraria sano sensui ejus agendi ratio.

12°. Synthesis ope facta specialia reducantur ad punctum unitatis, ad genus, ad ideam præcipuam hanc : Milo non cogitavit ut occideret, ne hoc quidem ut aggressionem repelleret : ne cadat igitur in ipsius caput sanguis effusus.

Secundum Orationis argumentum.

Methodi regulas in *Historiâ Variationum,* quam scripsit Bossuetius, ostendite.

1°. Quænam idea princeps in hoc opere, quod adeò potens arte logicâ? Ea nempè : Ecclesia catholica est vera J. C. Ecclesia.

2°. Annon analysis ope descenditis ad has ideas invicem oppositas : 1°. Ecclesia catholica, cùm nullo unquàm tempore variaverit, est Ecclesia vera; 2°. Protestantes in variando non quievêre? Nolite ergò apud ipsos Ecclesiam veram quærere.

3°. Analysis ulterioris auxilio adducite facta quibus probetur utraque idea. Id agit Bossuetius in *Historiâ Variationum*, facta deducens quæ spectent ad hanc analysim.

4°. Quânam arte syntheticâ particulares ideas et facta revocat ad punctum unitatis, unde progressa fuerat analysis?

Tertium Orationis argumentum.

Ostendite quâ methodo fuerit usus Bossuetius in oratione funebri quam de dominâ principe aurelianensi habuit.

1°. Cùm soleat methodus evolvere, analysis auxilio, principem ideam in duas ideas contradictorias, quarum oppositione cogitatio fiat eò clarior, cum oratore sic asserite : Vita morsque ducissæ aurelianensis ostendunt hominem in ipsius vilitate simul et in ipsius eminentiâ.

2°. Primam evolvite cogitationem, exponendo quot et quantis corporis, ingenii et animæ dotibus ornata fuerit domina princeps; ostendite quì splendor ille subitò factus fuerit in nihilum.

3°. Dominam principem exhibete religionis obsequio præsertim in horâ postremâ deditam; ex his particularibus ideis aptè deductis eruite quanta sit hominis eminentia celsitudoque.

4°. Synthesis auxilio particulares ideas ad punctum unitatis revocate; sensus auditoris acerrimè commoveatis in peroratione, quæ pars est orationis ad synthesim spectans.

Quartum Orationis argumentum.

Quærit impius : An existit Deus? respondetis : Utiquè, certò certiùs existit.

Asserit : Nullus profectò datur.

Vestrum est probetis existere Deum, adeò strictâ methodo utentes, ut nullus detur adversario locus objiciendi seu reprehendendi.

1°. Cùm indicet methodus invicem opponi debere duas propositiones contradictorias, ut veritas ipsarum oppositione fulgeat eò clariori luce, sic asserite : Ubi Deum, Ens infinitè potens et intelligens admitto, graviora phænomena mundi physici, mundi metaphysici, moralisque facillimè possum explicare; ità sanæ philosophiæ vota, quantùm fieri potest, adimpleo; atheus è contrà nihil explicare valet.

2°. Analysis est officium ut primam cogitationem explicet. Tres ideas in ordine subsequentes ex-

ponat, phænomena scilicet orbis physici, mundi metaphysici, mundique moralis explicet.

3°. Prima secundariarum harum idearum analysis ope resolvitur in tres ideas particulares, aut in tria specialia phænomena : 1°. explicate quî materia existat, quî existat cum elementorum varietate caracteribusque distinctis; quarè, v. g. lumen non sit elementum terrestre; 2°. explicate motûs existentiam; 3°. explicate mirabilem ordinem qui regnat in hoc orbe, cum legibus quibus hæc harmonia firmatur.

4°. Synthesis auxilio facta hæc specialia reducantur ad punctum unitatis, et asserite : In existentiâ Entis infinitè sapientis et omnipotentis adest nobis causa quâ solvantur et explicentur ea phænomena. Sapiens est agendi ratio nostra, si causam hanc admittamus; eâ non admissâ, tentate, si audeatis, ea phænomena resolvere.

5°. Phænomena in ordine metaphysico sunt : existentia contingentium entium; anima nostra et ipsius unio cum corpore. Subjectis analysi phænomenis istis, ope synthesis ad primam causam ascenditis quæ ipsa non sit ampliùs effectus contingens, et ipsam existere concluditis, cùm sola possit explicare phænomena.

6°. Ad ordinem moralem progredientes asserite : duplex hic adest phænomenon ; explicate discrimen quod ævo quocumque gentes admiserunt

inter bonum atque malum; explicate qui consenserint unanimiter illæ gentes in eo ut admitterent Ens supremum quasi causam primam, quasi causam quæ sola sufficere possit ad explicanda phænomena physica, metaphysica et moralia.

7°. Synthesis ope revocantes has ideas analyticas ad ideam principem, asserite : Ens infinitè sapiens et omnipotens est causa sufficiens ad explicanda phænomena in ordine physico, metaphysico moralique : causam hanc admittentes agimus igitur ut viri sapientes qui dictamini sanæ rationis obsequuntur.

8°. Jam ad contradictoriam accedite cogitationem, et asserite : nihil explicat impietas; causam nullam indicat, ut explicet phænomena in ordine physico, metaphysico moralique.

Gravissimum in ordine physico phænomenon haud explicat; nil sani sapientisque respondere valet, si quæratis cur existat materia, quarè detur in ejus elementis aliqua differentia, quarè lumen non sit elementum terrestre, cur aqua non sit ignis.

Non explicat impietas quarè detur motus, quarè legibus invariabilibus et adeò variis regatur.

Nuspiàm explicabit impietas harmoniam quæ regnat in hoc orbe physico.

Ipsam interrogantes circa phænomena in ordine

metaphysico et morali, advertite numquid in ullo puncto difficultatem sapienter enodare valeat.

Consulantur auctores indicati sub num. 18, 25, 26, 42, 42b, 62, 79, 90b, 136, 148, 153, 158, 162a, 183, 197, 205.

PHILOSOPHIÆ

PARS SECUNDA.

METAPHYSICA.

Sanctus Paulus è Macedoniâ se conferens Corinthum transivit Athenas. Expectans ibi Silam atque Timotheum, Christum annuntiare cœpit in synagogâ Judæis, et in foro paganis qui ibi conveniebant.

In urbe stabat, in quâ vocem extulerant Thales, Anaxagoras, Socrates, Aristippus, Antisthenes, Plato, Xenocrates, Arcesilaüs, Carneades, Epicurus et Pyrrho. Athenæ litterarum scientiarumque metropolis, hosce viros quasi philosophiæ græcæ principes excolebat, cathedras ipsorum atque traditiones ut hæredium religiosâ veneratione conservans.

Quos verò fructus eduxêre viri sapientes illi, tantâ famâ nominis illustres? Eruditorum gratiâ scripserant, discipulos aliquot ad

se trahentes; plebem verò superbè dedignantes contemnebant. Numquid ejus causâ quid egerant? Anne de eo cogitaverant ut ipsam è turpi superstitione, in quâ sepulta jacebat, retraherent? Cùm è suggestu tàm excelso loquerentur, quî vox ipsorum ad plebem usquè descendere potuisset? Ad quid etiàm inserviissent incultæ et rudi plebi philosophorum æternæ disceptationes?

Videns Apostolus idololatriæ crassæ deditam civitatem inclytam, incitabatur spiritus ejus in ipso. Philosophi quidam cum eo disserebant, ut apparet, ingenuè; deridebant ipsum alii. Eum ad Areopagum duxerunt, ut ibi coram antiquissimo Græciæ senatu novam doctrinam, quam annuntiabat, exponeret apertè.

Stans in medio Areopagi Paulus dixit : « Viri athenienses, per omnia quasi superstitiosiores vos video. Prætcriens enim, et videns simulacra vestra, inveni et aram in quâ scriptum erat : *Ignoto Deo*. Quod ergò ignorantes colitis hoc ego annuntio vobis.

» Deus, qui fecit mundum et omnia quæ in eo sunt, cœli et terræ Dominus, ipse dat omnibus vitam et inspirationem, et omnia : fecitque ex uno omne genus hominum in-

» habitare super universam faciem terræ, de-
» finiens statuta tempora et terminos habi-
» tationis eorum, quærere Deum, si fortè at-
» trectent eum aut inveniant, quamvìs non
» longè sit ab unoquoque nostrûm. In ipso
» enim vivimus et movemur, et sumus : sicut
» et quidam vestrorum poëtarum dixerunt :
» Ipsius enim et genus sumus. Genus ergò
» cùm scimus Dei, non debemus æstimare
» auro et argento, aut lapidi, sculpturæ artis
» et cogitationis hominis divinum esse simile.
» Et tempora quidem hujus ignorantiæ de-
» spiciens Deus, nunc annuntiat hominibus
» ut omnes ubiquè pœnitentiam agant. Eò
» quòd statuit diem, in quo judicaturus est
» orbem in æquitate, in viro in quo statuit,
» fidem præbens omnibus, suscitans eum à
» mortuis ».

Cùm audivissent autem resurrectionem mortuorum, quidam quidem irridebant, quidam verò dixerunt : Audiemus te de hoc iterùm. Sic Paulus exivit de medio eorum. Quidam verò viri adhærentes ei crediderunt, in quibus et Dionysius Areopagita, et mulier nomine Damaris, et alii cum eis. (Act. 17.)

Athenis, in Græciâ, in Macedoniâ, in Cappadociâ, in Galatiâ, in Asiâ minore, in Sy-

riâ, in Judæâ, Romæ, in Hispaniâ, in præcipuis imperii romani provinciis instituit Apostolus, non sectam philosophicam, sed Ecclesiam quæ magnates, plebem, ignaros et eruditos in gremium recepit. Evanuêre Platonis, Aristotelis, Zenonisque discipuli; et Ecclesia Christi quam Paulus et Apostoli fundaverunt, Ecclesia quæ generis humani traditiones antiquas collegit, ad ævum omne stabit; conservans in primævo candore veram philosophiam, illam philosophiam quam à Deo suscepêre primi parentes nostri, catenâ disciplinæ sacræ finem seculorum cum initio rerum stricto vinculo colligabit.

Hodiè cùm incipiamus, Alumni christiani, metaphysicæ nostræ primas veritates exponere, in exemplum accipiamus sanctum Paulum, cùm Athenis in medio Areopagi prædicaret, asseramusque cum ipso : « Deus, qui » fecit mundum et omnia quæ in eo sunt, » cœli et terræ Dominus, ipse dat omnibus » vitam, inspirationem et omnia ».

A capite nostræ philosophiæ stet Deus, omnis perfectionis et omnis existentiæ principium; ità se facillimè offerent intellectui vestro veritates aliæ, fonte nativo quasi defluentes.

Nusquàm erit, ut de re graviori, celsiori meditemini; idearum ordinem attentè prosequentes observate:

DEUS,

1°. Perfectionis omnis origo;
2°. Principium orbis physici;
3°. . . . . orbis metaphysici et intellectualis;
4°. . . . . orbis politici;
5°. . . . . ordinis moralis;
6°. . . . . ordinis religiosi.

I.

DEUS,

Omnis perfectionis origo.

Propositionem adeò sublimem, excelsam enuntiantes, unanimes estis atque concordes cum cogitatione terricolarum antiquissimorum, cum cogitatione quam primi parentes hominum à Deo ipso certè susceperant; concordes estis cum primævis humani generis traditionibus quæ vinculo catenæ non interruptæ pervenerunt ad vos usquè; unanimes estis cum cogitatione populorum omnium atque philosophorum quos habuit antiquitas pagana celeberrimos; concordes estis denique cum luce purissimâ sanæ rationis.

De quo certè vos primùm interrogat illa recta ratio, cùm philosophiæ lectiones aggredimini? Nonne rogat investigetis et assignetis ipsi principium, quod sufficiat ad hæc explicanda quæ videt oculo, quæque tanquàm existentia seu possibilia percipit animo?

Jam verò vota rationis expletis, ubi Deum ipsi tanquàm omnis perfectionis originem indicatis.

Deus ille infinitus in perfectionibus à seipso, vi propriæ naturæ, et ab æterno existit. Indè percipit intelligitque ratio vestra, quòd possint existere, quamvìs in perfectionibus valdè constricta, entia illa quæ circa vos adsunt et vivunt, cùm ea contingentia producta fuerint ab ente necessario.

Ens hoc est unicum, cui neque par aliud aut simile; indè percipitis ordinem in orbe seu physico vel intellectuali regnare, cùm omnia reducantur ad idem punctum, cùm ab eâdem causâ eâdemque voluntate pendeant.

Ens hoc unicum est omnipotens, quod ipsius opera contemplans exploratè possit agnoscere ratio vestra. *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* (Ps. 18.)

Ens hoc omnipotens ut admisit ratio ves-

tra, percipit ipsum juxta sapientiæ consilia potuisse circumscriptam potentiæ partem, exindè nihil amittens, in creaturas effundere.

Ens hoc omnipotens est infinitè intelligens. Indè percipitis ipsius intellectum præfuisse consiliis, antequàm existentia produceret, ipsumque partem aliquam intelligentiæ creaturis illis assignavisse, quas ad imaginem et similitudinem suî effecerit.

Ens hoc infinitè sapiens absque suî dispendio sapientiæ partem attribuere potuit creaturis.

Seipso beatum et summè liberum nos educit è nihilo, cùm ipsi lubet; ad ipsius felicitatem nos minimè sumus necessarii.

Infinitè sanctum, infinitè bonum, infinitè justum, infinitè verax, creaturis liberè concessit partem limitatam harumce perfectionum, quas, ex intimâ propensione in nostro corde ab ipso repositâ, venerantur homines etiàm improbi.

Sìmplex est Ens hoc infinitè perfectum; destruerentur ejus augustæ perfectiones aliquâ, quæcumque sit illa, compositione partium. Depressa jacet in abjectâ submissione quasi vile mancipium, à Deo creata materia, propter partium, quibus ipsa constat, multiplicitatem.

Immensum est Ens hoc infinitè perfectum, cùm aliâ re nullâ circumscribi possit. Adest ubique, ut alat in orbe vitam, motum, ordinem, actionibusque creaturarum invigilet.

Est immutabile in naturâ et in consiliis quæ sapientia ipsius ab omni æternitate suscepit.

Præsentia, præterita, futuraque complectitur ejus scientia : adsunt ipsi omnia quasi præsentia.

Providentia ejus extenditur ad hæc omnia quæ existunt. Nobis, actionibus nostris invigilat.

Ab atheo quærite : quid in Dei locum apponere cogitas? Materiam, mancipium hoc vile quod impetu cæco paret, obedit; mancipium, quod pendet à legibus quas nec intelligere neque mutare valet? Ubi verò perfectiones illius entis, quod in naturâ jacet abjectissimum? Ubinam ejus unitas, independentia, potentia, intelligentia, sapientia, sanctitas, justitia, bonitas, veracitas, simplicitas, immensitas, immutabilitas, libertas, scientia, rerumque cura provida? Nonnè se vestris oculis exhibet materia quasi contradictionem seu nihilum omnis perfectionis? An ergò dare potuit quod non habet ens hoc in na-

turâ miserrimum, omni facultate destitutum?

In ævo quolibet, apud omnes gentes habetur in æstimatione magnâ sapiens, quòd eligere sciat media quæ possint ipsum ad finem ducere; quòd sciat dignoscere causas quibus effectus producantur; in contemptionem venit insanus, quòd apprehendat improvidè media, causas, quæ cum intento fine, cum producendis effectibus nullâ ratione consentiant.

Alumni christiani, Deum infinitè perfectum admittentes, habetis principium quod rationi sufficiat ad quælibet explicanda.

Atheum, si quis detur, audacter provocate ut sese materiamque sistat, quam in Deum erexit; exhibeatque solutionem quæ viri ratione præditi vota compleat.

Jàm expendite : ubi, quânam ex parte stat sapientia?

II.

DEUS,

Principium orbis physici.

Vobis physicum orbem contemplantibus, offerunt sese tria phænomena : productio materiæ, motûs existentia, et ordo qui regnat in hoc orbe.

Ad hæc explicanda, si Deum infinitè intel-

ligentem et omnipotentem admittatis, iterùm eritis unanimes cum traditionibus omnium populorum, cum doctrinâ philosophorum in antiquitate paganâ celeberrimorum, atque cum impulsu sacro sensûs communis et sanæ rationis.

E contrà qui materiam in Dei locum reponere vellet, ille principiis omnibus auctoritatis atque sapientiæ contradiceret.

1°. Deum admittentes infinitè intelligentem et omnipotentem, animo concipitis quî creare potuerit elementum materiale, cum proprietatibus quas aliis elementis denegaverit. Est elementum terrestre, quod nobis adeò crassum apparet, aptissimum ad excipienda germina, plantas et ad alios usus, quibus ab auctore naturæ destinatur. Aqua, aer, lumen, ignis, electrica materia, magnetica et galvanica proprietatibus aliis ornantur, unumquodque in ordine mûneris ad quod à Deo vocatur.

Rem ità contingere potuisse concipitis animo, si supponatis elemento materiali cuicumque præextitisse principium intelligens, à quo producta fuerint omnia.

In nihilum et in absurditatum gurgitem dilabimini, si materiam, principium cæcum,

omni sensu carens admittatis quasi causam productionis quæ consilia, deliberationes intelligentiæ supremæ postulat.

2° Necessariò quæratur etiam prima causa motûs in principio cui propria sit intelligentia voluntasque. Nec enim ut ens abstractum haberi potest motus. Ubicumque se motus aliquis offert oculis, lege sibi speciali regitur. Non movetur lumen ut aer, ut aqua, ut materia electrica; in corpore duro motus est alius, alius in corporibus elasticis.

Si vobis, cùm in turrim altiorem ascenderitis, è manibus effugiat globus cupreus, prosecutus ille rectam lineam, ad imam turrim decidet. Stantes in fastigio turris ejusdem alium globulum conjiciatis in lineâ quæ horizonti respondeat ad libellam; cùm eduxerit ille parabolicam lineam, ad terram decidet, aliquantùm à turri distans. Si rectà globulum conjiciatis in cœlum, ubi certam altitudinem attigerit, iter idem retrò descendens remetietur, ut in puncto quietè sistat, undè profectus erat.

Datur in motu, velut in entium speciebus, immensa varietas, et ipsa legibus invariabilibus dirigitur, quæ certè non fuerunt à materiâ positæ, cùm impetu cæco legibus his

obediat, nec eas unquàm immutare possit. Agnoscatis igitur hìc atque veneremini Ens intelligens, quod hasce leges sapientissimè disposuerit, quod eas in decursu seculorum omnipotentiâ conservet, quod ut earum executionem perficiat, creaturis ratione præditis quasi causâ secundariâ, intelligenti, et materiâ velut instrumento vili, utatur.

3°. Systema generale mundi contemplantes, in eo conspicitis ordinem et harmoniam quæ superant omnem intelligentiam. « Non est qui » possit scire vias sapientiæ, sed qui scit uni- » versa, novit eam; qui præparavit terram » in æterno tempore; qui emittit lumen et » vadit, et vocavit illud, et obedit illi in tre- » more. Stellæ autem dederunt lumen in » custodiis suis et lætatæ sunt : vocatæ sunt » et dixerunt : *Adsumus;* et luxerunt ei cum » jucunditate qui fecit illas ». (Bar. 3.)

In orbe hoc immenso systema solare solùm accipiatis. Sol est centrum circa quod moventur in silentio, in demissâ subjectione viginti novem opaci globi, qui revolutionem è lege tam certâ perficiunt, ut in antecessum assignari possit punctum, ubi stare quilibet eorum debeat horâ indicatâ.

Terra, tertius horum globorum à sidere

centrali, 34,514,990 leucis ab ipso distat. Sese convertens circa solem intra spatium anni, horâ quâlibet 24,350 leucas perficit, cujus motûs vim humana quænam intelligentia possit apprehendere?

Eâdem accuratâ definitâque diligentiâ moventur planetæ alii et ipsorum satellites.

Deus infinitè intelligens, qui ab æterno tempore stabilivit leges horum motuum, ad hoc invigilat ut mandata sine morâ perficiantur.

Super hanc terram, quam incolimus, parent elementa, plantæ, animalia et homo legibus quas immutare non valent. Deus enim creator, summus rerum Dominus, toti naturæ imperat, nec est qui possit ejus voluntati resistere.

Obediunt nec admurmurantes aut conquerentes color, pilum, asserculus, atque penicillus, imperante pictoris intelligentiâ; in imagine depictâ regnant ordo et harmonia, cùm sola jubeat atque disponat hæc intelligentia. Arrident oculis vestris, ob formarum elegantiam, regalia palatia *Tegularum* atque *Luparæ*, cùm architecti voci et intelligentiæ paruerint ligna, lapides, cæmentum, arena, ferrum et alia *proles materiæ*.

Ità quoque in hoc orbe dantur ordo et harmonia, cùm id abjectum, vile mancipium quod in Deum suum erigere vult atheus, materia, non alia valeat et noverit quàm obedire.

Prostratus ergò jaceat impius ad pedes insani numinis; vos autem, Alumni christiani, agnoscite, adorate Deum infinitè intelligentem et omnipotentem, qui, cùm è nihilo creaverit materiam, motusque ipsius lege certâ, sapienti definiverit, ipsam ex arbitrio durè, imperiosè coercet, ut in hoc orbe, in manuum opere stabiliat ordinem, harmoniam, quæ vestram intelligentiam longè superant.

III.

DEUS,

Principium orbis metaphysici et intellectualis.

Deus infinitè intelligens, Deus quem adoramus, creaverat cœlum et terram, orbem physicum; creaturus ens quod omnipotentiæ posset opera prædicare, dixit : « Faciamus » hominem ad imaginem et similitudinem » nostram : et præsit piscibus et volatilibus » cœli et bestiis, universæque terræ, omnique » reptili quod movetur in terrâ.

» Et creavit Deus hominem ad imaginem

» suam : ad imaginem Dei creavit illum; mas-
» culum et feminam creavit eos.

» Benedixitque illis Deus, et ait : crescite
» et multiplicamini, et replete terram, et sub-
» jicite eam, et dominamini piscibus maris et
» volatilibus cœli, et universis animantibus,
» quæ moventur super terram.

» Dixitque Deus : Ecce dedi vobis omnem
» herbam afferentem semen super terram, et
» universa ligna, quæ habent in semetipsis
» sementem generis sui, ut sint vobis in es-
» cam.

» Formavit igitur Dominus Deus hominem
» de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus
» spiraculum vitæ, et factus est homo in ani-
» mam viventem ». (Gen. 1, 2.)

Ait Psalmista, dignitatem hominis eminentem exaltans : « Quoniam videbo cœlos tuos,
» opera digitorum tuorum, lunam et stellas,
» quæ tu fundasti. Quid est homo, quòd me-
» mor es ejus? aut filius hominis, quoniam
» visitas eum? Minuisti eum paulò minùs ab
» angelis, gloriâ et honore coronasti eum, et
» constituisti eum super opera manuum tua-
» rum. Omnia subjecisti sub pedibus ejus,
» oves et boves universas, insuper et pecora
» campi, volucres cœli et pisces maris. Do-

» mine, Dominus noster, quàm admirabile est
» nomen tuum in universâ terrâ »! (Ps. 8.)

En hominis originem habetis, qualis in antiquis humani generis traditionibus nobis depingitur; en adest homo, creationis opus exquisitum atque præstantissimum; en homo, non quidem impiorum et atheorum, sed Christianorum; ecce vobis adest homo, qui Dei loco dominus est orbis physici caputque mundi metaphysici et intellectualis.

Deus efformavit corpus hominis è limo terræ, sed enim inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ; ità cùm acquisiverit homo animam distinctam à corpore, animam viventem et intelligentem, creatus est ad imaginem atque similitudinem Dei.

Alumni christiani, paucis hisce verbis totus adest orbis intellectualis, qui se facillimè vestris oculis explicabit.

1°. Ad imaginem Dei creati, spiritualem habetis animam atque naturâ immortalem, cùm eâ ratione, quâ corpora, nequeat interire partium dissolutione seu separatione.

2°. Tradidit Deus primo parenti vestro ipsiusque posteris supremum in terram dominium, jubens indagarent ipsius omnipo-

tentiæ opera, rerum omnium auctorem laudarent, amore prosequerentur et adorarent.

3°. Ut possit homo munere fungi tàm excelso, tàm eminenti, dedit ipsi Deus, cum animâ spirituali præstantissimâ, eximiam intelligentiam, sanam rationem, sensum rectum atque libertatem benè vel malè utendi his excelsis dotibus.

4°. Sicuti Deus instituit *impulsionem* et *attractionem* ut leges generales, quarum actione sapienti motus et ordo stabilirentur inter ingentia corpora orbis physici, ità quoque subjecit hæc Mens altissima, suprema mundum intellectualem duabus legibus generalibus, *sanæ* scilicet *rationi* et *libertati*, ut junctis viribus in eo motum et harmoniam conservarent.

Sana ratio est ille sensus communis, judicium hoc rectum, quo mentem hominis ornavit auctor naturæ, ut esset ipsi norma in actionibus dirigendis. Libertas est illa vis cujus in vobis ipsis sensum habetis, et cujus ope in actione morali deliberatâque consilium initis ex arbitrio. Sana ratio libertasque, dotes illæ præstantissimæ, soli *primogenito creaturarum*, minimè verò animalibus, concessæ fuerunt.

5°. Ut possit sana ratio liberè sapientique judicio eligere, dedit ipsi Deus auxilia, quorum potentissima sunt sensus intimus, primarum veritatum evidentia, sensationes, ratiocinium et auctoritas.

6°. Sensus intimus est illa vox interior quæ vobis cogitationum existentiam attestatur, nec de ipsis judicans, quo munere sana ratio et auctoritas funguntur. Cogitatio quam sensus intimus exhibet est animo certissimè præsens, seu vera sit, accurata vel falsa. Quî posset homo mechanicis liberalibusque artibus, litteris humanioribus atque scientiis operam dare; quî possit corpus regere; quî sensus, oculos, aures, pedes imperio coercere, naturamque visibilem tenere sub dominatu, si de cogitatione intimâ nequidem certus esset? Qui diceret : *utrùm cogitem aut existam, ego nescio; cogitatio et ipsamet existentia meî fortassè nihil aliud, quàm inanis apparentia*, pseudophilosophus qui talia jactaret ore, libertate impudenter abutens, æquilibrium quod auctor naturæ inter libertatem atque sanam rationem adeò sapienter instituit, è fundamentis evelleret.

6°. Dedit Deus in auxilia sanæ rationi manifestationem interiorem, evidentem primarum

rum fundamentaliumque veritatum, quæ cum eâ ratione res una et eadem esse videntur. Audiamus eâ de re Fenelonem : *O que l'esprit de l'homme est grand! il porte en lui de quoi s'étonner et se surpasser infiniment lui-même : ses idées sont universelles, éternelles et immuables. Elles sont universelles; car lorsque je dis : Il est impossible d'être et de n'être pas; le tout est plus grand que sa partie; une ligne parfaitement circulaire n'a aucune partie droite; entre deux points donnés, la ligne droite est la plus courte; le centre d'un cercle est également éloigné de tous les points de la circonférence; un triangle équilatéral n'a aucun angle obtus ni droit : toutes ces vérités ne peuvent souffrir aucune exception : il ne pourra jamais y avoir d'être, de ligne, de cercle, d'angle, qui ne soit suivant ces règles. Ces règles sont de tous les temps, ou, pour mieux dire, elles sont avant tous les temps, et seront toujours au-delà de toute durée compréhensible.*

Que l'univers se bouleverse et s'anéantisse, qu'il n'y ait plus même aucun esprit pour raisonner sur les êtres, sur les lignes, sur les cercles et sur les triangles : il sera toujours également vrai en soi que la même chose ne peut tout ensemble être et n'être pas; qu'un cercle

parfait ne peut avoir aucune portion de ligne droite; que le centre d'un cercle parfait ne peut être plus près d'un côté de la circonférence que de l'autre. On peut bien ne penser pas actuellement à ces vérités; et il pourroit même se faire qu'il n'y auroit ni univers ni esprits capables de penser à ces vérités : mais enfin ces vérités n'en seroient pas moins constantes en elles-mêmes, quoique nul esprit ne les connût; comme les rayons du soleil n'en seroient pas moins véritables, quand même tous les hommes seroient aveugles, et que personne n'auroit des yeux pour en être éclairé.

En assurant que deux et deux font quatre, dit S. Augustin, non-seulement on est assuré de dire vrai, mais on ne peut douter que cette proposition n'ait été toujours également vraie, et qu'elle ne doive l'être éternellement. Ces idées, que nous portons au fond de nous-mêmes, n'ont point de bornes et n'en peuvent souffrir. On ne peut point dire que ce que j'ai avancé sur le centre des cercles parfaits ne soit vrai que pour un certain nombre de cercles : cette proposition est vraie par une nécessité évidente pour tous les cercles à l'infini.

Ces idées sans bornes ne peuvent jamais ni

changer, ni s'effacer en nous, ni être altérées : elles sont le fond de notre raison. Il est impossible, quelque effort qu'on fasse sur son propre esprit, de parvenir à douter jamais sérieusement de ce que ces idées nous représentent avec clarté; par exemple, je ne puis entrer dans un doute sérieux pour savoir si le tout est plus grand qu'une de ses parties, si le centre d'un cercle parfait est également éloigné de tous les points de la circonférence.

Quelque effort d'esprit que je fasse, je ne puis jamais parvenir, comme je viens de le remarquer, à douter que deux et deux ne fassent quatre; que le tout ne soit plus grand que sa partie; que le centre d'un cercle parfait ne soit également distant de tous les points de la circonférence. Je ne suis point libre de nier ces propositions, et si je nie ces vérités ou d'autres à peu près semblables, j'ai en moi quelque chose qui est au-dessus de moi et qui me ramène au but. Cette règle fixe et immuable est si intérieure et si intime, que je suis tenté de la prendre pour moi-même; mais elle est au-dessus de moi, puisqu'elle me corrige, me redresse, me met en défiance contre moi-même, et m'avertit de mon impuissance. C'est quelque chose qui m'inspire à toute heure, pourvu que je l'é-

coute, et je ne me trompe jamais qu'en ne l'écoutant pas.

Ce qui m'inspire me préserveroit sans cesse de toute erreur, si j'étois docile et sans précipitation ; car cette inspiration intérieure m'apprendroit à bien juger des choses qui sont à ma portée, et sur lesquelles j'ai besoin de former quelque jugement. Pour les autres, elle m'apprendroit à n'en juger pas : et cette seconde sorte de leçon n'est pas moins importante que la première.

Cette règle intérieure est ce que je nomme ma raison : mais je parle de ma raison sans pénétrer la force de ces termes, comme je parle de la nature et de l'instinct, sans entendre ce que signifient ces expressions en moi.

C'est un maître intérieur qui me fait taire, qui me fait parler, qui me fait croire, qui me fait douter, qui me fait avouer mes erreurs ou confirmer mes jugemens ; en l'écoutant, je m'instruis; en m'écoutant moi-même, je m'égare. Ce maître est partout, et sa voix se fait entendre d'un bout de l'univers à l'autre, à tous les hommes comme à moi. Pendant qu'il me corrige en France, il corrige d'autres hommes à la Chine, au Japon, dans le Méxique et dans le Pérou par les mêmes principes.

Deux hommes qui ne se sont jamais vus, qui n'ont jamais entendu parler l'un de l'autre, et qui n'ont jamais eu de liaison avec aucun autre homme qui ait pu leur donner des notions communes, parlent aux deux extrémités de la terre sur un certain nombre de vérités, comme s'ils étoient de concert. On sait infailliblement par avance dans un hémisphère ce qu'on répondra dans l'autre sur ces vérités. Les hommes de tous les pays et de tous les temps, quelque éducation qu'ils aient reçue, se sentent invinciblement assujettis à penser et à parler de même. Le maître qui nous enseigne sans cesse nous fait penser tous de la même façon. Dès que nous nous hâtons de juger, sans écouter sa voix avec défiance de nous-mêmes, nous pensons et nous disons des songes pleins d'extravagances.

Cette raison supérieure domine jusqu'à un certain point, avec un empire absolu, tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours tous d'accord, malgré eux, sur ces points. C'est elle qui fait qu'un sauvage du Canada pense beaucoup de choses comme les philosophes grecs et romains les ont pensées. C'est elle qui fait que les géomètres chinois ont trouvé à peu près les mêmes vérités que

les européens, pendant que ces peuples si éloignés étoient inconnus les uns aux autres. C'est elle qui fait qu'on juge au Japon, comme en France, que deux et deux font quatre; et il ne faut pas craindre qu'aucun peuple change jamais d'opinion là-dessus. C'est elle qui fait que les hommes pensent encore aujourd'hui, sur divers points, comme on pensoit il y a quatre mille ans. C'est elle qui donne des pensées uniformes aux hommes les plus jaloux et les plus irréconciliables entre eux; c'est elle par qui les hommes de tous les siècles et de tous les pays sont comme enchaînés autour d'un certain centre immobile, et qui les tient unis par certaines règles invariables, qu'on nomme les premiers principes, malgré les variations infinies d'opinions qui naissent en eux de leurs passions, de leurs distractions et de leurs caprices, pour tous leurs autres jugemens moins clairs.

Où est-elle cette sagesse? Où est-elle cette raison commune et supérieure tout ensemble à toutes les raisons bornées et imparfaites du genre humain? Où est donc cet oracle qui ne se tait jamais, et contre lequel ne peuvent jamais rien tous les vains préjugés des peuples? Où est-elle cette raison qu'on a sans cesse be-

soin de consulter et qui nous prévient pour nous inspirer le désir d'entendre sa voix? Où est-elle cette vive lumière qui illumine tout homme venant en ce monde? Où est-elle cette pure et douce lumière qui non-seulement éclaire les yeux ouverts, mais qui ouvre les yeux fermés, qui guérit les yeux malades, qui donne des yeux à ceux qui n'en ont pas pour la voir, enfin qui inspire le désir d'être éclairé par elle, et qui se fait aimer par ceux mêmes qui craignoient de la voir?

Tout œil la voit, et il ne verroit rien, s'il ne la voyoit pas, puisque c'est par elle et à la faveur de ses purs rayons qu'il voit toutes choses. Comme le soleil sensible éclaire tous les corps, de même ce soleil d'intelligence éclaire tous les esprits. La substance de l'œil de l'homme n'est point la lumière; au contraire, l'œil emprunte à chaque moment la lumière des rayons du soleil. Tout de même mon esprit n'est point la raison primitive, la vérité universelle et immuable; il est seulement l'organe par où passe cette lumière originale, et qui en est éclairé.

Il y a un soleil des esprits qui les éclaire beaucoup mieux que le soleil visible n'éclaire les corps; ce soleil des esprits nous donne tout

ensemble et sa lumière et l'amour de sa lumière pour la chercher. Ce soleil de vérité ne laisse aucune ombre, et il luit en même temps dans les deux hémisphères; il brille autant sur nous-mêmes la nuit que le jour : ce n'est point au dehors qu'il répand ses rayons, il habite en chacun de nous. Un homme ne peut jamais dérober ses rayons à un autre homme; on le voit également en quelque coin de l'univers qu'on soit caché. Un homme n'a jamais besoin de dire à un autre : Retirez-vous pour me laisser voir ce soleil; vous me dérobez ses rayons, vous enlevez la portion qui m'est due.

Voilà donc deux raisons que je trouve en moi; l'une est moi-même, l'autre est au-dessus de moi. Celle qui est moi est très-imparfaite, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée; enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes, supérieure à eux; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tous lieux et à redresser tous les esprits qui se trompent; enfin, incapable d'être jamais ni épuisée, ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est-elle cette raison parfaite, qui est si près de moi et si diffé-

rente de moi, où est-elle? Il faut qu'elle soit quelque chose de réel; car le néant ne peut être parfait, ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle cette raison suprême? N'est-elle pas le Dieu que je cherche?

7°. Dedit Deus animæ nostræ corpus sensusque corporeos, ut admonita de iis quæ in hoc corpore et in rebus extra se positis agantur, id corpus orbemque physicum, quem summus rerum Dominus nostrî curæ commisit, imperio sapienti regere et gubernare posset. Sensationum certitudinem in dubium haud revocat vir prudens, cordatus. Qui dicere auderet: *Probate mihi nos existentes esse, stantes unum ante alium, vosque colloquia miscere mecum;* annon ut insanum aut ut improbæ fidei virum haberetis eum qui voce tali vos auderet alloqui? In principium admittamus ergò nos esse metaphysicè certos, nostrî cujuscumque corpus, orbem physicum atque leges quibus imperio reguntur, existere. Sunt unanimes in eo sana ratio et humani generis auctoritas, ut asserant inconcussam hujusce principii certitudinem, quo dilabente nec in nomine Dei mundum physicum regere, nec erga nostrî similes officia socialia possemus adimplere.

...

Nunc ad vos ipsos animum advocate, quæ in ipsius penetralibus agantur, attentè consideraturi.

Constanter experitur anima vestra cogitationes quæ referantur ad corpus : ipsa jubet arripiantur à brachio cibi, quibus corpus hocce nutriat orique deferantur : imperat moveantur pedes, ubi corpus in locum è loco transferri cupit; corpori ea quibus indiget provida suggerit; veste, quâ contra tempestatem asperam tuta sint membra, cooperit, monetque tegantur, ubi calor urget immodicus; si corpus vulnere saucium, anxia, sollicita curat ut artis medicæ subsidio foveatur; die dilabente, corpori dat quietem, ipsumque suscitat, ubi somno viribusque sat recreatum; corporis utitur oculis anima, res ut extra se positas apprehendat; gaudet, ubi sonos amœnissimi concentûs auribus excipit. Ea quidem omnia fiunt in animâ quæ sola cogitat; brachia, pedes, auris, oculus in his, quæ fidelissimis hisce famulis agenda committit anima, nulla prorsùs intelligunt; cæca sunt, huicce trochleæ, virtute cujus aquam hauritis è puteo, similia. Cogitationes has ideò *sensationes* appellate, quòd actioni sensuum corporeorum uniantur intimè. Testatur eas adesse sensus in-

timus. Recta mens accedit, vosque rapiens instinctu intellectuali, invicto, clamat: *Corpus hocce, quo utitur anima, certò certiùs existit, cum ipsâ conjunctum intimè.* Dicere verò si quis audeat: *Corpus ipsiusque sensus inania sunt apparentia;* aut improbus ille sanæ rationi mentitur impudenter, aut orbatus intellectu, durâ manu compressus à naturâ jacet procul abjectus è generali systemate, quod includit entia ratione, intellectu prædita.

Sensibus utitur anima, videat ut exteriora, corporumque phænomena percipiat. Judicant oculi quæ cubiculi vestri mensura, quæ forma, quisve color vestium; quantùm extensa planities ad quam attenditis; quid agri, prata, rivi, sylvæ, quibus ea superficies extensa cooperitur. A summo mane ad horas vespertinas oculo percipitis, aut homines vobis similes, aut animalia quæ vobis serviant, aut plantas vegetatione vivaces, aut corpora quæ propriâ dote legeque gaudeant. Non agit ut ignis, aqua; sunt aeri sua phænomena; dantur mollia corpora; cohærent alia pressionique resistunt. Hæc observat anima, contemplans ea quæ sensu corporeo referuntur; pertinet ad ipsam, intimo sensu sic attestante, cogitatio. Utens hocce testimonio sana ratio, con-

fessionem hanc exprimit: *Existit verè mundus hic aspectabilis; lege suâ quæcumque corpora reguntur; insanit quicumque clamet ea vanam apparentiam esse quæ videt et extra semetipsum observat.*

8°. Animæ hominis intelligenti, ipsiusque sanæ rationi dedit Deus ratiocinium, ut sensationes, ideas inter se comparare, veritates incognitas à cognitis educere posset. In parte primâ philosophiæ regulas explicuimus, ad ratiocinium sapienti methodo construendum inservientes.

9°. Confugit ad auctoritatem sana ratio, ubi facta sunt ipsi adstruenda.

Si deferatur ad justitiæ ministros cæde violentâ vel alio crimine violata fuisse jura societatis, in locis ipsismet inquirit judex, testes advocat, ipsorumque testimonia confert; imperat auctoritas ejus conscientiæ, sententiæ ferendæ rationes exponit, ipsumque dirigit in judicando.

Virtute vos rapit auctoritas, ubi studetis historiæ et hìc admiramini phænomenon inter ea quæ dantur in orbe intellectuali maximè stupendum. Ætates abierunt, ast animo vestro præsentes adsunt; vento sparsa jamdudùm ossa cineresque Davidis, Cyri, Miltiadis, Alexan-

dri, Cæsaris; et vobis ipsi vivunt; colloquia cum ipsis habetis, quasi cum ætate paribus. Animâ jubente, referunt oculi caracterum imaginem : et ipsa, quâdam arte, quâ nihil mirabilius, ex hoc elemento materiali, crasso, virorum illustrium cogitationem, acta, gloriamque seculorum elapsorum expromit. Antequàm evanescat generatio, quæ vidit, quæ dixit egitve colligit, et id ætati proximè succedenti transmittit. Traditionis hujus ope, cum ætate quâcumque dilapsâ sermonem habetis. Cogitationi vestræ testis sensus intimus, ætatis elapsæ cùm historiam agitatis; movet sensus rectus, historiæ confidatis, ubi, nihil hæsitans, gesta publica, gravia tradit. Quærit à vobis scepticus : *Anne certò compertum extitisse Cæsarem, ipsumque Pharsali retulisse victoriam?* Respondetis : *Tuâ nec ipsamet existentia certior; talia qui trahat in dubium, ut insanus habeatur.*

In re philosophicâ præparat atque disponit assensum auctoritas; graviora jure summæ cognitionis dirimit atque judicat. A traditionibus humani generis antiquis in ingenuo candore nobis asservatæ fuère notiones veræ de existentiâ et naturâ Dei, de cultu quem ipsi debemus, de spiritualitate et immortalitate

animæ nostræ, de vitâ futurâ, de libertate hominis, de discrimine quod in ipsâ rei naturâ positum inter bonum et malum, et de aliis humanæ sapientiæ gravioribus capitibus. Cùm luce christianæ religionis evolutæ, roboratæ fuerint illæ traditiones, fert contra impios auctoritas humani generis sententiam à quâ non licet ipsis ad aliud quodcumque tribunal provocare. Soli stant contra omnes.

In vitâ sociali controversia quælibet auctoritate dirimitur; necessitate physicâ moralique cogitur infans ut obediat, auctoritatisque voci sese submittat. Discernit auctoritas inter alimenta quibus alatur corpus tenerum, ipsa docet puerum quî voces emittat, quî legat, scribat, quî colat artes, humaniores litteras atque scientias.

Si statueritis artem typographicam, graphidem, picturam, sculpturam, musicam artem, architecturam aut artem mechanicam ediscere, traditiones eorum adite qui vos antecesserunt : si soli velitis iter instituere, gressu lento procedetis, et in viâ sæpiùs errabitis.

Grammaticæ, rhetoricæ studio si detis operam, neque firmo pede progredi valeatis absque magistrorum auxilio. Somniant juniores

poetæ, sufficere ipsis afflatum ingenii; ad ætates verò subsequentes usquè non traducentur nec à posteris legentur, si traditionibus artis poeticæ revolvendis non incubuerint, ipsarumque disciplinæ sese non subjecerint.

In geographiæ, chronologiæ, historiæ jurisque studio, traditioni et ipsius auctoritati subjacent omnia.

Ad oculos, ad vim ratiocinii primò recurritis, ubi physicæ, astronomiæ, historiæ naturali, arti medicæ, chirurgicæ, anatomicæ, chymiæ, scientiæque mathematicæ datis operam. Quos verò progressus efficeretis in celsioribus hisce scientiis, si soli staretis, eorum auxilio destituti qui vobis observando meditandoque præfuerunt?

Auctoritate quæcumque dirimuntur in scientiâ sacrâ : verbo Dei et Ecclesiæ doctrinâ lex instituitur.

10°. Afflatui sanæ rationis obsequentes liberè, usique auxiliis quæ rationi concessit Deus, concluditis : 1°. Vosmetipsos existere; 2°. dari veritates inconcussas, evidentes quæ seipsas absque conatu offerant intellectui; 3°. vobis esse corpus, visibilem hunc orbem existere, legibusque regi; ea facta sensuum unanimi testimonio et persuasionis interioris

invictâ virtute vobis asseri; 4°. ratiocinium regi legibus sapientibus quibus jure confidatis, ubi de rebus quæ sint in vestro captu positæ ratiocinamini; 5°. in artium, humaniorum litterarum scientiarumque studio, velut et in vitâ sociali dari traditiones quas adeamus, auctoritatisque pondera quibus obsequamur. Ad hæc prima doctrinæ philosophicæ puncta cùm attenditis, observantes ea quæ liberè dicit et agit aliorum hominum intelligentia, videtis ipsorum sermoni factisque concordare quæ vos ipsi firmâ fide creditis. Indè necessariò concluditis in eorum intellectum agere sanam rationem, eo quo in vestrum agit modo; *sanam* ergò *rationem* atque *libertatem* esse *leges generales*, ab auctore naturæ stabilitas, ut iis intelligentiæ regantur.

11°. Notatu dignissimum altissimumque phænomenon in orbe intellectuali ut et in mundo visibili detegit sana ratio, prælucentibus ipsi sensu intimo, ministerio sensuum corporeorum, ratiocinio et auctoritate; vobis indicat in omnibus adesse *causam* et *effectum*. Nascimini, vitam agitis, eâ disceditis, æternâ catenâ, quæ principia cum re productâ ligat, constanter involuti. Primus hominum parens, effectus à Causâ primâ, à Causâ creatrice pro-

ductus, Adam, fuit causa subsequentis ætatis, quæ dein ipsa causa tertiæ generationis. In animalia, in substantiam vegetabilem, in elementa materialia constanter agit *causalitatis* hocce principium. Quæcumque cogitetis aut agatis, hocce principio reguntur : semina terræ committitis, ubi vultis colligere; si sit arandum, si quod onus grave transvehendum, equos bovesve robore vigentes alligatis currui; architectum, pictorem advocatis, ubi construendæ sunt ædes aut imago pingenda. Deridetur ut insanus, quicumque velit effectum absque causâ.Ità sensêre secula; ità sentit homo quilibet; sic ætas quæcumque. Ratione sanâ cogente vel inviti clamatis, *causalitati* subjacere naturam, seu sit intellectualis seu visibilis; hocce principio regi quæcumque demùm existant.

Ultrà progrediamini, sensu recto comitante: vobis attestantur observationes, ubique proportionem, æquilibrium inter causam et effectum adesse. Nota vel infanti tenellulo veritas hæc æterna. Dicatur ipsi gravissimum onus è terrâ sublevet; viros ad se viribus pollentes advocabit, ut insanos deridens ætate pares, qui nisu vano conentur effectum ultra vires procul positum educere. Hærebit, in ævum

omne, depressum pondus 24 librarum, quod in lance posuistis, cùm 12 librarum pondus, in adversâ lance positum, inani conatu vires atterat, ut motum se potentiorem imprimat. Si carissimus propinquus in morbum gravem inciderit, anne curam ipsum ad salutem revocandi committatis homini, qui ne priora quidem artis medicæ principia didicerit? Anne sana ratio concederet, ut effectum tanti pretii à causâ, quæ ipsi sit adèo impar, expectaretis? Si patri sit illata lis difficilis, quâ stet familiæ fortuna, nùm quis auctor esset ipsi, causam agendam alicui traderet è condiscipulis, qui neque fori mores, aut leges, aut artem oratoriam calleat? Si quis vestrûm grave problema geometriæ vel algebræ nitens enodare, districtus hæreat, anne condiscipulum, qui classis ordine sit inferior, ad se vocaret? In orbe intellectuali stare debet ergò, velut et in mundo visibili, æquilibrium inter effectum atque causam.

Formidabile causalitatis hocce principium impietati; quæ, quanta moliatur, ut illud evertat, in historiâ philosophiæ narratum accepistis. Quâ verò mente somniet homo, qui quâlibet horâ subjicitur elementorum actioni, quâ mente speret homo fragilis, se solum in

potentissimæ naturæ vires esse luctaturum? Anne gressu vel unico progredi possit impius homo, quin experiatur ubique causam et effectum adesse?

Causalitatis innixa principio, jubet admitti sana ratio Causam supremam, quæ sensu viribusque potentissima, sola res è nihilo potuerit educere, solaque valeat in ipsis ordinem harmoniamque conservare. Materia, cùm sit iners, cæca; neque consilium inire potuit ut existentia produceret; ut motum, quo caret, ipsis imprimeret; ut leges, quas animo minimè percipit, institueret: mundum hunc igitur aspectabilem neque creare, neque legem sapientissimam, quâ creata reguntur, ipsa sancire potuit. Neque materia possit esse causa cogitationis; est enim cogitatio motus liber, spontaneus. Cæca paret imperio materia; jussa dat cogitatio. Alligantur ergò Dei existentia et animæ vestræ spiritualitas eidem invicto potentissimoque causalitatis principio.

Sic ædificium metaphysicæ vestræ basi solidæ credimus imposuisse. Deus in hac intellectuali domo primus angularisque lapis; secundus, homo creatus ad imaginem atque similitudinem Dei sui. *Primogenitus* ille *creaturarum* origine cœlesti nobilis, habet animam

spiritualem et immortalem. Libertas benè vel malè agendi et recta ratio sunt duæ leges orbis intellectualis generales; dedit ipsis Deus in auxilia sensum intimum, evidentiam altissimarum veritatum, sensuum corporeorum testimonia, ratiocinium et humani generis auctoritatem. Sana ratio, prælucente luminis tantâ massâ, detegit ubique causam et effectum adesse; inter effectum atque causam in quocumque casu dari proportionem.

Indè syntheticâ methodo sana ratio redit ad Deum, in quo Causam causarum, Causam amplitudini, magnitudini producendorum effectuum parem invenit; redit et ad seipsam illa ratio, ut ea quæ in ipsius intimis præcordiis aguntur observet. Synthesis ope reducens operationes animæ ad punctum unitatis ità concludit : substantia spiritualis est unica causa quæ stet in proportione cum iis quæ aguntur in animâ; nullam ex interioribus operationibus nostris explicare valet materia.

Sic omnia cohærent in ædificio metaphysicæ vestræ. Stant inter se lapides; nullus ex eis avelli potest.

Absit, incipiamus cum Cartesio, de veritate quâcumque dubitantes. Methodicum hocce dubium, cui tanquam angulari lapidi suum im-

posuit edificium intellectuale, stat in apertâ pugnâ cum intimo sensu, cum evidentiâ primarum veritatum, cum testimonio sensuum corporeorum, cum auctoritate generis humani et cum invictâ persuasione quæ ab auctore solo naturæ prodire potest.

An ideæ dantur innatæ, nùm verò prodeunt omnes à sensibus? Nostro judicio pugnent inter se Cartesiani cum Lockii Condillaciique discipulis de quæstionibus, quas haud ità graves esse judicamus.

Nec assentimur F. de La Mennais, ut hominis ad imaginem Dei similitudinemque creati celsitudinem deprimamus. *Primogenitum creaturarum* ità non alloquemur : *Ni generis humani consulueris auctoritatem, numquàm certò noveris utrùm existas, anne cogites, intelligas, aut videas et audias.*

Ab omni systematis inani structurâ, verborum ambagibus et amplificatione nos omni conatu servabimus intactos.

IV.

DEUS,

Principium orbis politici, moralis atque religiosi ordinis.

In orbe politico datur explicandum cur in omni loco et tempore visibilis adfuerit auc-

toritas, quæ societatis partes varias imperio regeret; cur ipsi teneantur obedire, parere subditi.

Ut hujusce phænomeni generalis, universalisque rationem exhibeat falsa philosophia, recurrit ad umbram ficti contractûs socialis, cujus existentia nullis ex historiâ depromptis factis adstruitur. Undè præteteà vim obligandi traherent illæ confictæ conventiones? Quî possint eos à quibus obsignatæ non fuerint, ligare?

Traditionibus humani generis antiquis obsequentes, augustæ et inconcussæ basi socialem ordinem imponimus. Cum ipsis asserimus : A Deo, tanquàm à fonte rivus, oritur omnis auctoritas; seù benè vel malè reges impenderint aut exercuerint auctoritatem, de eo solus Deus ab ipsis rationem reposcet; ipsis obedire perfectâ demissione subditi tenentur.

« Discat rex timere Dominum Deum suum, » custodire verba et ceremonias ejus. Nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres » suos, neque declinet in partem dexteram » vel sinistram; ut longo tempore regnet ipse » et filii ejus ». (Deut. 17.)

« Nunc, reges, intelligite; erudimini, qui » judicatis terram ». (Ps. 2.)

« Ego sapientia habito in consilio, et eruditis intersum cogitationibus. Timor Domini odit malum : arrogantiam, et superbiam, et viam pravam, et os bilingue detestor. Meum est consilium et æquitas, mea est prudentia, mea est fortitudo : per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt : per me principes imperant et potentes decernunt justitiam.

» Si delectamini sedibus et sceptris, ô reges populi, diligite sapientiam, ut in perpetuum regnetis : diligite lumen sapientiæ, qui præestis populis ». (Prov. 6.)

« Rex qui judicat in veritate pauperes, thronus ejus in æternum firmabitur ». (Prov. 29.)

Christus ipse, qui traditiones antiquas auctoritate suâ firmavit, dixit : « Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo ».

Cùm inter Romanos ad Christi fidem recèns conversos, aliqui falsò crederent omni subjectione sese liberatos erga Cæsarem, erga magistratus ab ipso institutos, utpotè paganos, erroneam hanc opinionem ità confutat Apostolus : « Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi

» à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ
» sunt. Itaque qui resistit potestati, Dei ordi-
» nationi resistit. Qui autem resistunt, ipsi sibi
» damnationem acquirunt.

» Nam principes non sunt timori boni ope-
» ris, sed mali. Vis autem non timere potes-
» tatem? bonum fac, et habebis laudem ex
» illâ; Dei enim minister est tibi in bonum:
» si autem malum feceris, time; non enim
» sine causâ gladium portat. Dei enim mi-
» nister est, vindex in iram ei, qui malum
» agit.

» Ideò necessitate subditi estote, non solùm
» propter iram, sed etiàm propter conscien-
» tiam. Ideò enim et tributa præstatis : mi-
» nistri Dei sunt in hoc ipsum servientes :
» reddite ergò omnibus debita; cui tribu-
» tum, tributum, cui vectigal, vectigal; cui
» timorem, timorem; cui honorem, hono-
» rem ». (Rom. 13.)

» Solus potens Rex regum, Dominus domi-
» nantium, qui solus habet immortalitatem ».
(I. Tim. 6.)

« Subjecti estote omni humanæ creaturæ
» propter Deum : sive regi, quasi præcellenti;
» sive ducibus, tanquàm ab eo missis ad vin-
» dictam malefactorum, laudem verò bono-
» rum :

» rum : quia sic est voluntas Dei, ut benefa-
» cientes obmutescere faciatis imprudentium
» hominum ignorantiam : quasi liberi, et non
» quasi velamen habentes malitiæ libertatem,
» sed sicut servi Dei. Omnes fraternitatem di-
» ligite ; Deum timete : Regem honorificate ».
(1. Pet. 2.)

Quid habet hæc egregia cœlestisque doctrina commune cum vacillantibus impiorum somniis ?

In ordine morali religiosoque datur explicandum : 1°. cur omnes homines, populique reposuerint inter bonum et malum discrimen ex ipsâ rei naturâ petitum ; ipsi cur improbi virtutem laudare, vitiumque contemnere cogantur. 2°. Cur omni ævo populi Deo cultum exhibuerint, cur aras ipsi dedicaverint, sacra fecerint, ipsumque deprecati sint oratione. Facilè solvuntur eæ quæstiones, existentiâ Dei priùs admissâ ; in impiorum systemate nodus est indissolubilis.

Positis hisce primis notionibus, metaphysicam in duas partes dividemus ; in primâ, de Deo ; in secundâ, de animâ hominis, de ipsius facultatibus et de auxiliis agemus quæ suppeditant ipsi sensus intimus, veritatum primarum evidens manifestatio, sensuum corporeo-

rum testimonia, ratiocinium et humani generis auctoritas.

Huicce posteriori parti finem imponent pauca quæ de animâ bestiarum adducemus.

CAPUT I.

DE DEO.

De ipsius existentiâ, dein de perfectionibus ejus agemus.

ART. I.

DE EXISTENTIA DEI.

Admittat homo quicumque sanâ ratione præditus Ens, cujus existentia probatur ejus cordi conscientiæque, voce sensûs intimi, veritatum primarum evidenti manifestatione, testimonio sensuum corporeorum et humani generis auctoritate; jam verò cordi vestro, conscientiæque probatur existentia Dei primis hisce cognitionum vestrarum principiis.

Vel admittat impius majorem propositionem, aut asserat apertè, sibi propositum esse de re quâcumque sine ratione, sine judicio ratiocinari, et philosophiæ quæstiones è cogitationum arbitrio, è voto cordis, libidinum

que dirimere; probetur itaque propositio minor.

Ubi mundum physicum et orbem intellectualem observatis, inter tot et tanta phænomena quæ se vestris oculis offerunt et intellectui, possit animus hisce sequentibus ad meditandum immorari:

1°. Entia contingentia.

2°. Existentia materiæ.

3°. Motûs existentia.

4°. Stupenda varietas et immota constantia legum, quibus orbis physicus regitur.

5°. Nativi propriique materialium elementorum characteres.

6°. Mineralia.

7°. Vegeta semina.

8°. Animalia.

9°. Homo.

10°. Mirabilis ordo qui in hoc orbe relucet universo.

11°. Terrestris orbis et ipsius incolarum existentia recens.

12°. Consensus unanimis hominum atque populorum.

13°. Lex naturalis seù discrimen inter bonum atque malum.

Jàm verò hæc facta quæ in operationibus

intellectûs humani locum obtinent adeò eminentem, haud possunt, juxta dictamen intimi sensûs atque juxta quæcumque principia cognitionum humanarum aliâ ratione quàm admissâ supremi Numinis existentiâ, sapienter explicari.

§. I.

Entia contingentia.

Dantur entia contingentia, scilicet entia quæ sic existant ut possint non existere.

Intimo sensu clamante vobis asseritur esse possibile ut non existatis; haud existebatis ante centum annos, annisque centum elapsis non existetis eo modo quo nunc existitis.

Ad ripam Sequanæ deambulantes accipite manu grana centum arenæ; an auderetis asserere ità necessariò existere hæc omnia grana, ut sit absurditas atque contradictio ea vel unum ex ipsis non existere? Idem asseratis de parte quâcumque materiæ, quæ in hoc orbe physico vestris oculis occurrit.

PROPOSITIO.

Necessarium Ens existere probatur entium contingentium existentiâ.

PROBATUR. Tres solùm hypotheses hìc advertit ratio : aut admittite, sanâ philosophiâ

duce, prælucentibus antiquis humani generis traditionibus, christianæ religionis lumine dirigente, necessarium Ens existere, quod entia contingentia creaverit; aut instans, aliquod punctum fuisse temporis in quo res quælibet esset contingens et itaque nihil existeret, asserite; aut res quascumque nunc existentes existere necessariò et ab ævo æterno; jàm verò principiis humanarum cognitionum expelluntur ut absurdæ posteriores hæ duæ hypotheses.

1°. Absurdè supponeretur temporis punctum in quo nihil extiterit; esset enim et ultrà supponendum, entia potuisse à nihilo produci; quæ inter hypotheses omnium est absurdissima. Impio, qui ad talia confugeret in causâ desperatâ, contradicerent vox intimi sensûs et humani generis auctoritas.

2°. Quis ausit dicere se ipsum ità necessariò existere, ut contradictio sit et absurditas in suppositione quòd non existat? Quæ necessitas urget impium, ut tot entia necessaria supponat, cùm unicum sufficiat? Cùm existentia Entis necessarii sese nostro intellectui offerat uti mysterium altissimum, quid acquirit impiùs indè quòd illud in infinitum et absque ratione multiplicet?

3°. Asserit sana philosophia, præeunte toto genere humano : datur unicum Ens necessarium, quod creavit cœlum et terram, quod producit entia contingentia, et ea, tanquam rerum omnium supremus Dominus, lege sapienti regit. Ens illud existens ante alia quæcumque, vi propriæ naturæ, limites ab exteriore causâ non potuit accipere, cùm ipsi res nulla præextiterit; est ergò infinitè perfectum. Cùm sit infinitè liberum, potuit è creaturis alicui tribuere quod alteri denegaverit; undè perfectionum illa varietas, quam in entibus creatis observamus, feliciter explicatur.

Hanc ultimam hypothesim admittite, cùm sola rationis vota solutionibus et explicationibus ingenuis expleat.

« *L'Être par lui-même*, ait Fenelo, *est le » plus être de tous les êtres; on ne peut rien » lui ajouter : il est donc dans la suprême per» fection; car l'être et la perfection ne sont » qu'une même chose, et ne sauroient conve» nir au néant. Ce qui n'est qu'un peu par» fait n'a qu'un peu d'être; ce qui est plus par» fait en a davantage; ce qui n'a aucune per» fection n'a aucun être; ce qui a donc l'être » par lui-même existe au suprême degré de » perfection* ».

Objectiones.

Obj. 1°. Inutile fieret Ens necessarium, supposità contingentium entium, quæ se producerent invicem, infinità serie; jam verò rationi consona prorsùs hæc hypothesis.

R. N. min. 1°. Nil juvat hæc hypothesis; in hâc serie primum ens exigitur, quod secundo dederit existentiam. 2°. Series illa foret in *potentiâ* solùm infinita, cùm ea successura catena die quolibet augeri debeat accessu novorum entium, neque finem accipere possit unquàm. Cùm integra numquàm existere *possit*, non potest esse infinita. In hâc serie, quam infinitam appellare placet impio, cæcos in innumerabili quantumcunquè ordine collocate; numquid indè fient oculo perspicaci videntes? Dabitne series id quod ipsa non habet? Quid prodest hisce contingentibus entibus hæc ampla longitudo lineæ suprà quàm impius ea collocare nititur? Numquid eo fortuito casu mutabitur eorum natura? 4°. Descendens secundùm catenam impius assercre quidem poterit ens C ab ente B, et D ab ente C producta fuisse; si verò rursùs ascendens ad ens A perveniat, quid respondebit quærenti quæ causa fuerit illius entis primi?

Obj. 2°. Ad quid hoc ens necessarium in serie, quæ nihil præter effectus nullamque causam complectitur? Jam verò in hâc impiorum hypotheticâ serie nihil præter effectus nullamque causam observamus; et hæc hypothesis egregiè rationi consona.

R. N. min. È contrà qui velit hanc hypothesim admittere, claudat oculos corporis et intellectûs, ne quidquam videat aut apprehendat. *Effectus* ultimâ messe productus erat certè granum frumenti, quod ante menses aliquot terræ commisit arator; atenim annon idem granum erit quoque *causa* pro messe quam aliquot abhinc mensibus expectamus?

Orationis argumentum.

Ad formam syllogisticam reducantur evolvanturque fusiùs ea quæ Kantius objicit contra existentiam Entis necessarii deductam è contingentibus entibus; eâdem formâ quoque coercete responsa.

Obj. 1°. Nullas habetis præter empiricas ideas; à sensibus oriuntur omnes. Earum auxilio, quî necessarium Ens, quod appellatis Deum, quodque juxta vos est Ens infinitè simplex, attingere valeatis?

R. 1°. Certus asserere quis audeat, præter empiricas, nobis haud alias ideas adesse, eas omnes à sensibus oriri? Si contemplemini orbem hunc uni-

versum, in eo quæ sunt apposita corpora, præstantem inter ea vigentem harmoniam, profectò sensibus utimini. Atenim ab animâ percipiuntur ideæ; ad leges, quas ab æterno statuit auctor naturæ, ut ea corpora regeret, assurgit anima; detegit anima in orbis universi structurâ finem atque media; contemplans ea phænomena, relationes æternas inter effectum atque causam indagat. Indè concludit intellectum infinitum esse, qui sit causa causarum. — Sensuum organo contemplamini perfectam ab eximio pictore imaginem. Atenim sensus in eâ quænam alia præter telam atque colores advertunt? Exhibet anima, exhibet intellectus ideas pulchri relationemque stantem inter ipsas et opus eximium quod oculo scrutamini. — Sensuum organo contemplamini palatii alicujus ædes, in quibus architectonicus ordo potenti sapientiâ eluceat. Atenim oculo quænam alia præter lapidem, marmor, arenam, cæmenta, lignum, ferrum vitrumve detegatis? Ab animâ revelantur hæc ordinis relationisque principia, quibus architecturæ scientia struitur. Indicat anima relationis inter effectum atque causam æternum axioma; ipsa concludit ab architecto præstanti structuram ædium animo conceptam atque directam fuisse; immensam adesse distantiam inter principium illud intelligens et inertia corpora, vilem illam materiam quam adhibuit ad conficiendas ædificii quascumque partes.

Obj 2°. Ab extenso, finito gigni non potest Ens simplex, Ens infinitum; jàm verò vestrarum idea-

...

rum, quæ sunt empiricæ solùm, ope, non alia præter materiam, præter extensa, finita corpora cognoscitis; ex his ideis non potest igitur in vobis idea generari Entis necessarii, quod est Ens simplex et infinitum.

R. Si contenderemus ab extenso, à finito gigni posse simplex, infinitum, absurda manu palpanda proferremus. Æquo jure possemus asserere pictorem et architectum ab imagine vel à constructione gigni, quæ quidem à mente nostrâ procul omninò distant. Hæc itaque sentimus: anima materiam primam ab organo sensuum ut accepit, ad perceptiones intellectuales assurgit; judicat, confert, instituit ratiocinia; inserviunt ipsi sensus à quibus in suis actibus haud pendet; ipsa non servit ipsis, ut in insano metaphysicæ figmento somniavit Kantius.

Obj. 3°. Ubi concluditis à re visibili, sensibus vestris objectâ, circulum prætergredimini, quo visibilia phænomena comprehenduntur; disceditis è catenâ quam efformant apparentiæ sensibiles; jàm verò sic agentes rectissima sanæ rationis principia protervo pede conteritis; perperàm igitur à rerum existentiâ concluditis ad existentiam Entis necessarii.

R. Si consideraveritis attentè palatia Tegularum, imaginem à præstantissimo pictore confectam, animo rapimini velut inviti extra circulum quo phænomena visibilia comprehenduntur; rapimini extra catenam, quæ colligat apparentia. Motibus

acta longè præstantioris ordinis, exclamat anima : « Profectò vir est eximius, perfectissimus, qui de- » pinxit hanc imaginem; egregius est architectus qui » conceptam animo delineationem harum ædium » executus est ». Sanæ rationi sensuique communi paret, ità qui progreditur; eâ viâ nos à rerum visibilium aspectu ducimur ad existentiam Entis supremi.

Obj. 4°. Si velitis à rebus existentibus ad existentiam Dei procedere, antè alia mihi probetis enti limitato non posse competere necessitatem existendi, et in ideâ entis necessarii notionem entis infiniti absolutè comprehendi; jam verò deest omnis ratio, si tentetis argumentum ejusmodi construere.

R. *Dès que la nécessité du premier Être est absolue*, inquit Bergierus, *elle n'admet point de limitation; nécessité absolue et nécessité bornée sont deux notions contradictoires. L'Être absolument nécessaire ne peut donc être borné dans ses attributs; ils sont nécessaires aussi bien que lui. Il existe de soi-même et par essence; donc il existe de toute éternité, en tout lieu, de toute manière qui ne borne point sa nature. Rien n'est borné sans cause : or, l'Être nécessaire n'a point de cause; il est lui-même la cause première de tous les êtres; tous viennent de lui; ils ont tout reçu de lui, ils ont été limités par lui; ils sont tels qu'il a voulu qu'ils fussent : pour lui, il ne peut rien perdre, ni rien acquérir. Il est donc la plénitude et la perfection de l'être, l'infini dans toute la rigueur du*

terme. De son existence nécessaire, indépendante, immuable, dérivent tous ses attributs. Telle est l'énergie de ces paroles : « Je suis l'Être, voilà mon » nom éternel : il est le roi des siècles, à lui seul » sont dus l'honneur et la gloire pour l'éternité ».

Obj. 5°. *A priori* non potestis existentiam Entis vestri necessarii probare; quî possitis eam *à posteriori* demonstrare, deducentes ipsam à contingentibus entibus?

R. Numquid *à priori* possitis asserere hos esse vobis patrem aut matrem? Usquedùm ea demonstratio detur, hærebitisne suspensâ mente, nùm ipsis officia venerationis et obedientiæ præstare debeatis? Anne Cyrum, Alexandrum, Cæsarem, Pompeium extitisse, gesta quæ de ipsis enarrantur explevisse, novistis *à priori?* Quæcumque detegamus in re morali vel in orbe physico, consideramus effectus, ut indè causam scrutemur, et ut ad eam assurgamus. Hæc est ipsissima via, quam sana ratio sensusque communis indicant. Eam insecuti fuêre Copernicus, Galilæus, Keplerus, Newto, iique viri qui summâ laude philosophiam incoluerunt. Errantes ii, qui quælibet *à priori* tentaverunt explicare, cæcos doctrinarum asseclas in abrupta, devia secum rapuêre.

§. 2.

Existentia materiæ.

PROPOSITIO.

Existentiâ materiæ probatur existere Deum infinitè intelligentem et omnipotentem, à quo creata fuerit.

Prob. Admittat philosophus imperio rationis obsequens propositionem pro cujus invictâ certitudine asserendâ concurrunt unanimi sensu principia cognitionum humanarum omnia; jàm verò conveniunt ea principia ut asserant affirmentque certitudinem propositionis quæ ab existentiâ materiæ deducit existere Deum creatorem, infinitè intelligentem et omnipotentem.

Majorem propositionem in dubium revocare quis audeat? Ad quid prodesset ergò disserere cum philosophis qui, ratiocinii fundamentum omne rejicientes, libidinem animique desideria proponerent in principia ratiociniorum instituendorum?

Ut asseratis itaque propositionis minoris veritatem, principia cognitionum adite.

1°. Quidem auctoritatem; ità narrant an-

tiquæ generis humani traditiones : *In principio creavit Deus cœlum et terram. Dixit Deus : Fiat lux, et facta est lux.* (Gen. 1.) *Cœli cœlorum laudent nomen Domini. Dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt. Statuit ea in æternum, et in seculum seculi; præceptum posuit, et non præteribit.* (Ps. 148.)

Quid habet impius, si verba tam aperta et sublimia superbus aspernetur? Solus Deus existebat; verbo dixit, et materia quæ jacebat in nihilo facta fuit existens.

2°. A quo rationis usu gaudetis nonne testes fuêre sensus, annon et adhuc testantur, 1°. dividi materiam in elementa numero plura et inter se distincta? Electrica, lucida materia certè non est elementum crassum, vile, quod terram appellamus : aqua non est ignis. 2°. Elementa terrestria nonne varia sunt ad infinitum in modificationibus extensionis, figuræ, voluminis, massæ, soliditatis, fluiditatis, duritiei, compressibilitatis, elasticitatis atque mobilitatis? Ea vobis attestantur unanimia sensuum testimonia. Nunc adite rationis dictamina.

Ut explicentur ea phænomena quæ vobis in materià deteguntur à sensibus, admittite vel elementa materiæ cum proprio charactere quæ-

libet à Deo infinitè intelligenti omnipotentique liberè creata, et quasi vilia, inertia mancipia subjecta fuisse modificationis cujuslibet arbitrio libidinique; aut asserendum hæc elementa materialia quælibet ab æterno vi propriâ existere, seu casu producta fuisse.

Jam verò cognitionum humanarum omnibus principiis adversantur hypotheses hæ duæ posteriores.

A. Qui casum invocat, ille nihil prorsùs asserit; nihil efficere potest casus, cùm in eo sit absentia, privatio causæ cujuslibet.

B. Nec minùs absurdum asserere materiam existere necessariò, vi naturæ propriæ. 1°. Certè distinguitur elementum terrestre à lumine. Eà verò solâ distinctione stante supponendum hæc elementa duo circumscribi limite, proprietatumque limitationem seu circumscriptionem illam adductam fuisse ab ente quod ea potestate superet, et ipsis in temporis ordine præiverit.

2°. Facilè concipitis ea scamna supra quæ sedetis effecta fuisse materialibus elementis quæ subjacent omnimodæ, vilissimæ subjectioni ratione formæ, loci, sitûs et extensionis. Arborem, undè fuerunt effecta, mente vobis exhibeatis, in mutatione variâ cui subjecta

ſuit hùc usquè. Indè sic argumentemini : Ratione sanâ et intimo sensu dictantibus, invictè mihi persuasum est ens quod in modo quolibet existendi pendet à causis exterioribus, iis quoàd existentiam ipsam quoque subjici; atqui materia scamnorum horumce serviliter et abjectè subjicitur in existendi modo quocumque; ergò quoàd existentiam est quoque subjecta.

Nobis non apparet quid impius repondere possit huic argumento, quod ità quoque proponi posset : Quod in nullo existendi modo existit necessariò, neque quoad substantiam existere potest necessariò; nihil est enim absque modificatione substantia; jam verò nullus datur materiæ modus in quo necessariò existat; ergò neque quoad substantiam existit necessariò.

3°. Cùm limite nullo circumscribi possit Ens necessarium, in extensione Deum infinitum esse facilè concipimus, eaque perfectio nulli contradictioni subjacet, cùm Deus eâ ratione, quâ substantiæ spirituales, existat ubique. Si verò materia existat necessariò, si è causæ nullius arbitrio pendeat, debet igitur in extensione, et quidem eâ ratione quæ propria naturæ corporis, infinita esse. Sed in hâc hypothesi absurdâ nullibi vacuum daretur,

et motus in orbe physico res esset impossibilis.

Objectiones.

Ob. 1°. Non minùs ac Deus ipse, materia possit immutabilis esse quoàd substantiam, quamvìs in existendi modo sit varia; jam verò Deus est in existendi modo varius, cùm ab omni æternitate non extiterit actus quo mundum creavit, et tamen est Deus immutabilis naturâ; ergò materia.....

R. N. m. In Deo voluntas est, ut et ipsius aliæ perfectiones, æterna; sed voluntatis atque decretorum effectus in temporis ordine sibi succedunt, ab æterno cùm ipse res ità disposuerit.

Ob. 2°. Materia non minùs quàm spatium existere potest necessariò; atqui spatium omni necessitate et vi propriâ existit; ergò materia quoque sic existere potest.

R. N. m. Ante rerum creationem Deus existebat ubique; cœlum et terram creans, immensitatem haud amisit. Cùm res à nihilo produxerit, eas collocavit in spatio quod ante creationem intellectui nostro sese non offert aliâ ratione quàm ut ens intellectuale, ut immensitatis emanatio divinæ, seu forsitan ut hæc immensitas ipsa.

Orationis argumenta.

Quæ sequuntur evolvite fusiùs ex historiâ philosophiæ, et in formam syllogismi reducite.

Objectiones.

Obj. 1°. Æternitas atque necessitas existentiæ non magis repugnant in materiâ quàm in Deo.

R. N. Equidem haud intelligitis quâ ratione Deus sit æternus, quomodò per seipsum existat; atenim si supponatis ipsius existentiam, explicare facilè valeatis quomodò materia cum attributorum ità multiplici differentiâ possit existere. Supponit ea differentia multiplex intelligentiam quæ ante productionis actum cogitaverit. Existit ergò spiritus ante materiam, cujus æternitate, si per absurdum admittatur, nulla res explicari valet.

Obj. 2°. Supponitis à Deo creatam esse materiam; jam verò res est impossibilis illa creatio.

R. N. min. Facilè concipitis ex unâ parte principium æternum quod existat internâ virtute; ex aliâ parte substantiam inertem, cæcam quæ tàm possit non existere quàm existere. Mente dein apprehendite substantiam hanc ab activo principio produci, præhabitâ determinatione, producique voluntatis actu liberrimo.

Obj. 3°. Quod non existit, fieri nequit existens.

R. Fieri nequit existens per seipsum; sed enim id producere potest Spiritus omnipotens, actu voluntatis.

Obj. 4°. Res impossibilis fieri nequit possibilis; ergò res non existens fieri nequit existens.

R. N. C. Id efficere non potest omnipotentia divina ut possibile fiat, quod rationi repugnat. Sic efficere non potest ut triangulum simul sit quadratum. Ratio non capit quidem quomodò res non existens produci possit, sed intelligit illam productionem esse possibilem actu divinæ omnipotentiæ.

Obj. 5°. E nihilo nihil fit.

R. Sensus axiomatis est, merum nihilum non esse posse causam efficientem aut productricem entis cujuscumque; sed indè non efficitur ab omnipotentiâ divinâ et actu voluntatis ipsius produci non posse rem nondùm existentem. Finitum si cum infinito conferre liceat, possemus animæ nostræ productiones et actus velut imperfectam imaginem exhibere illius quod ope creationis efficitur. Nonne producimus, annon creamus velut è nihilo, tot actus qui sunt objectum idearum, judiciorum, ratiociniorumque nostrorum? Si mens humana, si causa tàm arctis involuta limitibus, actus adeò stupendos educere potest, facultatibus infinitæ causæ limites quis audeat assignare?

Créer la matière, inquit Bergierus, *ce n'est point la prendre où elle n'étoit pas; c'est lui donner l'être qu'elle n'avoit pas. Quand nous produisons une pensée ou un mouvement, nous ne les prenons point, mais nous les mettons où ils n'étoient pas. L'essence du pouvoir actif est de faire exister ce qui*

n'existoit pas. Lorsque mon ame remue mon bras, elle lui donne une situation ou une qualité qu'elle n'a pas; un esprit n'est pas susceptible de situation.

Obj. 6°. Nullum datur systema simplicius, clarius eo quod asserit mundum æternum esse.

R. N. 1°. Demonstravimus mundum ratione materiæ non æternum esse. 2°. Moses certissimæ innixus traditioni, cujus origo non ità procùl ab ipso distabat, certum tempus assignat quo mundus creatus est; successionem eorum indicat, qui primo parente prodierant. Ejus narratio caracteribus veritatis omnibus insignitur. 3°. Huic narrationi favent annales populorum. Nullam enim invenimus gentem cujus historia ultra sex mille annos progrediatur. Ab æterno si foret mundus, quî fiat ut homines nullâ recordatione id excoluerint, quod per tot sibi succedentia secula contigerit? Recentissima est etiam artium scientiarumque inventio, quarum auctores, incunabula progressusque nobis indicat historia. Eâ de re fusiùs alibi.

Obj. 7°. In Democriti, Epicuri, Stratonisque systematibus, entium creatio feliciùs explicatur atomorum ope, quæ ab omni extiterint æternitate et motu gaudeant essentiali.

R. Supposito etiam, invitâ ipsâmet evidentiâ, quòd ab omni ævo extiterint atomi ipsisque sit essentialis motus, quisnam originem animarum, corporis unionem cum animâ, organicam animalium

efformationem, vitam vegetabilem in plantis constructionemque mirabilem hujus orbis universi, atomorum fortuito concursu se confidat explicare posse? Quî potuit efficere concursus ille fortuitus atomorum, ut planetæ vicibus alternis ultrà citràque progrediantur? Quî fit ergò terram ire, redire circa circulum æquatoris, ut variis partibus orbis terrestris vitam det et animam? Numquid atomorum impetu temerario prodiit illa carnium, pellis, nervorum, musculorum, ossiumque compages, undè constat homo, cujus et adeò mirabilis est organica constructio?

Tabellam ab insigni pictore compositam si vobis quis exhibeat, annon haberemini velut insani, si contenderetis opus artis adeò eximiæ fortuito atomorum concursu prodiisse?

Obj. 8°. Potuerunt atomi per integram æternitatem invicem impingentes innumeris combinationibus quæ certè possibiles sunt hunc orbem aspectabilem efformare.

R. N. Quantumcunquè mirabilis esse supponatur atomorum combinatio possibilis, sileat omninò, si quæratur undè prodierint spiritûs et intellectûs humani facultates. Nulla erit unquàm proportio cæcum atomorum impetum inter et ordinem mirabilem qui variis in partibus hujus orbis universi regnat. Quâ ratione potuit causa temeraria constantiam illam stabilitatemque producere, quam in orbibus cœlestibus et in motu, quo animantur, observamus?

Obj. 9°. Quotidiè videmus oriri putredine causisque fortuitis animalia.

R. N. In eo conveniunt hodiè physici generationem animalium immotæ legi subjectam esse. Causis fortuitis oriri videntur animalia quædam, exindè solùm quòd ratio, quâ generentur, oculis humanis effugiat. Opinantur aliqui prodire vermes è carne corruptioni subjectâ. Non ità difficilè reducitur ad rectum hæc opinio, cùm nullus vermis generetur in carnibus, undè muscas, quæ possent in eis ova deponere, methodo quâpiam averteritis.

Obj. 10°. Primitùs efformari potuit corpus humanum è limo terræ, per solis radios calefacto.

R. N. 1°. Si hoc ità factum fuerit, cur hodiè non ampliùs fieret? Anne primâ creatione fuit exhausta solis et terræ fœcunditas? 2°. In hâc hypothesi deberet admitti stomachum atque pedes absque capite, manus absque brachiis, uno verbo, quælibet hominis organa, in hâc origine primitivâ rerum, successivo progressu, è terræ visceribus, à naturâ fuisse producta et efformata. Attamen hominis organicam efformationem attentè si consideretis, facilè perspicietis varias ipsius partes ab invicem ità pendere, ut existere nulla potuerit absque aliâ.

Toutes les parties de l'animal, ait eruditus aliquis hujus ævi, *ont entre elles des rapports si directs et indissolubles, qu'elles doivent avoir toujours coexisté en lui. Les artères et les veines supposent les nerfs; ceux-ci le cerveau, tous ensemble une multitude infinie d'autres organes.*

§. 3.

Motûs existentia.

PROPOSITIO.

Motûs existentiâ in orbe physico probatur Ens existere necessarium, omnipotens, quod sit prima motûs illius causa.

Prob. 1°. Vos invictâ virtute ducit ratio ut motûs causam admittatis eam quæ vobis indicata generis humani traditionibus antiquis atque seculorum auctoritate, sola potest explicare phænomena quæ in motu observamus; jàm verò 1°. traditionibus antiquis humani generis atque seculorum auctoritate vobis ut causa motûs in orbe physico, Deus indicatur infinitè intelligens et omnipotens, qui creavit cœlum et terram; 2°. ea causa sufficit ut explicentur omnia phænomena quæ in motu observamus.

1°. Asserunt antiquæ generis humani traditiones à Deo, postquàm cœlum et terram creaverat, aquis, lumini, sideribus quæ collocaverat in firmamento et orbi physico motum impressum fuisse. « Dixit Deus : Fiat lux, et » facta est lux. Et divisit lucem à tenebris,

» appellavitque lucem, diem, et tenebras noc-
» tem : factumque est vesperè et manè dies
» unus. Dixit quoque Deus : Fiat firmamen-
» tum in mêdio aquarum : et dividat aquas
» ab aquis. Et fecit Deus firmamentum, di-
» visitque aquas quæ erant sub firmamento,
» ab his quæ erant super firmamentum. Et
» factum est ità.

» Dixit autem Deus : Fiant luminaria in fir-
» mamento cœli, et dividant diem ac noctem,
» et sint in signa et tempora, et dies et an-
» nos : ut luceant in firmamento cœli, et illu-
» minent terram. Et factum est ità. Fecitque
» Deus duo luminaria magna : luminare ma-
» jus, ut præesset diei, et luminare minus,
» ut præesset nocti : et stellas, et posuit eas
» in firmamento cœli, ut lucerent super ter-
» ram, et præessent diei ac nocti, et divide-
» rent lucem ac tenebras. Et vidit Deus quòd
» esset bonum ». (Gen. 1.)

« Quis mensus est pugillo aquas, et cœlos
» palmo ponderavit? Quis appendit tribus di-
» gitis molem terræ, et libravit in pondere
» montes, et colles in staterâ? Quis adjuvit
» spiritum Domini? Aut quis consiliarius ejus
» fuit, et ostendit illi? Cum quo iniit consi-
» lium, et instruxit eum, et docuit eum se-
» mitam

» mitam justitiæ, et erudivit eum scientiam, » et viam prudentiæ ostendit illi? » (Is. 40.)

2°. Ducti priscis hisce traditionibus crediderunt ipsi philosophi pagani, cum seculorum omnium ævo, Deum esse primam causam motûs, cujus leges ab ipso sapienter institutæ fuerint.

3°. Motus quem in cœlestibus terrestribusque corporibus observamus, lege sapienti, certâ et invariabili regitur. Quî possit ejus explicari causa, si ad principium intelligens, omnipotens, ad Deum, qui cœlum terramque creavit, recurrere contemnatis?

PROB. 2°. Vel admittatis Deum uti causam motûs primam, aut id impio concedatis, motum in materiæ naturâ positum aut motum à corpore ad corpus in infinitum progredi; jàm verò sunt absurdæ posteriores hypotheses illæ.

1°. Absurdum asserere motum in materiæ naturâ et essentiâ positum esse.

A. Si materiæ motus esset essentialis, contradictio foret status corporis quiescentis; neque magìs eum statum animo concipere possetis quàm circulum quadratum; jàm verò, inclamante sensu intimo, nonne vobis exhibere potestis quiescentem hancce mensam

supra quam scribitis? Status ille quietis annon è contrà est idea ipsissima quâ mensam hanc apprehenditis?

B. Si materiæ motus esset essentialis, nuspiàm quiescere posset corpus aliquod, cùm adversùs naturam agere nulla res possit; jàm verò, ex oculorum unanimi testimonio, moventur aliqua corpora, longè plura verò quiescunt. Vobis ipsis gratulemini, fundamenta domûs in quâ noctem transegistis, immota permansisse; quid de vobis actum esset, si paruissent huic imaginariæ qualitati essentiali quâ materiam ornant impii, vobisque dormientibus in motum abiissent, domûs ruinam post se trahentia?

C. Si materiæ motus est essentialis, et atomus quæcunque necessariò moveatur; id verò seculorum observationibus et experientiæ contrarium. Dantur in orbe physico solida corpora; ea soliditas autem esset contradictio, si vi naturæ suæ moveretur quælibet atomus materialis. In hâc hypothesi necessariò fluida fieret massa marmoris durissimi, veluti calore liquefacta glacies diffunditur.

D. Dantur in materiâ qualitates, absque quarum ideâ materiam animo concipere non possitis. In quocumque situ reponatur aliqua

materiæ pars, extensa, figurata, solida, impenetrabilis, homogenea, vel heterogenea et mobilis, existit necessariò. Jàm verò inter hæc attributa materiæ ipsiusque motum connexio nulla necessaria reperitur.

E. Si materiæ motus esset essentialis, aut ad orientem, aut ad occidentem, aut ad aliud quodcumque punctum ille motus necessariò dirigeretur; jàm verò testatur è contrà vobis experientia materiam absolutè passivam esse. Eò progreditur quò eam impellitis; motus igitur ipsi non est magìs ac directio motûs essentialis.

F. Lege motûs generali statuitur, in quiete manere corpus quiescens et corpus quodlibet, motum in tali vel aliâ directione, cum tali gradu velocitatis ità pergere, donec à causâ novâ deducatur ad alium statum. Hâc inviolabili lege supponitur evidenter materiam in motu positam esse purè passivam, et extraneæ vi, quæ motum impressit, impetu cæco parere.

G. In materiâ cum impio motum admittatis essentialem ast insensibilem; ad quid hoc inserviret ipsi, naturæ phænomena explicaturo? Anne motu molecularum materialium insensibili coguntur planetæ, ut in se ipsos et circa

solem in orbitâ volvantur? Quid animo pertinaci motum supponunt impii, quo tamen admisso necessaria foret actio causæ intelligentis et omnipotentis ad conservandam in orbe physico harmoniam et actionem?

2°. Nec minùs absurdè confugiatis ad infinitam collisûs impulsûsque catenam.

A. Cùm individuum omne corpus motui dare nequeat principium, corpora mobilia ex arbitrio ponat impius unum prope aliud in infinitum; ad quid hoc inserviat? Fiet indè multiplex impotentia producendi motum; si catenæ summum fastigium attigeritis, erit effectus absque causâ.

B. In totâ catenâ nullum erit corpus, à quo quærere non possitis undè motum acceperit. Quid respondebit corpus A, quod impii coguntur in summo catenæ fastigio reponere, si quæratur ab ipso undè motum habeat?

C. Quî possitis autem eam catenam infinitam appellare, cùm horâ quâlibet impulsione novâ longior fiat?

D. Inclamante sensu intimo, metaphysicè certi estis in vobis esse motus *spontaneos* qui, cùm ab impulsione non oriantur extraneâ, voluntate vestrâ producuntur immediatè.

Hi motus verò qui certè non sunt *acquisiti*,

numquid etiàm pertinent ad catenam infinitam, quam contra rationis omne dictamen impii supponunt?

Orationis argumentum.

Obj. 1°. Moventur omnia, in cœlo sidera et in terrâ corpora vel organis instructa, vel iis destituta, corporaque viventia; ergò materiæ motus est essentialis.

R. N. C. Motus ille, quem admittimus, invariabili, sapienti lege regitur, cui materia paret impetu cæco, nec in eâ lege quidquam immutare valens; nihil est enim aliud quàm instrumentum vile in manibus illius qui supremus est rerum omnium Dominus.

Obj. 2°. Analogia nulla datur inter spiritum atque materiam; huic ergò motum imprimere non potest spiritus.

R. 1°. Mysterium est altissimum, uti fatemur, actio spiritûs in materiam; at neque faciliùs apprehendimus animo quî globulus eburneus A possit activitatem sibi propriam impertiri globulo B, eumque, licet ab ipso distans, in cavum detrudere. 2°. Testatur mihi sensus intimus animam imprimere modò manui meæ motus, ut efformet characteres; motus hosce dirigit, imperabitque, si lubeat, ut quiescat manus. Mente factum et oculis apprehendo; quî possit agere in corpus anima, soli Deo cognitum.

Obj. 3°. Absurdè supponeretur in extenso spatio posse spiritum inextensum existere, et ab eo posse materiam extensam in motum agi.

R. Fictas hasce contradictiones explicabitis facilè, si Deum admittatis omnipotentem, qui spatium impleat immensitate, quique voluntatis actu motum imprimat corporibus cœlestibus.

§. 4.

Stupenda varietas et immota constantia legum, quibus orbis physicus regitur.

PROPOSITIO.

Eâ varietate constantiâque probatur leges quibus orbis physicus regitur, ab ente infinitè intelligenti et omnipotenti fuisse stabilitas.

Pr. Quanta vis insit huicce propositioni lucidè percipietis, ubi quæ de re physicâ in parte quartâ philosophiæ vobis tradere proposuimus, audieritis attentè. In antecessum excipite *Systematis solaris* (Phys. cap. 1.), delineationem compendiosam.

Circa solem, hujusce systematis centrum, moventur 29 opaci globi, nempe 11 planetæ et 18 satellites.

Planetæ sunt, Mercurius, Venus, Terra, Mars, Vesta, Ceres, Pallas, Juno, Jupiter, Saturnus et Uranus.

Satellites sunt luna quæ circa terram movetur, 4 satellites circa jovem, 7 circa saturnum, et 6 circa uranum.

Sol, hujusce systematis centrum, circa se ipsum ab oriente in occidentem intra 25 dies 14 horas 8 minutas volvitur. Distans à terrâ 34,514,990 leucas, lumen adeò stupendâ velocitate immittit ut ad nos perveniant radii intra 8 minutas.

A sole minùs quàm terra distant mercurius et venus; longiùs quàm terra verò planetæ aliæ.

Quò major à sole planetæ distantia, eò longior ejus annua revolutio circa solem.

Mercurius, cujus est à sole distantia 14,447,000 leucarum, circa proprium axem intra 24 horas 5 minutas, et circa solem intra 87 dies 23 horas volvitur.

Venus à sole distans 26,800,000 leucas circa axem intra 23 horas 21 minutas, et circa solem intra 224 dies 16 horas 41 minutas agitur.

Terra, cujus orbis est 9000 leucarum, diametrum 2864 leucarum, radius 1432 leucarum, distans à sole 3,451,499 leucas, circa suum axem intra 24 horas, et circa solem intra 365 dies 5 horas 49 minutas volvitur in or-

bitâ 213,327,085 leucarum. Circa solem volvens terra velocitate quæ captum omnem hominis superat 24,330 leucas percurrit intra horam.

Mars, à sole distans 52,000,000 leucas, circa axem intra 24 horas 51 minutas, et circa solem intra 686 dies, 22 horas, 18 minutas volvitur.

Vesta, quæ distat à sole 73,306,000 leucas, circa solem volvitur intra 321 dies, 12 horas.

Ceres, distans à sole 95,028,000 leucas, circa solem volvitur intra 4 annos, 217 dies.

Pallas, distans à sole 95,890,000 leucas, circa solem volvitur intra 4 annos 241 dies 17 horas.

Juno, distans à sole 112,000,000 leucas, circa solem volvitur intra 5 annos 90 dies.

Jupiter, planetarum maximus, cujus diametrum est 31,111 leucarum, distans à sole 180,000,000 leucis, circa axem intra 9 horas 55 minutas, et circa solem intra 12 annos volvitur.

Saturnus, distans à sole 330,000,000 leucas, circa se ipsum intra 10 horas 16 minutas, et circa solem intra 29 annos 176 dies 14 horas 36 minutas volvitur.

Uranus, à sole distans 662,000,000 leucis,

volvitur circa solem intra 82 annos 152 dies 4 horas 10 minutas.

Luna, 94,000 leucas distat à terrâ, circa quam volvitur intra 29 dies 2 horas 24 minutas. Si stet inter terram atque solem, quod in novilunio solùm occurrere potest, est defectio solis. Si terra stet inter solem atque lunam, sitque plenilunium, est defectio lunæ. In primo casu, solis radios intercipit luna, ne ad terram perveniant; in secundo casu, eos cohibet in se terra, ne radiis illustretur luna. Adeò certâ lege reguntur astra, ut ejusmodi defectiones seu siderum occursus, multis annis in antecessum, et ad minutæ designationem, ab astronomiæ peritis annuntientur.

Præter 29 hosce globos opacos, circa solem moventur alia corpora, cometæ, qui lege non minùs invariabili coercentur.

Detexit Keplerus planetarum leges, quarum hæc 1ª: describuntur à planetis orbitæ non circulares, sed ellypticæ; 2ª. quadrata periodici temporis in planetis sunt in proportione cum cubo distantiarum à sidere centrali; 3ª. areæ sunt in proportione cum temporibus.

Evolvit hasce leges posteà Newto, demonstrans eas in duabus legibus generalibus, at-

...

tractione et impulsione ipsarumque compositione oriri.

Delineatio systematis solaris.

	Duratio rotationis circa proprium axem. A.	Duratio revolutionis circa solem. B.	Distantia à sole media. C.
Sol.	25 d. 0,500	. . . .	. . . .
Mercurius.	1,000 d.	87 d. 0,969	0,387
Venus.	0,973	224 d. 0,701	0,723
Terra.	0,997	365 . 0,256	1,000
Mars.	1,027	686 . 0,980	1,524
Vesta.	. . . .	1335 . 0,205	2,373
Ceres.	. . . .	1681 . 0,539	2,767
Pallas.	. . . .	1681 . 0,709	2,768
Juno.	. . . .	1590 . 0,998	. . . .
Jupiter.	0,414	4332 . 0,596	5,203
Saturnus.	0,428	10758 . 0,970	9.539
Uranus.	. . . .	30688 . 0,713	19,183
Luna.	27,322	. . . .	. . . .

Distantia à sole.

	In Aphelio.	In Perihelio.	Media.
	D.	E.	F.
	leucis.		
Mercurius.	16,2226752	10,685740	13,456246
Venus.	25,319712	24,968620	25,144166
Terra.	35,347414	34,175946	34,761680
Mars.	57,891754	48,040294	52,966024
Jupiter.	189.512336	172,077268	180,794802
Saturnus.	350,532609	312,725111	331,628860
Uranus.	664,969629	661,661221	663,315425

		Diametrum.	*Volumen.*
		G.	H
Majores.	Sol.	109,93	13,28460
	Jupiter.	11,56	14702
	Saturnus.	9,61	8873
	Uranus.	4,26	775
	Terra.	1,00	1,0
Minores.	Venus.	0,97	0,9
	Mars.	0,56	0,2
	Mercurius.	0,39	0,1
	Luna.	0,27	$\frac{1}{49}$

Massæ.

I.

Terrâ graviores.	Sol.	1
	Jupiter.	$\frac{1}{1071}$
	Saturnus.	$\frac{1}{3512}$
	Uranus.	$\frac{1}{17919}$
	Terra.	$\frac{1}{337100}$
Terrâ leviores.	Venus.	$\frac{1}{356600}$
	Mercurius.	$\frac{1}{2025800}$
	Mars.	$\frac{1}{1546300}$
	Luna.	$\frac{1}{23090000}$

Orbis revolutionis circa solem.

K.

Mercurius.	84,582117 $\frac{1631}{2283}$	leucarum.
Venus.	158,049043 $\frac{978}{2283}$	
Terra.	218,501984 $\frac{436}{2283}$	
Mars.	332,929293 $\frac{1631}{2283}$	
Jupiter.	1130,167039 $\frac{35}{2283}$	
Saturnus.	2083,398519 $\frac{1797}{2283}$	
Uranus.	4169,411242 $\frac{1957}{2283}$	

Spatium quod planeta quilibet intra secundam seu $\frac{1}{600}$ horæ, circa solem volvens, percurrit.

Mercurius.	11	leucas.
Venus.	8 $\frac{1}{8}$	
Terra.	7	
Mars.	5 $\frac{1}{2}$	
Jupiter.	3	
Saturnus.	2 $\frac{1}{4}$	
Uranus.	1 $\frac{1}{2}$	

In quartâ part. phil. tabularum harum elementa luculentiùs exponentur. Sistamus hic gressum. Viro sanæ mentis ea pauca sufficiant. Claudat oculos insipiens qui dixit in corde suo : *Non est Deus.*

§. 5.

Nativi propriique materialium elementorum characteres.

PROPOSITIO.

Manifestè revelantur intelligentia supremi Numinis ipsiusque omnipotentia nativo proprioque materialium elementorum charactere.

PR. Silentes de materiâ lucidâ, igneâ seu calorificâ, electricâ, magneticâ et galvanicâ, pauca tantùm è quartâ parte philosophiæ nostræ, cap. 3, §. 1, hùc adducemus de iis elementis quæ chimiæ periti *gaz* aut elastica fluida vocant. Veriti ne vos, Alumni dilecti, terreat insolitarum vocum sono textus latinus, è versione gallicâ delineatio brevis hæc excerpatur.

Gaz ou fluides élastiques.

Les fluides se distinguent essentiellement par leur pesanteur respective, par la manière avec laquelle ils s'associent ou se repoussent, et par leur action sur les corps soumis à leur influence.

Pesanteur spécifique des gaz, comparée à celle de l'air atmosphérique.

Plus pesans.	Gaz acide sulfureux.	206,0560
	Gaz acide muriatique.	173,2344
	Gaz acide carbonique.	151,0642
	Gaz oxigène.	108,6795
	Gaz nitreux.	105,6365
	Air atmosphérique composé d'hyd. et d'azot.	100,0000
Plus légers.	Gaz azotique.	96,6040
	Gaz ammoniacal.	53,0353
	Gaz hydrogène.	8,0425

Si Dieu créait un atmosphère composé de ces neuf gaz, sans tendance à s'associer, le gaz acide sulfureux occuperait la place inférieure, et l'hydrogène, comme le plus léger, s'élèveroit pour occuper la couche supérieure.

L'air atmosphérique, dans lequel nous vivons, est composé d'oxigène et de gaz azotique. Sur cent parties, il en a vingt-huit d'oxigène et soixante-douze d'azot.

C'est l'oxigène qui entretient la vie dans les animaux; seul il fournit le calorique. Placez une bougie allumée sous un vase plein d'oxigène, elle brûlera quatre fois plus vite que si elle se trouvoit dans l'air atmosphérique.

Si elle étoit placée sous un vase plein de gaz azotique, elle s'éteindroit sur-le-champ. C'est ce qui arrive à ceux qui s'avancent avec de la lumière dans des lieux souterrains enfermés, dans des cloaques où règne le gaz azotique.

Ce gaz étouffe les personnes qui descendent au fond des cloaques, ou qui s'enferment dans une chambre où elles brûlent du charbon.

Le gaz azotique domine en peu de temps dans un lieu où l'on entasse des malades, des prisonniers; il les frappe ou les attaque fortement, à moins que l'on n'établisse des communications libres avec l'air atmosphérique.

L'eau est un élément composé d'oxigène et d'hydrogène; quinze parties ou molécules de ce dernier et quatre-vingt-cinq d'oxigène font cent parties d'eau.

Le gaz hydrogène seul suffoque les animaux. Quoiqu'il s'enflamme très-facilement, cependant il éteint les corps enflammés que l'on plonge dans son sein.

Ce gaz, le plus léger de tous, est devenu un fluide intéressant pour les physiciens et pour les aéronautes. On en remplit les balons aréostatiques, qui, emportés par la légèreté spécifique du fluide, s'élèvent avec rapidité dans les airs.

On s'en sert pour faire des feux d'artifice très-agréables, parce qu'ils agissent sans fumée et sans bruit.

Les expériences que l'on fait sur ces gaz sont soumises à des lois fixes, invariables; elles ont à Péking les mêmes résultats qu'à Paris, à Stockholm et à Constantinople. On vante avec raison le génie et la constance de Lavoisier, qui a découvert ou visité ce nouveau continent *de notre monde physique: et l'impie oseroit douter dans son cœur si ce monde est régi par le Dieu tout-puissant, par le souverain Seigneur de toutes choses!*

§. 6.

Mineralia.

PROPOSITIO.

E legibus quibus mineralia reguntur, asserite Deum existere summè intelligentem et omnipotentem.

PR. Ut imponeretur ea propositio solidæ basi, de mineralibus in genera speciesque distributis, de ipsorum efformatione, dissolutione, de qualitatibus exterioribus et de legibus invariabilibus quibus reguntur, fusè dis-

serendum esset. In hoc argumento velut in imagine vivâ depingeretur intelligentia summa Dei omnipotentis. Atenim hæc agentes ultra propositi limites evagaremur; itaque brevi sermone tantùm agamus de unicâ mineralium qualitate, de specificâ eorum gravitate quam animo facilè concipiatis, tabulam sequentem, linguâ patriâ redactam inspicientes. In eâ supponitur aqua velut unitas.

Elementa specificè graviora quàm aqua.	Platine.	22,0690
	Or.	19,3617
	Tungstein.	17,6
	Mercure.	13,598
	Plomb fondu.	11,3523
	Palladium.	11,3
	Rhodium.	11,0
	Argent.	10.4743
	Bismuth.	9,822
	Cuivre.	8,7880
	Molibdène.	8,611
	Arsenic.	8,908
	Nickel.	8,279
	Urane.	8,1
	Acier.	7,8163
	Cobalt.	7,8119
	Fer.	7,7880

Elementa specificè graviora quàm aqua.

Etain.	7,2914
Fer.	7,2070
Zinc.	6,861
Antimoine.	6,712
Tellure.	6,115
Chrome.	5,9
Iode.	4,9480
Spath.	4,4300
Jargon de Ceylan.	4,4161
Rubis.	4,2833
Saphir oriental.	3,9941
Topase de Saxe.	3,5640
Béryl oriental.	3,5489
Diamans.	3,5310
Flint-glass.	3,3293
Spath.	3,1911
Tourmaline.	3,1555
Asbeste.	2,9958
Marbre.	2,8376
Quartz-jaspe, onix.	2,8160
Emeraude.	2,7755
Perles.	2,7500
Chaux carbonatée cristallisée.	2,7182
Quartz-jaspe.	2,7101
Corail.	2,680
Cristal de roche pur.	2,6530
Quartz-agathe.	2,615
Feld-Spath.	2,5644
Verre de Saint-Gobain.	2,4882

Elementa specificè graviora quàm aqua.	Porcelaine de la Chine.	2,3847
	Chaux sulfatée cristallisée. . . .	2,3117
	Porcelaine de Sèvres.	2,1457
	Soufre natif.	2,0332
	Ivoire.	1,9170
	Albâtre.	1,8740
	Anthracite.	1,8
	Alun.	1,720
	Houille compacte.	1,3292
	Jayet.	1,259
	Succin.	1,078
	Eau.	1,000
Elementa specificè leviora quàm aqua.	Sodium.	0,9726
	Glace.	0,930
	Potassium.	0,8651
	Bois de hêtre.	0,852
	Frêne.	0,845
	If.	0,807
	Bois d'orme.	0,800
	Pommier.	0,793
	Bois d'oranger.	0,705
	Sapin jaune.	0,657
	Tilleul.	0,604
	Bois de cyprès.	0,598
	Bois de cèdre.	0,561
	Peuplier blanc d'Espagne.	0,529
	Bois de Sassafras.	0,482
	Peuplier ordinaire.	0,383
	Liége.	0,240

Si stantes in excelsâ turri ea mineralia simùl et æqualia volumine de manibus amittatis, primum omnium, utpote specificè gravissimum, imam turrim attinget platinum; sequuntur aurum et alia in specificæ gravitatis ordine. Post succinum et ante sodium cadet aqua, si massam densam asservare possit. Post alia suber ultimo loco cadet.

Si simul et æqualia volumine deciderent in vas aquâ plenum ea mineralia, vasis imam partem attingeret ante alia quoque platinum, aurum deindè, succinum ultimo loco. Aquis innatarent verò mineralia specificè leviora, cùm aquarum æquale volumen amovere non possint; solùm immergeretur ex ipsis aliqua pars voluminis, pro ratione specificæ gravitatis, et sodium quidem quàm maximè, suber verò quàm levissimè.

In quocunque loco quis ea tentaverit, idem erit effectus ubicumquè, cùm ea mineralia legi certæ et invariabili subjecerit libera voluntas Dei qui cœlum et terram creavit.

Idne possit efficere materia, vile, cæcum elementum, omni carens intelligentiâ?

§. 7.

Vegeta semina.

PROPOSITIO.

Admirandæ legis imperio subjecit Deus intelligens et omnipotens vegeta semina.

Pr. 1°. Traditionibus humani generis antiquis. Tertio creationis die dixit Deus : « *Con-
» gregentur aquæ, quæ sub cœlo sunt, in lo-
» cum unum; et appareat arida.* Et factum
» est ità. Et vocavit Deus aridam, terram;
» congregationes aquarum appellavit maria.
» Et vidit Deus quòd esset bonum. Et ait :
« *Germinet terra herbam virentem et facien-
» tem semen, et lignum pomiferum faciens
» fructum juxta genus suum, cujus semen in
» semetipso sit super terram;* et factum est
» ità. Et protulit terra herbam virentem et
» facientem semen juxta genus suum, lignum-
» que faciens fructum, et habens unumquod-
» que sementem secundùm speciem suam.
» Et vidit Deus quòd esset bonum ». (Gen. 1.)

« Domine Deus meus, magnificatus es vehe-
» menter. Rigans montes de superioribus suis,
» de fructu operum tuorum satiabitur terra.
» Producens fœnum jumentis et herbam ser-
» vituti hominum; ut educas panem de terrâ,

» et vinum lætificet cor hominis. Ut exhiberet » faciem in oleo, et panis cor hominis con» firmet. Saturabuntur ligna campi, et cedri » Libani quas plantavit; illìc passeres nidifi» cabunt; herodii domûs dux est eorum ». (Ps. 103.)

« Laudate Dominum de terrâ, montes et » omnes colles, ligna fructifera et omnes ce» dri ». (Ps. 148.)

2°. Botanicæ tractatum in manum accipite, vegeta semina dividentes in genera, species; ipsorum organicam structuram, radices, truncum, ramos, folia, flores, fructus et alia plantæ arborisque nascentis, vigentis, senescentis phænomena considerate, clamantes : « Domine, Deus meus, quàm admirabile » est nomen tuum in universâ terrâ »!

Adducantur hìc aliqua è recentissimo botanicæ tractatu.

En faisant exception des lichens, qui bravent tous les climats, nous remarquerons qu'un bien plus grand nombre de plantes ont été douées des qualités nécessaires pour supporter une température élevée, que pour supporter un froid rigoureux. La progression est sensible, si l'on s'avance des régions polaires vers les contrées équinoxales. Les botanistes esti-

ment qu'au Spitzberg, vers le 80° *de latitude boréale, il y a* 30 *espèces environ; qu'en Laponie, sous le* 70°, *il y en a* 534; *qu'en Islande, sous le* 65°, *il y en a* 553; *ils en comptent* 1300 *dans la Suède, qui s'étend depuis les terres méridionales de la Laponie jusqu'au* 55°; 2000, *dans la marche de Brandebourg, entre le* 52 *et le* 54°; 2800, *au Piémont, entre le* 43 *et le* 46°; 4000 *à peu près à la Jamaïque, entre le* 17 *et le* 19°; *plus de* 5000 *à Madagascar, situé sous le tropique du capricorne, entre le* 13° *et le* 24°. . . . . .

L'aspect de la végétation d'un pays ne dépend pas uniquement de la quantité des espèces qui y croissent; il dépend aussi des caractères plus ou moins remarquables que présentent ces espèces. La plupart des caractères sont fixes; ils viennent, comme je l'ai indiqué tout à l'heure, de l'organisation primitive, et non de l'influence du climat. . . .

La végétation des pays situés entre les tropiques a un air de vigueur et de majesté qui frappe d'admiration le voyageur européen. Le nombre des espèces ligneuses, comparé à celui des espèces herbacées, est beaucoup plus considérable vers l'équateur qu'en Europe, et cette différence est à l'avantage des terres équinoxia-

les,

les; car ce sont les arbres surtout qui donnent un caractère de grandeur à la végétation. Les arbres dicotylédons des tropiques se distinguent souvent par l'élévation et la grosseur de leur tronc, la richesse et la variété de leur feuillage, les couleurs brillantes et tranchées de leurs fleurs. Ils contrastent par leur port irrégulier avec les monocotylédons arborescens de la famille des palmiers, qui ont en général les formes simples et tranquilles de nos colonnes, dont elles sont les premiers modèles. C'est aussi vers l'équateur que se trouvent ces lianes robustes qui acquièrent quelquefois plusieurs centaines de mètres de longeur, et ces herbes magnifiques de la famille des amomées et de celles des musacées, qui sont aussi hautes que les arbres de nos vergers. Les fleurs et les feuilles de la plupart de ces végétaux se font encore remarquer par leurs dimensions considérables. Je me contenterai de citer ici le corypha umbraculifera, palmier des Indes orientales, dont les feuilles en parasol ont plus de six mètres de diamètre, et cette belle aristoloche des bords du fleuve de la Madeleine, qui, selon M. de Humboldt, produit des fleurs si grandes que les enfans s'en couvrent la tête comme d'un chapeau. Enfin, la plupart des

aromates appartiennent aux contrées de l'équateur.

Mais rien n'égale la magnificence des forêts qui ombragent les contrées équinoxiales de l'Afrique et du nouveau monde. On ne peut se lasser d'admirer cette quantité infinie de végétaux, rapprochés, serrés, confondus, si différens entre eux, et quelquefois si extraordinaires dans leur structure et leurs produits; ces dicotylédons énormes, dont l'origine remonte à des époques voisines des dernières révolutions de la terre, et qui ne portent encore aucune marque de décrépitude; ces palmiers élancés, contrastant, par l'extrême simplicité de leur port, avec tout ce qui les environne; ces lianes sarmenteuses, ces rotangs à feuilles chargées d'épines, dont les tiges longues et flexibles s'enlacent les unes aux autres, et par des circuits et des nœuds multipliés, réunissent comme en un seul groupe tous les végétaux de ces vastes contrées. En vain, pour s'y frayer un passage, s'arme-t-on du fer et du feu; la hache s'émousse ou se brise sur le bois endurci; la flamme, privée d'air, s'éteint dans l'épaisseur du feuillage. Le sol est trop resserré pour les germes nombreux qui s'y développent. Chaque arbre dispute aux arbres

voisins qui le pressent, le terrain nécessaire à sa subsistance : les forts étouffent les foibles; les générations nouvelles font disparoître jusqu'aux moindres traces de la destruction et de la mort; la végétation ne se ralentit jamais, et la terre, loin de s'épuiser, devient de jour en jour plus féconde. Des légions d'animaux de toute sorte, insectes, oiseaux, quadrupèdes, reptiles, êtres aussi variés et non moins extraordinaires que les végétaux indigènes, se retirent sous les voûtes profondes de ces vieilles forêts, comme dans des citadelles à l'épreuve des entreprises de l'homme. . . . .

Les végétaux privés de lumière s'allongent, poussent des tiges grêles et blanchâtres, ont un tissu lâche et ne prennent aucune consistance; en un mot, ils s'étiolent. L'effet des rayons lumineux sur ces êtres organisés consiste particulièrement à séparer les élémens de l'eau et de l'acide carbonique qu'ils contiennent, et à dégager l'oxigène de ce dernier. Le carbone de l'acide avec l'hydrogène et l'oxigène de l'eau produisent les gommes, les résines et les huiles qui coulent dans les vaisseaux ou qui remplissent les cellules. Ces sucs nourrissent les membranes et les amènent à l'état ligneux, résultat d'autant plus marqué

que la lumière est plus vive et que son action est plus prolongée. L'obscurité et la lumière produisent donc sur la végétation deux effets absolument opposés. L'obscurité, en entretenant la souplesse des parties végétales, favorise leur allongement; la lumière, en aidant à leur nutrition, les consolide et arrête leur croissance. Il suit de là qu'une belle végétation, je veux dire celle qui réunit dans une juste mesure la grandeur et la force, dépend en partie de l'alternative heureusement ménagée des jours et des nuits. Or, les plantes hyperboréennes se développent à l'époque où le soleil ne quitte plus l'horizon, et la lumière qui agit incessamment sur elles les endurcit avant qu'elles aient eu le temps de s'allonger. Leur végétation est active, mais courte; elles sont robustes, mais petites. . . . . .

Du niveau de l'Océan jusqu'à la hauteur de mille mètres, croissent les palmiers, les liliacées, les musacées, les amomées, le théophrasta, le plumeria, le mussenda, le cæsalpinia, le cecropiapeltata, l'hymenæa, le baume tolu, le cusparé ou quinquina de Carony, et une foule d'autres espèces qui ne végètent qu'à une haute température. Cette zone est celle des palmiers. Les palmiers se font distinguer par

l'élévation et la majesté de leur port; ils sont un des principaux ornemens des plaines brûlantes situées entre les tropiques.

A la zone des palmiers et des amomées succède la zone des fougères arborescentes et des quinquinas. Les fougères commencent à 400 mètres, et finissent à 1600. Les quinquinas montent jusqu'à 2900 mètres. Les chênes paroissent à 1700 mètres; ils se dépouillent chaque année de leur feuillage, et leur bourgeonnement périodique rappelle à l'Européen errant sur cette terre lointaine le doux printemps de sa terre natale.

La végétation des arbres cesse à 3500 mètres, et les arbrisseaux, qui jusqu'alors n'avoient joué qu'un rôle secondaire, s'emparent du sol.

Beaucoup plus bas, à 2000 environ, se montrent déjà des gentianes, des lobelia, *des renoncules, qui correspondent à nos plantes alpines; elles se soutiennent jusqu'à 4100 mètres.*

A cette hauteur, où la neige tombe de temps en temps, la famille des graminées, dont les espèces nombreuses se mêlent à la végétation des gradins inférieurs, commence à régner seule. Les avéna, les agrostis, les dactylis, les panicum, les stypa, les jarava, etc., couvrent

les montagnes, et ne s'arrêtent qu'à 4600 mètres, limite de la végétation des phénogames.

Au-delà, et jusqu'aux neiges perpétuelles, il n'y a plus que des byssus, des hypoxilées et des lichens. Ainsi les moindres plantes dans l'ordre de la perfection organique occupent la base et le sommet de cet immense amphithéâtre, dont les gradins intermédiaires sont ornés de tout ce que le règne végétal produit de plus riche et de plus varié.

Beaucoup de plantes imparfaites croissent dans les circonstances les moins favorables à la végétation. L'absence totale ou l'excès de la lumière, une humidité ou une sécheresse extrême, des chaleurs dévorantes ou d'horribles froids, la privation absolue de terre végétale et la diminution sensible de carbone, ne sont point des obstacles au développement de ces espèces rustiques; aussi ne sont-elles pas d'une médiocre importance dans l'économie générale de la nature; elles défrichent le sol et commencent la végétation.

Les lichens les plus grossiers, des lépraria, des verrucaria, des lécidea, croûtes organisées, peintes de diverses couleurs, rongent, creusent et labourent la surface des rochers auxquels ils s'attachent. Le temps réduit ces

lichens en poussière. Ils sont remplacés par des gyrophora, des cenomyce, des stéréocolon, et autres lichens d'un ordre plus relevé, et par des mousses élégantes qui semblent être des arbrisseaux et des arbres en miniature. Tous ces végétaux, en se décomposant et se renouvelant durant une longue suite d'années, forment sur la pierre une légère couche d'humus, dans laquelle s'implantent des phénogames herbacées, telles que certaines espèces de graminées, de sedum, *de saxifrage, de* drabas, *d'absinthe à petites feuilles, à tiges grêles et basses. Les générations se succèdent, et la couche d'humus augmente. De hautes herbes, des arbustes, des arbrisseaux, prennent la place sur ces rochers devenus fertiles; enfin des graines d'arbres, transportées par les animaux, les eaux ou les vents, s'y développent, et voilà peut-être les premiers habitans d'une forêt qui devra quelque jour ombrager une immense étendue de pays.*

Tout est lié dans le vaste système de notre monde; l'ordre y résulte de l'équilibre entre les phénomènes contraires. Les animaux enlèvent l'oxigène de l'atmosphère, et le remplacent par du gaz acide carbonique; ils travaillent à changer la constitution de l'air, et à le rendre

impropre à la respiration. Les végétaux s'emparent du gaz acide, retiennent le carbone, restituent l'oxigène; ils purifient donc l'air altéré par les animaux, et rétablissent les proportions nécessaires entre les élémens. Quand nos végétaux européens, dépouillés de leurs feuillages par la rigueur de la saison, n'expirent plus d'air vital, les vents alisés nous apportent ce gaz salutaire des contrées méridionales de l'Amérique. C'est ainsi que les vents, d'un bout de la terre à l'autre, confondent les couches de l'atmosphère, et rendent sa constitution uniforme dans tous les temps et à toutes les hauteurs. Les substances, provenant de la décomposition des matières animales et végétales dissoutes dans de l'eau, sont absorbées par les plantes, et font une partie de leur nourriture; les plantes à leur tour sont la pâture d'une multitude d'animaux, et ceux-ci deviennent la proie des espèces qui se repaissent de chair et de sang. Malgré cet état perpétuel de guerre et de destruction, rien ne périt, puisque tout se renouvelle. Merveilleuse harmonie de la nature! les deux grandes classes des êtres organisés se maintiennent l'une par l'autre; la vie et la mort des individus sont également utiles à la conservation des races.

Si maintenant nous considérons la végétation par rapport à nous-mêmes, nous reconnoîtrons que cette force de la nature, soumise jusqu'à un certain point à l'empire des sociétés humaines, est le principal instrument de leur grandeur ou de leur misère. Par elle en effet l'homme change la face de la terre, et modifie les climats, tantot à son avantage, tantot à son détriment.

§. 8.

Animalia.

PROPOSITIO.

Animalium existentiâ probatur existere Deum infinitè intelligentem et omnipotentem.

PR. 1°. Traditionibus antiquis humani generis.

Die quinto creationis dixit Deus: « Producant » aquæ reptile animæ viventis et volatile super terram sub firmamento cœli. Creavitque » Deus cete grandia, et omnem animam viventem atque motabilem, quam produxerant aquæ in species suas et omne volatile » secundùm genus suum; et vidit Deus quòd » esset bonum. Benedixitque eis, dicens:

...

» Crescite, et multiplicamini, et replete aquas
» maris : avesque multiplicentur super terram. Et factum est vespere et mane, dies
» quintus. Dixit quoque Deus : Producat terra
» animam viventem in genere suo, jumenta et
» reptilia, et bestias terræ juxta species suas;
» et factum est ità. Et fecit Deus bestias terræ
» secundum species suas et jumenta et omne
» reptile terræ in genere suo, et vidit Deus
» quòd esset bonum ». (Gen. 1.)

« Deus deorum dominus locutus est : Quoniam meæ sunt omnes feræ sylvarum, jumenta in montibus et boves. Cognovi omnia
» volatilia cœli, et pulchritudo agri mecum
» est ». (Ps. 49.)

« Laudate Dominum; ipse dixit et facta
» sunt. Laudate Dominum de terrâ, dracones
» et omnes abyssi, bestiæ et universa pecora,
» serpentes et volucres pennatæ ». (Ps. 148.)

« Benedic, anima mea, Domino : qui emittis
» fontes in convallibus. Potabunt omnes bestiæ agri, expectabunt onagri in siti suâ.
» Super ea volucres cœli habitabunt; de medio petrarum dabunt voces. Rigans montes
» de superioribus suis; producens fœnum jumentis et herbam servituti hominum. Saturabuntur cedri Libani quas plantavit.

» Illìc passeres nidificabunt, herodii domus
» dux est eorum. Montes excelsi cervis, petra
» refugium herinaciis. Catuli leonum ru-
» gientes ut rapiant et quærant à Deo escam
» sibi. Hoc mare magnum et spaciosum mani-
» bus; illìc reptilia quorum non est numerus,
» animalia pusilla cum magnis. Illìc naves per-
» transibunt, draco iste quem formasti ad
» illudendum ei ». (Ps. 103.)

2°. Existentia Dei probatur eorum entium existentiâ, in quorum efformatione, productione, divisione in genera et species, in quorum actionibus, instinctu moribusque summa relucet intelligentia et omnipotentia; atqui in animalium efformatione....

Vel admittenda propositio major, aut asserendum omnia casu contingere, nullam esse relationem inter effectum et causam.

Minorem si quis in evidenti, clarissimâ luce positam inspicere cupiat, ille perlegat attentus ea quæ Buffo et alii rerum naturalium investigatores pertractavêre de animalibus agentes. Sufficiat ex opere recentissimo pauca de animalculis hìc excerpere.

La génération spontanée ne paroît pas avoir lieu par rapport aux vers intestinaux, non plus que dans aucune autre créature organi-

sée. Quiconque voudra considérer l'art avec lequel sont composées toutes les parties de ces animaux, si bien appropriées aux fonctions auxquelles la nature les destine; avec des crochets pour s'attacher, avec des suçoirs pour pomper leur nourriture; avec leur forme pour ramper, pour perforer même nos viscères, et leurs moyens de reproduction : alors l'on sera convaincu que ce n'est ni une force aveugle, ni le mécanisme, ni les frottemens de nos organes qui peuvent construire ces êtres spontanément. Linné en étoit si fortement convaincu, qu'il faut avoir, selon son expression, une éponge en place de cervelle *pour admettre les générations spontanées. A mesure que l'on approfondit l'anatomie des créatures organisées, on demeure de plus en plus étonné de la sublime intelligence et de la haute sagesse qui ont présidé à leur structure et à leur perpétuité sur la terre. Le vrai naturaliste ploie le genou devant la grande Cause, parce qu'il en voit les motifs jusque dans les entrailles du moindre vermisseau.*

L'insecte en effet est l'être de la nature le plus complètement organisé à l'extérieur pour toutes les actions auxquelles il est destiné. Il existe, dans l'économie de l'univers, une multitude in-

nombrable de détails et de soins particuliers pour chaque plante, pour chaque animal, selon les lieux, les saisons, les climats; tout cela ne pouvoit être suivi avec succès qu'en chargeant particulièrement une ou plusieurs espèces de ces petits artisans, zélés par leur propre intérêt, à remplir ces devoirs. Aussi voyons-nous que le nombre des insectes est proportionné à la richesse et à la multiplicité des végétaux en chaque région du globe. Ce sont les premiers cultivateurs du règne végétal; moins sans doute pour le propager et l'étendre, que pour en régler, en restreindre, en modifier le développement; pour empêcher l'empiétement des espèces de plantes l'une sur l'autre. Tel insecte mine la racine, l'autre ronge la feuille, celui-ci saigne un arbre d'une sève trop abondante, celui-là ébourgeonne des branches trop chargées ou ronge des semences superflues à la reproduction; tel autre consume des débris végétaux, nétoie la terre et purifie les eaux où se corrompent tant de résidus de plantes.

Les insectes sont aussi d'utiles et laborieux ouvriers dans le règne animal. Ils purgent le monde de tout cadavre, de tout résidu impur qui souilleroit cet immense théâtre. Ils reportent à la vie les produits de la mort; lors même

qu'ils rongent et détruisent nos vêtemens, nos alimens, ils remplissent encore les destinées d'une Providence qui ne veut rien de perdu et de négligé dans cet univers.

Pour tant d'occupations et d'intérêts différens, l'organisation des insectes doit être extraordinairement variée, et leur structure bien appropriée au genre de fonctions que chaque race doit remplir. C'est en effet ici que triomphe l'incomparable sagesse de la nature.

C'est surtout dans les moyens dont la nature s'est servie pour faciliter aux insectes toute sorte d'actions dans les lieux qu'elle leur destine qu'elle s'est montrée le plus admirable. D'abord, la structure de l'insecte est, relativement à sa petite taille, plus robuste que celle d'aucun des autres animaux du globe; elle réunit la solidité, la légèreté, l'aisance, à la vigueur de tous les mouvemens. Les muscles, les ressorts, les léviers, énormément multipliés dans ces petits êtres, présentent un jeu bien plus favorable que chez l'homme et chez les animaux dont les os sont au dedans du corps. Par exemple, notre bras tendu fait un effort considérable pour lever un foible poids, parce que nos léviers musculaires ont leur point d'appui trop loin de la résistance; mais chez les in-

sectes les muscles, soutenus dans des colonnes creuses comme sont leurs jambes et leurs cuisses, offrent des léviers bien mieux disposés : aussi le moindre d'entre eux porte, soulève et culbute des poids énormes relativement à sa taille. Si l'éléphant étoit aussi fort à proportion, il bouleverseroit sans peine les rochers et les montagnes, et non-seulement la nature a rendu très-vigoureux ces petits animaux, surtout les plus lourds, tels que les scarabées formés en dôme, en hémisphère compact et résistant, mais elle leur a attaché six pattes, et à la plupart quatre ailes pour s'enfuir et voyager; à d'autres des rames pour nager; quelquefois la même espèce, dans les diverses phases de ses métamorphoses, habite les trois empires de la terre, des eaux et des airs : l'hydrophile marche, nage et vole également.

Quelle est donc l'erreur de ceux qui croient que de tels êtres, si bien organisés, naissent par hasard et de pourriture! C'est, dit-on, la nature qui les produit sans effort et sans peine, comme les arbres qui naissent dans les champs : et l'on croit avoir tout expliqué. Mais le phénomène de l'existence, soit celui des insectes, soit celui des autres êtres, n'en demeure

que plus incompréhensible; leurs métamorphoses, leurs révolutions de vie, de génération et de mort, n'en sont que plus étonnantes et moins concevables.

En effet, qu'y a-t-il d'aussi surprenant dans tout l'univers que de voir sortir du sein de la poussière ces atômes vivans, organisés avec une sagesse infinie, manifester, comme fait la chenille, l'industrie la plus miraculeuse dans tous leurs ouvrages, donner aux hommes des exemples de patriotisme, de sociabilité, des leçons perpétuelles de travail et d'économie, comme l'abeille et la fourmi, et présenter enfin des spectacles inouis dans leur reproduction, leurs guerres et les différens moyens de conserver leur existence?

Il est facile de concevoir, dit Pline, comment la nature a pu donner aux grands animaux les qualités que nous leur voyons. Il entre assez de matière dans leur masse pour fournir sans peine aux facultés diverses dont ils sont doués; mais il n'en est pas de même de ceux qui, par leur exiguité, doivent presque passer pour un néant. C'est ici que l'on découvre des abîmes de sagesse, de puissance et de perfection. Qui a pu trouver assez d'espace dans le corps d'un moucheron, sans par-

ler d'animaux plus petits encore, pour y placer des organes capables de tant de sensations différentes? Où la nature a-t-elle pu fixer le sens de sa vue? Dans quels lieux a-t-elle trouvé de la place pour y loger le sentiment du goût et de l'odorat? Où a-t-elle trouvé la matière des instrumens, du son aigu et bruyant de ce petit animal? Avec quel art ne lui a-t-elle pas attaché des ailes, disposé des jambes, formé un estomac et des intestins avides de sang, et surtout de sang humain? Avec quelle industrie ne l'a-t-elle pas pourvu d'un moyen pour satisfaire son appétit? Elle l'a armé d'un dard; et, comme si cet instrument, presque imperceptible, étoit capable de plusieurs formes, elle l'a rendu aigu, elle l'a creusé, afin qu'il servît de vrille à percer et d'un tuyau pour sucer en même temps. Quelles dents n'a-t-elle pas données à la vrillette? Nous pouvons en juger par le bruit qu'elle fait en rongeant les bois qu'elle a destinés à sa nourriture. La masse des éléphans nous étonne; nous voyons avec admiration bâtir des tours sur le vaste dos de ces colosses; nous sommes surpris quand nous voyons la force qui anime le cou du taureau, et les fardeaux qu'il soulève avec ses cornes. La voracité des tigres et la

crinière majestueuse du lion nous frappent d'étonnement et d'épouvante; cependant ce n'est point dans ces œuvres que la nature brille le plus : sa sagesse éclate dans ce qui est petit; elle s'y réunit comme en un seul point, et s'y retranche toute entière.

Et qu'auroit dit Pline de nos jours, si l'œil armé du microscope, si descendant par des observations plus délicates dans de nouveaux abîmes de petitesse, il eût pénétré plus avant dans l'organisation intime d'animaux invisibles à notre vue ordinaire? De quelles merveilles inouies n'eût-il pas été ravi en étudiant les découvertes de nos temps? C'est alors que les anciens scrutateurs de la nature, stupéfaits de ces sortes de miracles, se fussent cru transportés comme dans un sanctuaire où la Divinité elle-même se manifeste dans toute sa puissance et sa sagesse.

N'en peut-on pas voir jaillir cette éclatante vérité, que la nature est plus active à mesure que les substances qu'elle emploie sont plus déliées? De même aussi c'est entre les molécules les plus subtiles des corps que l'action chimique s'opère avec plus d'impétuosité; c'est au moyen de fluides, infiniment atténués, ou de gaz, qu'elle produit des effets fulminans; tan-

dis que les grosses masses demeurent la plupart inertes : non-seulement ces énormes blocs de rochers, mais ces grands arbres, ces vastes mammifères sont de lourdes machines qui la plupart gisent à terre sans action comme sans ressort; et, s'il est vrai que les forces de la nature soient d'autant plus vives et plus énergiques qu'il y a moins de matière, comme le prouve même l'exemple du feu, de l'électricité et de la lumière, on arrivera peut-être à cette conclusion, que la force générale, l'intelligence pure qui régit tout dans l'univers est essentiellement immatérielle.

Lorsque de grands cadavres d'animaux gisent dans les campagnes, lorsque la putréfaction, qui s'empare de leurs débris, les a rendus inabordables et pestilentiels, qui délivrera la terre de ces résidus empestés? C'est alors qu'arrivent de loin et par milliers les scarabées; ils déposent dans ces débris leurs œufs, qui sont bientôt transformés en des millions de vers, rongeant nuit et jour. Ces êtres faméliques, empressés de nettoyer le sol, ne laissent bientôt plus qu'un squelette aride et décharné avec plus d'habileté que ne le feroit le plus laborieux anatomiste. On a calculé qu'une seule mouche à viande, pondant en

été jusqu'à sept mille œufs dans le cadavre d'un cheval, ceux-ci, devenus vers en quelques heures, se changent promptement en mouches, pondent à leur tour des milliers d'œufs en si peu de jours que tous ces vers ont dévoré le cadavre, jusqu'à la dernière fibre, presque aussitôt que le feroit le lion lui-même.

Les négrophores et d'autres scarabées savent creuser un sépulcre pour ensevelir les menues charognes, pour les dérober au jour, comme si la nature les avoit chargés d'en être les fossoyeurs, et de rendre ces tristes et derniers devoirs aux animaux. Combien d'autres scarabées, de bousiers, de sphéridies, s'emparent des excrémens, des fumiers, des impurs débris de tous les animaux, et les détruisent! Combien d'écoulemens fétides, d'égouts infects, de mares croupissantes, sont épurées, rendues limpides par des larves de cousins et d'autres insectes! Combien de matières putréfiées, prêtes à porter en tous lieux la contagion et la mort, sont anéanties, sont restituées à la vie, à la circulation générale par le moyen de ces petites créatures! Formées pour vivre ainsi dans le sein de la pourriture, elles sont capables de trouver, dans ces objets mêmes d'un horrible dégoût, une existence qui seroit ôtée, par de

telles matières, à tout autre être vivant. Les insectes rendent donc à cet égard d'importans services. Chaque automne, à la mort des herbes annuelles et à la chute des feuilles, ces grands arbres des forêts antiques, ces bois pourris de vétusté, ces masses long-temps inutiles, ces immenses ruines du règne végétal, seront bientôt rendus à la vie par le travail assidu des insectes; les uns avec des gouges, des vrilles, des tarières, des rapes, comme les bostriches, typographe, calcographe, micrographe, les priones, les limexilons, les cerfs-volans ou lucanes, les synodendres, creusent, sillonnent, excavent, amenuisent les bois, soulèvent les écorces, hâtent la destruction pour rendre les élémens à l'existence d'autres êtres. Il est une multitude infinie d'opérations qui s'exécutent dans le silence et l'obscurité par ces créatures, sans que nous fassions attention à la nécessité de leurs travaux.

Ainsi, tout nuisibles que sont les insectes, ils prennent soin des détails auxquels nous ne donnons aucun intérêt. Il ne tombe pas une miette dans la nature qu'il n'y ait un être tout prêt à la ramasser, afin que rien ne demeure superflu et sans activité, afin que rien ne reste oisif dans l'univers.

Quàm admirabile est nomen tuum, Deus, in universâ terrâ!

§. 9.

Homo.

PROPOSITIO.

Hominis existentiâ probatur existere Deum infinitè intelligentem et omnipotentem.

Pr. Opus exquisitissimum inter ea quæ observamus existentia, profectò probat existere causam infinitè intelligentem et omnipotentem; atqui homo creatus ad *imaginem, ad similitudinem Dei*, homo *primogenitus creaturarum*, homo *sub cujus pedibus Deus subjecit oves et boves universas, insuper et pecora campi, volucres cœli et pisces maris, qui perambulant semitas maris*, homo, ex ipsius origine cœlesti, ex alto munere cui destinatus, è præstantiâ facultatum quibus ornatur, homo certè opus est exquisitissimum inter ea quæ observamus: ejus igitur existentiâ probatur existere Deum infinitè intelligentem et omnipotentem.

Fateamur hoc ingenuè: quis velit inter vos cum philosopho disputare, qui principium

in majore propositione prolatum ausit impugnare?

Minorem propositionem verò neget, si velit, vir improbæ fidei, qui sano cordis obluctans impulsui, seipsum è dignitate tàm excelsà dejicere velit, ut se collocet inter entia naturæ vilissima, inter res materiales; hìc verò colluctandum esset ipsi contra traditiones humani generis antiquas, contra populorum seculorumque testimonia, et contra virorum sapientium, quocunque vixerint ævo, doctrinam:

1°. Contra traditionis antiquæ, cujus vocem excepimus, auctoritatem ageret. (*Vid. p.* 308.)

2°. Contra testimonia populorum et seculorum, quæ dignitatem hominis eminentem altâ voce prædicant et extollunt.

3°. Contra virorum sapientium, quocunque vixerint ævo, doctrinam.

A. Hùc ex historiâ philosophiæ adducite quæ philosophi veteres de hominis præstantiâ tradiderunt.

B. Fenelonis effata meditemini. (*Videte pag*. 195 *et* 313.

C. Ex historiâ philosophiæ (*pag*. 192) nota vobis *Cognitio Dei suîque ipsius*, quam excussit Bossuetius, erudiendi Delfini gratiâ. In

hoc exquisito tractatu probat *Princeps oratorum sacrorum* eminentem esse dignitate hominem, si sub ratione corporis, animæ et unionis inter utrumque consideretur; hinc assurgit ad Deum infinitè intelligentem et omnipotentem, velut ad causam, quæ sola possit effectum adeò mirandum explicare. Concludens argumentum, ait :

Dieu, qui a créé l'ame et le corps, et qui les a unis l'un à l'autre d'une façon si intime, se fait connoître lui-même dans ce bel ouvrage. Quiconque connoîtra l'homme verra que c'est un ouvrage de grand dessein, qui ne pouvoit être ni conçu, ni exécuté que par une sagesse profonde. Tout ce qui montre de l'ordre, des proportions bien prises et des moyens propres à faire de certains effets, montre aussi une fin expresse, par conséquent un dessein formé, une intelligence réglée et un art parfait. De tous les ouvrages de la nature, celui où le dessein est le plus suivi, c'est sans doute l'homme, celui parmi les êtres où tout se trouve réuni, celui où l'ame intelligente, la sagesse, la raison, la prévoyance, la volonté, la liberté et la vertu, sont jointes à un corps, qui, avec l'étendue, a la figure, le mouvement, le repos, et tout ce qui appartient aux êtres matériels.

L'homme

L'homme étant formé par un tel dessein, nous pouvons définir l'ame raisonnable une substance intelligente, née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie. L'homme tout entier est compris dans cette définition, qui commence par ce qu'il a de meilleur, sans oublier ce qu'il a de moindre, et fait voir l'union de l'un avec l'autre. A ce premier trait qui figure l'homme, tout le reste est accommodé avec un ordre admirable. Pour l'union, il falloit qu'il trouvât dans l'ame, outre les opérations intellectuelles supérieures au corps, des opérations sensitives naturellement engagées dans le corps et assujetties à ses organes; aussi voyons-nous dans l'ame ces opérations sensitives.

Quæ de mirandâ corporis humani structurâ, de dotibus animæ nostræ præstantissimis tradit inde Bossuetius attentè meditati, cum oratore sacro concludite :

Moïse, qui m'a dit que j'étois fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, m'a mieux appris quelle est ma nature, que ne peuvent faire tous les livres et les discours des philosophes. J'entends et Dieu entend. Dieu entend qu'il est; j'entends que Dieu est, et j'entends que je suis. Voilà déjà un trait de cette divine res-

semblance. Tout ce qu'il y a en moi me sert à connoître Dieu, et la connoissance de Dieu m'apprend aussi à juger de la dignité de mon ame.

Dignitatem hominis eminentem agnoscunt atque Dei potentiam inde prædicant et ipsi seculi sapientes. Aït aliquis inter ipsos, Plinius noster recentior. (*Vide pag.* 218.)

Pourquoi vouloir retrancher de l'histoire naturelle de l'homme, l'histoire de la partie la plus noble de son être? pourquoi l'avilir mal à propos, et vouloir nous forcer à ne le voir que comme un animal, tandis qu'il est en effet d'une nature très-différente, très-distinguée, et si supérieure à celle des bêtes, qu'il faudroit être aussi peu éclairé qu'elles le sont pour pouvoir les confondre?

Il est vrai, l'homme ressemble aux animaux par ce qu'il a de matériel; et, en voulant le comprendre dans l'énumération de tous les êtres naturels, on est forcé de le mettre dans la classe des animaux; mais la nature n'a ni classes, ni genres, elle ne comprend que des individus : ces genres et ces classes sont l'ouvrage de notre esprit; ce ne sont que des idées de convention, et, lorsque nous mettons l'homme dans une de ces classes, nous ne changeons

pas la réalité de son être; nous ne dérogeons point à sa noblesse, nous n'altérons pas sa condition, enfin nous n'ôtons rien à la supériorité de la nature humaine sur celle des brutes; nous ne faisons que placer l'homme avec ce qui lui ressemble le plus, en donnant même à la partie matérielle de son être le premier rang.

En comparant l'homme avec l'animal, on trouvera dans l'un et dans l'autre un corps, une matière organisée, des sens, de la chair et du sang, du mouvement et une infinité de choses semblables; mais toutes ces ressemblances sont extérieures, et ne suffisent pas pour nous faire prononcer que la nature de l'homme est semblable à celle de l'animal; pour juger de la nature de l'un et de l'autre, il faudroit connoître les qualités intérieures de l'animal aussi bien que nous connoissons les nôtres; et, comme il n'est pas possible que nous ayons connoissance de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, comme nous ne saurons jamais de quel ordre, de quelle espèce peuvent être ses sensations relativement à celles de l'homme, nous ne pouvons juger que par les effets, nous ne pouvons que comparer les résultats des opérations naturelles de l'un et de l'autre.

Voyons donc ces résultats, en commençant par avouer toutes les ressemblances particulières, et en n'examinant que les différences même les plus générales. On conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux; il le commande, il le fait servir à ses usages, et c'est moins par force et par adresse que par supériorité de la nature, et parce qu'il y a un projet raisonné, un ordre d'actions et une suite de moyens par lesquels il contraint l'animal à lui obéir; car nous ne voyons pas que les animaux les plus forts et les plus adroits commandent aux autres et les fassent servir à leur usage: les plus forts mangent les plus foibles; mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualités fort différentes de celle qui peut produire une suite d'actions dirigées vers le même but. Si les animaux étoient doués de cette faculté, n'en verrions-nous pas quelques-uns prendre l'empire sur les autres, et les obliger à leur chercher leur nourriture, à les veiller, à les garder, à les soulager, lorsqu'ils sont malades ou blsssés? Or, il n'y a parmi tous les animaux aucune marque de cette subordination, aucune apparence que quelqu'un d'entre eux connoisse ou sente la supériorité de sa nature

sur celle des autres; par conséquent, on doit penser qu'ils sont en effet tous de même nature, et en même temps on doit conclure que celle de l'homme est, non-seulement fort au-dessus de celle de l'animal, mais qu'elle est aussi tout-à-fait différente.

L'homme rend par un signe extérieur ce qui se passe au dedans de lui; il communique sa pensée par la parole; ce signe est commun à toute l'espèce humaine; l'homme sauvage parle comme l'homme policé, et tous deux parlent naturellement, et parlent pour se faire entendre : aucun des animaux n'a ce signe de la pensée; ce n'est pas, comme on le croit communément, faute d'organes; la langue du singe a paru aux anatomistes aussi parfaite que celle de l'homme : le singe parleroit donc, s'il pensoit; si l'ordre de ses pensées avoit quelque chose de commun avec les nôtres, il parleroit notre langue, et, en supposant qu'il n'auroit que des pensées de singe, il parleroit aux autres singes. Mais on ne les a jamais vu s'entretenir ou discourir ensemble; ils n'ont donc pas même un ordre, une suite de pensées à leur façon; bien loin d'en avoir de semblables aux nôtres, il ne se passe à leur intérieur rien de suivi, rien d'ordonné, puisqu'ils n'expri-

ment rien par des signes combinés et arrangés; ils n'ont donc pas la pensée, même au plus petit degré.

Il est si vrai que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connoît de plusieurs espèces auxquels on apprend à prononcer des mots, et même à répéter des phrases assez longues; et peut-être y en auroit-il un grand nombre d'autres auxquels on pourroit, si l'on vouloit s'en donner la peine, faire articuler quelques sons; mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment; ils semblent ne les répéter et même ne les articuler que comme un écho ou une machine artificielle les répéteroit ou les articuleroit; ce ne sont pas les puissances mécaniques ou les organes matériels, mais c'est la puissance intellectuelle, c'est la pensée qui leur manquent.

C'est donc parce qu'une langue suppose une suite de pensées, que les animaux n'en ont aucune; car, quand même on voudroit leur accorder quelque chose de semblable à nos premières appréhensions et à nos sensations les plus grossières et les plus machinales, il paroît certain qu'ils sont incapables de former cette association d'idées, qui seule peut produire la

réflexion, dans laquelle cependant consiste l'essence de la pensée; c'est parce qu'ils ne peuvent joindre ensemble aucune idée, qu'ils ne pensent ni ne parlent; c'est par la même raison qu'ils n'inventent et ne perfectionnent rien; s'ils étoient doués de la puissance de réfléchir, même au plus petit degré, ils seroient capables de quelque espèce de progrès, ils acquerroient plus d'industrie; les castors d'aujourd'hui bâtiroient avec plus d'art et de solidité que ne bâtissoient les premiers castors; l'abeille perfectionneroit encore tous les jours la cellule qu'elle habite; car, si on suppose que cette cellule est aussi parfaite qu'elle peut l'être, on donne à cet insecte plus d'esprit que nous n'en avons, on lui accorde une intelligence supérieure à la nôtre, par laquelle il apercevroit tout d'un coup le dernier point de perfection auquel il doit porter son ouvrage, tandis que nous-mêmes ne voyons jamais clairement ce point, et qu'il nous faut beaucoup de réflexion, de temps et d'habitude pour perfectionner le moindre de nos arts.

D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux? Pourquoi chaque espèce ne fait-elle jamais que la même chose, de la même façon? Pourquoi chaque individu

ne la fait-il ni mieux, ni plus mal qu'un autre individu? S'ils avoient la moindre étincelle de la lumière qui nous éclaire, on trouveroit au moins de la variété, si l'on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages; chaque individu de la même espèce feroit quelque chose d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu. Mais non; tous travaillent sur le même modèle, l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espèce entière; il n'appartient point à l'individu.

Il y a une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles du plus parfait animal; preuve évidente que l'homme est d'une différente nature, que seul il fait une classe à part, de laquelle il faut descendre en parcourant un espace infini avant que d'arriver à celle des animaux; car, si l'homme étoit de l'ordre des animaux, il y auroit dans la nature un certain nombre d'êtres moins parfaits que l'homme, et plus parfaits que l'animal, par lesquels on descendroit insensiblement et par nuances de l'homme au singe. Mais cela n'est pas; on passe tout d'un coup de l'être pensant à l'être matériel, de la puissance intellectuelle à la force mécanique, de l'ordre et du dessein au mouvement aveugle, de la réflexion à l'appétit,

En voilà plus qu'il n'en faut pour nous démontrer l'excellence de notre nature et la distance immense que la bonté du Créateur a mise entre l'homme et la bête : l'homme est un être raisonnable, l'animal est un être sans raison. Et, comme il n'y a point de milieu entre le positif et le négatif, comme il n'y a point d'êtres intermédiaires entre l'être raisonnable et l'être sans raison, il est évident que l'homme est d'une nature entièrement différente de celle de l'animal; qu'il ne lui ressemble que par l'extérieur, et que le juger par cette ressemblance matérielle, c'est se laisser tromper par l'apparence, et fermer volontairement les yeux à la lumière qui doit nous faire distinguer cette apparence de la réalité.

Tout annonce dans l'homme le maître de la terre; tout marque en lui, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans; il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de la dignité; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage. Son port majestueux, sa

...

démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottemens réitérés la finesse du toucher, dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire; c'est l'empire de l'esprit sur la matière; c'est non-seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables, c'est encore un DON DE DIEU, *par lequel l'homme peut reconnoître à tout instant l'excellence de son être. Ce n'est point parce qu'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux, qu'il leur commande: s'il n'étoit que le premier de même ordre, les se-*

conds se réuniroient pour lui disputer l'empire; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande; il pense, et dès-lors il est maître des êtres qui ne pensent point. Il est maître des corps bruts qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté, que sa main sait toujours surmonter et vaincre en les faisant agir les uns contre les autres; il est maître des végétaux, que par son industrie il peut augmenter, diminuer, renouveler, dénaturer, détruire ou multiplier à l'infini; il est maître des animaux, parce que non-seulement il a comme eux du mouvement et du sentiment, mais parce qu'il a de plus la lumière de la pensée, qu'il connoît les fins et les moyens, qu'il sait diriger ses actions, concerter ses opérations, mesurer ses mouvemens, vaincre la force par l'esprit, et la vîtesse par l'emploi du temps.

Le rayon DIVIN *dont l'homme est animé l'annoblit et l'élève au-dessus de tous les êtres matériels; cette substance spirituelle, loin d'être sujette à la matière, a le droit de la faire obéir, et, quoiqu'elle ne puisse pas commander à la nature entière, elle domine sur les êtres particuliers.* DIEU, *source unique de toute lumière et de toute intelligence, régit l'univers et les*

espèces entières avec une puissance infinie; l'homme, qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matière, et n'est maître que des individus.

Orationis argumentum.

Athei cogitationes, ipsarum absurditatem evolvite, ut argumentum ad formam syllogisticam reducatis.

1°. Dicit atheus : Gravissima sunt et attendenda potissimùm in homine vita, sensationes atque cogitatio; atque tria hæc phænomena possum absque supremi vestri Numinis auxilio explicare; et vita quidem, ut ab eâ incipiamus, nihil est præter motum in materiâ.

Ab ipso quærite : *A.* Est profectò motus in lapide qui ab excelsâ turre decidit; an idcircò vivit ille lapis?

B. Verno tempore motus adest in horti tui arboribus; an illas ideò vivere possis asserere?

C. In animali quocunque vita manifesta fit actione motuum spontaneorum; anne tales motus efficere potest materia?

D. In homine motus illi non tantùm spontanei sunt, sed etiam liberi; possitne libertas et ipsi materiæ competere?

2°. Asserit atheus : In homine vitæ principium est materia quæ tali ratione permixta compositaque fuerit, ut per se moveatur.

Ab ipso quærite : *A*. Componitur aer atmosphæricus $\frac{3}{4}$ parte fluidi oxigeni et $\frac{1}{4}$ parte azotici; aqua verò 85,00 partibus oxigeni fluidi et 15,00 hydrogeni; numquid entia viventia fiunt eâ novâ compositione aer et aqua?

B. Ascendit humor vegetalis in arbore per canales atque tubulos; sic in folia, flores atque fructus efficitur; hi numquid eâ novâ compositione vitam accipiunt?

3°. In animalibus et in homine est, inquit atheus, ignea materia vitæ principium; quid ergò necesse, confugiamus ad Deum, ut phænomena motûs vitalis explicemus?

Ab ipso quærite : *A*. Si vitæ principium est ignea materia, cur ea sese includi patitur in mixtis corporibus, in quo carcere compressa gemit usquedùm alicujus corporis duri et aeris atmosphærici conflictu liberetur?

B. In athei systemate posset quis cadaver vitæ restituere, id propè carbones ardentes ità reponens, ut stet in contactu cum igneâ materiâ?

C. Calore destituta videntur corpora, quæ tantùm apparenter mortua; redit calor eâ ratione quâ vitæ principium in ipsis vires assumit; effectus est igitur, haud verò causa vitæ, actio igneæ materiæ.

4°. Asserit atheus : Necessariò producuntur in homine sensationes à motu materiæ; ad eas igitur explicandas necesse non est ut ad Dei actionem confugiatis.

Ab ipso quærite : *A*. Palatia Tegularum appre-

hendis oculo; tenuitatis est infinitæ imago quæ depingitur in imâ parte oculi, et tamen objectum amplissimum exhibet; objectum in oculo pingitur inversum quod tamen à te rectum, uti reverà stat, conspicitur; est imago duplex, alia in oculo recto, in sinistro alia, et tamen unicum apparet objectum. Quòd ità, nec aliter res esse debeat, proba. Quî possis id phænomenon absque liberâ voluntate Creatoris explicare?

B. In tuo systemate, cur oculi solius ope videre possis? Quarè nulla videt auris, nihil audit oculus? Cur cæcus, qui rosæ percipit odorem, ipsius colores atque formas oculo nequit apprehendere?

C. Cur oculus in te minùs quàm in aquilâ perspicax? Quarè canis venaticus odoratur sagaciùs quàm homo? Cur aure multò lentiùs quàm cervus lepusve sonos accipis? Annon intelligis in animalibus ut et in te sentiendi facultates eâ ratione quam speciei natura cujuslibet exigit, à Creatore fuisse dispositas? Ea phænomena varia materiæ motibus variis, et absque liberâ voluntate Creatoris explica, si possis.

5°. Asserit atheus : Hominis cogitatio nihil aliud est quàm motus materiæ certâ formâ dispositæ.

Ab ipso quærite : *A.* Jàm à sexaginta seculis docet antiqua cœlestisque traditio nos ad imaginem atque similitudinem Dei creatos fuisse. Quid tentas, homo fragilis, qui vix ab aliquot diebus vitâ frueris, hosce nobiles originis cœlestis titulos nobis eripere? Quo jure, quânam hoc agis auctoritate?

B. In athei systemate, quì possit esse libera cogitatio, cùm ipsa physicis legibus regetur? Quì possit atheus è cogitatione in aliam abire, cogitationem immutare, perficere? Anne potest lapis aliter se movere quàm imperant leges physicæ?

C. Divisibilis est motus in spatio, quantitate, duratione, virtute; an ità quoque dividi possit cogitatio?

D. Est in humano genere primitiva generalisque notio juxta quam ens passivum est materia, motu activitatisque principio destituta, dùm actio spontanea sit character qui soli spiritui competat. Anne sperat atheus se persuasionem hanc è præcordiis humani generis evellere posse?

6°. Asserit atheus : Video materiam ejusque proprietates; quid ergò recurram ad existentiam Dei qui meis oculis est impervius?

Ab ipso quærite : *A.* Si palatia Tegularum apprehendas oculo, numquid ipsorum ichnographiam atque formas artificiosè delineatas animo concipere possis, quin ad existentiam recurras architecti, quem certò videre non potes oculo, cùm non ampliùs existat?

B. Electricæ materiæ phænomena tuis objiciuntur oculis; an eorum quoque causa conspici possit?

C. Nonne possit ille lapis, qui excelsâ turri decidit, ad cœlum assurgere? Ubi verò causa quæ ipsum ad terræ viscera præcipitem agit? An ipsam oculo percipis?

D. Secundariæ causæ plerùmque patent in orbe

physico, sed in eo phænomenon aliquod indica, cujus causa prima sit visibilis.

§. 10.

Mirabilis ordo qui in hoc orbe relucet universo.

PROPOSITIO.

Hoc ordine mirabili probatur existentia Dei summè intelligentis et omnipotentis.

Pr. Argumentum hoc ità exponit aliquis inter recentiores : *Il y a des lois dans l'univers; sans elles il ne pourroit se conserver : les matérialistes en conviennent. Où sont ces lois? Dans notre esprit? Elles n'opéreroient rien sur les corps. Dans les corps mêmes? Qui peut comprendre une pareille absurdité? Comme lois, ce sont les idées d'une intelligence; comme lois universelles, ce sont les idées d'une intelligence immense; comme lois nécessitantes, ce sont les idées d'une volonté qui opère par son seul vouloir; comme lois destinées à produire des effets contingens, ce sont des idées conçues librement, et qui auroient pu ne point se réaliser; enfin, comme lois qui concourent à l'unité harmonique de l'univers, ce sont les idées de celui qui a ordonné le système du monde.*

Les six planètes principales décrivent autour du soleil des cercles dont il est le centre, et sur un plan à peu près semblable. Tous ces mouvemens réguliers ne proviennent point d'une cause mécanique, puisque les comètes suivent un plan différent. Ce système magnifique du soleil, des planètes et des comètes, n'a pu être enfanté que par la volonté et le pouvoir d'une intelligence toute-puissante. Quelle contradiction y auroit-il que la terre tournât d'orient en occident, que son mouvement fût plus lent ou plus rapide?

Parcourez tous les phénomènes de la nature, considérez tous les effets des causes physiques, et montrez-en un seul qui doive être ainsi, et non autrement. Est-il absurde que le pain cesse de nous nourrir, le feu de nous brûler, l'eau de nous désaltérer et l'air de nous rafraîchir?

Vous jugez que j'ai une ame intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions; concluez donc aussi, en voyant l'ordre qui règne dans ce monde, qu'il est régi par une ame souverainement intelligente. D'une nécessité physique et aveugle, qui seroit toujours et partout la même, il ne pourroit résulter aucune variété dans les êtres; la diversité que nous y remar-

quons ne peut venir que des idées et de la volonté libre de l'être qui existe par lui-même.

Sive oculos ad cœlum erigamus, aut eos in terram deprimamus, annon elucet ubique sapiens, intelligens Omnipotentia, quæ careat omni limite?

Quàm admirabile spectaculum exhibetur hocce firmamento stellari! Quanta varietas in illis immensis orbibus, quos illìc apposuit Omnipotentia divina! Quanta concordia motuum! Nonne legibus ità constantibus ea sidera subjiciuntur, ut relativos eorum situs ante secula prænuntient astronomi? Luna, quin unquàm erret in viâ, subjicitur eidem invariabili revolutioni. Statuto tempore terra quoque redit ad idem punctum, ut utraque pars hemisphærii successivè collustretur atque calore recreetur. Quatuor anni tempestates, noctis dierumque vices inconcusso terra distribuit ordine, quietis et laboris alternam vicissitudinem sapienter indicans.

Si jàm ad terram oculo convertamini, quid aliud ubique deprehendatis quàm Intelligentiam divinam et evidentissima ipsius actionis argumenta?

1°. Cur tot et tàm varias animalium species eduxit atque creavit auctor naturæ? An-

non ut hominis auxilio et utilitati consuleret?

2°. E visceribus terræ cur oriuntur tot plantarum genera? Annon ut nobis alimenta præbeant, ut recreent oculos varietate formarum atque stupendo constructionis artificio nos moveant ad admirationem? Quid certè stupendum magìs atque mirabilius tot tubulis atque canalibus, quorum alii aerem excipiunt, alii succos vitales è terræ visceribus extrahunt et ab imis radicibus ad verticem arboris usquè deferunt?

3°. Supra terræ superficiem eminent illæ montium stupendæ moles, immensa velut hospitia, in quibus aquas ipsarumque fontes asservat Omnipotentia divina. Indè perennem habent originem amnes et flumina, quæ, dùm ubertatem agris inferunt, facili breviorique vinculo provincias atque regna connectunt inter se.

4°. Terram cingit immensus oceanus, cujus aquæ, sale sapienter immixtæ, ne corruptioni subjaceant, vehendis atque sustinendis navibus gravissimis pares efficiuntur. Debemus oceano, quòd, in remotissimis regionibus quidquid enascitur, ad nos usquè faciliùs advehatur, in nostramque cedat utilitatem.

Littora quotidiè deserit oceanus; sed ad eadem reducitur, ope legis constantis, quam ipse nusquàm violare audeat, neque limites quos ab orbis incunabilis ipsi constituit Omnipotentia divina, vel usquàm prætergressus est.

5°. Globum terrestrem circumcingunt atmosphæra et aeris columnæ quæ sunt ad animalem vitam conservandam necessariæ. Motu continuo aguntur illæ columnæ, ut vapores quos sol è terræ visceribus educit, ubiquè diffundantur. Hocce motu, quem experitur atmosphæra, providit auctor naturæ sapientissimus ne corrumpatur aer, et ità salubritati noceat animalium, quæ terram incolunt.

6°. Primum atque stupendissimum sapientiæ divinæ et ipsius infinitæ intelligentiæ prodigium exhibet homo, quem Deus ad imaginem suî, similititudinemque creavit. Quot et quantùm admiranda prodeunt ex humano corpore, ex ipsius structurâ et harmoniâ, quæ inter varias ipsius partes elucent! Quis unquàm effabitur quid sit hæc anima, immaterialis illa substantia, hæc emanatio naturæ divinæ, hæc intelligentia quæ se ad cœlos usquè attollit; quæ terræ viscera scrutatur eodem instanti; quæ mundum et universum orbem in

semetipsâ creat, præterita, præsentia et futura unit eodemque puncto colligit? Quis omnes illius animæ facultates, ipsius unionem cum corpore et omnia phænomena possit explicare, quorum illius unionis ope capax efficitur?

Ità certè, certòque certiùs existit Causa infinitè intelligens, principium infinitè sapiens, quod orbem hunc universum efformavit, ipsiusque partes sapienter inter se distribuit. Quis audeat asserere Causam illam infinitè intelligentem non sibi proposuisse fines ad quos totum partesque destinaret, et media non elegisse quorum ope fines attingeret?

Orationis argumentum.

Objectiones expendite sequentes, eas ut et responsa reducentes ad formam syllogisticam.

Obj. 1°. Neque terrarum hunc orbem, nec ordinem quem contendimus in ipso regnare, cognoscimus.

R. N. Cæcus ille profectò sit, qui tot in phænomenis, ipsius oculo subjectis, ubicunque finem non agnoscat Ente sapientissimo dignum et electionem mediorum aptissimam ad finem illum attingendum.

Perfectissimè quidem, uti fatemur, integram hujus orbis universi structuram haud cognoscimus;

neque notæ relationes omnes quæ possint inter quamlibet partem orbis existere. Sed enim ex eo quod videmus certissimo tutissimoque judicio nos assurgimus ad actionem intelligentiæ infinitæ.

Horologium attentè consideratis; advertitis in eo indicari horas, minutas, secundas. Quamquàm ignoretis in quo stet ars horologii construendi, quidve judicandum sit de omnibus partibus, de rotationibus variis atque relationibus quas habeat una pars ad alteram, nùm hærebitis idcircò dubitantes utrùm hoc horologium constructum fuerit ab ente intelligente quod in opere sibi finem proposuerit, et elegerit media quibus ipsum attingeret?

Quid de homine vesano et ignaro sentiretis, qui causæ illius actionem ideò negaret, quòd non adverteret quæ sit inter partes varias concordia? Attamen ità prorsùs agit impius. Cùm phænomena quædam explicare nesciat, divinam Sapientiam incusat, quasi teneatur ubique Deus mysteria sua recondere.

Impium offendit, quòd pluvia decidat in terras incultas, dùm, aquâ deficiente, marcescunt inediâ segetes. Quidni reputet igitur in mentem Deum non teneri legibùs generalibus, quibus regitur hic orbis universus, adeò facilè derogare? Pœnas prætereà sæpiùs exigit à nobis justitia divina ut nos ad salutis cogitationes revocet.

Obj. 2°. Sed enim, urget impius, ad quid tot entia venenosa et inutilia?

R. 1°. Juxta consilia divinæ sapientiæ sæpius inserviunt ad hoc, ut pœnâ salutari nos afficiant. 2°. Testante historiâ naturæ, ipsamet entia venenosa destinationem habent ab auctore naturæ specialem; si sapienter illis utamur ad sanitatem homini restituendam inservire possunt.

Existentia eorum, quæ monstra vocamus, nihil etiam probat contra sapientiam divinam, quæ sæpiùs concedit ut agant causæ secundariæ et effectui legum generalium perturbationem aliquam inferant.

Obj. 3°. Accipere possunt atomi, si motu fortuito agantur, combinationes varietate numeroque infinitas, è quibus oriatur ordo, quem in hâcce rerum naturâ perspicimus.

R. N. Asserere quis audeat oriri posse vel Iliadem aut Æneidem characteribus temerariè projectis? Jàm verò quid sunt ea tàm eximia præstantis artis opera, si cum orbis universi structurâ comparentur? Possunt atomi, quod ultrò fatemur, combinationes innumerabiles, licet insanè, cæco modo projectas accipere; sed enim quis credat ab ipsis aliquid sapienter adstrui, finem animo concipi, vel idonea media seligi, vel ordinem institui posse inter partes, ut indè totum elegans et regulare possit assurgere?

Obj. 4°. Mathematicâ certitudine probatur, è theoriâ combinationum, Æneidem oriri posse characteribus typographicis fortuitò projectis.

R. 1°. Explicetur ante omnia quis materiam illorum characterum crearet, quis eos insculperet et in unum ità colligeret, ut ad finem propositum inservire possent? Quis eos in casulis ordinatos exponeret, et ità constringeret, ut stabiles immobilesque starent? Ad hæc omnia nonne requiretur intelligentia? Quid ex hisce characteribus fieret, si pro libitu alii sursùm, alii deorsùm, hi ad orientem, illi verò ad occidentem, in spatiis immensis agerentur?

Obj. 5°. Antequàm asseratis à materiâ prodire non posse hunc ordinem quem in orbe perspicimus, perfectè priùs indaganda foret ipsius materiæ natura, ut assignari certò posset quousquè potentiam atque virtutem exerere possit.

R. N. 1°. Minutatìm assignari non potest quousquè viribus agere possit homo qui sit in Europâ robore validissimus. Attamen absque periculo quopiam erroris affirmare possimus ipsum solum instrumentisque destitutum, turres ecclesiæ sanctissimæ Virgini Deiparæ dicatæ nunquàm in altum esse sublaturum, humerisve gestaturum. 2°. Materiæ proprietates omnes, ut libentissimè confitemur, perfectè non cognoscimus; sed enim cognitæ sunt proprietates, vi quarum incapax est omninò judicandi, ratiocinandi, finem sibi proponendi, media idonea seligendi et demùm aliquid sapienter instituendi; proprietates illæ sunt inertia et animi cæcitas.

§.

§. 11.

Terrestris orbis et ipsius incolarum existentia recens.

PROPOSITIO.

Terrestris orbis et ipsius incolarum existentiâ recenti Deum existere probatur.

Pr. Adducentes ut factum inconcussum atque certissimum, orbis hujusce nostri terrestris existentiam, ipsius incolas, ipsorum artes, scientias, monumenta ultra sex septemve annorum millia retrò rejici non posse, hoc ipso probaverimus fuisse punctum temporis, in quo non extiterint orbis, ejus incolæ, artes ipsorum, scientiæ monumenta, ideòque, nisi quis velit omnia sanæ rationis èt æternæ sapientiæ principia superbo pede conterere, prorsùs admittendum à Causâ infinitè intelligenti et omnipotenti fuisse creatum atque dispositum hunc orbem; jàm verò concurrunt ad hoc omnis generis argumenta ut inconcussam certitudinem asserant huic historico facto, recentem esse terrestris orbis existentiam, recentes ipsius incolas, recentia

quoque scientiarum artiumque monumenta, nec orbis illam existentiam ultra sex septemve annorum millia retrò rejici posse.

PR. MIN. 1°. In Genesi, qui liber Christianis primus inter sacros, quique philosopho, saltem antiquitatis et ævi gratiâ, venerandus esse debeat, collegit Moses ea quæ ad orbis terrestris ætatem spectant, patriarcharum genealogiam nobis asservans; jàm verò ex iis evidenter apparet hujus orbis existentiam et initium haud ultra sex septemve annorum millia retrò rejici posse. Stabit autem in ævum omne Mosis auctoritas usquedùm à pseudophilosophis argumento positivo fuerit eversa.

2°. Argumentum nostrum illustravit et evolvit observationibus geologicis undequaquè per longam annorum ætatem collectis eruditus auctor de Luc, contra Rousseaüm, Voltarium, aliosque christianæ religionis hostes evidentissimè probans hasce duas propositiones: 1°. E terræ phænomenis et hominis historiâ eruitur haud itâ magnam seculorum seriem elapsam esse, à quo defluxit aqua è terrâ nostri continentis. 2°. Concurrunt eò facta physicæ et geologiæ, ut asserant in Genesi, qui primus inter libros sacros, veram orbis historiam tradi; nullum è physicâ vel è geolo-

giâ factum adduci potest quod Genesi Mosisque narrationi contradicat.

3°. Pro re nostrâ quoquè certat armis victricibus eruditionis et ratiocinii Cuvierus in *Investigationibus de fossilibus ossibus*, è quo quidem opere præstanti pauca hùc adducimus.

En examinant bien ce qui s'est passé à la surface du globe depuis qu'elle a été mise à sec pour la dernière fois, et que les continens ont pris leur forme actuelle, au moins dans leurs parties un peu élevées, l'on voit clairement que cette dernière révolution, et par conséquent l'établissement de nos sociétés actuelles, ne peuvent pas être très-anciens. C'est un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie, résultat d'autant plus précieux qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile.

Adductis è geologiâ factis ad rem egregiè spectantibus, addit auctor:

Toujours, voyons-nous que partout la nature nous tient le même langage; partout elle nous dit que l'ordre actuel des choses ne remonte pas très-haut; et, ce qui est bien remarquable, partout l'homme nous parle comme la nature, soit que nous consultions les vraies

traditions des peuples, soit que nous examinions leur état moral et politique et le développement intellectuel qu'ils avoient atteint au moment où commencent leurs monumens authentiques.

En effet, bien qu'au premier coup-d'œil les traditions de quelques anciens peuples, qui reculoient leur origine de tant de milliers de siècles, semblent contredire fortement cette nouveauté du monde actuel, lorsqu'on examine de plus près ces traditions, on n'est pas longtemps à s'apercevoir qu'elles n'ont rien d'historique; on est bientôt convaincu au contraire que la véritable histoire, et tout ce qu'elle nous a conservé de documens positifs sur les premiers établissemens des nations, confirme ce que les monumens naturels avoient annoncé.

La chronologie d'aucun de nos peuples d'Occident ne remonte, par un fil continu, à plus de trois mille ans. Aucun d'eux ne peut nous offrir avant cette époque, ni même deux ou trois siècles depuis, une suite de faits liés ensemble avec quelque vraisemblance. Le nord de l'Europe n'a d'histoire que depuis sa conversion au christianisme; l'histoire de l'Espagne, de la Gaule, de l'Angleterre, ne date que des conquêtes des Romains; celle de l'Italie sep-

tentrionale, avant la fondation de Rome, est aujourd'hui à peu près inconnue. Les Grecs avouent ne posséder l'art d'écrire que depuis que les Phéniciens le leur ont enseigné, il y a trente-trois ou trente-quatre siècles; long-temps encore depuis, leur histoire est pleine de fables, et ils ne font pas remonter à trois cents ans plus haut les premiers vestiges de leur réunion en corps de peuples.

Nous n'avons de l'histoire de l'Asie occidentale que quelques extraits contradictoires, qui ne vont avec un peu de suite qu'à vingt-cinq siècles, et, en admettant ce qu'on en rapporte de plus ancien avec quelques détails historiques, on s'élèveroit à peine à quarante.

Le premier historien profane dont il nous reste des ouvrages, Hérodote, n'a pas deux mille trois cents ans d'ancienneté. Les historiens antérieurs qu'il a pu consulter ne datent pas d'un siècle avant lui.

On peut même juger de ce qu'ils étoient par les extravagances qui nous restent, extraites d'Aristée, de Proconnèse et de quelques autres.

Avant eux, on n'avoit que des poètes; et Homère, le plus ancien que l'on possède, Homère, le maître et le modèle éternel de tout

l'occident, n'a précédé notre âge que de deux mille sept cents ou deux mille huit cents ans.

Quand ces premiers historiens parlent des anciens évènemens, soit de leur nation, soit des nations voisines, ils ne citent que des traditions orales, et non des ouvrages publics. Ce n'est que long-temps après eux que l'on a donné de prétendus extraits des annales égyptiennes, phéniciennes et babyloniennes. Bérose n'écrivit que sous le règne de Seleucus-Nicator; Hiéronyme, que sous celui d'Antiochus-Soter, et Manéthon, que sous le règne de Ptolomée-Philadelphe. Ils sont tous les trois seulement du troisième siècle avant Jésus-Christ.

Que Sanchoniaton soit un auteur véritable ou supposé, on ne le connoissoit point avant que Philon de Byblos en eût publié une traduction, sous Adrien, dans le second siècle après Jésus-Christ, et, quand on l'auroit connu, l'on n'y auroit trouvé pour les premiers temps, comme dans tous les auteurs de cette espèce, qu'une théogonie puérile.

Un seul peuple nous a conservé des annales écrites en prose avant l'époque de Cyrus, c'est le peuple juif.

La partie de l'ancien Testament que l'on nomme le Pentateuque existe, sous sa forme

actuelle, au moins depuis le schisme de Jéroboam, puisque les Samaritains la reçoivent comme les Juifs, c'est-à-dire qu'elle a maintenant à coup sûr plus de deux mille huit cents ans.

Il n'y a nulle raison pour ne pas attribuer la rédaction de la Genèse à Moïse lui-même, ce qui la feroit remonter à cinq cents ans plus haut, à trente-trois siècles; et il suffit de la lire pour s'apercevoir qu'elle a été composée en partie avec des morceaux d'ouvrages antérieurs: on ne peut donc aucunement douter que ce ne soit l'écrit le plus ancien dont notre occident soit en possession.

Or cet ouvrage, et tous ceux qui ont été faits depuis, quelque étrangers que leurs auteurs fussent et à Moïse et à son peuple, nous présentent les nations des bords de la Méditerranée comme nouvelles; ils nous les montrent encore demi-sauvages quelques siècles auparavant; bien plus, ils nous parlent tous d'une catastrophe générale, d'une irruption des eaux qui occasionna une régénération presque totale du genre humain, et ils n'en font pas remonter l'époque à un intervalle bien éloigné.

Les textes du Pentateuque qui allongent le plus cet intervalle ne le placent pas à plus de

vingt siècles avant Moïse, ni par conséquent à plus de cinq mille quatre cents ans avant nous.

Les traditions poétiques des Grecs, sources de toute notre histoire profane pour ces époques reculées, n'ont rien qui contredise les annales des Juifs. Au contraire, elles s'accordent admirablement avec elles, par l'époque qu'elles assignent aux colons égyptiens et phéniciens qui apportèrent en Grèce les premiers germes de civilisation; on y voit que, vers le même siècle, où la peuplade israélite sortit de l'Egypte pour porter en Palestine le dogme sublime de l'unité de Dieu, d'autres colons sortirent du même pays pour porter en Grèce une religion plus grossière, au moins à l'extérieur, quelles que fussent d'ailleurs les doctrines secrètes qu'elle réservoit à ses initiés; tandis que d'autres encore venoient de Phénicie, et donnoient aux Grecs l'art d'écrire et tout ce qui a rapport à la navigation et au commerce.

Il s'en faut sans doute de beaucoup que l'on ait eu depuis lors une histoire suivie, puisque l'on place encore long-temps après ces fondateurs de colonies une foule d'évènemens mythologiques et d'aventures, où des dieux et des héros interviennent, et qu'on ne lie ces chefs

à l'histoire véritable que par des généalogies évidemment factices; mais ce qui est bien plus certain encore, c'est que tout ce qui avoit précédé leur arrivée ne pouvoit s'être conservé que dans des souvenirs très-confus, et n'auroit pu être suppléé que par de pures inventions.

Ainsi, non-seulement on ne doit pas s'étonner qu'il y ait eu dans l'antiquité même beaucoup de doutes et de contradictions sur les époques de Cécrops, de Deucalion, de Cadmus et de Danaüs; non-seulement il seroit puérile d'attacher la moindre importance à une opinion quelconque sur les dates précises d'Inachus ou d'Ogygès; mais, si quelque chose peut surprendre, c'est que ces personnages n'aient pas été placés infiniment plus haut. Il est impossible qu'il n'y ait pas eu là quelque effet de l'ascendant des traditions reçues auxquelles les inventeurs de fables n'ont pu se soustraire: une des dates assignées au déluge d'Ogygès s'accorde même tellement avec l'une de celles qui ont été attribuées au déluge de Noé, qu'il est presque impossible qu'elle n'ait pas été prise dans quelque source, ou c'étoit de ce dernier déluge qu'on entendoit parler.

Quant à Deucalion, soit que l'on regarde ce prince comme un personnage réel ou fictif,

...

pour peu que l'on suive la manière dont son déluge a été introduit dans les poèmes des Grecs, et les divers détails dont il s'est trouvé successivement enrichi, il devient sensible que ce n'étoit qu'une tradition du grand cataclysme, altérée et placée par les Hellènes à l'époque où ils plaçoient aussi Deucalion, parce que Deucalion étoit regardé comme l'auteur de la nation des Hellènes, et que l'on confondoit son histoire avec celle de tous les chefs des nations renouvelées.

C'est que chaque peuplade de Grèce, qui avoit conservé des traditions isolées, les commençoit par son déluge particulier, parce que chacune d'elles avoit conservé quelque souvenir du déluge universel, qui étoit commun à tous les peuples; et, lorsque dans la suite on voulut assujettir ces diverses traditions à une chronologie commune, on crut voir des évènemens différens, parce que des dates, toutes incertaines, peut-être toutes fausses, mais regardées, chacune dans son pays, comme authentiques, ne se rapportoient pas entre elles. Ainsi, de la même manière que les Hellènes avoient un déluge de Deucalion, parce qu'ils regardoient Deucalion comme leur premier auteur, les Autochtones de l'Attique en avoient

un d'Ogygès, parce que c'étoit par Ogygès qu'ils commençoient leur histoire. Les Pélages d'Arcadie avoient celui qui, selon des auteurs postérieurs, contraignit Dardanus à se rendre vers l'Hellespont. L'île de Samothrace, l'une de celles où il s'étoit le plus anciennement formé une succession de prêtres, un culte régulier et des traditions suivies, avoit aussi un déluge, qui passoit pour le plus ancien de tous, et que l'on attribuoit à la rupture du Bosphore et de l'Hellespont. On gardoit quelque idée d'un évènement semblable en Asie mineure et en Syrie, et par la suite les Grecs y attachèrent le nom de Deucalion.

Mais aucune de ces traditions ne plaçoit très-haut ce cataclysme; aucune d'elles ne refuse à s'expliquer, quant à sa date et à ses autres circonstances, par les variations que subissent toujours les récits qui ne sont point fixés par l'écriture.

Hinc instructus omni copiâ doctrinarum, probat eruditus auctor absurdè conficta, fabulosa, quæ Indi, Ægyptii, Chaldæi, Sinenses aliique populi de originis antiquitate, de conscriptis in remotissimo temporis ævo siderum observationibus prædicaverunt; neque certiora quæ pseudophilosophi quidam è zo-

diacis in Denderâ et Esne (olim Tentyris et Latopolis in Ægyp. sup.) detectis aliisve monumentis astronomicis educere tentârunt; ævo Alexandri M. certè longè posteriores esse zodiacos illos. Vana de zodiacorum illorum antiquitate systemata confutans, ait de aliquo inter impios notissimo : *Dupuis, pour ses systèmes bizarres sur l'origine des cultes, avoit besoin que les figures du zodiaque de Denderah eussent été données aux constellations beaucoup plus anciennement; il s'est attaché à quinze mille ans, et c'est sur cette date qu'est fondé tout le système de son fameux ouvrage.*

4°. Luculentissimè quoque et argumentorum omni robore stat Maltebrun pro thesi nostrâ, de gentibus Americam incolentibus ità disserens:

Les nations qui habitoient l'Amérique avant que ce continent fût retrouvé par Christophe Colomb, y demeuroient sans doute depuis bien des siècles; deux circonstances majeures mettent ce fait hors de doute. Non-seulement l'ensemble des traits physiques des Américains présente un caractère particulier et distinct de ce qu'on voit dans les autres parties du monde, ce qui suppose un long isolement du reste du genre humain, et une longue action des mêmes

influences des climats, mais encore les langues que ces nations parlent, tout en différant entre elles quant aux mots, se ressemblent par leur composition régulière, compliquée et philosophique; de sorte qu'il est incontestable qu'une communauté d'idées a dû présider à leur formation, ce qui suppose de longues liaisons entre les peuples, l'existence d'un centre d'autorité, et le commencement d'une civilisation séparée, à l'instar de celle de l'empire de la Chine. Quand cette civilisation a-t-elle commencé? C'est une question tout-à-fait hors des calculs historiques, quoique le peu de progrès que les arts avoient faits dans le nouveau monde et la foiblesse de la population rendent probable que même cette époque, la plus reculée à laquelle la pensée puisse ramener l'histoire de l'Amérique, remonte tout au plus vers les guerres d'Alexandre-le-Grand et vers les mouvemens des peuples asiatiques qui en furent la suite. Voilà tout ce que le raisonnement, appuyé sur l'étude des idiomes et de l'homme physique, peut établir sur la première population de l'Amérique. C'est le point d'où la critique historique doit partir.

Rien de ce qu'on a observé sur les côtes orientales de l'Amérique ne présente une trace

même légère des arts, des croyances ou des usages qu'un établissement carthaginois, phénicien, grec ou romain, y auroit dû laisser. La seule incursion européenne, historiquement prouvée, est celle des Norwégiens dans le dixième siècle; mais elle ne s'étendit guère plus au sud que la Terre-Neuve et les côtes voisines. C'est sur les côtes orientales, vis-à-vis de l'Asie, que nous apercevons les seules traces positives d'une ou plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent, invasions toutefois partielles et principalement bornées à l'Amérique septentrionale.

Pourquoi les Mongols ou les Huns n'auroient-ils pas porté leurs armes dans le nouveau continent? Ils ont bien marché cent degrés à l'ouest, pour venir jusqu'en Silésie et jusqu'en Champagne; un autre mouvement de cent degrés à l'est les aura conduits en Amérique. Il est des peuples qui, à certaines époques, sont saisis de la manie de faire d'immenses courses les armes à la main.

Ces invasions asiatiques ont toujours poussé les nations américaines primordiales du nord-ouest au sud. Les Mexicains avoient conservé des souvenirs historiques des migrations continuelles de leurs ancêtres dans cette direction.

M. Heckewelder a recueilli les traditions des Indiens-Delaware, proprement nommés Lenapes, *et ces traditions très-claires confirment le même fait général. Les Lenapes vinrent originairement en compagnie des* Mingoué *(les Hurons), d'un pays situé bien à l'ouest du Mississipi; une longue et pénible migration les conduisit sur les bords de ce grand fleuve, qu'ils passèrent avec peine; ils firent alors la guerre à un peuple primordial des rives de l'Ohio, nommé les* Allighevis; *ce peuple paisible, nombreux, et qui exerçoit quelques arts, éleva, pour se défendre contre les Nomades, ces grands ouvrages de fortification qu'on voit encore le long de l'Ohio, et qu'on avoit prétendu attribuer à d'anciennes colonies européennes. Les Allighevis, vaincus ou lassés, s'enfuirent du côté du Mexique ou de la Floride. Les conquérans passèrent ensuite les montagnes Bleues, et trouvèrent les côtes de l'océan Atlantique absolument sans habitans.*

Voilà un fragment de l'histoire de l'Amérique avant Christophe Colomb; les dates précises y manquent; mais, en examinant l'état de conservation où sont les anciens forts sur l'Ohio, en cherchant à calculer l'âge des arbres qui ont percé à travers les ruines, et en

combinant quelques autres circonstances locales, on croit avoir prouvé que l'invasion des tribus nomades dans les pays en deçà du Mississipi, et leur arrivée sur les rivages de l'océan Atlantique, n'ont eu lieu que deux ou trois siècles avant Christophe Colomb.

L'âge comparativement récent des révolutions qui ont poussé les peuples américains vers les rivages orientaux de leur continent, l'adolescence des empires et des institutions que les Cortez et les Pizarre y rencontrèrent, l'absence des monumens d'une haute antiquité, tout rappelle en Amérique cette grande vérité historique, que le genre humain n'existe que depuis un nombre assez borné de siècles. Car, si le genre humain existoit seulement depuis trois fois six mille ans, la domination des peuples civilisés de l'ancien continent auroit déjà dû faire deux ou trois fois le tour du globe; elle auroit dû effacer en grande partie le caractère particulier des Américains, des Chinois, des Africains, et laisser dans toutes les parties du monde des monumens de son passage. Où en est la trace? où sont les monumens couverts d'hiéroglyphes égyptiens, de caractères phéniciens? Combien est imperceptible le nombre de mots européens ou africains

que les recherches les plus savantes, celles même du premier philologue moderne, ont pu faire reconnoître dans le nouveau continent!

Tout ce que l'Asie orientale avoit envoyé de colonies en Amérique, tout ce que ces colonies y ont fait naître de civilisation, se retrouve principalement dans la partie orientale du nouveau continent; c'est là que l'on voit les monumens, les cités, les empires, les lois et les cultes. Cette civilisation asiatique n'a pas dû être elle-même excessivement ancienne, puisqu'à l'époque de la découverte par Christophe Colomb, elle n'avoit pas encore pénétré jusqu'aux rivages orientaux, opposés aux côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique. Le navigateur génois ne vit dans les Antilles aucune trace des arts cultivés dans le Mexique. L'heureux Améric Vespuce et le navigateur portugais Labral ne rencontrèrent sur les côtes du Brésil, si près de l'empire des fils du Soleil, que des forêts incultes et des peuplades sauvages. Les traditions des Indiens-Delaware, recueillies par M. Heckewelder, nous montrent les côtes de la Pensylvanie et de la Virginie absolument désertes à l'époque peu antérieure à Colomb, à laquelle remonte leur

établissement. Quelle coïncidence de faits clairs et positifs!

Cette jeunesse relative des nations américaines étoit un point de vue scientifique que nous ne pouvions nous dispenser d'indiquer. (Journal des Débats, 23 mai 1823.)

§. 12.

Consensus unanimis hominum atque populorum.

PROPOSITIO.

Eo populorum et hominum unanimi consensu Deum existere probatur.

Pr. Ratione, sensu communi propellimur ut fidem religiosam admittamus quæ quolibet ævo, quocunque seculo fuit ab omnibus hominibus, à gente quâlibet, ab omnibus populis admissa; atqui talis est religiosa fides in Ens supremum, in Deum, qui res eduxit atque gubernat; ergò. . . . . .

Major est evidens. 1°. Consensus unanimis hominum atque populorum est effectus qui causam et quidem causam effectui parem postulat; ast in solâ veritate possit ea causa reperiri. Si Deum existere fatearis, ingenuè, facilè, viâ naturali potest explicari consensus

ille gentium unanimis; si non detur Deus, absurditas est palpabilis, ens contradictionis ea religiosa populorum fides. Eâ de re sententias adite quas è Ciceronis operibus in Historiâ philosophiæ adduximus.

2°. Fieri nequit ut homines omni tempore locoque in re tàm gravi religiosæ fidei adhæserint quæ sit ipsorum cupiditatibus adeò contraria, quamque toties examini severiori subjicere potuerint; illud, inquam, fieri nequit, nisi perspicientes eam fidem apertissimâ veritate stabiliri, sensu persuasionis intimo pertracti fuerint ad illam fidem : jàm verò fides ea religiosa populorum universalis est momento gravis... 1°. Maximi ponderis est atque momenti fides illa; cum hominis felicitate connectitur arctiori vinculo, quàm alia quæstio quæcunque cui possit humanus intellectus incumbere. 2°. Ea religiosa fides in existentiam Entis supremi cupiditatibus hominis est adversa. Etenim idea Entis supremi simul includit ideam Entis quod omnia perfectissimè cognoscat, et quod utpotè justissimum pœnas ab improbo debeat exigere. 3°. Fidem in Ens supremum examini severiori subjicere potuerunt homines. Quolibet enim ævo fuerunt homines insani vel improbæ fidei qui fidem omnium

populorum aggrederentur; hinc ortæ controversiæ, quibus eò robustior effecta fides universalis. Quidni fidem illam ergò, cum Cicerone, veluti *naturæ vocem* amplectamur!

Propositio minor adstruitur historiæ constanti testimonio. 1°. Ab auctoribus antiquis recentioribusque, quos adduximus in Historiâ philosophiæ, firmissimè traditur populos omnes expressisse fidem in existentiam Entis supremi. 2°. Fides nationum actibus exterioribus manifesta fit; jàm autem adstruitur iis actibus nationum fides in Ens supremum. Gentes etenim antiquæ recentioresque templa struxerunt in honorem Entis supremi; aras ipsi dicaverunt, sacra fecerunt, ipsum prece deprecantes; jam verò supponunt actus illi fidem religiosam in existentiam Entis supremi; ergo. . . . .

Orationis argumentum.

Sequentes objectiones evolvite, eas ut et responsa reducentes ad formam syllogisticam.

***Obj. contra maj. prop.* 1°. Circa Numinis existentiam errare populi potuerunt haud minùs facilè quàm in aliâ re gravissimâ, v. g. circa existentiam antipodum, circa motum solis. 2°. Fides in Ens supremum rei politicæ causâ fuit inventa. 3°. Cùm antiqui populi, quæ circa ipsos agerentur, expli-**

care non possent, Ens supremum excogitaverunt, ut ità mentem inquietam, sciendi cupidam, aliquatenùs explerent. 4°. Quibusdam naturæ motibus homo territus, eò deductus est ut somniaret existere supremum Ens quod iram, tonitru, terræ percussionibus aliisque phænomenis manifestam faceret. 5°. Ante Christum natum vigebat apud omnes polytheismus. Populus judaïcus quem solum excipere possitis, in fide variavit; ipsum aliundè quasi nullum habete, si cum humano genere conferatur. Non ergò pro veritate stat inconcussa fides aliqua generalis.

R. 1°. Opiniones expositæ cum astronomiæ gravioribus quæstionibus, cum indagationibus quæ minimè subjiciuntur captui cujuslibet hominis, connectuntur. Indagationes illæ nullam habent cum hominis felicitate relationem. Si quis è contra quærat à vobis nùm Deus existat, uno verbo respondebitis addentes : « Oculos aperias; cœlum, terra patent » oculis, ut existentiam potentiamque Dei tibi ma» nifestam exhibeant; gravis est illa quæstio, quæ » cum tuâ felicitate connectitur intimè.

2°. Fides in Ens supremum haud à politicâ fuit inventa; ea fides eorum erat qui terram primitùs incolebant, antequàm sibi principes eligerent, antequàm à regibus principibusque ducerentur. Indicat historia quæ scientiarum et artium incunabula fuerint. Atenim assurgit cum ævo primorum parentum fides in Ens supremum. Fidem hanc invenerunt apud nationes barbaras, quibus erant ignota vincula

vitæ civilis et excultæ. Si tentassent principes atque reges fidem hanc inducere, quò firmiùs in auctoritate stabilirentur, fraudem detexisset populus, præjudiciaque procùl à se repulisset. Fides in Ens supremum populo favet haud minùs atque principi. Tradit enim religio Deum esse regem regum, qui facta regum stricto judicio perpendere debeat.

3°. Antiqui populi Numinis existentiam admiserunt haud ideò mentem ut avidam, sciendi cupidam, explerent. Dictitabant ipsis è contrà ratio et evidentia supremum Ens admittendum esse, si quis existentiam entium, materiæ, motûs, ordinemque mirabilem qui viget in totâ naturâ, velit explicare.

4°. Non utique metu pulsi fuerunt homines ut Deum existere faterentur. Imò timore concutiuntur impii, cùm animi conscientiam sensumque naturæ, Deum existere clamantes, in corde comprimunt.

5°. Antiqui populi primævis traditionibus adhærentes, unum Deum agnoverunt. Cùm idololatriæ sese dedissent, haud minùs Ens aliquod supremum, quod supereminеret aliis, admiserunt; ipsius imperio parebant inferiora numina quibus in orbe regendo juvabatur. In medio nationum stabat gens judaïca, quæ traditiones antiquas, philosophiæ principia gravissima, depositumque sacrum, quod à Deo parentibus nostris commissum fuerat, intemerato candore servabat. Si quandò lapsa gens ju-

judaica, nusquàm tota labebatur constanterque à prophetis ad fidem patrum revocabatur.

Obj. contra min. prop. 1°. Fuerunt apud omnes populos in ævo quolibet athei. 2°. Datur apud Sinenses eruditorum secta quæ profitetur atheismum. 3°. A viatoribus exploratæ fuêre nationes, quæ supremi Numinis omni notione carebant. 4°. Si populos enumeretis antiquos atque recentiores, qui Numen admittunt, eos excipite qui polytheismo favebant et favent; excipite philosophos qui materiæ tribuebant æternitatem. 5°. Supersunt adhuc regiones quamplurimæ quarum situm incolas atque mores ignoramus.

R. 1°. Quolibet ævo fuerunt et sunt hodiè qui dicant : « Non est Deus ». Illi verò seu vanitate, seu singulari studio, seu cordis effrenatâ libidine seducuntur. Quis in ipsorum corde certus hauriat, quid intimè sentiant? Quis sciat an inconcussè credant ea quæ proferant ore? Illi nùm habent oculos ut non videant? Non advertunt ergò quanta, quàm stupenda producantur ab auctore naturæ? Quid sunt aliquot homines individui, qui soli stant in medio seculorum atque nationum, *rari nantes in gurgite vasto?* Nùm ex ipsorum opinione judicabimus quæ sit populorum fides? Quolibet ævo fuêre gibbosi, claudi; an ideò dicendum hominem quemcunque nasci tali vitio naturæ deformatum? Numquid ab exceptione principia sunt æstimanda?

2°. Sinenses Confucii libros veneratione summâ prosequuntur. Hisce verò libris asseritur clarissimè

fides in Deum unicum, creatorem, à quo regantur omnia.

3°. Fuerunt à viatoribus inventi quidam errantes homines quibus ignota vitæ civilis omnia vincula. Quis nomine populorum appellet homines in silvis absque domicilio vagantes? Illi profectò neque templa nec aras habebant. Numquid idcircò carebant ideâ quâlibet Entis supremi? Numquid ipsius potentiam haud agnoscebant? An ipsum ergò nuspiàm oblatione, precibus obtestabantur? Ea quis ut asserat, debuerit priùs eos homines, ipsorum mores attentus observasse, sermonis elementa novisse, cogitationemque certò scrutatus esse.

4°. Polytheistæ quidem erravêre circa circumstantias aliquot fidei generalis; atenim vulgò Deum admisêre supremum qui numinum inferiorum ope mandata perficeret.

5°. Erravêre quoque philosophi veteres ubi materiam æternam esse contendebant. Atenim, paucis exceptis, admisêre Numen supremum quod cahos elementa sejungens, ea disposuerit ordine sapienti, motum ipsis impresserit et inter orbis hujus universi partes harmoniam asserat.

6°. Qui regiones incognitas incolunt, ii judicentur è regulis analogiæ. Cùm aliorum hominum ad instar corpore sint et animâ præditi, debent ea quæ sentimus et ipsi sentire. Cœlum ipsis enarrat gloriam Dei, et opera manuum ejus ipsis annuntiat firmamentum.

§.

§. 13.

Lex naturalis seu discrimen inter bonum et malum.

PROPOSITIO.

Lex naturalis seu discrimen inter bonum et malum probat existere Deum.

Pr. Lex quæ præcepta dat hominibus omnium temporum, omnium seculorum, omnium locorum et omnium regionum, ea lex necessariò supponit Ens supremum, legislatorem universalem ratione temporis atque locorum; jàm autem existit lex naturalis, quæ præcepta det hominibus omnium locorum atque temporum; existit ergò supremum Ens, legislator universalis ratione temporis atque locorum.

Major est evidens. Lex quæ temporum atque locorum omnium homines adstringit, est effectus universalis, generalis; supponit ergò causam ipsi parem, quæ nulla sit alia, præter Deum ut legislatorem universalem.

Nec minùs inconcussa propositio minor. Quolibet ævo, in regione quâcunque discrimen fuit inter bonum et malum, inter æquum et iniquum. Credidêre nationes omnes ho-

mini complenda quædam officia erga Deum, erga parentes, erga proximum, erga seipsum; ipsum esse reum, si quæ contra hæc officia patret; quolibet ævo crediderunt hæc ab auctore naturæ nobis imposita fuisse officia; ex iis assurgere codicem quem legem naturalem appellamus.

Atque profectò vel ea lex à Deo vel ab hominibus instituta fuìt; jàm verò nequit admitti suppositio postrema. Si prodiisset ab hominibus lex naturalis, ipsam immutare vel abolere possent; in ipsorum potestate staret ut mendacium, furtum, parricidium aliaque crimina, quasì licitas actiones, imò laudabiles hodiè prædicarent; jàm verò talia quis audeat asserere?

Si legem naturalem instituissent homines, ipsam ut et leges positivas, pro varietate morum, usuum, temporum atque locorum variam quoque possent informare; jàm verò eadem est ubique lex naturalis; habet ergò ubique Deum eumdem ut auctorem.

Hominem qui contra legem naturæ peccat insequuntur, quocunque sese conferat, conscientiæ stimuli; jàm verò clamor interior ille, vox illa potens quæ in corde hominis improbi consurgens ab eo jàm in hâc vitâ mortali pœ-

nas exigit, haud aliundè potest oriri quàm ab ipsomet auctore naturæ.

Orationis argumenta.

1°. Numquid offert atheismus ejus asseclis in rebus adversis aliquod solatium? Numquid in re prosperâ felix esse potest atheus?

2°. Si valeret atheismus, an esset ordo in societate? Quodnam esset frenum auctoritatis? qui mores publici?

3°. Cur omni conatu nituntur athei hominem ad animalium conditionem deprimere?

4°. Quarè continuò queruntur hominem esse miserrimum naturâque pessimum inter existentia?

5°. Cur omnes impiis vocibus atque scriptis Deum criminis vindicem obtrectant atque lacessunt?

6°. Quarè tàm facilè puerilem timorem indicant, anne perpetuus esse debeat ordo in orbe physico?

7°. Cur ergò suicidii furorem laudibus extollunt?

8°. Cur omnia, vel ipsamet evidentiæ principia, prædicant esse incerta?

9°. Evolvite quæ sapientissimè profert aliquis inter recentiores : *Après avoir appris à fouler aux pieds les principes de l'équité, toutes les fois que l'on pourra se flatter d'échapper à la sévérité des lois; après avoir rompu la barrière sacrée de la religion et de ses terreurs salutaires, on prétend, avec des idées abstraites de justice et d'honnêteté, arrêter la fougue de tant de passions : c'est méconnoître la nature de l'homme; c'est exiger de lui*

qu'il fasse gratuitement le sacrifice de son bonheur; c'est réduire l'être le plus parfait à l'être le plus misérable. La vertu n'est que l'amour de nos vrais intérêts et la recherche éclairée de notre bien-être; mais, s'il n'y a rien à espérer après la mort, quel sera le véritable intérêt de l'homme? N'est-ce pas de s'attacher à tout ce qui pourra le rendre heureux durant cette courte vie?

Consulantur auctores indicati sub num. 17, 18, 19a, 22, 23, 25a, 25b, 28, 32a, 37a, 39, 42, 42b, 42c, 42d, 42e, 42f, 44a, 47, 53, 54a, 58, 60, 61, 65, 66, 68a, 77a, 86, 88, 89, 90b, 93a, 96, 101, 103a, 108, 108a, 117, 117a, 117b, 128a, 131, 135a, 136, 136a, 136b, 140a, 143, 144, 144a, 144b, 144c, 145, 145a, 148, 148a, 148b, 149, 149a, 149b, 154a, 158, 158a, 162a, 162b, 166, 170, 170a, 170b, 175a, 176, 177a, 177b, 183, 184, 185a, 188a, 189, 191a, 197, 201, 205, 216, 227a, 228a.

ART. II.

DE NATURA PERFECTIONIBUSQUE DEI.

Natura Dei stat in unicâ perfectione substantiali, infinitè sanctâ, quæ perfectionibus numero infinitis, quarum quælibet infinita sit, æquivaleat.

Natura Dei complectitur omnes ipsius perfectiones quas, *pag.* 299 *et seq.*, enumeravimus. Sola distinctio rationis inter eas adm:ttatur.

De his solùm perfectionibus hìc agatur, circa quas aliqua movetur difficultas.

§. 1.

Unitas Dei.

Qui certè Deum admittit, eum unicum esse fateatur, aut prorsùs existere neget. Fuerunt autem hoc ævo recentiori qui cum Manichæis admitti debere principium duplex, unum summè bonum, summè malum aliud, et in eâ hypothesi cujuscunque mali originem explicari posse faciliùs, contenderent.

PROPOSITIO.

Deus unus existit.

Prob. 1°. auctoritate. A quo mundus existit, religionis veræ dogma solemne, sanctissimum est unitas Dei. Traditionem antiquissimam exprimebat Moses, Israelitas his verbis alloquens : « Audi, Israël, Dominus unus est ». Pro Dei unitate quasi perenne vivumque monumentum adstant ab omni ævo patriarchæ, prophetæ, Christus et apostoli; pro dogmate nostro fundamentali apparet omnium oculis quasi mons excelsus à Christo instituta religio.

2°. Ens illud est unicum quod existens propriâ virtute, sibi perfectè sufficiens, alterius entis consortio non indiget; si enim sibi sufficiat, alia præter ipsum entia possunt non existere; atqui Deus est Ens necessarium, Ens propriâ virtute existens, alia entia pendent ab ipso quoàd existentiam, nec indiget ipsorum consortio; ergò ést unicum in suo genere.

3°. Si Deus esset multiplex, vel Deus *B* penderet à Deo *A*, vel esset ab ipso independens; atqui neutrum dici potest. In casu priori Deus *B* certè non esset Deus, cùm idea Dei dependentiam omnem excludat; in posteriori casu neuter esset verus Deus, cùm unus in alium non haberet dominium.

4°. Unicum sit Ens quod in omni genere debet esse infinitum; atqui Deus esse debet in omni genere infinitus, ut indicat ipsius idea clarissima; ergò sit unicus.

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Sub Deo unico summè bono explicari non potest origo mali metaphysici, physici, moralisque. 1°. Dari non potest ratio cur dentur mala metaphysica, quarè scilicet animi corporisque facultates inæquali mensurâ distribuantur à Deo.

R. N. 1°. Largissimus fuit Deus in angelos, largus minùs in homines, multò minùs in animantia, in bruta; multò pauciora concessit plantis et adhùc pauciora terrestribus elementis. Cur ergò supremus donorum Dominus huic homini plura seu pauciora quàm alteri concedere non potuerit? 2°. Homo cui Deus pauciora concessit, in eâ privatione majorem inveniet securitatem. Si sapiat, à periculo, cui objiciatur alter in apparentiâ multò felicior, liberabitur; virtutis atque meriti sibi copiam comparabit ampliorem, indulgentiorque feretur in ipsum à supremo Judice sententia. 3°. Eâ Providentiæ sapienti dispositione quæ dotes animi, corporisve, quæ divitias, bona terrestria et alia naturæ dona distribuit adeò inæqualiter, alligantur inter se membra societatis efficacissimo et indissolubili vinculo; illius ope connectuntur homines aptissimè inter se, potentiùsque constringuntur ad observanda vitæ socialis officia. Reverà quid esset ordo societatis, si perfecta regnaret inter homines æqualitas? Quis vellet artes exercere mechanicas? Quis alterius gratiâ vestem calceosve conficere, cibos parare, domos ædificare, ægrotos invisere?

Obj. 2°. Sub Deo unico summè bono quis explicet quarè tot miseriis, doloribus, incommodis, morbisque subjiciatur homo in hâc terrâ mortali; uno verbo, quarè detur malum physicum?

R. N. Deus enim summè bonus ea permittere potuit, undè nobis oritur utilitas maxima, undè virtute crescimus atque perficimur; atqui è malis

physicis oritur nobis utilitas maxima, cùm indè virtute crescamus atque perficiamur. Inserviunt ad hoc incommoda, fortunæ jactura, morbi, dolores, ut terrena fastidientes ad cœlestia suspiremus; his confirmatur in Deum fides, spes in alteram vitam erigitur, excitaturque charitas. Hinc ait aliquis inter recentiores : *C'est aux misères, suite du péché, que doivent leur naissance les plus grandes vertus, la patience dans les souffrances et dans les douleurs, la constance dans les épreuves, la force et le courage dans les persécutions et les tourmens, la compassion envers ceux qui souffrent, et la libéralité envers les indigens. Ces vertus n'auroient point eu lieu dans un autre plan, qui auroit exclu toutes les misères.*

Obj. 3°. Sæpiùs accidit ut pœnis, morbis, adversâ fortunâ plectantur viri probi, dùm in rerum omnium copiâ prosperâque fortunâ superbiunt improbi.

R. Status vitæ mortalis non est fixus, sed transitorius, quem instituit Deus ut tentatione nos probet, ut nos ad alteram vitam hâcce mortali multò pretiosiorem excitet. Deo permittente, morbo, dolore, miseriâ, rebusque adversis probatur vir sanctus religiosusque, ut purior fiat, ut à terrenis affectibus animum abducat et ad cœlestem patriam desiderio suspiret.

Obj. 4°. Sub Deo unico quis audeat explicare peccata, seu mali moralis originem?

R. 1°. In solâ hominis voluntate liberâ quæratur

origo peccati. Cùm enim Deus pro suâ sapientiâ concesserit homini libertatem, homo qui Dei legem infringit, libertate, seu dono quod à Deo largiente accepit, ingratus abutitur; solus homo est igitur auctor peccati. 2°. Etiamsi mali moralis originem explicare non possemus, nùm idcircò neganda foret unitas Dei? Anne veritates quæ strictâ demonstratione probantur ideò rejici debent, quòd obscura quædam in ipsis explicari nequeant?

Obj. 5°. Deus summè bonus homini libertatem concedere non potuit.

R. N. 1°. Potuit certè Deus hominem ità creare ut ab ipso liberum exigeret obsequium, atque *primogenitum creaturarum* ab aliis creaturis ità distingueret eminenter; ergò potuit ipsi concedere libertatem. 2°. Potest homo prosequi virtutem, effugere peccatum et ità felicitatem æternam promereri; libertas est igitur donum Dei liberalitate dignissimum.

***Obj.* 6°. Tenetur Deus pro suâ sanctitate peccatum impedire; ergò non potuit homini concedere libertatem.**

***R. N.* 1°. Dei sanctitas exigit ut peccati non sit auctor seu causa; jàm verò libertatem homini concedens, nec est auctor, neque causa peccati; culpa cadit in solum hominem qui liberè peccando Dei donis abutitur. 2°. Dei bonitas est infinita quidem, ast homini beneficia liberè largitur, huic plura, isti pauciora, prout ipsius sapientiæ lubet.**

***Obj.* 7°. Deus necessariò peccatum odit; ergò**

...

libertatem, è cujus abusu peccatum esset oriturum, homini dare non potuit.

R. Deus necessariò peccatum odit atque debet improbare, sed indè minimè sequitur quòd illud efficacissimè debeat impedire, et homini libertatis usum eripere.

Obj. 8°. Concipimus Deum fore multò meliorem, si talem rerum ordinem, à quo peccatum abesset, instituere decrevisset.

R. N. Aliud est interna perfectio in Deo, aliud est istius perfectionis externa manifestatio. Certè potuisset Deus omne peccatum impediendo bonitatem suam externâ manifestatione potentiùs ostentare; ità quoque se quasi potentiorem exteriùs ostendere potuisset, alios planetas majores circa solem collocatos, et alium orbem è nihilò creans. An ex hisce productionibus externis est æstimanda Dei bonitas, ipsiusve potentia ponderanda? Ità si se res habeat, necessariò finitæ forent Dei perfectiones, cùm ad quemcunque possibilem bonitatis aut potentiæ gradum externum alius multò major accedere possit.

Obj. 9°. Deus præsentem statùm eligens, in quo liberè peccarent homines, eos plerosque prævidebat in æternum esse perituros; anne talem rerum statum illæsâ bonitate suâ potuit eligere?

R. In præsenti statu pereunt homines è propriâ culpâ; etenim libertate sibi concessâ peccantes abutuntur, cùm æternam felicitatem assequi possent

eâdem libertate feliciter utentes ad bonum agendum. Quis verò probet contra Dei bonitatem internam pugnare talem rerum ordinem?

Obj. 10°. Deus prævidit ab æterno quinam homines abusuri forent libertate sibi concessâ; ergò cadit in Deum ipsum culpa quòd illi sint in æternum infelices.

R. Præscientia Dei est quasi speculum in quo res humanæ præteritæ, præsentes atque futuræ fideliter exhibentur atque repræsentantur, quin eâ præscientiâ cogatur hominis voluntas ad hoc aut aliud agendum. Eâ præscientiâ supponitur hominis libera determinatio, sed ipsa necessitate nullâ cogitur aut trahitur. Deus ab æternitate præviderat Adamum effectu liberæ voluntatis esse peccaturum; an ipsum ad peccandum impulit ea præscientia, quæ voluntati peccantis erat exterior? Nonne voluntatem in aliam partem flectere potuisset Adamus? Indè nova determinatio voluntatis ipsius orta fuisset et eam novam determinationem cognovisset Deus ab æterno. — Dedita vanitati femina convalescens è morbo gravissimo stupet, exhorrescit ubi vultum pallidum, macie torridum in speculo considerat; pueriliter irata speculum frangit. Anne verò tribuenda speculo culpa quòd facies adeò sit immutata? Ità quoque depinguntur in Dei præscientiâ hominum actiones quæcunque seu bonæ, seu malæ. An indè jure potest irasci vir improbus? An illius mulieris exemplo, in præscientiam Dei potest impia verba jactare?

Obj. 11°. Deus naturâ malus quid aliud facere potuisset quàm fecit Deus libertatem nobis concedens, quâ certò prævidebat nos abusuros esse?

R. 1°. Deus naturâ malus homini libertatem concedens, haud ipsum à peccando deterreret adhortationibus, pollicitatione præmiorum, æterni supplicii comminatione, suasionibus internis, inspirationibusque gratiæ. Certè non adhibuisset ea media Deus naturâ malus ut voluntatem hominis ad bonum flecteret. Annon è contrà modum omnem atque rationem excogitaret et adhiberet, quâ posset hominem ad malum impellere? 2°. Deus naturâ malus eâ mente libertatem homini concederet ut eâ nos abuteremur; Deus è contrà libertatem concedens optat ardentissimè ut eâ nos in bonum utamur.

Obj. 2°. Deus ergò peccatum impedire non potuit.

R. Certè potuit, sed noluit. Quis enim asserat eum ad ea quæcunque possit efficienda constringi? Bonitatem enim ut et potentiam exercet liberè, perfectionesque manifestat eâ ratione quæ placet ipsius sapientiæ.

Obj. 13°. Pater qui posset neque vellet filiorum perniciem impedire, certè non haberetur pater bonus.

R. Maxima disparitas est inter ipsum et Deum. 1°. Huicce patri lex est imposita, ut quantùm possit bono, saluti filiorum consulat; nulla verò lex Deo necessitatem imponit ut omne peccatum abusum-

que libertatis impediat. Deus est pater optimus cùm jubendo moneat, inquit Tridentina synodus, ut faciant homines quod possunt, postulent quod non possunt, et adjuvat ut possint. 2°. « Non dubitandum est, inquit Augustinus, Deum facere benè, » etiam sinendo fieri quæcunque fiunt malè; non » enim hoc nisi justo judicio sinit ». Quænam autem sint illæ rationes, quis explicare, quis assequi possit? Quis enim cognovit sensum Domini? quis consiliarius ejus fuit? Indè fatetur ipse Baylius : *Nos idées naturelles ne peuvent point être la mesure commune de la bonté et de la sainteté divine, et de la bonté et de la sainteté humaine; n'y ayant point de proportion entre le fini et l'infini, il ne faut pas se permettre de mesurer à la même aune la conduite de Dieu et la conduite des hommes.*

Orationis aliud argumentum.

1°. Legite, meditemini Psalmos 5, 7, 9, 10, 26, 30, 35, 36, 53 et 83, quæ ibi Propheta de apparenti prosperitate impiorum tradit, attentâ mente revolventes.

2°. Ad rem nostram adducite verba Prophetæ: « Expecta Dominum, custodi viam ejus, et exaltabit te ut hæreditate capias terram; cùm perierint » peccatores videbis ».

« Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut » cedros Libani, et transivi, et ecce non erat, et » quæsivi eum, et non est inventus locus ejus ».

« Custodi innocentiam et vide æquitatem; quo-

» niam sunt reliquiæ homini pacifico. Injusti au-
» tem disperibunt simul, reliquiæ impiorum dis-
» peribunt ».

3°. Ps. 72 examini graviori subjicientes, ad excelsam Prophetæ cogitationem erigamini dùm exordiens exclamat : « Quàm bonus Israël Deus his qui » recto sunt corde »!

Fidem in Dei summi bonitatem ità sincerè professus Psalmista fatetur ingenuè, sibi sæpiùs offensioni fuisse prosperam impiorum fortunam, ipsorumque superbiam. Rerum terrenarum indè vanitatem contemplatus exclamat : « Quid enim mihi » est in cœlo, et à te quid volui super terram? De- » fecit caro mea et cor meum; Deus cordis mei, et » pars mea Deus in æternum. Quia ecce qui elon- » gant se à te peribunt; perdidisti omnes qui forni- » cantur abs te; mihi autem adhærere bonum est, » ponere in Domino Deo spem meam ».

4°. Orationem Bourdalouëi ad dominic. quartam post Epiphan. analysi subjicite.

Perpendite cum oratore sacro verba Prophetæ in Ps. 72.

Homini contemplanti prosperam impiorum fortunam et ærumnas quibus vir justus affligitur, difficile quidem, si solùm adeò fragilem hominis intellectum consulat, eas apparentes contradictiones cum Dei bonitate justitiâque conciliare. Atenim, etiamsi mysterium hoc esset insolubile, nùm ideò possit impius Dei perfectiones infinitas, quæ tàm

evidenti probantur argumento, contumeliosis vocibus obtrectare?

Afflictione tentat Deus electos ut constantiam eorum atque fidelitatem probet.

Ipsos igne tribulationis, tanquàm aurum in fornace, vult experiri.

Ipsos protegit à periculo fortunæ prosperæ.

Ipsos puniens à terrenis abducit ut, alia fastidientes, Deum ipsum solum inquirant.

Continui certaminis occasionem ipsis offert, ut merita sibi comparent ad triumphum.

Ipsos in hac terrâ paternè corripit, ne in aliâ debeat ut judex pœnas ab ipsis exigere.

Impiorum objectiones diluit Christus ipse tristes et afflictos hisce verbis alloquens : « Venite ad me, » omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos ».

Pagano qui quærebat cur Deus Christianorum, si bonus sit et omnipotens, eos à persecutorum manibus non liberaret, ità respondet Minutius Felix : « Deus ille noster, quem colimus, nec non potest » subvenire, nec despicit, sed in adversis explorat » unumquemque, vitam hominis sciscitatur ».

Christiano quem offendebat se quamvis Deo fideliter obsequentem, adversâ fortunâ premi, dum impius in omni rerum copiâ lætetur, ità respondet Augustinus : « Talia ergò quærebas? Si ideò gratiam » tibi dedit Deus, quià gratis dedit, gratis ama; » noli ad præmium diligere Deum qui ipse est præmium tuum ».

Quòd prospera sæpiùs eveniant impio, et adversa justo, probatur indè validissimo argumento dari vitam alteram in quâ sua sit virtuti merces, pœnaque vitio.

Evolvite cum oratore sacro verba Augustini : « Attendis ad dies tuos paucos, et diebus tuis pau- » cis vis impleri omnia; implebit Deus in tempore » suo ».

Si premant et urgeant in animum ærumnæ, mala, meditemini verba sacra : « Scio quod Redemptor » meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrec- » turus sum; in carne meâ videbo Deum meum. » Reposita est hæc spes mea in sinu meo ». (Job 19.) « Credo videre bona Domini in terrâ viventium ». (Ps. 26.) « Mundus gaudebit; vos autem contrista- » bimini, tristitia vestra vertetur in gaudium ». (Joan. 16.) « Quos præscivit et prædestinavit con- » formes fieri imaginis filii sui ».

5°. Exercitationis gratiâ rursùm hic expendite Bossuetium *de libero arbitrio, Leibnitziumque in Theodiceâ.*

6°. Hic exercitationis gratiâ perpendite et evolvite verba S. Augustini. 1°. « Cur ergo, ait S. doc- » tor, non faceret Deus hominem, quamvis eum » peccaturum prænosceret, cùm et stantem coro- » naret, et cadentem ordinaret, et surgentém adju- » varet, semper et ubique ipse gloriosus bonitate, » justitiâ, clementiâ? Maximè quià et illud præ- » sciebat, de propagine mortalitatis ejus futuros » sanctos, qui non sibi quærerent, sed Creatori suo

» gloriam darent, et eum colendo ab omni corrup-
» tione liberati, cum angelis sanctis semper vivere
» et beatè vivere mererentur? Qui enim homini-
» bus dedit liberum arbitrium, ut non servili ne-
» cessitate, sed ingenuâ voluntate Deum colerent,
» dedit etiam angelis : et ideò nec angelus, qui
» cum spiritibus aliis satellitibus suis superbiendo
» deseruit obedientiam Dei et diabolus factus est,
» aliquid nocuit Deo, sed sibi. Novit enim Deus or-
» dinare deserentes se animas, et ex earum justâ
» miseriâ inferiores partes creaturæ suæ convenien-
» tissimis et congruentissimis legibus admirandæ
» dispensationis ornare ». (De Catech. rud. 30.)

2°. « Nam, si nunc omne peccatum manifestâ plec-
» teret pœnâ, nihil ultimo judicio servari putare-
» tur : rursùs si nullum peccatum nunc puniret
» apertè Divinitas, nulla esse providentia divina
» crederetur. Similiter in rebus secundis, si non
» eas Deus quibusdam petentibus evidentissimâ lar-
» gitate concederet, non ad eum ista pertinere di-
» ceremus : itemque, si omnibus eas petentibus da-
» ret, nonnisi propter talia præmia serviendum
» illi esse arbitraremur; nec pios nos faceret talis
» servitus, sed potiùs cupidos et avaros ». (Civ.
Dei, I. 8.)

7°. Hùc adducite sententias aliquot è de Maistre desumptas :

Je n'ai jamais compris cet argument éternel des impies contre la Providence, tiré du malheur des justes et de la prospérité des méchans. Si l'homme

de bien souffroit, parce qu'il est homme de bien; si le méchant prospéroit, parce qu'il est méchant, l'argument seroit insoluble : il tombe à terre quand on suppose que le bien et le mal sont distribués indifféremment à tous les hommes.

Un homme de bien est tué à la guerre : est-ce une injustice? Non, c'est un malheur. S'il a la goutte ou la gravelle, si son ami le trahit, s'il est écrasé par la chute d'un édifice, c'est encore un malheur; mais rien de plus, puisque tous les hommes, sans distinction, sont sujets à ces sortes de disgrâces. Ne perdez jamais de vue cette grande vérité : Qu'une loi générale, si elle n'est pas injuste pour tous, ne sauroit l'être pour l'individu. Vous n'aviez pas une telle maladie, mais vous pouviez l'avoir; vous l'avez, mais vous pouviez en être exempt. Celui qui a péri dans une bataille pouvoit échapper; celui qui en revient pouvoit y rester. Tous ne sont pas morts, mais tous étoient là pour mourir. Dès-lors plus d'injustice : la loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous; l'effet sur tel ou tel individu n'est plus qu'un accident.

Dieu est l'auteur du mal qu'il punit ou du mal physique, comme un souverain est l'auteur des supplices qui sont infligés sous ses lois. Dans un sens indirect, c'est bien le souverain qui pend et qui roue, puisque toute autorité, toute exécution légale part de lui; mais, dans le sens direct et immédiat, c'est le voleur, c'est le faussaire, c'est l'assassin,

qui sont les véritables auteurs du mal qui les punit; ce sont eux qui bâtissent les prisons, qui élèvent les gibets et les échafauds.

Si les fondemens de la terrasse où nous parlons étoient mis subitement en l'air par quelque éboulement souterrain, Dieu seroit-il obligé de suspendre en notre faveur les lois de la gravité, parce que cette terrasse porte dans ce moment trois hommes qui n'ont jamais ni tué, ni volé? Nous tomberions certainement, et nous serions écrasés. Il en seroit de même, si nous avions été membres de la loge des illuminés de Bavière ou du comité de salut public. Voudriez-vous, lorsqu'il grêle, que le champ du juste fût épargné? Voilà donc un miracle. Mais, si par hasard ce juste venoit à commettre un crime après la récolte, il faudroit encore qu'elle pourrît dans ses greniers : voilà un autre miracle. De sorte que, chaque instant exigeant un miracle, le miracle deviendroit l'état ordinaire du monde.

La plus grande masse de bonheur, même temporel, appartient, non pas à l'homme vertueux, non pas à l'individu, mais à la vertu. Sans cela, il n'y auroit plus ni vice, ni vertu, ni mérite, ni démérite. Supposez que chaque action vertueuse soit pour ainsi dire payée par quelque avantage temporel, l'action, n'ayant plus rien de surnaturel, ne pourroit plus mériter une récompense de ce genre.... Il falloit que le plus grand lot de bonheur temporel fût attribué à la vertu, et le lot proportionnel

de malheur dévolu au vice, mais que l'individu ne fût jamais sûr de rien, et c'est en effet ce qui est établi.

Les questions téméraires commencent par celle-ci : Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable? Le Catéchisme et le sens commun répondent de concert : Parce que nous le méritons. Voilà le nœud fatal sagement délié, et jamais on ne s'écartera de cette solution sans déraisonner.

§. 2.

De independentiâ, omnipotentiâ, intelligentiâ, sapientiâ, beatitudine, sanctitate, bonitate, justitiâ, veracitate, simplicitate, immensitate, libertate et immutabilitate Dei.

De prioribus undecim perfectionibus illis vix aliquis unquàm disputavit, qui Deum existere fateatur. De libertate et immutabilitate, quòd invicem opponi videantur, paucis verbis disseramus.

Res est indubitata Deum non esse liberum in actibus interioribus; v. g. neque novas perfectiones acquirere, neque perfectionum infinitudinem amittere, neque seipsum odio potest habere.

Quæri tantummodò potest anne liber sit in

actibus exterioribus; anne, v. g. mundum liberè creaverit annon : quâ de re, ut in Historiâ philosophiæ suprà vidimus, singularis est Mallebranchii, Leibnitziique sententia.

PROPOSITIO Ia.

Deus est liber in actibus externis.

PR. 1°. Ille prorsùs est liber in actibus externis qui potuit pro arbitrio mundum creare vel non creare; atqui Deus. . . . . Vel enim potuit Deus pro arbitrio creare, vel ad creandum fuit aliquâ necessitate constrictus; atqui nullâ necessitate. . . . . Undenam enim esset orta necessitas illa? An ab ipsâ Dei naturâ? Sed Deus, utpotè supremum Ens, sibi perfectè sufficit, et à seipso suam habet felicitatem atque perfectionem. An ab alio? Quodnam esset illud, cùm Deo nihil sit superius, nihil potentius, nihil quod ab ipso non acceperit existentiam. Hìc ait Le François : *Vous ne pouvez contester à Dieu la liberté, qu'en le supposant nécessairement déterminé à créer, ou par sa nature, ou par une cause distinguée de son être : or il est absurde de supposer Dieu par sa nature déterminé à créer, puisqu'étant l'Être par soi, il est indépendant, par sa nature, des êtres à qui il peut donner l'exis-*

tence. Il est encore absurde de supposer Dieu déterminé par une cause distinguée de lui, puisque tout ce qui existe n'existe que par lui. D'ailleurs cette cause devroit être elle-même déterminée par une autre, celle-ci par une troisième, et ainsi à l'infini. Par conséquent, la création eût été impossible, parce qu'elle ne pourroit être que dans la supposition d'un nombre infini de déterminations épuisé.

PROPOSITIO IIa.

Deus est immutabilis.

Pr. Immutabilis est ille qui nec existentiæ, neque consilii ratione mutationi subjicitur; atqui Deus. . . . . . . 1°. Cùm necessariò, vi propriæ naturæ, existat, non potest existentiæ ratione mutari. 2°. Neque perfectiones novas acquirere, neque perfectionum amplitudinem infinitam amittere potest; ergò sub perfectionum ratione mutationi non subjicitur. 3°. Neque mutari potest consilii ratione, cùm ab æterno decreta sua tulerit nec ea possit rescindere. Id enim aut admittendum, aut in Deo supponi posset animi suspensio quæ vel ignorantiâ, vel impotentiâ, seu metu aut levitate duceret originem; quæ omnia ut absurdissima procul abjiciantur.

Orationis argumenta.

Sub formâ syllogisticâ proponantur confutenturque sequentes objectiones:

Obj. 1°. Deus, cùm gloriam propriam ipsiusque manifestationem amet necessariò, mundum hunc necessariò quoque creavit.

R. Deus cùm in seipso sit infinitè beatus, mundum liberrimè creavit, facillimè carens eâ gloriâ quàm indè quæsivit, facilè quoque carens his laudibus quas exhibent ipsi creaturæ.

Obj. 2°. Mundi creatio est perfectio, cùm sit actus omnipotentiæ divinæ; ergò Deus mundum necessariò creavit.

R. Mundi creatio non est perfectio nova, sed solùm exterior manifestatio perfectionis, quæ utpotè virtute propriâ jàm infinita, nec incrementa, nec imminutionem accipere possit.

Obj. 3°. Deus tenebatur mundum creare perfectissimum, optimum.

R. N. 1°. Asserit ratio perfectiore mundo plus haud adjici perfectionibus divinis quàm orbe minùs perfecto. 2°. Si teneretur Deus eligere mundum perfectissimum, nullum unquàm creavisset; quantumcunquè perfectus enim supponatur orbis creatus, concipi posset alius, qui novas haberet perfectiones, et sic in infinitum.

Obj. 4°. Deus, utpotè sapientissimus, ad optimum tenetur.

R. N. Idea quâ perfectiones divinas concipimus

haud exigit ut infinitâ ratione manifestentur exterius.

Omnipotentia divina, quæ se per creationem ineffabili modo manifestavit, orbes alios præter existentes producere potuit; existentes poterat aliter disponere, poterat animalia creare quæ se absque alimentorum ope sustentarent. Mundus qualis existit enarrat gloriam Dei; sed exterior illa gloria non est ipsi necessaria; concipitur ordo rerum possibilis, in quo visibiliùs atque juxta cogitationes hominum insigniori modo manifestaretur hæc externa gloria.

Obj. 5°. Concipimus in æternitate punctum esse temporis, in quo Deus nondùm statuerat hunc orbem aspectabilem è nihilo creare; sese cùm offerrent ipsi tot orbes alii possibiles, hunc elegit ipsum quem creavit et non alium; vidit igitur in hoc orbe præsenti perfectiones, quæ deessent aliis orbibus, et ipsius electionem efficaci pondere moverent.

R. Ex hâc argumentandi ratione nulla daretur omninò causa cur Deus hunc orbem unquàm elegisset aut creavisset. Sese mundus perfectior alius ipsius oculo semper objecisset, nec intelligimus ubi Deus cogitatione sistere potuisset. Mundum hunc igitur elegit, non quòd esset perfectisimus, sed ideò quòd ipsius voluntati divinæ sic placuit.

Obj. 6°. Dei libertas cum ipsius immutabilitate conciliari non potest.

R. N. Homo cujus sapientia tàm arcto limite circumscribitur, consilia sæpiùs immutat ideò quòd

eveniant

eveniant ea quæ nullatenùs prævideràt. Atenim, cùm Deus omnia videat atque prævideat, ab æternitate nihil accidere potuit, quod eum ad immutanda consilia moveret. Deus est immutabilis utpotè qui neque perfectiones antiquas amittere, neque novas acquirere possit. Perfectè liber est, cùm exterioribus omnipotentiæ manifestationibus, quas ante secula æterna statuit, neque perfectior, neque minùs perfectus efficiatur.

§. 3.

De scientiâ Dei.

PROPOSITIO.

Prævidit ab æternitate Deus actiones hominum liberas.

Pr. Deus vel ab æternitate prævidit hominum actiones liberas, vel eam cognitionem acquirit in tempore; atqui postremum dici non potest. Si enim ejusmodi cognitiones acquireret in tempore, mutaretur, acquirendo id quod antè non haberet; atqui Deus est immutabilis, nec in tempore potest acquirere quod antè non habebat.

Orationis argumenta.

Obj. Si Deus à seculis æternis actiones hominum prævidisset, non essemus liberi; fierent enim

actiones omnes humanæ absolutâ necessitate, cùm Dei præscientia falli non possit.

R. 1°. Certissimè sumus liberi; certissimè Deus cognitiones in tempore non potest acquirere. Etiamsi veritatem unam cum aliâ conciliare non possemus, quid aliud indè sequeretur quàm intellectum humanum arcto limite circumscribi, nec ipsius oculis omnia esse pervia, quod experientia profectò luculentissimè nos edocet? 2°. Præscientia Dei est nuda cognitio rerum, quæ liberam hominis determinationem exigit quin ipsi necessitatem imponat. Prævidit ab æterno Deus me hâc horâ scripturum quæ chartæ reverà committo. Nonne potuissem alia consilia suscipere et exequi, v. g. in horto ambulare, legere, meditari, et eas actiones ortas è propriâ meî determinatione nonne prævidisset Deus ab æterno?

§. 4.

De providentiâ Dei.

PROPOSITIO.

Dei providentia sese ad res omnes creatas extendit.

Pr. 1°. Debet ab homine sano admitti dogma, quod ab omni ævo solemniter expressit atque professum est genus humanum; atqui dogma providentiæ divinæ. . . . ; homines enim antiquissimi, primi terricolæ, patriar-

chæ, et ipsorum exemplo nationes omnes in supremi Numinis honorem aras crexerunt, ædificavêre templa, sacra fecerunt, holocausta, libamina dedicaverunt, ad ipsum manus attollentes, ipsumque deprecantes. Cur autem id egissent, si fidem in Dei providentiam non habuissent, si certò non crediderint quòd ipsa videat hominum actiones, ipsisque præsit?

2°. Debet admitti dogma quod ex ipsâ Dei hominumque naturâ fluit; atqui dogma providentiæ divinæ. . . . . Deus enim est Ens necessarium à quo pendent alia quæcunque, quoàd existentiam; nos verò fragiles homines entia sumus contingentia quæ Dei voluntate solùm existimus; nos ergò debet Dei providentia conservare quolibet instanti temporis, cùm existentia nostra præsens cum existentiâ præteritâ connexionem necessariam non habeat.

3°. Ille solus creatis rebus convenienter providere potest, qui solus novit quo fine res creaverit; atqui Deus solus. . . . . Ergò solus ipsis convenienter providere, solus ipsas ut exigit earum destinatio dirigere potest; id autem Deus, utpotè omniscius et omnipotens, pro suâ sapientiâ facillimè potest efficere, his-

que omnibus abundè sufficit ejus providentia.

Hinc ait Bergierus : *Puisque les phénomènes, dans l'ordre de l'univers, sont constans et uniformes, quoique contingens, il est évident que Dieu, qui a établi cet ordre par une volonté libre, le conserve de même, sans y être astreint par aucune nécessité.*

Le mouvement circulaire des corps célestes s'exécute en vertu de deux forces contraires que Dieu leur a imprimées; l'une centrifuge, *qui vient d'une impulsion; l'autre* centripète, *effet de la gravitation ou de l'attraction. Ce mouvement ne peut durer qu'autant que ces deux forces demeurent en équilibre; si l'une des deux venoit à s'affoiblir, l'autre prévaudroit et dérangeroit tout le système. Cet équilibre peut-il durer sans une action continuelle du premier moteur? La gravitation est plus forte dans les corps à mesure qu'ils approchent du centre. Puisque les globes célestes décrivent une ellipse, leur gravitation devroit augmenter lorsqu'ils sont plus près du soleil, et l'emporter sur la force de projection. Cependant le mouvement elliptique des planètes et des comètes, autour du soleil, persévère depuis six mille ans; donc c'est en vertu d'une volonté*

permanente et d'une action continuelle de Dieu.

Comment méconnoître cette même action dans la génération régulière des êtres vivans, dans la variété et la perpétuité des espèces, dans l'uniformité des individus de la même espèce? Quelque système que l'on embrasse sur la manière dont se fait cette reproduction, c'est un prodige continuel. Depuis six mille ans, point d'interruption dans l'ordre que Dieu y a mis. Cette parole toute-puissante : Croissez, multipliez, peuplez la terre, *opère le même effet qu'au moment où elle fut prononcée. La vertu productive, accordée aux êtres vivans, n'a point diminué, elle ne s'est point écartée du modèle que Dieu lui a tracé. Les tentatives que la curiosité humaine a faites pour changer les espèces par le mélange n'ont eu aucun succès. Soit que l'on suppose que tous les germes ont été créés, animés et renfermés dans le premier individu de chaque espèce; soit que l'on pense que Dieu crée successivement ces germes, et les anime au besoin, la merveille n'est pas moins réelle, l'action de la providence n'est pas moins sensible dans cette succession.*

Dans l'espèce humaine, quoique formée sur

le même modèle, il se trouve néanmoins, entre les divers individus, une différence assez sensible pour les distinguer sûrement l'un de l'autre. Tous les visages sont jetés dans le même moule, et il n'y a pas deux physionomies parfaitement semblables. D'où vient cette diversité frappante dans l'uniformité même? Les philosophes répondent qu'il n'y a pas deux atômes de matière entièrement semblables, que leur combinaison ne peut par conséquent produire deux résultats identiques. Cela est très-bon pour expliquer la diversité : mais comment des atômes, essentiellement hétérogènes et dissemblables, peuvent-ils s'arranger tous sur un même modèle, former dans toute l'espèce un visage composé des mêmes parties, placées dans le même ordre, évidemment destinées à produire le même effet? S'il y a une loi qui les y force, d'où vient-elle? S'il n'y en a point, c'est un effet sans cause. Sans la diversité sensible des visages, à quelles méprises ne seroit-on pas exposé dans la société? Cette différence est bien moins frappante dans les animaux.

4°. Debet admitti dogma quod cum infinitâ Dei bonitate connectitur intimè et necessariò; atqui dogma providentiæ divinæ. . . . . Vel

enim Deus rebus creatis providere debet; vel creaturas fortuito cuicunque casui potest exponere, adeòque proferendum quòd opus manuum suarum amore non prosequatur; quod vix absque blasphemiâ dici possit.

5°. Ibi datur providentia quæ rebus omnibus invigilet ipsasque convenienter dirigat, ubi summus ordo, mirabilisque regnat harmonia; atqui in rebus creatis. . . . .

Orationis argumenta.

Obj. 1°. Majestatem deprimeret Deus, si minutissima quæcunque curaret.

R. 1°. Seipsam utique minimè depressit cùm res illas creaverit; cur ergò sit indecorum ipsâque indignum quòd earum curam gerat? 2°. In rebus etiam minimis, in animalculis quæ tàm abjecta, vilia nobis apparent, elucet artificium admirandum; cur ergò Deo sit indignum quòd ea quamvis minima curet Deus?

Obj. 2°. Regiæ majestati dedecus foret, si rex ad infima quæque descenderet.

R. Quis non videat hìc institui non posse comparationem? Cùm enim arctissimo limite circumscribatur hominis intellectus, quî possit rex animum de vilioribus occupare, quin his detentus graviora negligat? Sed sufficit ad omnia Deus, utpotè qui sit omnipotens et infinitè intelligens.

Obj. 3°. Si Deus rebus creatis provideret, ipsi

faceret injuriam, qui medicum adiret et media restituendæ sanitatis inquireret.

R. Ipsa Dei providentia vult ut prudentiæ regulas insequamur pareamusque legibus generalibus, juxta quas res administrantur in hoc orbe physico.

Obj. 4°. Si providentiâ Dei regeretur orbis hic universus, nulla fortuitò contingerent; atqui tamen plurima......

R. Multa quidem fortuitò contingere nos arbitramur, cùm varias ignoremus causarum secundarum concursiones, quæ ideò præter opinionem nostram evenire possunt. Hæc autem ignorantia non cadit in Deum, cujus respectu fortuitò nihil accidere potest.

Obj. 5°. Cum impio, cujus ipsa verba velut et responsa Bergieri, nativo sermone vobis adducimus.

On ne peut comprendre comment Dieu connoît nos pensées.

R. *Nos sensations sont un langage naturel par lequel Dieu parle continuellement à notre ame; qu'importe que nous le comprenions, ou non? Vous ne comprenez pas comment l'image de l'objet peinte sur la rétine de l'œil peut pénétrer jusqu'au cerveau par les sinuosités du nerf optique, comment il peut en résulter dans notre ame une idée de l'objet; mais vous le sentez : l'incompréhensibilité du fait n'en détruit point la réalité. Dieu a fait plus; il vous a donné le pouvoir de faire connoître vos sentimens et vos pensées à des esprits comme vous. Le commerce des esprits, soit entre les hom-*

mes, soit entre Dieu et nous, est un mystère, si vous voulez, mais un mystère attesté par l'expérience. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous sentons que Dieu parle à notre ame, qu'il nous donne des idées et des volontés que nous n'aurions pas sans lui. La voix importune de la conscience alarme le méchant, elle lui reproche ses noirs projets et ses désirs injustes; il sent malgré lui un témoin et un juge invisible, dont il ne peut tromper les regards.

La perfection de Dieu, dit Fénélon, *le met en état de faire toutes choses en nous, et d'être plus près de nous que nous-mêmes. Celui qui fait que nos yeux voient, que nos oreilles entendent, que notre esprit connoît, que notre volonté aime, peut-il ne pas être attentif à tout ce qu'il opère au dedans de nous? Cette attention ne coûte rien à une intelligence et à une bonté infinie; en elle tout est action et tout est repos.*

Obj. 6°. *Si la providence de Dieu avoit égard à nos prières, il seroit obligé de changer en notre faveur le cours naturel des choses et de révoquer les décrets qu'elle a faits de toute éternité.*

R. *La volonté que Dieu a eue de toute éternité entre dans l'ordre de sa providence. En faisant ses décrets, il prévoyoit nos prières, et il lui a plu d'arranger l'ordre de la nature de manière à rendre efficace telle et telle prière qu'il vouloit exaucer.*

Obj. 7°. *Il est absurde de demander à Dieu du beau temps ou de la pluie, le calme au milieu d'une*

tempête, la cessation d'une épidémie; c'est demander que Dieu change par un miracle l'effet nécessaire des causes physiques.

R. *Nous ignorons jusqu'à quel point l'action immédiate de Dieu influe sur les phénomènes naturels, et jamais les philosophes ne le sauront; Dieu peut donc à notre insçu modifier cette action comme il lui plaît. Lorsqu'un fléau vient à cesser, nous ne savons pas s'il y a du surnaturel dans cet événement, ou s'il n'y en a point. Dans une affliction publique ou particulière, nous ne prions pas seulement pour notre délivrance temporelle, mais pour obtenir la patience, le courage, la grâce de profiter de nos peines : cette grâce, quoique surnaturelle, n'est pas un miracle; elle entre dans le cours ordinaire de la providence. Dieu a souvent fait des miracles pour récompenser la foi de ses serviteurs, et il peut en faire quand il lui plaît.*

L'erreur des incrédules est de penser que Dieu, après avoir fait le monde, le laisse aller tout seul, comme un horloger abandonne une montre à son jeu mécanique. Mais le monde des esprits, le monde moral ne se gouverne point comme celui des corps; les êtres intelligens et libres ont continuellement besoin de l'assistance de Dieu; c'est une suite de leur dépendance naturelle et de la foiblesse contractée par le péché,

Obj. 8°. *Les prières des hommes sont souvent contradictoires; l'un demande du beau temps, l'autre de la pluie; celui-ci le gain, celui-là la perte*

d'un procès. Dieu n'est-il donc occupé qu'à écouter les vœux intéressés et aveugles des mortels?

R. *Des prières soumises à la volonté de Dieu ne sont point contradictoires; il les exige comme une marque de notre dépendance et de notre résignation : il sait mieux que nous ce qui nous est le plus utile.*

Obj. 9°. *Ou le monde subsiste par sa propre nature, par ses lois physiques, ou un Être suprême l'a formé selon ses lois suprêmes : dans l'un et l'autre cas, tout est nécessaire.*

R. *Le monde ne subsiste point par sa propre nature; il est contingent : ses lois physiques sont un effet de la volonté libre du Créateur. A quelles lois suprêmes a-t-il pu être assujetti en créant l'univers? Les lois physiques sont immuables de la part des créatures, qui n'ont pas le pouvoir de les changer : ces lois ne sont point immuables à l'égard de Dieu, qui les a librement établies; il peut les changer ou en interrompre le cours quand il lui plaît.*

Nous convenons que tout est arrangé dans l'univers; *et cet arrangement consiste en ce que Dieu conduit tous les êtres d'une manière qui convient à leur nature; les êtres inanimés, par des lois physiques; les agens libres, par des lois morales et par des motifs. Lorsque ces agens transgressent les lois morales, en vertu de leur liberté, cela ne dérange point les desseins de la providence : Dieu a tout prévu, et peut remédier à tout; il veut que l'ordre*

soit rétabli par le repentir ou par la punition des coupables.

Obj. 10°. *N'admettons la providence qu'à l'égard des nations ou des sociétés, et non à l'égard des individus. C'est à Dieu qu'il appartient de punir et de récompenser les nations, mais c'est aux magistrats de punir les particuliers. Le cours des choses a toujours été tel; la vertu nationale a produit le bonheur d'un peuple, et son malheur est venu de ses vices.*

R. *Avant qu'il y eût des empires formés, une famille étoit-elle une société de laquelle Dieu daignât prendre soin? Dieu veille-t-il sur chaque ville, sur une petite république, ou seulement sur un grand corps de nation?*

Avant que les vices d'un peuple aient fait son malheur, vingt mille coupables ont le temps d'échapper à la punition; il y a des crimes pour lesquels les lois civiles n'ont statué aucune peine: dans les désastres généraux, les grands sont ordinairement les auteurs du mal, et ce sont toujours ceux qui souffrent le moins; les enfans portent la peine des vices de leurs pères, et les innocens sont punis avec les coupables. S'il n'y a point d'autre vie, ce plan de la providence est-il juste?

Consulantur auctores in indice citati sub num. 23, 32a, 42, 42d, 43, 60, 84, 88, 93a, 101, 128a, 135a, 136, 136a, 144b, 148, 149, 158, 158a, 159, 170, 183.

AUCTORES

IN USUM ADDUCTI.

1 Abælardi Opera; Paris, 1616, in-4°.
2 Alberti Magni Opera; Lyon, 1651, 21 v. in-fol.
3 Alcinoï Introduct. in Plat. gr. l.; Leyde, 1608, in-8.
4 Alcuini Opera; Ratisbonne, 1777, 2 v. in-folio.
4a. Aguesseau (d'), OEuvres; Paris, 13 v. 1759-89.
5 Alembert (d'), OEuvres philosophiques, historiques et littéraires; Paris, 1805, 18 v. in-8°.
6 Alexander Aphrodisæus, de fato, gr. l.; Londres, 1688, in-12. — Comment. in Aristot.; Venise, 1520.
7 Alexandri Halensis Opera; Venise, 1575, 4 vol. in-fol.
8 Æliani variæ Historiæ, gr. l.; Amsterdam, 1731, 2 vol. in-4°. — De naturâ Animalium, gr. l.; Leipsick, 1784, in-8°.
9 Allemagne (de l'), par Mme. de Staël; Paris, 1822, 4 v. in-12.
10 Æschinis Dialogi, gr. l.; Amsterdam, 1711, in-8°.
11 Ambrosii Opera; Paris, 1690, 2 vol. in-fol.
12 Anquetil du Perron, Zend-Avesta; Paris, 1771, 3 vol. in-4°.

13 Anselmi Opera; Venise, 1744, 2 vol. in-fol.
14 Antisthenis Declamationes, gr.; Venise, 1513.
15 Antonini Meditat. gr. l.; Londres, 1707, in-4°.
16 Apuleii Opera; Deux-Ponts, 1788, 2 vol. in-8°.
17 Archytas de Universo, gr. lat.; Venise, 1571, in-4°. — De Scient. mathemat.; Copenhague, 1707, in-4°.
18 Aristotelis Opera, gr. lat.; Deux-Ponts, 1791, 12 vol. in-8°.
19 Arnauld, OEuvres; Lausanne, 1777, 45 v. in-4°.
19ª. Arnobius, adversùs gentes; Leyde, 1651, in-4°.
20 Arriani Expedit. Alexandri et Indica, gr. l.; Leyde, 1704, in-fol.
21 Athenæi Deipnosophistæ, gr. lat.; Strasbourg, 1807, 14 vol. in-8°.
22 AthenagoræOpera, gr. lat.; Leipsick, 1774, in-8°.
23 Augustini Opera; Paris, 1679, 11 vol. in-fol.
24 Aulu-Gellii Noctes Atticæ; Leipsick, 1762, 2 vol. in-8°.
25 Bacon, OEuvres; Londres, 1765, 5 vol. in-4°.
25ª. Bailly, sur l'Origine des sciences et des peuples de l'Asie; Paris, 1777, in-8°.
25ᵇ. Barruel, Helviennes, ou Lettres provinciales philosophiques; Paris, 1785, 5 vol. in-12.
26 Barthélemi, Voyage d'Anacharsis; Paris, 1790, 7 vol. in-4°.
27 Basilii Opera; Paris, 1730, 3 vol. in-fol.
28 Batteux, morale d'Epicure; Paris, 1750, in-12. — Histoire des Causes premières; 1779, in-8°. — Ocellus Lucanus; Timée de Locres et lettres

d'Aristote sur le système du monde, gr. fr.; Paris, 1768, 2 vol. in-8°.

29 Bausset, Histoire de Fénélon; Paris, 1808, 3 v. in-8°. — Histoire de Bossuet; Paris, 1814, 4 v. in-8°.

30 Bayle, Dictionnaire; Trévoux, 1740, 4 v. in-fol.

31 Béattie, Essai sur l'immutabilité de la vérité; Edimbourg, 1776.

31ª. Bellugou, Réfutation du 2ᵉ. volume de l'Indifférence de F. de La Mennais; Paris, 1820, in-8°.

32 Bentley, Epîtres de Phalaris; Londres, 1777, in-8°.

32ª. Bergier, Traité de la vraie religion; Paris, 1784, 12 vol. in-8°.

33 Berkeley, Principes des connoissances humaines. — Dialogues entre Hylas et Phylonoüs; Londres, 1713, 1716.

34 Bernardi Opera; Paris, 1690, 2 vol. in-fol.

34ª. Berthier, sur le Contrat social de J.-J. Rousseau; Paris, 1789, in-12.

35 Bessario cont. calumnia. Platonis; Venise, 1516.

36 Biblia sacra : vetus et novum Testamentum.

37 Biographie universelle; Paris, 1811-1823, 36 v. in-8°. — Biographie des hommes vivans; Paris, 1816, 5 vol. in-8°.

37ª. Biot, Traité d'astronomie; Paris, 1810, 3 vol. in-8°. — Traité de physique; Paris, 1816, 4 v. in-8°. — Physique mécanique; Paris, 1819, in-8°.

38 Bocharti Geographia sacra; Leyde, 1712, 3 v. in-folio. — Hierozoïcon, sive Hist. Anim. S. Script.; Leipsick, 1796, 3 v. in-4o.

39 Bonald, Théorie du pouvoir politique et religieux, 1796, 3 vol. — Législation primitive; Paris, 1802, 3 vol. in-8°. — Recherches philosophiques sur les premiers objets de nos connoissances morales; Paris......, 2 vol. in-8°. — Mélanges littéraires, politiques et philosophiques; Paris......, 2 vol. in-8°.

40 Bonaventuræ Opera; Rome, 1583, 7 vol. in-fol.

41 Borrichius, de Hermetis sapientiâ; Copenhague, 1674, in-4°.

42 Bossuet, OEuvres; Versailles, 1818, 43 v. in-8°.

42b. Boulainvilliers (de), Réfutation de Spinosa; Bruxelles, 1731, in-12. — Analyse de Spinosa, 1767, in-12.

42c. Boulogne (de), évêque de Troyes, Annales philosophiques, morales et littéraires; Paris, 1796.

42d. Bourdaloue, OEuvres; Lyon, 1821, 16 v. in-8°.

42e. Brisson, Traité de physique; Paris, 1797, 3 v. in-8°.

42f. Brochant, Traité de minéralogie; Paris, 1808, 3 vol. in-8°.

43 Bruckeri, Historia philosophiæ; Leipsick, 1767, 6 vol. in-4°. — Institutiones historiæ philosophicæ; Leipsick, 1790, in-8°.

44 Brun, Leçons idéologiques; Paris, 1822, in-8°.

44ª. Bryant, Analyse de mythologie ancienne (angl.); Londres, 1776, 3 vol. in-4°.

45 Buddæus, de Peregrinationibus Pythagoræ; Iéna, 1692, in-4°. — De præcipuis Stoïcorum in philosophiâ morali erroribus; ibid. 1696. — Sapientia veterum; ibid. 1699, in-4°. — Introductio ad historiam philosophiæ Hebræorum; ibid. 1720, in-8°. — Analecta historiæ philosophicæ; ibid. 1724, in-8°. — Compendium historiæ philosophicæ; Halle, 1731, in-8°. — Opinion des philosophes grecs sur l'Ame (allem.) Act. Erud. 5.

46 Buffier, Cours des sciences; Paris, 1732, in-fol. — Traité philosophique; ibid. 1728, 2 v. in-12. — Doctrine du sens commun; Avignon, 1822, in-8°.

47 Buffon, Histoire naturelle; Paris, 1798, 127 v. in-8°.

48 Buhlé, Manuel de l'Histoire de la philosophie, (allem.) Gottingue, 1794, 8 vol. in-8°. — Histoire de la philosophie moderne (allem.); ibid. 1800, 5 vol. in-8°.; et en françois, Paris, 1816. — Précis de la philosophie transcendentale (allem.); Gottingue, 1799, in-8°.

49 Buonafede, Istoria critica è filosofica del suïcidio; Lucques, 1761, in-8°. — Istoria della indole di ogni filosofia; Venise, 1783, 7 v. in-8°.

50 Burigny, Hist. de la philos. païenne, ou Théologie païenne; Paris, 1754, 2 v. in-12.

51 Buret de Longchamps, Fastes universels; Paris, 1821.

52 Burley, de Vitâ et Moribus philosophorum; Nuremberg, 1477, in-fol.

53 Burnetii, Telluris Theoria; Cambrigde, 1699, in-4°. — Archæologiæ philosophicæ; Londres, 1733, in-8°.

54 Busching, Histoire de la philosophie (allem.); 1774, in-8°.

54ª. Caille (la), Astronomie; Paris, 1757, in-4°.

55 Capasso, Historiæ philosophiæ Synopsis; Naples, 1728, in-4°.

56 Cartesii Opera; Amsterdam, 1690, 9 vol. in-4°.

57 Cebetis Tabula, gr. l.; Leipsick, 1798, in-8°.

58 Châteaubriand, Génie du Christianisme; Paris, 1804, 9 v. in-12. — Les Martyrs; Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

59 Chytrei Tabula philosophica, sive Series philosophorum; T. X. Antiqui. Græc. Gronov.

60 Ciceronis Opera; Halle, 1777, 7 vol. in-8°.

61 Clementis Alex. Opera, gr. lat.; Venise, 1757, 2 vol. in-fol.

62 Condillac, OEuvres; Paris, 1803, 32 v. in-12.

63 Conringius, de Hermeticâ Ægyptiorum; Helmstadt, 1669, in-4°.

64 Cornutus (Phurnutus), de Naturâ Deorum, gr. lat.; Cambridge, 1688, in-8°.

65 Cudworth, Système intellectuel (angl.); Londres, 1678, 1 vol. in-fol. — Latin, par Mosheim; Leyde, 1773, 2 vol. in-4°.

66 Cuvier, Tableau du règne animal; Paris, 1817, 4 vol. in-8°. — Sur les Ossemens fossiles; Paris, 1822, 5 vol. in-4°.

67 Cypriani Opera; Venise, 1758, in-fol.

68 Dacier, Réflexions de Marc-Antonin; Paris, 1790, 2 vol. in-12. — OEuvres de Platon; ibid. 1699, 2 vol. in-12. — Vie de Pythagore; ibid. 1706, in-12.

68ª. Dalmas, Mémoire sur le Zodiaque; Paris, 1823, in-8°.

68ᵇ. Delambre, Traité et Histoire de l'Astronomie; Paris, 1814-1821, 8 vol. in-4°.

69 Deslandes, Histoire critique de la Philosophie; Amsterdam, 1756, 4 vol. in-12.

70 Dexippus in Aristot.; Venise, 1566.

71 Dicæarchi Opera geogr. gr.; Paris, 1589, in-8°.

72 Diderot, Encyclopédie, Histoire de la Philosophie ancienne; Paris, 1791, 6 v. in-4°. — OEuvres complètes; Paris, 1798, 15 vol. in-8°.

73 Diodori Siculi Bibliotheca, gr. l.; Deux-Ponts, 1793. 11 vol. in-8°.

74 Diogenis Cyn. Epist., gr. l.; Heildelberg, 1601, in-8°.

75 Diogenes Laërtius, de vitâ, placitis et dictis philosophorum; Leipsick, 1759, in-8°.

76 Dionysii Halicarn. Opera, gr. l.; Leipsick, 1774, 6 vol. in-8°.

77 Dodwel, OEuvres; Londres, 1723, in-8°.

77ª. Duguet, Explication de l'ouvrage des six jours; Paris, 1743, in-12.

78 Duhamel, de Consensu veteris et novæ Philosophiæ; Rouen 1675, in-4°.—Philosophia vetus et nova; Paris, 1700, 6 vol. in-12.

79 Dumarsais, OEuvres; Paris, 1797, 7 v. in-8°.

80 Epicteti Opera, gr. l.; Leipsick, 1799, 3 v. in-8°.

81 Epiphanii Opera, gr. l.; Paris, 1662, 2 v. in-fol.

82 Erasmi Opera; Leyde, 1703, 10 v. in-fol.

83 Estienne (H. Stephan.) Poetæ græci principes; Paris, 1566, in-fol. — Poesis philosophica; Paris, 1574, in-8°.

84 Euler, Lettres à une princesse d'Allemagne; Paris, 1787, 3 vol. in-8°.

85 Eunapius, de Vitis philosophorum et sophistarum, gr. l.; Genève, 1616, in-8°.

86 Eusebii Præparatio evangelica et contra Hieroclem, gr. l.; Paris, 1627, 2 vol. in-fol.

87 Fabricii Bibliotheca græca; Hambourg, 1708, 16 vol. in-8°.

88 Fénélon, Œuvres; Paris, 1822, 10 vol. in-8°.

89 Fichté, Notion de la doctrine de la science appelée philosophique; Weimar, 1799, in-8°. — Bases de la doctrine de la science; Iéna, 1794, in-8°. — Destination de l'homme; Berlin, 1800, 1 vol. in-8°.

90 Ficini Opera; Paris, 1641, 2 vol. in-fol.

90[a]. Fleury, Histoire ecclésiastique; Paris, 1691, 20 vol. in-4°.

90[b]. Flotte, Leçons de philosophie; Paris, 1815, 2 vol. in 12.

91 Fontenelle, OEuvres; Paris, 1790, 8 vol. in-8°.

92 Formey, Histoire de la Philosophie; Amsterdam, 1760, in-8°.

93 Foucher, de Acad.; Paris 1692.

93ª. François (Le), Preuves de la Religion chrétienne; Paris, 1751, 4 vol. in-12. — Défense de la Religion chrétienne; Paris, 1755, 2 vol. in-12.

94 Frisii Bibliotheca philosophorum classicorum; Zurich, 1592, in-4°.

95 Fulleborn, Histoire de la Philosophie (allem.); Zullichau, 1791, 3 v. in-8°.

96 Gale (Theo.) Court of the Gentiles (angl.); Oxford, 1669, 4 vol.

97 Gale (Tho.) Opuscula, gr. l.; Cambridge, 1671.

98 Galeni Opera, gr. l.; Paris, 1639, 13 v. in-fol.

99 Garrigues, Cours de Philosop.; Paris, 1821, in-8°.

100 Garve, Dissertatio de ratione scribendi historiam philosophicam; Halle, 1766, in-4°. — Progr. legendorum philosophorum; ibid. 1770, in-4°.

101 Gassendi Opera; Florence, 1728, 6 vol. in-fol.

102 Gautier, Bibliothèque des Philosophes; Troyes, 1733, 3 vol. in-8°.

103 Gedicke, M. T. Ciceronis Historia philosophiæ; Berlin, 1815, in-8°.

103ª. Genoude, Bible; Paris, 1822, 19 vol. in-8°.

104 Gentzken, Histoire de la Philosophie (allem.); Hambourg, 1724, in-8°.

105 De Gerando, des Signes et de l'Art de penser;

Paris, 1800, 4 vol. in-8°. — De la Génération des connoissances humaines; 1802, in-8°. — Histoire des systèmes de philosophie; Paris, 1803, 3 vol. in-8°.

106 Gerberti Epistolæ; Paris, 1611, in-4°.

107 Glanwill, Vanité du dogmatisme. — Scepsis scientifica; Londres, 1661, in-8°.; 1665, in-4°.

108 Gley, Elementa philosophiæ, avec la version française en regard; Paris, 1817, in-8°.

108[a]. Goguet, Origine des lois, des arts, des sciences, et leurs progrès chez les anciens peuples du monde; Paris, 1758, 3 vol. in-4°.

109 Gorgiæ Orationes, gr. l.; Bâle, 1566, in-fol.

110 Gravesande, Introductio ad Philosophiam; Leyde, 1756.

111 Gravii Historia philosophiæ; Franecker, 1674.

112 Gregorii-Magni Opera; Paris, 1705, 4 v. in-fol.

113 Gregorii Nazianzeni Opera; Paris, 1609, 2 vol. in-fol.

114 Grohmann, Dictionnaire (allem.); Leipsick, 1796, 7 v. in-8°. — Histoire de la Philosophie (allem.); Altenbourg, 1797, in-8°.

115 Gronovii Thesaurus antiquitatum; Leyde, 1697, 13 vol. in-fol.

116 Gundling, Historia philos. moralis; Halle, 1706.

117 Hanchecorne, Cours de Philosophie; Paris, 1784, 2 vol. in-8°.

117[a]. Hassenfratz, Physique céleste; Paris, 1810, in-8°.

117[b]. Haüy, OEuvres sur la cristallographie, la mi-

néralogie et la physique; Paris, 1817-1823, 10 vol. in-8°.

118 Helvétius, OEuvres; Paris, 1795, 14 v. in-18.

119 Herder, OEuvres (allem.); Tubinge, 1805, 28 v. in-8°.

120 Herodoti Historia, gr. l.; Strasbourg, 1816, 6 v. in-8°.

121 Hesiodi Opera, gr. l.; Leipsick, 1778, in-8°.

122 Heumann, Syllogedissertationum; Halle, 1743, in-8°.

123 Heurnii Antiquitates philosophiæ barbaricæ; Leyde, 1600, 2 vol. in-12.

124 Hierocles, Comment. in carmina aurea Pythagoræ, gr. l.; Cambridge, 1709, in-8°. — De Providentiâ et fato; Londres, 1673.

125 Hieronymi Opera; Venise, 1770, 10 vol. in-fol.

126 Hilarii Opera; Paris, 1693.

127 Hippocratis Opera, gr. l.; Paris, 1639, 13 vol. in-fol.

128 Hobbes, OEuvres (angl.); Londres, 1750, in-fol.

128a. Holland, Réflexions sur le Système de la nature; Paris, 1773, 2 vol. in-12.

129 Homeri Opera, gr. l.; Cambridge, 1711, 2 v. in-4°.

130 Hornii, Hist. philosophica; Leyde, 1655; in-4°.

131 Huetii, Demonstratio evangelica; Paris, 1690, in-fol. — Censura philosophiæ cartesianæ; Paris, 1694, in-12. — Mémoires pour servir à l'Histoire du cartésianisme; Amsterdam, 1698,

in-12. — Foiblesse de l'esprit humain; Amsterdam, 1723, in-8°.

132 Hume, Essais moraux; Edimbourg, 1742.

133 Hutcheson, Philosophie morale; Glascow, 1755, 2 vol. in-4°.

134 Hyde, Persarum religio; Oxford, 1700, in-4°.

135 Jamblicus, de Mysteriis, gr. l.; Oxford, 1678, in-fol. — Vita Pythagoræ, gr. l.; Amsterdam, 1707, in-4°. — Adhortatio ad philosophiam; Leipsick, 1813, in-8°.

135a. Jauffret, évêque de Metz, Mémoires pour servir à l'Histoire de la religion et de la philosophie à la fin du 18e. siècle; Paris, 1803, 2 v. in-8°.

136 Institutiones philosophicæ ad usum seminarii Tullensis; Toul, 1769, 5 v. in-12.

136a. Instruction pastorale sur les fondemens de la religion, par l'archevêque de Lyon; Paris, 1776, in-12.

136b. Instruction pastorale de l'évêque de Langres; Paris, 1804, in-12.

137 Joannis Chrysostomi Opera, gr. l.; Paris, 1718, 13 vol. in-fol.

138 Joannis Damasceni Opera, gr. l.; Paris, 1712, 2 vol. in-fol.

138a. Jondot, contre le 2e. volume de l'Essai sur l'Indifférence de F. de La Mennais; Paris, 1821, in-8°.

139 Jonsius, de Scriptoribus historiæ philosophicæ; Iéna, 1716, in-4°.

140 Josephi Opera, gr. l.; Oxford, 1720, 2 vol. in-fol.

140ⁿ. Journal de physique, de chimie et d'histoire naturelle; Paris, 92 vol. in-4°.

141 Isidori hispalensis Opera; Madrid, 1778, 2 v. in-fol.

142 Juliani Opera, gr. l.; Paris, 1630, in-4°.

143 Justini Opera, gr. l.; Paris, 1742, in-fol.

144 Kant, Critique de la Raison pure; Riga, 1781, in-8°. — Critique de la Raison pratique; ibid. 1787, in-8°.

144ᵃ. Keppleri Prodromus; Francfort, 1597. — Paralipomenes, 1604, in-4°. — Astronomia 1609, in-fol. — Ephemerides, 1616, in-4°. - Hyperaspites, 1625, in-4°.

144ᵇ. Klaproth, Asia polyglotta; Paris, 1823 in-4°.

144ᶜ. Lactantii Opera; Leyde, 1660, in-8°.

145 Laharpe, Cours de Littérature et de la Philosophie du 18ᵉ. siècle; Paris, 1820, 17 v. in-8°.

145ᵃ. Lalande, Astronomie; Paris, 1792, 3 vol. in-4°.

146 Lancfranci Opera; Paris, 1648, in-fol.

147 Langii Philologia barbaro-græca; Nuremberg 1707, 2 vol. in-4°.

147ᵃ. Laplace, Système du monde; Paris, 1795 2 vol. in-8°.

148 Laromiguière, Leçons de Philosophie; Paris 1815, 2 vol. in-8°.

148ᵃ. Le Clerc, Système du monde; Paris, in-8°.

148b. Legrand, de Existentiâ Dei; Paris, 1812, in-8°.

149 Leibnitzii Opera; Genève, 1768, 6 v. in-4°.

149a. Libès, Histoire et Traité de Physique; Paris, 7 vol. in-8°.

149b. Linnæi Philosophia Botanica; Stockholm, 1751, in-8°. — Systema naturæ; ibid. 1766, 4 vol. in-8°. — Systema plantarum; Francfort, 1779, 4 vol. in-12.

150 Lloyd, sur Pythagore; Londres, 1699, in-8°.

151 Locke, Essai sur l'entendement humain (angl.); Londres, 1690, in-fol.

152 Lodoïci Toletani, Oracula Zoroastris; Paris, 1538, in-4°.

153 Logique de Port-Royal; Paris, 1683, in-12.

154 Longinus, de Sublimi, gr. l.; Leipsick, 1809.

154a. Luc (de), Histoire de la terre et de l'homme; Paris, 1779, 6 vol. in-8°. — Sur l'Histoire physique de la terre; Paris, 1778, in-8°.

155 Lucani Pharsalia; Vienne, 1811, in-4°.

156 Luciani Dialogi, gr. l.; Amsterdam, 1743, 4 vol. in-4°.

157 Lucretius, de Rerum Naturâ; Glasgow, 1813, 4 vol. in-8°.

158 Lugdunensis Philosophia; Paris, 1814, 3 vol. in-12.

158a. Maistre (de), Entretiens sur le Gouvernement temporel de la Providence; Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

159 Mallebranche, Recherches de la Vérité; Paris, 1712, 4 vol. in-12.

160 Manethonis Apotelesmatica; Leyde, 1698, in-4°.

161 Manilii Astronomicon; Paris, 1786, 2 v. in-8°.

162 Marsham, Canon chronicus; Londres, 1672, in-fol.

162a. Massillon, Œuvres; Paris, 1818, 15 v. in-12.

162b. Maurice (Thomas), Histoire de l'Indostan; Londres, 1802, 2. vol in-4°.

163 Maximi Tyrii Dissertationes, gr. l.; Leipsick, 1774, 2 vol. in-8°.

164 Menage, Diogenis Laertii de Vitâ.... cum notis; Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4°. — Menagiana; Paris, 1715, 4 vol. in-12.

165 Mendelssohn, Œuvres philosophiques (allem.); Berlin, 1777, 2 vol. in-8°. — Phédon; Berlin, 1776, in-8°. — Heures du matin; Berlin, 1785, 1 vol. in-8°.

166 Mennais (de La), Essai sur l'Indifférence en matière de religion, avec sa Défense; Paris; 1820-1823, 5 vol. in-8°.

167 Mercurii Pemander, gr. l.; Bordeaux, 1574, in-4°. — Asclepius, ib.

168 Mersenne, Quæst. in Genes.; Paris, 1623, in-fol. — Sur la vérité des Sciences; Paris, 1638, in-12.

169 Middleton, Vie de Cicéron; Dublin, 1741, 2 vol. in-8°.

170 Minutii Octavius; Leyde, 1709, in-8°.

170ᵃ. Mirbel, Botanique; Paris, 1822, 3 v. in-8°.

170ᵇ. Mollet, Physique et Astronomie; Paris, 1818, 2 vol. in-8°.

171 Montaigne, Essais; Paris, 1818, 6 vol. in-18.

172 Montesquieu, OEuvres; Paris, 1820, 5 volumes in-8°.

173 Morellius, de Doctrinâ veterum philosophorum; Bâle, 1580, in-8°.

174 Moreri, Dictionnaire; Paris, 1759, 10 v. in-fol.

175 Mori (H.) Opera philosophica; Londres, 1676, 2 vol. in-fol.

175. Musschenbrœck, Physique; Paris, 3 v. in-4°. — Essais de physique; 2 vol. in-8°.

176 Newton, OEuvres; Londres, 1779, 5 v. in-4°. — Berlin, 1744, 4 vol. in-4°.

177 Nicomachi Institutiones, gr. l.; Amsterdam, 1652, in-4°.

177ᵃ. Nieuwentit, Véritable usage de la Contemplation de l'univers, (holl.); Amsterdam, 1717, in-4°.

177ᵇ. Nollet, Physique expérimentale; Paris, 1754, 6 vol. in-12.

178 Ocellus, de Universo. *V.* Batteux.

179 Opsopæi, Oracula Zoroastris; Paris, 1607, in-8°.

180 Ori Apollinis Hieroglyphica, gr. l.; Augsbourg, 1595, in-4°.

181 Origenis Opera, gr. l.; Paris, 1759, 4 volumes in-fol. — Pseudo-Origenis Philosophoumena, gr. l.; Hambourg, 1706, in-8°.

182 Orpheus, Argonautica; Utrecht, 1692, in-12.

— Epigenes, de Poesi orphicâ; Nuremberg, 1702.

183 Para du Phanjas, Métaphysique; Paris, 1767, in-8°.

184 Pascal, OEuvres; Paris, 1779, 5 vol. in-12.

185 Patricii (Fr.) nova de universis Philosophia; Londres, 1628, in-fol.

185ª. Pezenas, Optique et Physique; Paris, 4 volum. in-4°.

186 Philonis Opera, gr. l.; Londres, 1742, 2 volum. in-fol.

187 Philostratus, Apollonii Tyanensis Vita, gr. l.; Leipsick, 1709, in-fol.

188 Photii Bibliotheca, gr. l.; Rouen, 1653, in-fol, — Epistolæ; Londres, 1651, in-fol.

188ª. Place (La), Mécanique céleste, Système du monde, Histoire de l'astronomie; Paris, 7 volum. in-4°.

189 Platonis Opera, gr. l,; Deux-Ponts, 1785, 12 vol. in-8°.

190 Plinii Historia naturalis; Paris, 1723, 3 volum. in-fol.

191 Plotini Opera, gr. l.; Bâle, 1580, in-fol.

191ª. Pluche, Spectacle de la nature; Paris, 1788, 9 vol. in-12.

192 Plutarchi Opera; Paris, 1572, 13 vol. in-4°.

193 Porphyrius, Vita Pythagoræ, gr. l.; Amsterdam, 1707, in-4°. — De Abstinentiâ, gr. l.; Amsterdam, 1707, in-4°. — De Antro Nympharum, gr. l.; Utrecht, 1765, in-4°. — Vita

Plotini, gr. l.; Bâle, 1586, in-fol. — Fabr. B. G. IV. 91. — Epist. ad Anebonem, gr. l.; Oxford, 1678, in-fol. — Sententiæ ad intelligibilia ducentes, gr. l.; Cambridge, 1655, in-8°.

194 Prideaux, Hist. des Juifs (angl.); Londres, 1720.

195 Proclus in Platonem; Hambourg, 1618. — Institutiones, ibid. — De motu, gr. l.; Paris, 1542.

196 Pythagoræ aurea Carmina; *voy.* Hierocles et Winterton.

197 Raimond, Cours de Logique; Paris, 1811, in-8°.

198 Reid, Recherches sur l'esprit humain.

199 Rousseau, J.-J., OEuvres; Genève, 1782, 24 vol. in-12.

200 Salustii Libellus de Diis; Leyde, 1639, in-12.

201 Schelling, du *Moi*, Principe de la philosophie; Tubingen, 1795, 1 v. in-8°. — Lettres sur le dogmatisme et le criticisme; ib., 1796, in-8°. — Sur l'Idéalisme; ib., 1797. — Système de l'Idéalisme transcendental; ib., 1800, 1 v. in-8°. — Sur la liberté; ib., 1807.

202 Scipio Aquilianus, de Placitis philosophorum; Leipsick, 1756, in-8°.

203 Scotus, de Divisione naturæ; Oxford, 1681, in-fol.

204 Secundi Sententiæ; Leyde, 1639, in-12.

205 Seguy, Philosophia; Paris, 1775, 5 vol. in-12.

206 Senecæ Opera; Amsterdam, 1672, 3 v. in-8°.

207 Sexti Empirici Opera, gr. l.; Leipsick, 1718, in-fol.

208 Simplicius, in Aristot.; Leyde, 1640, in-4°. — In Epicteti Enchiridion, gr. l.; Londres, 1670, in-8°.

209 Socratis et Socraticorum Epistolæ, gr. l.; Paris, 1637, in-4°.

210 Stanley, Histoire de la Philosophie (angl.); Londres, 1655, 2 vol. in-fol.

211 Stobæi Florilegium, gr. l.; Gottingue, 1792, 4 vol. in-8°.

212 Strabonis Geographia, gr. l.; Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol.

213 Suidæ Lexicon, g. l.; Cambridge, 1705; 3 v. in-fol.

214 Syncellus, de Chronographiâ, gr. l.; Paris, 1652, in-fol.

215 Syrrianus in Aristot.; Venise, 1558, in-4°.

216 Tatiani Oratio contra Græcos, g. l.; Oxford, 1700, in-8°.

217 Tennemann, Histoire de la philosophie (all.); Leipsick, 1795, 6 vol. in-8°.

218 Tertulliani Opera; Venise, 1664, in-fol.

219 Themistius, in Aristot. Anal.; Venise, 1587, in-fol. — Orationes, gr. l.; Paris, 1684, in-f°.

220 Theodoreti Opera, gr. l.; Paris, 1642, 4 vol. in-fol.

221 Theophilus ad Autolycum, gr. l.; Hambourg, 1724, in-8°.

222 Theophrasti Opera, gr. l.; Leyde, 1613, in-fol.

223 Thomæ Aquinatis Opera; Rome, 1770, 17 v. in-fol.

224 Timæus Locrensis, gr. l.; Paris, 1555, in-8°.

225 Thophaïl, Philosophus Autodidactos, arab. et lat.; Oxford, 1700, in-4°.

226 Ursinus, de Zoroastre, Hermete, Sanchoniatone; Nuremberg, 1661, in-8°.

227 Valerius Maximus; Leyde, 1726, in-4°.

227ª. Villemain, République de Cicéron; Paris, 1822, 2 vol. in-8°.

228 Vincentii Bellovacensis Speculum; Douai, 1624, 4 vol. in-fol.

228ª. Virey, Instinct des Animaux; Paris, 1822, 2 vol. in-8°.

229 Vossii Opera; Amsterdam, 1695, 6 vol. in-fol.

230 Winterton, Poetæ Græci min.; Cambridge, 1684, in-8°.

231 Xenophontis Opera, gr. l.; Oxford, 1803, in-fol.

TABULA SYNOPTICA.

Prima philosophiæ fundamenta. . . . Pag. 1
Operis divisio. 5

HISTORIA PHILOSOPHIÆ.

PERIODUS Ia. — Doctrina veterum ab orbis incunabulis usque ad imperii romani ruinam. 7
CAP. I. — Quæ de philosophiâ senserunt illi qui primi terram incoluêre? Traditiones ipsorum à Mose collectæ, à Judæis Christianisque conservatæ. . . . . Ib.
Orationis argumenta. — Philosophia Mosis doctrinæ veterum comparata. 18
CAP. II. — Apud nationes asservantur aliqua vestigia traditionum antiquarum. Chaldæorum, Persarum, Ægyptiorum, Indorum, Phœnicum atque Celtarum instituta philosophica. 21
Orationis argumenta. 30
CAP. III. — Græcorum philosophia. Primum ipsius ævum. Cosmogonia, Mythologia. 31
Orationis argumenta. 35
CAP. IV. — Italica schola. Eleatenses, Heraclitus, Sophistæ. 36
Orationis argumenta. 48
CAP. V. — Thalesius : Ionica schola. . . . 49
Orationis argumenta. 53

Cap. VI. — Schola Socratis. . . . . Pag. 54
Compositionis argumenta. 58
Cap. VII. — Sectæ secundi ordinis, quæ Socraticâ scholâ prodière; schola Cyrenaïca, Megarica, vel Eristica, Æliaca, vel Erectriaca, Cynica. 59
Orationis argumenta. 64
Cap. VIII. — Plato. Academia vetus, secunda, media et quarta. 65
Primum orationis argumentum. 78
Aliud argumentum. 82
Cap. IX. — Aristoteles, Lyceum, Peripatetismus. 83
Orationis argumentum. 90
Aliud argumentum. 91
Cap. X. — Zeno, Porticus, Stoïci. 94
Orationis argumenta. 98
Cap. XI. — Epicuri schola. 100
Orationis argumenta. 107
Cap. XII. — Pyrrho; Sceptici. 108
Orationis argumenta. 111
Cap. XIII. — Philosophia Romanorum, ante et post imperantes Cæsares. Doctrina Ciceronis. 112
Orationis argumenta. — De Finibus bonorum et malorum, Ciceronis. 120
Orationis argumenta. — De Tusculanis. . . . 125
Orationis argumenta. — De naturâ Deorum. 134
Cap. XIV. — Alexandrinorum philosophia, Syncretismus, Eclectismus. 137

Orationis argumenta. . . . . *Pag.* 139
CAP. XV. — Philosophia Judæorum, à captivitate babylonicâ septimum ad ævi nostri seculum. 140
CAP. XVI. — Philosophia SS. Patrum et Ecclesiæ doctorum ad septimum usque seculum ævi christiani. 143
S. Justinus, Athenagoras, Tatianus, Theophilus antiochenus, Clemens alexandrinus. . 146
Tertullianus, Minutius-Felix, Origenes, S. Cyprianus, Arnobius, Lactantius. 150
Eusebius cæsariensis, S. Basilius, S. Gregorius nazianzenus, Apollinares ambo, S. Hilarius, SS. Ambrosius, Augustinus, Joannes-Chrysostomus. 153
Orationis argumenta. . . . . *Ib.*
PERIODUS II. — Philosophia medii ævi, à septimo Christi seculo ad decimum usque seculum. 154
Septimi octavique seculi philosophia. S. Gregorius Magnus, S. Isidorus hispalensis, S. Augustinus, Adhelmus, Alcuinus, Arabum schola, Joannes Damascenus, Joannes Stobæus. . . . . *Ib.*
Philosophia noni decimique seculi. Smaragdus, Adalardus, Bonifacius, Joannes Scotus, Alfredus, Gerbertus, Leo philosophus, Photius, Suida. 158
Undecimi, duodecimi, decimique tertii seculi philosophia. Fulbertus, Lanfrancus, Adel-

manus, Anselmus, Constantinus africanus, Odo, Raimbertus, Guillelmus Champeaux, Abailardus, S. Bernardus, Gilbertus poretanus, Petrus lombardus, Joannes sarisberiensis, Petrus comestor, Alexander halensis, S. Bonaventura, S. Thomas, Albertus Magnus, Vincentius bellovacensis. . . *Page* 160
Philosophia decimi quarti et decimi quinti seculi. Joannes Scotus, Guillelmus Durandus, Guillelmus Occanus, Realistæ, Nominales, Bessario, Ficinus. 163
Philosophia seculi decimi sexti. 167
Orationis argumenta. . . . . *Ib.*
PERIODUS III. — Philosophia recentioris ævi. 169
CAP. I. — Philosophia seculi decimi septimi. *Ib.*
Baco. . . . . *Ib.*
Orationis argumenta. 172
Baylius, Glanwilius, Hobbesius. 174
Galeus, Cudworthus, Morus, Burnetus. . . 176
Newto, Lockius. 177
Orationis argumenta. 179
Huetius, Gassendus. 181
Orationis argumenta. 185
Cartesius. 187
Orationis argumenta. 190
Bossuetius. 192
Orationis argumenta. 193
Fenelo. 195
Orationis argumenta. 196

Mallebrauchius; Regii-Portûs auctores. *Pag.* 199
Orationis argumenta. 201
Leibnitzius. 202
Orationis argumenta. 207
Stanleius. 209
CAP. II. — Philosophia seculi decimi octavi. . *Ib.*
Aguesseaüs, Alembertus, Anquetil du Perron. 210
Barthelemi, Batteux, Bergierus. 211
Orationis argumenta. 212
Berkeleius. 214
Orationis argumenta. 216
Bruckerus, Buffierus, Buffo. 217
Condillacius. 219
Orationis argumenta. 222
Diderotus, Dumarsaïus, Fabricius, Fontenellus. 225
Gravesandus, Helvetius, Humeus. 227
Laharpe, Montesquieu, Rousseaüs. . . . 229
Schola Scotorum. 231
Schola Kantii. Kantius, Fichteus, Schelling. 233
Cap. III. — Philosophia seculi decimi noni : Bonaldus, Buhleus, Châteaubriand, Cuvierus, Flotte, Gerando, Laromiguierus. . . 242
La Mennais. 245
Primum orationis argumentum. 246
Aliud argumentum. 248

PHILOSOPHIÆ PARS PRIMA.

LOGICA.

§. I. — Idea. 255

§. II. — Judicium. . . . . *Pag.* 255
§. III. — Ratiocinium. 258
Primum Orationis argumentum è Milonianâ desumptum. 268
Secundum argumentum è codice civili et pœnali. 270
Tertium argumentum è Telemacho desumptum. 272
Quartum argumentum è Bossuetii funebribus Concionibus. 273
Quintum.——Ex ipsius Historiâ universali. . 277
Sextum. —— E Variationum Historiâ. . . 278
Septimum.——E Massillonis Concionibus quadragesimalibus, vulgò *Petit-Carême*. . . 282
Octavum. —— E Bourdalouëi quadragesimalibus Orationibus. 285
§. IV. — Methodus. 286
Primum orationis argumentum è Milonianâ. . 288
Secundum. —— Ex Historiâ Variationum. . 289
Tertium. —— Ex oratione funebri Bossuetii de dominâ principe Aurelianensi. . . . 290
Quartum. —— Ad indicandum quâ methodo debeant argumenta pro existentiâ Dei disponi. 291

PHILOSOPHIÆ PARS SECUNDA.

METAPHYSICA.

Introductio ex oratione quam S. Paulus habuit in Areopago desumpta. 295

Deus et metaphysicæ et philosophiæ nostræ principium. . . . . *Pag.* 298
I. — Deus, omnis perfectionis origo. . . . 299
II. — Deus, principium orbis physici. . . 303
III. — Deus, principium orbis metaphysici et intellectualis. Principia cognitionum humanarum. 308
IV. — Deus, principium orbis politici, moralis atque religiosi ordinis. 333
Metaphysicæ nostræ divisio. 337
CAP. I. — De Deo. 338
Art. I. — De existentiâ Dei. . . . . . . *Ib.*
§. 1. — Entia contingentia. 340
Prop. Necessarium Ens existere probatur entium contingentium existentiâ. . . . . *Ib.*
Orationis argumenta quibus diluuntur Kantii objectiones. 344
§. 2. — Existentia materiæ. 349
Prop. Existentiâ materiæ probatur existere Deum infinitè intelligentem et omnipotentem à quo creata fuerit. . . . . *Ib.*
Orationis argumenta, circa æternitatem et creationem materiæ. 354
§. 3. — Motûs existentia. 359
Prop. Motûs existentiâ in orbe physico probatur Ens existere necessarium, omnipotens, quod sit prima motûs illius causa. . . . *Ib.*
Orationis argumenta. 365
§. 4. — Stupenda varietas et immota constantia legum, quibus orbis physicus regitur. . 366

Prop. Eâ varietate constantiâque probatur leges quibus orbis physicus regitur, ab Ente infinitè intelligenti et omnipotenti fuisse stabilitas . . . . Pag. 366
Delineatio systematis solaris. 370
§. 5. — Nativi propriique materialium elementorum characteres. 374
Prop. Manifestè revelantur intelligentia supremi Numinis ipsiusque omnipotentia nativo proprioque materialium elementorum charactere. . . . . Ib.
Gaz aut fluida elastica. . . . . Ib.
§. 6. — Mineralia. 377
Prop. E legibus quibus mineralia reguntur, asserite Deum existere summè intelligentem et omnipotentem. . . . . Ib.
Mineralia specificè graviora seu leviora quàm aqua. 378
§. 7. — Vegeta semina, seu plantæ. . . . 382
Prop. Admirandæ legis imperio subjecit Deus intelligens et omnipotens vegeta semina. . Ib.
§. 8. — Animalia. 393
Prop. Animalium existentiâ probatur existere Deum infinitè omnipotentem et intelligentem. . . . . Ib.
§. 9. — Homo. 406
Prop. Hominis existentiâ probatur existere Deum infinitè intelligentem et omnipotentem. . . . . Ib.
Orat. argumenta : An explicare possit atheus

quid sint in homine vita, sensationes atque cogitatio? . . . . Pag. 420
§. 10. — Mirabilis ordo qui in hoc orbe relucet universo. 424
Prop. Hoc ordine mirabili probatur existentia Dei summè intelligentis et omnipotentis. . Ib.
Orationis argumenta. 429
§. 11. — Terrestris orbis et ipsius incolarum existentia recens. 433
Prop. Terrestris orbis et ipsius incolarum existentiâ recenti Deum existere probatur. . . Ib.
§. 12. — Consensus unanimis hominum atque populorum. 450
Prop. Eo populorum et hominum unanimi consensu Deum existere probatur. . . . Ib.
Orationis argumenta. 452
§. 13. — Lex naturalis seu discrimen inter bonum atque malum. 457
Prop. Lex naturalis seu discrimen inter bonum et malum probat existere Deum. . . Ib.
Orationis argumenta. 459
Art. II. — De naturâ perfectionibusque Dei. 460
§. 1. — Unitas Dei. 461
Prop. Deus unus existit. . . . . Ib.
Orationis argumenta: Circa mali metaphysici, physici moralisque originem. 462
Aliud argumentum eâ de re, è Psalmis, ex oratione Bourdalouëi ad dominicam quartam post Epiphan. et ex opere *Gouverne-*

ment temporel de la Providence, par de Maistre desumptum. . . . . . . *Pag.* 469
§. 2. — De independentiâ, omnipotentiâ, intelligentiâ, sapientiâ, beatitudine, sanctitate, bonitate, justitiâ, veracitate, simplicitate, immensitate, libertate et immutabilitate Dei. 476
Prop. Ia. — Deus est liber in actibus externis. 477
Prop. IIa. — Deus est immutabilis. . . . 478
Orationis argumenta. 479
§. 3. — De scientiâ Dei. 481
Prop. — Prævidit ab æternitate Deus actiones hominum liberas. . . . . *Ib.*
Orationis argumenta. . . . . *Ib.*
§. 4. — De providentiâ Dei. 482
Prop. — Dei providentia sese ad omnes res creatas extendit. . . . . *Ib.*
Orationis argumenta. 487
Auctorum Index. 493